ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES
EN DATE DU 26 MARS 1917

Il a été tiré de cette édition :

50 exemplaires, numérotés 1 à 50, sur papier de Chine.
50 exemplaires, numérotés 51 à 100, sur papier du Japon impérial.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

LES PARADIS ARTIFICIELS

LA FANFARLO

NOTICE, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. JACQUES CRÉPET



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXVIII

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

LES PARADIS ARTIFICIELS

LA FANFARLO

NOTICE, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. JACQUES CRÉPET



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXVIII

À

J. G. F.

Ma chère Amie,

Le bon sens nous dit que les choses de la terre n'existent que bien peu, et que la vraie réalité n'est que dans les rêves. Pour digérer le bonheur naturel, comme l'artificiel, il faut d'abord avoir le courage de l'avaler; et ceux qui mériteraient peut-être le bonheur sont justement ceux-là à qui la félicité, telle que la conçoivent les mortels, a toujours fait l'effet d'un vomitif.

A des esprits niais il paraîtra singulier, et même impertinent, qu'un tableau de voluptés artificielles soit dédié à une femme, source la plus ordinaire des voluptés les plus naturelles. Toutefois il est évident que, comme le monde

naturel pénètre dans le spirituel, lui sert de pâture, et concourt ainsi à opérer cet amalgame indéfinissable que nous nommons notre individualité, la femme est l'être qui projette la plus grande ombre ou la plus grande lumière dans nos rêves. La femme est fatalement suggestive; elle vit d'une autre vie que la sienne propre; elle vit spirituellement dans les imaginations qu'elle hante et qu'elle féconde.

Il importe d'ailleurs fort peu que la raison de cette dédicace soit comprise. Est-il même bien nécessaire, pour le contentement de l'auteur, qu'un livre quelconque soit compris, excepté de celui ou de celle pour qui il a été composé? Pour tout dire enfin, indispensable qu'il ait été écrit pour quelqu'un? *J'ai, quant à moi, si peu de goût pour le monde vivant, que, pareil à ces femmes sensibles et désœuvrées qui envoient, dit-on, par la poste leurs confidences à des amies imaginaires, volontiers je n'écrirais que pour les morts.*

Mais ce n'est pas à une morte que je dédie ce petit livre; c'est à une qui, quoique malade, est toujours active et vivante en moi, et qui tourne maintenant tous ses regards vers le Ciel, ce lieu de toutes les transfigurations. Car, tout aussi bien que d'une drogue redoutable, l'être humain jouit de ce privilége de pouvoir tirer des jouissances nouvelles et subtiles même de la douleur, de la catastrophe et de la fatalité.

Tu verras dans ce tableau un promeneur sombre et solitaire, plongé dans le flot mouvant des multitudes, et envoyant son cœur et sa pensée à une Électre lointaine qui essuyait

naguère son front baigné de sueur et rafraîchissait ses lèvres parcheminées par la fièvre; *et tu devineras la gratitude d'un autre Oreste dont tu as souvent surveillé les cauchemars, et de qui tu dissipais, d'une main légère et maternelle, le sommeil épouvantable.*

C. B.

LE
POËME DU HASCHISCH

I

LE GOÛT DE L'INFINI.

Ceux qui savent s'observer eux-mêmes et qui gardent la mémoire de leurs impressions, ceux-là qui ont su, comme Hoffmann, construire leur baromètre spirituel, ont eu parfois à noter, dans l'observatoire de leur pensée, de belles saisons, d'heureuses journées, de délicieuses minutes. Il est des jours où l'homme s'éveille avec un génie jeune et vigoureux. Ses paupières à peine déchargées du sommeil qui les scellait, le monde extérieur s'offre à lui avec un relief puissant, une netteté de contours, une richesse de couleurs admirables. Le monde moral ouvre ses vastes

perspectives, pleines de clartés nouvelles. L'homme gratifié de cette béatitude, malheureusement rare et passagère, se sent à la fois plus artiste et plus juste, plus noble, pour tout dire en un mot. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans cet état exceptionnel de l'esprit et des sens, que je puis sans exagération appeler paradisiaque, si je le compare aux lourdes ténèbres de l'existence commune et journalière, c'est qu'il n'a été créé par aucune cause bien visible et facile à définir. Est-il le résultat d'une bonne hygiène et d'un régime de sage? Telle est la première explication qui s'offre à l'esprit; mais nous sommes obligés de reconnaître que souvent cette merveille, cette espèce de prodige, se produit comme si elle était l'effet d'une puissance supérieure et invisible, extérieure à l'homme, après une période où celui-ci a fait abus de ses facultés physiques. Dirons-nous qu'elle est la récompense de la prière assidue et des ardeurs spirituelles? Il est certain qu'une élévation constante du désir, une tension des forces spirituelles vers le ciel, serait le régime le plus propre à créer cette santé morale, si éclatante et si glorieuse; mais en vertu de quelle loi absurde se manifeste-t-elle parfois après de coupables orgies de l'imagination, après un abus sophistique de la raison, qui est à son usage honnête et raisonnable ce que les tours de dislocation sont à la saine gymnastique? C'est pourquoi je préfère considérer cette condition anormale de l'esprit comme une véritable *grâce*, comme un miroir magique où l'homme est invité à se voir en beau, c'est-à-dire tel qu'il devrait et pourrait

être; une espèce d'excitation angélique, un rappel à l'ordre sous une forme complimenteuse. De même une certaine école spiritualiste, qui a ses représentants en Angleterre et en Amérique, considère les phénomènes surnaturels, tels que les apparitions de fantômes, les revenants, etc., comme des manifestations de la volonté divine, attentive à réveiller dans l'esprit de l'homme le souvenir des réalités invisibles.

D'ailleurs cet état charmant et singulier, où toutes les forces s'équilibrent, où l'imagination, quoique merveilleusement puissante, n'entraîne pas à sa suite le sens moral dans de périlleuses aventures, où une sensibilité exquise n'est plus torturée par des nerfs malades, ces conseillers ordinaires du crime ou du désespoir, cet état merveilleux, dis-je, n'a pas de symptômes avant-coureurs. Il est aussi imprévu que le fantôme. C'est une espèce de hantise, mais de hantise intermittente, dont nous devrions tirer, si nous étions sages, la certitude d'une existence meilleure et l'espérance d'y atteindre par l'exercice journalier de notre volonté. Cette acuité de la pensée, cet enthousiasme des sens et de l'esprit, ont dû, en tout temps, apparaître à l'homme comme le premier des biens; c'est pourquoi, ne considérant que la volupté immédiate, il a, sans s'inquiéter de violer les lois de sa constitution, cherché dans la science physique, dans la pharmaceutique, dans les plus grossières liqueurs, dans les parfums les plus subtils, sous tous les climats et dans tous les temps, les moyens de fuir, ne fût-ce que pour quelques heures, son habitacle de fange, et,

comme dit l'auteur de *Lazare :* « d'emporter le Paradis d'un seul coup. » Hélas! les vices de l'homme, si pleins d'horreur qu'on les suppose, contiennent la preuve (quand ce ne serait que leur infinie expansion!) de son goût de l'infini; seulement, c'est un goût qui se trompe souvent de route. On pourrait prendre dans un sens métaphorique le vulgaire proverbe : *Tout chemin mène à Rome,* et l'appliquer au monde moral; tout mène à la récompense ou au châtiment, deux formes de l'éternité. L'esprit humain regorge de passions; il en a *à revendre,* pour me servir d'une autre locution triviale; mais ce malheureux esprit, dont la dépravation naturelle est aussi grande que son aptitude soudaine, quasi paradoxale, à la charité et aux vertus les plus ardues, est fécond en paradoxes qui lui permettent d'employer pour le mal le trop-plein de cette passion débordante. Il ne croit jamais se vendre en bloc. Il oublie, dans son infatuation, qu'il se joue à un plus fin et plus fort que lui, et que l'Esprit du Mal, même quand on ne lui livre qu'un cheveu, ne tarde pas à emporter la tête. Ce seigneur visible de la nature visible (je parle de l'homme) a donc voulu créer le Paradis par la pharmacie, par les boissons fermentées, semblable à un maniaque qui remplacerait des meubles solides et des jardins véritables par des décors peints sur toile et montés sur châssis. C'est dans cette dépravation du sens de l'infini que gît, selon moi, la raison de tous les excès coupables, depuis l'ivresse solitaire et concentrée du littérateur, qui, obligé de chercher dans l'opium un soulagement

à une douleur physique, et ayant ainsi découvert une source de jouissances morbides, en a fait peu à peu son unique hygiène et comme le soleil de sa vie spirituelle, jusqu'à l'ivrognerie la plus répugnante des faubourgs, qui, le cerveau plein de flamme et de gloire, se roule ridiculement dans les ordures de la route.

Parmi les drogues les plus propres à créer ce que je nomme l'*Idéal artificiel,* laissant de côté les liqueurs, qui poussent vite à la fureur matérielle et terrassent la force spirituelle, et les parfums dont l'usage excessif, tout en rendant l'imagination de l'homme plus subtile, épuise graduellement ses forces physiques, les deux plus énergiques substances, celles dont l'emploi est le plus commode et le plus sous la main, sont le haschisch et l'opium. L'analyse des effets mystérieux et des jouissances morbides que peuvent engendrer ces drogues, des châtiments inévitables qui résultent de leur usage prolongé, et enfin de l'immoralité même impliquée dans cette poursuite d'un faux idéal, constitue le sujet de cette étude.

Le travail sur l'opium a été fait, et d'une manière si éclatante, médicale et poétique à la fois, que je n'oserais rien y ajouter. Je me contenterai donc, dans une autre étude, de donner l'analyse de ce livre incomparable, qui n'a jamais été traduit en France dans sa totalité. L'auteur, homme illustre, d'une imagination puissante et exquise, aujourd'hui retiré et silencieux, a osé, avec une candeur tragique, faire le récit des jouissances et des tortures qu'il a trouvées jadis dans

l'opium, et la partie la plus dramatique de son livre est celle où il parle des efforts surhumains de volonté qu'il lui a fallu déployer pour échapper à la damnation à laquelle il s'était imprudemment voué lui-même.

Aujourd'hui, je ne parlerai que du haschisch, et j'en parlerai suivant des renseignements nombreux et minutieux, extraits des notes ou des confidences d'hommes intelligents qui s'y étaient adonnés longtemps. Seulement, je fondrai ces documents variés en une sorte de monographie, choisissant une âme, facile d'ailleurs à expliquer et à définir, comme type propre aux expériences de cette nature.

II

QU'EST-CE QUE LE HASCHISCH?

Les récits de Marco-Polo dont on s'est à tort moqué, comme de quelques autres voyageurs anciens, ont été vérifiés par les savants et méritent notre créance. Je ne raconterai pas après lui comment le Vieux de la Montagne enfermait, après les avoir enivrés de haschisch (d'où Haschischins ou Assassins), dans un jardin plein de délices, ceux de ses plus jeunes disciples à qui il voulait donner une idée du paradis, récompense entrevue, pour ainsi dire, d'une obéissance passive et irréfléchie. Le lecteur peut, relativement à la société secrète des Haschischins, con-

sulter le livre de M. de Hammer et le mémoire de M. Sylvestre de Sacy, contenu dans le tome XVI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, et, relativement à l'étymologie du mot *assassin*, sa lettre au rédacteur du *Moniteur*, insérée dans le numéro 359 de l'année 1809. Hérodote raconte que les Scythes amassaient des graines de chanvre sur lesquelles ils jetaient des pierres rougies au feu. C'était pour eux comme un bain de vapeur plus parfumée que celle d'aucune étuve grecque, et la jouissance en était si vive qu'elle leur arrachait des cris de joie.

Le haschisch, en effet, nous vient de l'Orient; les propriétés excitantes du chanvre étaient bien connues dans l'ancienne Égypte, et l'usage en est très-répandu, sous différents noms, dans l'Inde, dans l'Algérie et dans l'Arabie Heureuse. Mais nous avons auprès de nous, sous nos yeux, des exemples curieux de l'ivresse causée par les émanations végétales. Sans parler des enfants qui, après avoir joué et s'être roulés dans des amas de luzerne fauchée, éprouvent souvent de singuliers vertiges, on sait que, lorsque se fait la moisson du chanvre, les travailleurs mâles et femelles subissent des effets analogues; on dirait que de la moisson s'élève un miasme qui trouble malicieusement leur cerveau. La tête du moissonneur est pleine de tourbillons, quelquefois chargée de rêveries. A de certains moments, les membres s'affaiblissent et refusent le service. Nous avons entendu parler de crises somnambuliques assez fréquentes chez les paysans russes, dont la cause, dit-on, doit être attribuée à l'usage de

l'huile de chènevis dans la préparation des aliments. Qui ne connaît les extravagances des poules qui ont mangé des graines de chènevis, et l'enthousiasme fougueux des chevaux que les paysans, dans les noces et les fêtes patronales, préparent à une course au clocher par une ration de chènevis, quelquefois arrosée de vin ?

Cependant le chanvre français est impropre à se transformer en haschisch, ou du moins, d'après les expériences répétées, impropre à donner une drogue égale en puissance au haschisch. Le haschisch, ou chanvre indien, *cannabis indica,* est une plante de la famille des urticées, en tout semblable, sauf qu'elle n'atteint pas la même hauteur, au chanvre de nos climats. Il possède des propriétés enivrantes très-extraordinaires qui, depuis quelques années, ont attiré en France l'attention des savants et des gens du monde. Il est plus ou moins estimé, suivant ses différentes provenances; celui du Bengale est le plus prisé par les amateurs; cependant ceux d'Égypte, de Constantinople, de Perse et d'Algérie jouissent des mêmes propriétés, mais à un degré inférieur.

Le haschisch (ou herbe, c'est-à-dire l'herbe par excellence, comme si les Arabes avaient voulu définir en un mot l'*herbe,* source de toutes les voluptés immatérielles) porte différents noms, suivant sa composition et le mode de préparation qu'il a subie dans le pays où il a été récolté : dans l'Inde, *bangie;* en Afrique, *teriaki;* en Algérie et dans l'Arabie Heureuse, *madjound,* etc. Il n'est pas indifférent de le cueillir à toutes

les époques de l'année; c'est quand il est en fleur qu'il possède sa plus grande énergie; les sommités fleuries sont, par conséquent, les seules parties employées dans les différentes préparations dont nous avons à dire quelques mots.

L'*extrait gras* du haschisch, tel que le préparent les Arabes, s'obtient en faisant bouillir les sommités de la plante fraîche dans du beurre avec un peu d'eau. On fait passer, après évaporation complète de toute humidité, et l'on obtient ainsi une préparation qui a l'apparence d'une pommade de couleur jaune verdâtre, et qui garde une odeur désagréable de haschisch et de beurre rance. Sous cette forme, on l'emploie en petites boulettes de 2 à 4 grammes; mais à cause de son odeur répugnante, qui va croissant avec le temps, les Arabes mettent l'extrait gras sous la forme de confitures.

La plus usitée de ces confitures, le *dawamesk*, est un mélange d'extrait gras, de sucre et de divers aromates, tels que vanille, cannelle, pistaches, amandes, musc. Quelquefois même on y ajoute un peu de cantharide, dans un but qui n'a rien de commun avec les résultats ordinaires du haschisch. Sous cette forme nouvelle, le haschisch n'a rien de désagréable, et on peut le prendre à la dose de 15, 20 et 30 grammes, soit enveloppé dans une feuille de pain à chanter, soit dans une tasse de café.

Les expériences faites par MM. Smith, Gastinel et Decourtive ont eu pour but d'arriver à la découverte du principe actif du haschisch. Malgré leurs efforts,

sa combinaison chimique est encore peu connue; mais on attribue généralement ses propriétés à une matière résineuse qui s'y trouve en assez bonne dose, dans la proportion de 10 p. 100 environ. Pour obtenir cette résine, on réduit la plante sèche en poudre grossière, et on la lave plusieurs fois avec de l'alcool que l'on distille ensuite pour le retirer en partie; on fait évaporer jusqu'à consistance d'extrait; on traite cet extrait par l'eau, qui dissout les matières gommeuses étrangères, et la résine reste alors à l'état de pureté.

Ce produit est mou, d'une couleur verte foncée, et possède à un haut degré l'odeur caractéristique du haschisch. 5, 10, 15 centigrammes suffisent pour produire des effets surprenants. Mais la haschischine, qui peut s'administrer sous forme de pastilles au chocolat ou de petites pilules gingembrées, a, comme le dawamesk et l'extrait gras, des effets plus ou moins vigoureux et d'une nature très-variée, suivant le tempérament des individus et leur susceptibilité nerveuse. Il y a mieux, c'est que le résultat varie dans le même individu. Tantôt ce sera une gaieté immodérée et irrésistible, tantôt une sensation de bien-être et de plénitude de vie, d'autres fois un sommeil équivoque et traversé de rêves. Il existe cependant des phénomènes qui se reproduisent assez régulièrement, surtout chez les personnes d'un tempérament et d'une éducation analogues; il y a une espèce d'unité dans la variété qui me permettra de rédiger sans trop de peine cette monographie de l'ivresse dont j'ai parlé tout à l'heure.

A Constantinople, en Algérie et même en France, quelques personnes fument du haschisch mêlé avec du tabac; mais alors les phénomènes en question ne se produisent que sous une forme très-modérée et, pour ainsi dire, paresseuse. J'ai entendu dire qu'on avait récemment, au moyen de la distillation, tiré du haschisch une huile essentielle qui paraît posséder une vertu beaucoup plus active que toutes les préparations connues jusqu'à présent; mais elle n'a pas été assez étudiée pour que je puisse avec certitude parler de ses résultats. N'est-il pas superflu d'ajouter que le thé, le café et les liqueurs sont des adjuvants puissants qui accélèrent plus ou moins l'éclosion de cette ivresse mystérieuse?

III

LE THÉATRE DE SERAPHIN.

Qu'éprouve-t-on ? que voit-on ? des choses merveilleuses, n'est-ce pas? des spectacles extraordinaires? Est-ce bien beau ? et bien terrible ? et bien dangereux ? — Telles sont les questions ordinaires qu'adressent, avec une curiosité mêlée de crainte, les ignorants aux adeptes. On dirait une enfantine impatience de savoir, comme celle des gens qui n'ont jamais quitté le coin de leur feu, quand ils se trouvent en face d'un homme qui revient de pays lointains et inconnus. Ils se figurent l'ivresse du haschisch comme un pays prodigieux, un vaste théâtre de prestidigitation et d'escamotage,

où tout est miraculeux et imprévu. C'est là un préjugé, une méprise complète. Et puisque, pour le commun des lecteurs et des questionneurs, le mot haschisch comporte l'idée d'un monde étrange et bouleversé, l'attente de rêves prodigieux (il serait mieux de dire hallucinations, lesquelles sont d'ailleurs moins fréquentes qu'on ne le suppose), je ferai tout de suite remarquer l'importante différence qui sépare les effets du haschisch des phénomènes du sommeil. Dans le sommeil, ce voyage aventureux de tous les soirs, il y a quelque chose de positivement miraculeux ; c'est un miracle dont la ponctualité a émoussé le mystère. Les rêves de l'homme sont de deux classes. Les uns, pleins de sa vie ordinaire, de ses préoccupations, de ses désirs, de ses vices, se combinent d'une façon plus ou moins bizarre avec les objets entrevus dans la journée, qui se sont indiscrètement fixés sur la vaste toile de sa mémoire. Voilà le rêve naturel; il est l'homme lui-même. Mais l'autre espèce de rêve! le rêve absurde, imprévu, sans rapport ni connexion avec le caractère, la vie et les passions du dormeur! ce rêve, que j'appellerai hiéroglyphique, représente évidemment le côté surnaturel de la vie, et c'est justement parce qu'il est absurde que les anciens l'ont cru divin. Comme il est inexplicable par les causes naturelles, ils lui ont attribué une cause extérieure à l'homme; et encore aujourd'hui, sans parler des onéiromanciens, il existe une école philosophique qui voit dans les rêves de ce genre tantôt un reproche, tantôt un conseil; en somme, un tableau symbolique et moral, engendré dans l'es-

prit même de l'homme qui sommeille. C'est un dictionnaire qu'il faut étudier, une langue dont les sages peuvent obtenir la clef.

Dans l'ivresse du haschisch, rien de semblable. Nous ne sortirons pas du rêve naturel. L'ivresse, dans toute sa durée, ne sera, il est vrai, qu'un immense rêve, grâce à l'intensité des couleurs et à la rapidité des conceptions ; mais elle gardera toujours la tonalité particulière de l'individu. L'homme a voulu rêver, le rêve gouvernera l'homme ; mais ce rêve sera bien le fils de son père. L'oisif s'est ingénié pour introduire artificiellement le surnaturel dans sa vie et dans sa pensée ; mais il n'est, après tout et malgré l'énergie accidentelle de ses sensations, que le même homme augmenté, le même nombre élevé à une très-haute puissance. Il est subjugué ; mais, pour son malheur, il ne l'est que par lui-même, c'est-à-dire par la partie déjà dominante de lui-même ; *il a voulu faire l'ange, il est devenu une bête,* momentanément très-puissante, si toutefois on peut appeler puissance une sensibilité excessive, sans gouvernement pour la modérer ou l'exploiter.

Que les gens du monde et les ignorants, curieux de connaître des jouissances exceptionnelles, sachent donc bien qu'ils ne trouveront dans le haschisch rien de miraculeux, absolument rien que le naturel excessif. Le cerveau et l'organisme sur lesquels opère le haschisch ne donneront que leurs phénomènes ordinaires, individuels, augmentés, il est vrai, quant au nombre et à l'énergie, mais toujours fidèles à leur origine.

L'homme n'échappera pas à la fatalité de son tempérament physique et moral : le haschisch sera, pour les impressions et les pensées familières de l'homme, un miroir grossissant, mais un pur miroir.

Voici la drogue sous vos yeux : un peu de confiture verte, gros comme une noix, singulièrement odorante, à ce point qu'elle soulève une certaine répulsion et des velléités de nausées, comme le ferait, du reste, toute odeur fine et même agréable, portée à son maximum de force et pour ainsi dire de densité. Qu'il me soit permis de remarquer, en passant, que cette proposition peut être inversée, et que le parfum le plus répugnant, le plus révoltant, deviendrait peut-être un plaisir s'il était réduit à son minimum de quantité et d'expansion. — Voilà donc le bonheur! il remplit la capacité d'une petite cuiller! le bonheur avec toutes ses ivresses, toutes ses folies, tous ses enfantillages! Vous pouvez avaler sans crainte ; on n'en meurt pas. Vos organes physiques n'en recevront aucune atteinte. Plus tard peut-être un trop fréquent appel au sortilége diminuera-t-il la force de votre volonté, peut-être serez-vous moins homme que vous ne l'êtes aujourd'hui ; mais le châtiment est si lointain, et le désastre futur d'une nature si difficile à définir! Que risquez-vous? demain un peu de fatigue nerveuse. Ne risquez-vous pas tous les jours de plus grands châtiments pour de moindres récompenses? Ainsi, c'est dit : vous avez même, pour lui donner plus de force et d'expansion, délayé votre dose d'extrait gras dans une tasse de café noir ; vous avez pris soin d'avoir l'estomac libre, recu-

lant vers neuf ou dix heures du soir le repas substantiel, pour livrer au poison toute liberté d'action ; tout au plus dans une heure prendrez-vous une légère soupe. Vous êtes maintenant suffisamment lesté pour un long et singulier voyage. La vapeur a sifflé, la voilure est orientée, et vous avez sur les voyageurs ordinaires ce curieux avantage d'ignorer où vous allez. Vous l'avez voulu ; vive la fatalité !

Je présume que vous avez eu la précaution de bien choisir votre moment pour cette aventureuse expédition. Toute débauche parfaite a besoin d'un parfait loisir. Vous savez d'ailleurs que le haschisch crée l'exagération non-seulement de l'individu, mais aussi de la circonstance et du milieu ; vous n'avez pas de devoirs à accomplir exigeant de la ponctualité, de l'exactitude ; point de chagrins de famille ; point de douleurs d'amour. Il faut y prendre garde. Ce chagrin, cette inquiétude, ce souvenir d'un devoir qui réclame votre volonté et votre attention à une minute déterminée, viendraient sonner comme un glas à travers votre ivresse et empoisonneraient votre plaisir. L'inquiétude deviendrait angoisse ; le chagrin, torture. Si, toutes ces conditions préalables observées, le temps est beau, si vous êtes situé dans un milieu favorable, comme un paysage pittoresque ou un appartement poétiquement décoré, si de plus vous pouvez espérer un peu de musique, alors tout est pour le mieux.

Il y a généralement dans l'ivresse du haschisch trois phases assez faciles à distinguer, et ce n'est pas une

chose peu curieuse à observer, chez les novices, que les premiers symptômes de la première phase. Vous avez entendu parler vaguement des merveilleux effets du haschisch; votre imagination a préconçu une idée particulière, quelque chose comme un idéal d'ivresse; il vous tarde de savoir si la réalité sera décidément à la hauteur de votre espérance. Cela suffit pour vous jeter dès le commencement dans un état anxieux, assez favorable à l'humeur conquérante et envahissante du poison. La plupart des novices, au premier degré d'initiation, se plaignent de la lenteur des effets; il les attendent avec une impatience puérile, et, la drogue n'agissant pas assez vite à leur gré, ils se livrent à des fanfaronnades d'incrédulité qui sont fort réjouissantes pour les vieux initiés qui savent comment le haschisch se gouverne. Les premières atteintes, comme les symptômes d'un orage longtemps indécis, apparaissent et se multiplient au sein même de cette incrédulité. C'est d'abord une certaine hilarité, saugrenue, irrésistible, qui s'empare de vous. Ces accès de gaieté non motivée, dont vous êtes presque honteux, se reproduisent fréquemment et coupent des intervalles de stupeur pendant lesquels vous cherchez en vain à vous recueillir. Les mots les plus simples, les idées les plus triviales prennent une physionomie bizarre et nouvelle; vous vous étonnez même de les avoir jusqu'à présent trouvés si simples. Des ressemblances et des rapprochements incongrus, impossibles à prévoir, des jeux de mots interminables, des ébauches de comique, jaillissent continuellement de votre cerveau.

Le démon vous a envahi; il est inutile de regimber contre cette hilarité, douloureuse comme un chatouillement. De temps en temps vous riez de vous-même, de votre niaiserie et de votre folie, et vos camarades, si vous en avez, rient également de votre état et du leur; mais, comme ils sont sans malice, vous êtes sans rancune.

Cette gaieté, tour à tour languissante ou poignante, ce malaise dans la joie, cette insécurité, cette indécision de la maladie, ne durent généralement qu'un temps assez court. Bientôt les rapports d'idées deviennent tellement vagues, le fil conducteur qui relie vos conceptions si ténu, que vos complices seuls peuvent vous comprendre. Et encore, sur ce sujet et de ce côté, aucun moyen de vérification; peut-être croient-ils vous comprendre, et l'illusion est-elle réciproque. Cette folâtrerie et ces éclats de rire, qui ressemblent à des explosions, apparaissent comme une véritable folie, au moins comme une niaiserie de maniaque, à tout homme qui n'est pas dans le même état que vous. De même la sagesse et le bon sens, la régularité des pensées chez le témoin prudent qui ne s'est pas enivré, vous réjouit et vous amuse comme un genre particulier de démence. Les rôles sont intervertis. Son sang-froid vous pousse aux dernières limites de l'ironie. N'est-ce pas une situation mystérieusement comique que celle d'un homme qui jouit d'une gaieté incompréhensible pour qui ne s'est pas placé dans le même milieu que lui? Le fou prend le sage en pitié, et dès lors l'idée de sa supériorité commence à poindre à

l'horizon de son intellect. Bientôt elle grandira, grossira et éclatera comme un météore.

J'ai été témoin d'une scène de ce genre qui a été poussée fort loin, et dont le grotesque n'était intelligible que pour ceux qui connaissaient, au moins par l'observation sur autrui, les effets de la substance et la différence énorme de diapason qu'elle crée entre deux intelligences supposées égales. Un musicien célèbre, qui ignorait les propriétés du haschisch, qui peut-être n'en avait jamais entendu parler, tombe au milieu d'une société dont plusieurs personnes en avaient pris. On essaye de lui en faire comprendre les merveilleux effets. A ces prodigieux récits, il sourit avec grâce, par complaisance, comme un homme qui veut bien *poser* pendant quelques minutes. Sa méprise est vite devinée par ces esprits que le poison a aiguisés, et les rires le blessent. Ces éclats de joie, ces jeux de mots, ces physionomies altérées, toute cette atmosphère malsaine l'irrite et le pousse à déclarer, plus tôt peut-être qu'il n'aurait voulu, *que cette charge d'artiste est mauvaise, et que d'ailleurs elle doit être bien fatigante pour ceux qui l'ont entreprise.* Le comique illumina tous les esprits comme un éclair. Ce fut un redoublement de joie. «Cette *charge* peut être bonne pour vous, dit-il, mais pour moi, non.» — «Il suffit qu'elle soit bonne pour nous», réplique en égoïste un des malades. Ne sachant s'il a affaire à de véritables fous ou à des gens qui simulent la folie, notre homme croit que le parti le plus sage est de se retirer; mais quelqu'un ferme la porte et cache la clef. Un autre, s'agenouillant devant

lui, lui demande pardon au nom de la société, et lui déclare insolemment, mais avec larmes, que, malgré son infériorité spirituelle, qui peut-être excite un peu de pitié, tous sont pénétrés pour lui d'une amitié profonde. Celui-ci se résigne à rester, et même il condescend, sur des prières instantes, à faire un peu de musique. Mais les sons du violon, en se répandant dans l'appartement comme une nouvelle contagion, *empoignaient* (le mot n'est pas trop fort) tantôt un malade, tantôt un autre. C'étaient des soupirs rauques et profonds, des sanglots soudains, des ruisseaux de larmes silencieuses. Le musicien épouvanté s'arrête, et, s'approchant de celui dont la béatitude faisait le plus de tapage, lui demande s'il souffre beaucoup et ce qu'il faudrait faire pour le soulager. Un des assistants, *un homme pratique,* propose de la limonade et des acides. Mais le malade, l'extase dans les yeux, les regarde tous deux avec un indicible mépris. Vouloir guérir un homme malade de trop de vie, malade de joie !

Comme on le voit par cette anecdote, la bienveillance tient une assez grande place dans les sensations causées par le haschisch ; une bienveillance molle, paresseuse, muette, et dérivant de l'attendrissement des nerfs. A l'appui de cette observation, une personne m'a raconté une aventure qui lui était arrivée dans cet état d'ivresse ; et comme elle avait gardé un souvenir très-exact de ses sensations, je compris parfaitement dans quel embarras grotesque, inextricable, l'avait jetée cette différence de diapason et de niveau

dont je parlais tout à l'heure. Je ne me rappelle pas si l'homme en question en était à sa première ou à sa seconde expérience. Avait-il pris une dose un peu trop forte, ou le haschisch avait-il produit, sans l'aide d'aucune cause apparente (ce qui arrive fréquemment), des effets beaucoup plus vigoureux? Il me raconta qu'à travers sa jouissance, cette jouissance suprême de se sentir plein de vie et de se croire plein de génie, il avait tout d'un coup rencontré un sujet de terreur. D'abord ébloui par la beauté de ses sensations, il en avait été subitement épouvanté. Il s'était demandé ce que deviendraient son intelligence et ses organes, si cet état, qu'il prenait pour un état surnaturel, allait toujours s'aggravant, si ses nerfs devenaient toujours de plus en plus délicats. Par la faculté de grossissement que possède l'œil spirituel du patient, cette peur doit être un supplice ineffable. «J'étais, disait-il, comme un cheval emporté et courant vers un abîme, voulant s'arrêter, mais ne le pouvant pas. En effet, c'était un galop effroyable, et ma pensée, esclave de la circonstance, du milieu, de l'accident et de tout ce qui peut être impliqué dans le mot *hasard,* avait pris un tour purement et absolument rapsodique. Il est trop tard! me répétais-je sans cesse avec désespoir. Quand cessa ce mode de sentir, qui me parut durer un temps infini et qui n'occupa peut-être que quelques minutes, quand je crus pouvoir enfin me plonger dans la béatitude, si chère aux Orientaux, qui succède à cette phase furibonde, je fus accablé d'un nouveau *malheur.* Une nouvelle inquiétude, bien triviale et

bien puérile, s'abattit sur moi. Je me souvins tout d'un coup que j'étais invité à un dîner, à une soirée d'hommes sérieux. Je me vis à l'avance au milieu d'une foule sage et discrète, où chacun est maître de soi-même, obligé de cacher soigneusement l'état de mon esprit sous l'éclat des lampes nombreuses. Je croyais bien que j'y réussirais, mais aussi je me sentais presque défaillir en pensant aux efforts de volonté qu'il me faudrait déployer. Par je ne sais quel accident, les paroles de l'Évangile : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » venaient de surgir dans ma mémoire, et tout en voulant les oublier, en m'appliquant à les oublier, je les répétais sans cesse dans mon esprit. Mon malheur (car c'était un véritable malheur) prit alors des proportions grandioses. Je résolus, malgré ma faiblesse, de faire acte d'énergie et de consulter un pharmacien ; car j'ignorais les réactifs, et je voulais aller, l'esprit libre et dégagé, dans le monde, où m'appelait mon devoir. Mais sur le seuil de la boutique une pensée soudaine me prit, qui m'arrêta quelques instants et me donna à réfléchir. Je venais de me regarder, en passant, dans la glace d'une devanture, et mon visage m'avait étonné. Cette pâleur, ces lèvres rentrées, ces yeux agrandis ! « Je vais inquiéter ce brave homme, me dis-je, et pour quelle niaiserie ! » Ajoutez à cela le sentiment du ridicule que je voulais éviter, la crainte de trouver du monde dans la boutique. Mais ma bienveillance soudaine pour cet apothicaire inconnu dominait tous mes autres sentiments. Je me figurais cet homme aussi sensible que je l'étais

moi-même en cet instant funeste, et, comme je m'imaginais aussi que son oreille et son âme devaient, comme les miennes, vibrer au moindre bruit, je résolus d'entrer chez lui sur la pointe du pied. Je ne saurais, me disais-je, montrer trop de discrétion chez un homme dont je vais alarmer la charité. Et puis je me promettais d'éteindre le son de ma voix comme le bruit de mes pas; vous la connaissez, cette voix du haschisch? grave, profonde, gutturale, et ressemblant beaucoup à celle des vieux mangeurs d'opium. Le résultat fut le contraire de ce que je voulais obtenir. Décidé à rassurer le pharmacien, je l'épouvantai. Il ne connaissait rien de cette *maladie,* n'en avait jamais entendu parler. Cependant il me regardait avec une curiosité fortement mêlée de défiance. Me prenait-il pour un fou, un malfaiteur ou un mendiant? Ni ceci, ni cela, sans doute; mais toutes ces idées absurdes traversèrent mon cerveau. Je fus obligé de lui expliquer longuement (quelle fatigue!) ce que c'était que la confiture de chanvre et à quel usage cela servait, lui répétant sans cesse qu'il n'y avait pas de danger, qu'il n'y avait pas, *pour lui,* de raison de s'alarmer, et que je ne demandais qu'un moyen d'adoucissement ou de réaction, insistant fréquemment sur le chagrin sincère que j'éprouvais de lui causer de l'ennui. Enfin, — comprenez bien toute l'humiliation contenue pour moi dans ces paroles, — il me pria simplement *de me retirer.* Telle fut la récompense de ma charité et de ma bienveillance exagérées. J'allai à ma soirée; je ne scandalisai personne. Nul ne devina les efforts surhumains qu'il

me fallut faire pour ressembler à tout le monde. Mais je n'oublierai jamais les tortures d'une ivresse ultra-poétique, gênée par le décorum et contrariée par un devoir ! »

Quoique naturellement porté à sympathiser avec toutes les douleurs qui naissent de l'imagination, je ne pus m'empêcher de rire de ce récit. L'homme qui me le faisait n'est pas corrigé. Il a continué à demander à la confiture maudite l'excitation qu'il faut trouver en soi-même ; mais comme c'est un homme prudent, rangé, *un homme du monde,* il a diminué les doses, ce qui lui a permis d'en augmenter la fréquence. Il appréciera plus tard les fruits pourris de son hygiène.

Je reviens au développement régulier de l'ivresse. Après cette première phase de gaieté enfantine, il y a comme un apaisement momentané. Mais de nouveaux événements s'annoncent bientôt par une sensation de fraîcheur aux extrémités (qui peut même devenir un froid très-intense chez quelques individus) et une grande faiblesse dans tous les membres ; vous avez alors des mains de beurre, et, dans votre tête, dans tout votre être, vous sentez une stupeur et une stupéfaction embarrassantes. Vos yeux s'agrandissent ; ils sont comme tirés dans tous les sens par une extase implacable. Votre face s'inonde de pâleur. Les lèvres se rétrécissent et vont rentrant dans la bouche, avec ce mouvement d'anhélation qui caractérise l'ambition d'un homme en proie à de grands projets, oppressé par de vastes pensées, ou rassemblant sa respiration

pour prendre son élan. La gorge se ferme, pour ainsi dire. Le palais est desséché par une soif qu'il serait infiniment doux de satisfaire, si les délices de la paresse n'étaient pas plus agréables et ne s'opposaient pas au moindre dérangement du corps. Des soupirs rauques et profonds s'échappent de votre poitrine, comme si votre *ancien* corps ne pouvait pas supporter les désirs et l'activité de votre âme *nouvelle.* De temps à autre, une secousse vous traverse et vous commande un mouvement involontaire, comme ces soubresauts qui, à la fin d'une journée de travail ou dans une nuit orageuse, précèdent le sommeil définitif.

Avant d'aller plus loin, je veux, à propos de cette sensation de fraîcheur dont je parlais plus haut, raconter encore une anecdote qui servira à montrer jusqu'à quel point les effets, même purement physiques, peuvent varier suivant les individus. Cette fois, c'est un littérateur qui parle, et en quelques passages de son récit on pourra, je crois, trouver les indices d'un tempérament littéraire.

« J'avais, me dit celui-ci, pris une dose modérée d'extrait gras, et tout allait pour le mieux. La crise de gaieté maladive avait duré peu de temps, et je me trouvais dans un état de langueur et d'étonnement qui était presque du bonheur. Je me promettais donc une soirée tranquille et sans soucis. Malheureusement le hasard me contraignit à accompagner quelqu'un au spectacle. Je pris mon parti en brave, résolu à déguiser mon immense désir de paresse et d'immobilité.

Toutes les voitures de mon quartier se trouvant retenues, il fallut me résigner à faire un long trajet à pied, à traverser les bruits discordants des voitures, les conversations stupides des passants, tout un océan de trivialités. Une légère fraîcheur s'était déjà manifestée au bout de mes doigts; bientôt elle se transforma en un froid très-vif, comme si j'avais les deux mains plongées dans un seau d'eau glacée. Mais ce n'était pas une souffrance; cette sensation presque aiguë me pénétrait plutôt comme une volupté. Cependant il me semblait que ce froid m'envahissait de plus en plus, au fur et à mesure de cet interminable voyage. Je demandai deux ou trois fois à la personne que j'accompagnais s'il faisait réellement très-froid; il me fut répondu qu'au contraire la température était plus que tiède. Installé enfin dans la salle, enfermé dans la boîte qui m'était destinée, avec trois ou quatre heures de repos devant moi, je me crus arrivé à la terre promise. Les sentiments que j'avais refoulés pendant la route, avec toute la pauvre énergie dont je pouvais disposer, firent donc irruption, et je m'abandonnai librement à ma muette frénésie. Le froid augmentait toujours, et cependant je voyais des gens légèrement vêtus, ou même s'essuyant le front avec un air de fatigue. Cette idée réjouissante me prit, que j'étais un homme privilégié, à qui seul était accordé le droit d'avoir froid en été dans une salle de spectacle. Ce froid s'accroissait au point de devenir alarmant; mais j'étais avant tout dominé par la curiosité de savoir jusqu'à quel degré il pourrait descendre.

Enfin il vint à un tel point, il fut si complet, si général, que toutes mes idées se congelèrent, pour ainsi dire; j'étais un morceau de glace pensant; je me considérais comme une statue taillée dans un bloc de glace; et cette folle hallucination me causait une fierté, excitait en moi un bien-être moral que je ne saurais vous définir. Ce qui ajoutait à mon abominable jouissance était la certitude que tous les assistants ignoraient ma nature et quelle supériorité j'avais sur eux; et puis le bonheur de penser que mon camarade ne s'était pas douté un seul instant de quelles bizarres sensations j'étais possédé! Je tenais la récompense de ma dissimulation, et ma volupté exceptionnelle était un vrai secret.

« Du reste, j'étais à peine entré dans ma loge que mes yeux avaient été frappés d'une impression de ténèbres qui me paraît avoir quelque parenté avec l'idée de froid. Il se peut bien que ces deux idées se soient prêté réciproquement de la force. Vous savez que le haschisch invoque toujours des magnificences de lumière, des splendeurs glorieuses, des cascades d'or liquide; toute lumière lui est bonne, celle qui ruisselle en nappe et celle qui s'accroche comme du paillon aux pointes et aux aspérités, les candélabres des salons, les cierges du mois de Marie, les avalanches de rose dans les couchers de soleil. Il paraît que ce misérable lustre répandait une lumière bien insuffisante pour cette soif insatiable de clarté; je crus entrer, comme je vous l'ai dit, dans un monde de ténèbres, qui d'ailleurs s'épaissirent graduellement,

pendant que je rêvais nuit polaire et hiver éternel. Quant à la scène (c'était une scène consacrée au genre comique), elle seule était lumineuse, infiniment petite et située loin, très-loin, comme au bout d'un immense stéréoscope. Je ne vous dirai pas que j'écoutais les comédiens, vous savez que cela est impossible; de temps en temps ma pensée accrochait au passage un lambeau de phrase, et, semblable à une danseuse habile, elle s'en servait comme d'un tremplin pour bondir dans des rêveries très-lointaines. On pourrait supposer qu'un drame, entendu de cette façon, manque de logique et d'enchaînement; détrompez-vous; je découvrais un sens très-subtil dans le drame créé par ma distraction. Rien ne m'en choquait, et je ressemblais un peu à ce poëte qui, voyant jouer *Esther* pour la première fois, trouvait tout naturel qu'Aman fît une déclaration d'amour à la reine. C'était, comme on le devine, l'instant où celui-ci se jette aux pieds d'Esther pour implorer le pardon de ses crimes. Si tous les drames étaient entendus selon cette méthode, ils y gagneraient de grandes beautés, même ceux de Racine.

« Les comédiens me semblaient excessivement petits et cernés d'un contour précis et soigné, comme les figures de Meissonier. Je voyais distinctement, non-seulement les détails les plus minutieux de leurs ajustements, comme dessins d'étoffe, coutures, boutons, etc., mais encore la ligne de séparation du faux front d'avec le véritable, le blanc, le bleu et le rouge, et tous les moyens de grimage. Et ces lilliputiens

étaient revêtus d'une clarté froide et magique, comme celle qu'une vitre très-nette ajoute à une peinture à l'huile. Lorsque je pus enfin sortir de ce caveau de ténèbres glacées et que, la fantasmagorie intérieure se dissipant, je fus rendu à moi-même, j'éprouvai une lassitude plus grande que ne m'en a jamais causé un travail tendu et forcé. »

C'est en effet à cette période de l'ivresse que se manifeste une finesse nouvelle, une acuité supérieure dans tous les sens. L'odorat, la vue, l'ouïe, le toucher participent également à ce progrès. Les yeux visent l'infini. L'oreille perçoit des sons presque insaisissables au milieu du plus vaste tumulte. C'est alors que commencent les hallucinations. Les objets extérieurs prennent lentement, successivement, des apparences singulières ; ils se déforment et se transforment. Puis arrivent les équivoques, les méprises et les transpositions d'idées. Les sons se revêtent de couleurs, et les couleurs contiennent une musique. Cela, dira-t-on, n'a rien que de fort naturel, et tout cerveau poétique, dans son état sain et normal, conçoit facilement ces analogies. Mais j'ai déjà averti le lecteur qu'il n'y avait rien de positivement surnaturel dans l'ivresse du haschisch ; seulement, ces analogies revêtent alors une vivacité inaccoutumée ; elles pénètrent, elles envahissent, elles accablent l'esprit de leur caractère despotique. Les notes musicales deviennent des nombres, et si votre esprit est doué de quelque aptitude mathématique, la mélodie, l'harmonie écoutée, tout en gardant son caractère voluptueux et sen-

suel, se transforme en une vaste opération arithmétique, où les nombres engendrent les nombres, et dont vous suivez les phases et la génération avec une facilité inexplicable et une agilité égale à celle de l'exécutant.

Il arrive quelquefois que la personnalité disparaît et que l'objectivité, qui est le propre des poëtes panthéistes, se développe en vous si anormalement, que la contemplation des objets extérieurs vous fait oublier votre propre existence, et que vous vous confondez bientôt avec eux. Votre œil se fixe sur un arbre harmonieux courbé par le vent; dans quelques secondes, ce qui ne serait dans le cerveau d'un poëte qu'une comparaison fort naturelle deviendra dans le vôtre une réalité. Vous prêtez d'abord à l'arbre vos passions, votre désir ou votre mélancolie; ses gémissements et ses oscillations deviennent les vôtres, et bientôt vous êtes l'arbre. De même, l'oiseau qui plane au fond de l'azur *représente* d'abord l'immortelle envie de planer au-dessus des choses humaines; mais déjà vous êtes l'oiseau lui-même. Je vous suppose assis et fumant. Votre attention se reposera un peu trop longtemps sur les nuages bleuâtres qui s'exhalent de votre pipe. L'idée d'une évaporation, lente, successive, éternelle, s'emparera de votre esprit, et vous appliquerez bientôt cette idée à vos propres pensées, à votre matière pensante. Par une équivoque singulière, par une espèce de transposition ou de quiproquo intellectuel, vous vous sentirez vous évaporant, et vous attribuerez à votre pipe (dans laquelle vous vous sentez accroupi

et ramassé comme le tabac) l'étrange faculté de *vous fumer.*

Par bonheur, cette interminable imagination n'a duré qu'une minute, car un intervalle de lucidité, avec un grand effort, vous a permis d'examiner à la pendule. Mais un autre courant d'idées vous emporte ; il vous roulera une minute encore dans son tourbillon vivant, et cette autre minute sera une autre éternité. Car les proportions du temps et de l'être sont complétement dérangées par la multitude et l'intensité des sensations et des idées. On dirait qu'on vit plusieurs vies d'homme en l'espace d'une heure. N'êtes-vous pas alors semblable à un roman fantastique qui serait vivant au lieu d'être écrit ? Il n'y a plus équation entre les organes et les jouissances ; et c'est surtout de cette considération que surgit le blâme applicable à ce dangereux exercice où la liberté disparaît.

Quand je parle d'hallucinations, il ne faut pas prendre le mot dans son sens le plus strict. Une nuance très-importante distingue l'hallucination pure, telle que les médecins ont souvent occasion de l'étudier, de l'hallucination ou plutôt de la méprise des sens dans l'état mental occasionné par le haschisch. Dans le premier cas, l'hallucination est soudaine, parfaite et fatale ; de plus, elle ne trouve pas de prétexte ni d'excuse dans le monde des objets extérieurs. Le malade voit une forme, entend des sons où il n'y en a pas. Dans le second cas, l'hallucination est progressive, presque volontaire, et elle ne devient parfaite, elle ne

se mûrit que par l'action de l'imagination. Enfin elle a un prétexte. Le son parlera, dira des choses distinctes, mais il y avait un son. L'œil ivre de l'homme pris de haschisch verra des formes étranges; mais, avant d'être étranges et monstrueuses, ces formes étaient simples et naturelles. L'énergie, la vivacité vraiment parlante de l'hallucination dans l'ivresse n'infirme en rien cette différence originelle. Celle-là a une racine dans le milieu ambiant et dans le temps présent, celle-ci n'en a pas.

Pour mieux faire comprendre ce bouillonnement d'imagination, cette maturation du rêve et cet enfantement poétique auquel est condamné un cerveau intoxiqué par le haschisch, je raconterai encore une anecdote. Cette fois, ce n'est pas un jeune homme oisif qui parle, ce n'est pas non plus un homme de lettres; c'est une femme, une femme un peu mûre, curieuse, d'un esprit excitable, et qui, ayant cédé à l'envie de faire connaissance avec le poison, décrit ainsi, pour une autre dame, la principale de ses visions. Je transcris littéralement :

« Quelque bizarres et nouvelles que soient les sensations que j'ai tirées de ma folie de douze heures (douze ou vingt ? en vérité, je n'en sais rien), je n'y reviendrai plus. L'excitation spirituelle est trop vive, la fatigue qui en résulte trop grande; et, pour tout dire, je trouve dans cet enfantillage quelque chose de criminel. Enfin je cédai à la curiosité; et puis c'était une folie en commun, chez de vieux amis, où je ne voyais pas grand mal à manquer un peu de dignité.

Avant tout, je dois vous dire que ce maudit haschisch est une substance bien perfide ; on se croit quelquefois débarrassé de l'ivresse, mais ce n'est qu'un calme menteur. Il y a des repos, et puis des reprises. Ainsi, vers dix heures du soir, je me trouvai dans un de ces états momentanés ; je me croyais délivrée de cette surabondance de vie qui m'avait causé tant de jouissances, il est vrai, mais qui n'était pas sans inquiétude et sans peur. Je me mis à souper avec plaisir, comme harassée par un long voyage. Car jusqu'alors, par prudence, je m'étais abstenue de manger. Mais, avant même de me lever de table, mon délire m'avait rattrapée, comme un chat une souris, et le poison se mit de nouveau à jouer avec ma pauvre cervelle. Bien que ma maison soit à peu de distance du château de nos amis et qu'il y eût une voiture à mon service, je me sentis tellement accablée du besoin de rêver et de m'abandonner à cette irrésistible folie, que j'acceptai avec joie l'offre qu'ils me firent de me garder jusqu'au lendemain. Vous connaissez le château ; vous savez que l'on a arrangé, habillé et *réconforté* à la moderne toute la partie habitée par les maîtres du lieu, mais que la partie généralement inhabitée a été laissée telle quelle, avec son vieux style et ses vieilles décorations. Il fut résolu qu'on improviserait pour moi une chambre à coucher dans cette partie du château, et l'on choisit à cet effet la chambre la plus petite, une espèce de boudoir un peu fané et décrépit, qui n'en est pas moins charmant. Il faut que je vous le décrive tant bien que mal, pour que vous compreniez la sin-

gulière vision dont j'ai été victime, vision qui m'a occupée une nuit entière, sans que j'aie eu le loisir de m'apercevoir de la fuite des heures.

« Ce boudoir est très-petit, très-étroit. A la hauteur de la corniche le plafond s'arrondit en voûte; les murs sont recouverts de glaces étroites et allongées, séparées par des panneaux où sont peints des paysages dans le style lâché des décors. A la hauteur de la corniche, sur les quatre murs, sont représentées diverses figures allégoriques, les unes dans des attitudes reposées, les autres courant ou voltigeant. Au-dessus d'elles, quelques oiseaux brillants et des fleurs. Derrière les figures s'élève un treillage peint en trompe-l'œil, et suivant naturellement la courbe du plafond. Ce plafond est doré. Tous les interstices entre les baguettes et les figures sont donc recouverts d'or, et au centre l'or n'est interrompu que par le lacis géométrique du treillage simulé. Vous voyez que cela ressemble un peu à une *cage* très-distinguée, à une très-belle cage pour un très-grand oiseau. Je dois ajouter que la nuit était très-belle, très-transparente, la lune très-vive, à ce point que, même après que j'eus éteint la bougie, toute cette décoration resta visible, non illuminée par l'œil de mon esprit, comme vous pourriez le croire, mais éclairée par cette belle nuit, dont les lueurs s'accrochaient à toute cette broderie d'or, de miroirs et de couleurs bariolées.

« Je fus d'abord très-étonnée de voir de grands espaces s'étendre devant moi, à côté de moi, de tous côtés; c'étaient des rivières limpides et des paysages

verdoyants se mirant dans des eaux tranquilles. Vous devinez ici l'effet des panneaux répercutés par les miroirs. En levant les yeux, je vis un soleil couchant semblable à du métal en fusion qui se refroidit. C'était l'or du plafond ; mais le treillage me donna à penser que j'étais dans une espèce de cage ou de maison ouverte de tous côtés sur l'espace, et que je n'étais séparée de toutes ces merveilles que par les barreaux de ma magnifique prison. Je riais d'abord de mon illusion ; mais plus je regardais, plus la magie augmentait, plus elle prenait de vie, de transparence et de despotique réalité. Dès lors l'idée de claustration domina mon esprit, sans trop nuire, je dois le dire, aux plaisirs variés que je tirais du spectacle tendu autour et au-dessus de moi. Je me considérais comme enfermée pour longtemps, pour des milliers d'années peut-être, dans cette cage somptueuse, au milieu de ces paysages féeriques, entre ces horizons merveilleux. Je rêvai de *Belle au bois dormant,* d'expiation à subir, de future délivrance. Au-dessus de ma tête voltigeaient des oiseaux brillants des tropiques, et, comme mon oreille percevait le son des clochettes au cou des chevaux qui cheminaient au loin sur la grande route, les deux sens fondant leurs impressions en une idée unique, j'attribuais aux oiseaux ce chant mystérieux du cuivre, et je croyais qu'ils chantaient avec un gosier de métal. Évidemment ils causaient de moi et ils célébraient ma captivité. Des singes gambadants, des satyres bouffons semblaient s'amuser de cette prisonnière étendue, condamnée à l'immobilité. Mais

toutes les divinités mythologiques me regardaient avec un charmant sourire, comme pour m'encourager à supporter patiemment le sortilége, et toutes les prunelles glissaient dans le coin des paupières comme pour s'attacher à mon regard. J'en conclus que si des fautes anciennes, si quelques péchés inconnus à moi-même, avaient nécessité ce châtiment temporaire, je pouvais compter cependant sur une bonté supérieure, qui, tout en me condamnant à la prudence, m'offrirait des plaisirs plus graves que les plaisirs de poupée qui remplissent notre jeunesse. Vous voyez que les considérations morales n'étaient pas absentes de mon rêve; mais je dois avouer que le plaisir de contempler ces formes et ces couleurs brillantes, et de me croire le centre d'un drame fantastique, absorbait fréquemment toutes mes autres pensées. Cet état dura longtemps, fort longtemps... Dura-t-il jusqu'au matin? je l'ignore. Je vis tout d'un coup le soleil matinal installé dans ma chambre; j'éprouvai un vif étonnement, et malgré tous les efforts de mémoire que j'ai pu faire, il m'a été impossible de savoir si j'avais dormi ou si j'avais subi patiemment une insomnie délicieuse. Tout à l'heure, c'était la nuit, et maintenant le jour! Et cependant j'avais vécu longtemps, oh! très-longtemps!... La notion du temps ou plutôt la mesure du temps étant abolie, la nuit entière n'était mesurable pour moi que par la multitude de mes pensées. Si longue qu'elle dût me paraître à ce point de vue, il me semblait toutefois qu'elle n'avait duré que quelques secondes, ou même qu'elle n'avait pas pris place dans l'éternité.

« Je ne vous parle pas de ma fatigue... elle fut immense. On dit que l'enthousiasme des poëtes et des créateurs ressemble à ce que j'ai éprouvé, bien que je me sois toujours figuré que les gens chargés de nous émouvoir dussent être doués d'un tempérament très-calme; mais si le délire poétique ressemble à celui que m'a procuré une petite cuillerée de confiture, je pense que les plaisirs du public coûtent bien cher aux poëtes, et ce n'est pas sans un certain bien-être, une satisfaction prosaïque, que je me suis enfin sentie *chez moi*, dans mon *chez moi* intellectuel, je veux dire dans la vie réelle. »

Voilà une femme évidemment raisonnable; mais nous ne nous servirons de son récit que pour en tirer quelques notes utiles qui compléteront cette description très-sommaire des principales sensations engendrées par le haschisch.

Elle a parlé du souper comme d'un plaisir arrivant fort à propos, au moment où une embellie momentanée, mais qui semblait définitive, lui permettait de rentrer dans la vie réelle. En effet, il y a, comme je l'ai dit, des intermittences et des calmes trompeurs, et souvent le haschisch détermine une faim vorace, presque toujours une soif excessive. Seulement le dîner ou le souper, au lieu d'amener un repos définitif, crée ce redoublement nouveau, cette crise vertigineuse dont se plaignait cette dame, et qui a été suivie par une série de visions enchanteresses, légèrement teintées de frayeur, auxquelles elle s'était positivement et de fort bonne grâce résignée. La faim

et la soif tyranniques dont il est question ne trouvent pas à s'assouvir sans un certain labeur. Car l'homme se sent tellement au-dessus des choses matérielles, ou plutôt il est tellement accablé par son ivresse, qu'il lui faut développer un long courage pour remuer une bouteille ou une fourchette.

La crise définitive déterminée par la digestion des aliments est en effet très-violente : il est impossible de lutter; et un pareil état ne serait pas supportable s'il durait trop longtemps et s'il ne faisait bientôt place à une autre phase de l'ivresse, qui, dans le cas précité, s'est traduite par des visions splendides doucement terrifiantes et en même temps pleines de consolations. Cet état nouveau est ce que les Orientaux appellent le *kief*. Ce n'est plus quelque chose de tourbillonnant et de tumultueux; c'est une béatitude calme et immobile, une résignation glorieuse. Depuis longtemps vous n'êtes plus votre maître, mais vous ne vous en affligez plus. La douleur et l'idée du temps ont disparu, ou si quelquefois elles osent se produire, ce n'est que transfigurées par la sensation dominante; et elles sont alors, relativement à leur forme habituelle, ce que la mélancolie poétique est à la douleur positive.

Mais, avant tout, remarquons que dans le récit de cette dame (c'est dans ce but que je l'ai transcrit), l'hallucination est d'un genre bâtard, et tire sa raison d'être du spectacle extérieur; l'esprit n'est qu'un miroir où le milieu environnant se reflète transformé d'une manière outrée. Ensuite, nous voyons inter-

venir ce que j'appellerais volontiers l'hallucination morale : le sujet se croit soumis à une expiation ; mais le tempérament féminin, qui est peu propre à l'analyse, ne lui a pas permis de noter le singulier caractère optimiste de ladite hallucination. Le regard bienveillant des divinités de l'Olympe est poétisé par un vernis essentiellement *haschischin*. Je ne dirai pas que cette dame à côtoyé le remords; mais ses pensées, momentanément tournées à la mélancolie et au regret, ont été rapidement colorées d'espérance. C'est une remarque que nous aurons encore occasion de vérifier.

Elle a parlé de la fatigue du lendemain; en effet, cette fatigue est grande, mais elle ne se manifeste pas immédiatement, et, quand vous êtes obligé de la reconnaître, ce n'est pas sans étonnement. Car d'abord, quand vous avez bien constaté qu'un nouveau jour s'est levé sur l'horizon de votre vie, vous éprouvez un bien-être étonnant; vous croyez jouir d'une légèreté d'esprit merveilleuse. Mais vous êtes à peine debout, qu'un vieux reste d'ivresse vous suit et vous retarde, comme le boulet de votre récente servitude. Vos jambes faibles ne vous conduisent qu'avec timidité, et vous craignez à chaque instant de vous casser comme un objet fragile. Une grande langueur (il y a des gens qui prétendent qu'elle ne manque pas de charme) s'empare de votre esprit et se répand à travers vos facultés comme un brouillard dans un paysage. Vous voilà, pour quelques heures encore, incapable de travail, d'action et d'énergie. C'est la punition de la

prodigalité impie avec laquelle vous avez dépensé le fluide nerveux. Vous avez disséminé votre personnalité aux quatre vents du ciel, et, maintenant, quelle peine n'éprouvez-vous pas à la rassembler et à la concentrer !

IV

L'HOMME-DIEU.

Il est temps de laisser de côté toute cette jonglerie et ces grandes marionnettes, nées de la fumée des cerveaux enfantins. N'avons-nous pas à parler de choses plus graves : des modifications des sentiments humains et, en un mot, de la *morale* du haschisch?

Jusqu'à présent je n'ai fait qu'une monographie abrégée de l'ivresse; je me suis borné à en accentuer les principaux traits, surtout les traits matériels. Mais, ce qui est plus important, je crois, pour l'homme spirituel, c'est de connaître l'action du poison sur la partie spirituelle de l'homme, c'est-à-dire le grossissement, la déformation et l'exagération de ses sentiments

habituels et de ses perceptions morales, qui présentent alors, dans une atmosphère exceptionnelle, un véritable phénomène de réfraction.

L'homme qui, s'étant livré longtemps à l'opium ou au haschisch, a pu trouver, affaibli comme il l'était par l'habitude de son servage, l'énergie nécessaire pour se délivrer, m'apparaît comme un prisonnier évadé. Il m'inspire plus d'admiration que l'homme prudent qui n'a jamais failli, ayant toujours eu soin d'éviter la tentation. Les Anglais se servent fréquemment, à propos des mangeurs d'opium, de termes qui ne peuvent paraître excessifs qu'aux innocents à qui sont inconnues les horreurs de cette déchéance : *enchained, fettered, enslaved!* Chaînes, en effet, auprès desquelles toutes les autres, chaînes du devoir, chaînes de l'amour illégitime, ne sont que des trames de gaze et des tissus d'araignée! Épouvantable mariage de l'homme avec lui-même! « J'étais devenu un esclave de l'opium; il me tenait dans ses liens, et tous mes travaux et mes plans avaient pris la couleur de mes rêves », dit l'époux de Ligeia; mais, en combien de merveilleux passages Edgar Poe, ce poëte incomparable, ce philosophe non réfuté, qu'il faut toujours citer à propos des maladies mystérieuses de l'esprit, ne décrit-il pas les sombres et attachantes splendeurs de l'opium! L'amant de la lumineuse Bérénice, Egœus le métaphysicien, parle d'une altération de ses facultés, qui le contraint à donner une valeur anormale, monstrueuse, aux phénomènes les plus simples : « Réfléchir infatigablement de longues heures, l'attention

rivée à quelque citation puérile sur la marge ou dans le texte d'un livre, — rester absorbé, la plus grande partie d'une journée d'été, dans une ombre bizarre s'allongeant obliquement sur la tapisserie ou sur le plancher, — m'oublier une nuit entière à surveiller la flamme droite d'une lampe ou les braises du foyer, — rêver des jours entiers sur le parfum d'une fleur, — répéter d'une manière monotone quelque mot vulgaire, jusqu'à ce que le son, à force d'être répété, cessât de présenter à l'esprit une idée quelconque, — telles étaient quelques-unes des plus communes et des moins pernicieuses aberrations de mes facultés mentales, aberrations qui, sans doute, ne sont pas absolument sans exemple, mais qui défient certainement toute explication et toute analyse. » Et le nerveux Auguste Bedloe qui, chaque matin, avant sa promenade, avale sa dose d'opium, nous avoue que le principal bénéfice qu'il tire de cet empoisonnement quotidien, est de prendre à toute chose, même à la plus triviale, un intérêt exagéré : « Cependant l'opium avait produit son effet accoutumé, qui est de revêtir tout le monde extérieur d'une intensité d'intérêt. Dans le tremblement d'une feuille, — dans la couleur d'un brin d'herbe, — dans la forme d'un trèfle, — dans le bourdonnement d'une abeille, — dans l'éclat d'une goutte de rosée, — dans le soupir du vent, — dans les vagues odeurs échappées de la forêt, — se produisait tout un monde d'inspirations, une procession magnifique et bigarrée de pensées désordonnées et rapsodiques. »

Ainsi s'exprime, par la bouche de ses personnages, le maître de l'horrible, le prince du mystère. Ces deux caractéristiques de l'opium sont parfaitement applicables au haschisch ; dans l'un comme dans l'autre cas, l'intelligence, libre naguère, devient esclave; mais le mot *rapsodique,* qui définit si bien un train de pensées suggéré et commandé par le monde extérieur et le hasard des circonstances, est d'une vérité plus vraie et plus terrible dans le cas du haschisch. Ici, le raisonnement n'est plus qu'une épave à la merci de tous les courants, et le train de pensées est *infiniment plus* accéléré et plus *rapsodique.* C'est dire, je crois, d'une manière suffisamment claire, que le haschisch est, dans son effet présent, beaucoup plus véhément que l'opium, beaucoup plus ennemi de la vie régulière, en un mot, beaucoup plus troublant. J'ignore si dix années d'intoxication par le haschisch amèneront des désastres égaux à ceux causés par dix années de régime d'opium ; je dis que, pour l'heure présente et pour le lendemain, le haschisch a des résultats plus funestes; l'un est un séducteur paisible, l'autre un démon désordonné.

Je veux, dans cette dernière partie, définir et analyser le ravage moral causé par cette dangereuse et délicieuse gymnastique, ravage si grand, danger si profond, que ceux qui ne reviennent du combat que légèrement avariés, m'apparaissent comme des braves échappés de la caverne d'un Protée multiforme, des Orphées vainqueurs de l'Enfer. Qu'on prenne, si l'on veut, cette forme de langage pour

une métaphore excessive, j'avouerai que les poisons excitants me semblent non-seulement un des plus terribles et des plus sûrs moyens dont dispose l'Esprit des Ténèbres pour enrôler et asservir la déplorable humanité, mais même une de ses incorporations les plus parfaites.

Cette fois, pour abréger ma tâche et rendre mon analyse plus claire, au lieu de rassembler des anecdotes éparses, j'accumulerai sur un seul personnage fictif une masse d'observations. J'ai donc besoin de supposer une âme de mon choix. Dans ses *Confessions,* De Quincey affirme avec raison que l'opium, au lieu d'endormir l'homme, l'excite, mais qu'il ne l'excite que dans sa voie naturelle, et qu'ainsi, pour juger les merveilles de l'opium, il serait absurde d'en référer à un marchand de bœufs; car celui-ci ne rêvera que bœufs et pâturages. Or, je n'ai pas à décrire les lourdes fantaisies d'un éleveur enivré de haschisch; qui les lirait avec plaisir? qui consentirait à les lire? Pour idéaliser mon sujet, je dois en concentrer tous les rayons dans un cercle unique, je dois les polariser; et le cercle tragique où je les vais rassembler sera, comme je l'ai dit, une âme de mon choix, quelque chose d'analogue à ce que le XVIII[e] siècle appelait l'*homme sensible,* à ce que l'école romantique nommait l'*homme incompris,* et à ce que les familles et la masse bourgeoise flétrissent généralement de l'épithète d'*original.*

Un tempérament moitié nerveux, moitié bilieux, tel est le plus favorable aux évolutions d'une pareille

ivresse; ajoutons un esprit cultivé, exercé aux études de la forme et de la couleur; un cœur tendre, fatigué par le malheur, mais encore prêt au rajeunissement; nous irons, si vous le voulez bien, jusqu'à admettre des fautes anciennes, et, ce qui doit en résulter dans une nature facilement excitable, sinon des remords positifs, au moins le regret du temps profané et mal rempli. Le goût de la métaphysique, la connaissance des différentes hypothèses de la philosophie sur la destinée humaine, ne sont certainement pas des compléments inutiles, — non plus que cet amour de la vertu, d'une vertu abstraite, stoïcienne ou mystique, qui est posé dans tous les livres dont l'enfance moderne fait sa nourriture, comme le plus haut sommet où une âme distinguée puisse monter. Si l'on ajoute à tout cela une grande finesse de sens que j'ai omise comme condition surérogatoire, je crois que j'ai rassemblé les éléments généraux les plus communs de l'homme sensible moderne, de ce que l'on pourrait appeler la *forme banale de l'originalité.* Voyons maintenant ce que deviendra cette individualité poussée à outrance par le haschisch. Suivons cette procession de l'imagination humaine jusque sous son dernier et plus splendide reposoir, jusqu'à la croyance de l'individu en sa propre divinité.

Si vous êtes une de ces âmes, votre amour inné de la forme et de la couleur trouvera tout d'abord une pâture immense dans les premiers développements de votre ivresse. Les couleurs prendront une énergie inaccoutumée et entreront dans le cerveau

avec une intensité victorieuse. Délicates, médiocres, ou même mauvaises, les peintures des plafonds revêtiront une vie effrayante; les plus grossiers papiers peints qui tapissent les murs des auberges se creuseront comme de splendides dioramas. Les nymphes aux chairs éclatantes vous regardent avec de grands yeux plus profonds et plus limpides que le ciel et l'eau; les personnages de l'antiquité, affublés de leurs costumes sacerdotaux ou militaires, échangent avec vous par le simple regard de solennelles confidences. La sinuosité des lignes est un langage définitivement clair où vous lisez l'agitation et le désir des âmes. Cependant se développe cet état mystérieux et temporaire de l'esprit, où la profondeur de la vie, hérissée de ses problèmes multiples, se révèle tout entière dans le spectacle, si naturel et si trivial qu'il soit, qu'on a sous les yeux, — où le premier objet venu devient symbole parlant. Fourier et Swedenborg, l'un avec ses *analogies,* l'autre avec ses *correspondances,* se sont incarnés dans le végétal et l'animal qui tombent sous votre regard, et, au lieu d'enseigner par la voix, ils vous endoctrinent par la forme et par la couleur. L'intelligence de l'allégorie prend en vous des proportions à vous-même inconnues; nous noterons, en passant, que l'allégorie, ce genre si *spirituel,* que les peintres maladroits nous ont accoutumés à mépriser, mais qui est vraiment l'une des formes primitives et les plus naturelles de la poésie, reprend sa domination légitime dans l'intelligence illuminée par l'ivresse. Le haschisch s'étend alors sur toute la vie

4.

comme un vernis magique; il la colore en solennité et en éclaire toute la profondeur. Paysages dentelés, horizons fuyants, perspectives de villes blanchies par la lividité cadavéreuse de l'orage ou illuminées par les ardeurs concentrées des soleils couchants, — profondeurs de l'espace, allégorie de la profondeur du temps, — la danse, le geste ou la déclamation des comédiens, si vous vous êtes jeté dans un théâtre, — la première phrase venue, si vos yeux tombent sur un livre, — tout enfin, l'universalité des êtres se dresse devant vous avec une gloire nouvelle non soupçonnée jusqu'alors. La grammaire, l'aride grammaire elle-même, devient quelque chose comme une sorcellerie évocatoire; les mots ressuscitent revêtus de chair et d'os, le substantif, dans sa majesté substantielle, l'adjectif, vêtement transparent qui l'habille et le colore comme un glacis, et le verbe, ange du mouvement, qui donne le branle à la phrase. La musique, autre langue chère aux paresseux ou aux esprits profonds qui cherchent le délassement dans la variété du travail, vous parle de vous-même et vous raconte le poëme de votre vie : elle s'incorpore à vous, et vous vous fondez en elle. Elle parle votre passion, non pas d'une manière vague et indéfinie, comme elle fait dans vos soirées nonchalantes, un jour d'opéra, mais d'une manière circonstanciée, positive, chaque mouvement du rhythme marquant un mouvement connu de votre âme, chaque note se transformant en mot, et le poëme entier entrant dans votre cerveau comme un dictionnaire doué de vie.

Il ne faut pas croire que tous ces phénomènes se produisent dans l'esprit pêle-mêle, avec l'accent criard de la réalité et le désordre de la vie extérieure. L'œil intérieur transforme tout et donne à chaque chose le complément de beauté qui lui manque pour qu'elle soit vraiment digne de plaire. C'est aussi à cette phase essentiellement voluptueuse et sensuelle qu'il faut rapporter l'amour des eaux limpides, courantes ou stagnantes, qui se développe si étonnamment dans l'ivresse cérébrale de quelques artistes. Les miroirs deviennent un prétexte à cette rêverie qui ressemble à une soif spirituelle, conjointe à la soif physique qui dessèche le gosier, et dont j'ai parlé précédemment; les eaux fuyantes, les *jeux* d'eau, les cascades harmonieuses, l'immensité bleue de la mer, roulent, chantent, dorment, avec un charme inexprimable. L'eau s'étale comme une véritable enchanteresse, et, bien que je ne croie pas beaucoup aux folies furieuses causées par le haschisch, je n'affirmerais pas que la contemplation d'un gouffre limpide fût tout à fait sans danger pour un esprit amoureux de l'espace et du cristal, et que la vieille fable de l'Ondine ne pût devenir pour l'enthousiaste une tragique réalité.

Je crois avoir suffisamment parlé de l'accroissement monstrueux du temps et de l'espace, deux idées toujours connexes, mais que l'esprit affronte alors sans tristesse et sans peur. Il regarde avec un certain délice mélancolique à travers les années profondes, et s'enfonce audacieusement dans d'infinies perspectives.

On a bien deviné, je présume, que cet accroissement anormal et tyrannique s'applique également à tous les sentiments et à toutes les idées : ainsi à la bienveillance; j'en ai donné, je crois, un assez bel échantillon; ainsi à l'idée de beauté; ainsi à l'amour. L'idée de beauté doit naturellement s'emparer d'une place vaste dans un tempérament spirituel tel que je l'ai supposé. L'harmonie, le balancement des lignes, l'eurythmie dans les mouvements, apparaissent au rêveur comme des nécessités, comme des *devoirs*, non-seulement pour tous les êtres de la création, mais pour lui-même, le rêveur, qui se trouve, à cette période de la crise, doué d'une merveilleuse aptitude pour comprendre le rhythme immortel et universel. Et si notre fanatique manque de beauté personnelle, ne croyez pas qu'il souffre longtemps de l'aveu auquel il est contraint, ni qu'il se regarde comme une note discordante dans le monde d'harmonie et de beauté improvisé par son imagination. Les sophismes du haschisch sont nombreux et admirables, tendant généralement à l'optimisme, et l'un des principaux, le plus efficace, est celui qui transforme le désir en réalité. Il en est de même sans doute dans maint cas de la vie ordinaire, mais ici avec combien plus d'ardeur et de subtilité! D'ailleurs, comment un être si bien doué pour comprendre l'harmonie, une sorte de prêtre du Beau, pourrait-il faire une exception et une tache dans sa propre théorie? La beauté morale et sa puissance, la grâce et ses séductions, l'éloquence et ses prouesses, toutes ces idées se présentent bientôt

comme des correctifs d'une laideur indiscrète, puis comme des consolateurs, enfin comme des adulateurs parfaits d'un sceptre imaginaire.

Quant à l'amour, j'ai entendu bien des personnes animées d'une curiosité de lycéen, chercher à se renseigner auprès de celles à qui était familier l'usage du haschisch. Que peut être cette ivresse de l'amour, déjà si puissante à son état naturel, quand elle est enfermée dans l'autre ivresse, comme un soleil dans un soleil? Telle est la question qui se dressera dans une foule d'esprits que j'appellerai les badauds du monde intellectuel. Pour répondre à un sous-entendu déshonnête, à cette partie de la question qui n'ose pas se produire, je renverrai le lecteur à Pline, qui a parlé quelque part des propriétés du chanvre de façon à dissiper sur ce sujet bien des illusions. On sait, en outre, que l'atonie est le résultat le plus ordinaire de l'abus que les hommes font de leurs nerfs et des substances propres à les exiter. Or, comme il ne s'agit pas ici de puissance effective, mais d'émotion ou de susceptibilité, je prierai simplement le lecteur de considérer que l'imagination d'un homme nerveux, enivré de haschisch, est poussée jusqu'à un degré prodigieux, aussi peu déterminable que la force extrême possible du vent dans un ouragan, et ses sens subtilisés à un point presque aussi difficile à définir. Il est donc permis de croire qu'une caresse légère, la plus innocente de toutes, une poignée de main, par exemple, peut avoir une valeur centuplée par l'état actuel de l'âme et des sens, et les conduire peut-être, et très-

rapidement, jusqu'à cette syncope qui est considérée par les vulgaires mortels comme le *summum* du bonheur. Mais que le haschisch réveille, dans une imagination souvent occupée des choses de l'amour, des souvenirs tendres, auxquels la douleur et le malheur donnent même un lustre nouveau, cela est indubitable. Il n'est pas moins certain qu'une forte dose de sensualité se mêle à ces agitations de l'esprit; et d'ailleurs il n'est pas inutile de remarquer, ce qui suffirait à constater sur ce point l'immoralité du haschisch, qu'une secte d'Ismaïlites (c'est des Ismaïlites que sont issus les Assassins) égarait ses adorations bien au delà de l'impartial Lingam, c'est-à-dire jusqu'au culte absolu et exclusif de la moitié féminine du symbole. Il n'y aurait rien que de naturel, chaque homme étant la représentation de l'histoire, de voir une hérésie obscène, une religion monstrueuse se produire dans un esprit qui s'est lâchement livré à la merci d'une drogue infernale, et qui sourit à la dilapidation de ses propres facultés.

Puisque nous avons vu se manifester dans l'ivresse du haschisch une bienveillance singulière appliquée même aux inconnus, une espèce de philanthropie plutôt faite de pitié que d'amour (c'est ici que se montre le premier germe de l'esprit satanique qui se développera d'une manière extraordinaire), mais qui va jusqu'à la crainte d'affliger qui que ce soit, on devine ce que peut devenir la sentimentalité localisée, appliquée à une personne chérie, jouant ou ayant joué un rôle important dans la vie morale du malade.

Le culte, l'adoration, la prière, les rêves de bonheur se projettent et s'élancent avec l'énergie ambitieuse et l'éclat d'un feu d'artifice; comme la poudre et les matières colorantes du feu, ils éblouissent et s'évanouissent dans les ténèbres. Il n'est sorte de combinaison sentimentale à laquelle ne puisse se prêter le souple amour d'un esclave du haschisch. Le goût de la protection, un sentiment de paternité ardente et dévouée peuvent se mêler à une sensualité coupable que le haschisch saura toujours excuser et absoudre. Il va plus loin encore. Je suppose des fautes commises ayant laissé dans l'âme des traces amères, un mari ou un amant ne contemplant qu'avec tristesse (dans son état normal) un passé nuancé d'orage; ces amertumes peuvent alors se changer en douceurs; le besoin de pardon rend l'imagination plus habile et plus suppliante, et le remords lui-même, dans ce drame diabolique qui ne s'exprime que par un long monologue, peut agir comme excitant et réchauffer puissamment l'enthousiasme du cœur. Oui, le remords! Avais-je tort de dire que le haschisch apparaissait, à un esprit vraiment philosophique, comme un parfait instrument satanique? Le remords, singulier ingrédient du plaisir, est bientôt noyé dans la délicieuse contemplation du remords, dans une espèce d'analyse voluptueuse; et cette analyse est si rapide, que l'homme, ce diable naturel, pour parler comme les Swedenborgiens, ne s'aperçoit pas combien elle est involontaire, et combien, de seconde en seconde, il se rapproche de la perfection diabolique. Il *admire* son remords et il se

glorifie, pendant qu'il est en train de perdre sa liberté.

Voilà donc mon homme supposé, l'esprit de mon choix, arrivé à ce degré de joie et de sérénité où il est *contraint* de s'admirer lui-même. Toute contradiction s'efface, tous les problèmes philosophiques deviennent limpides, ou du moins paraissent tels. Tout est matière à jouissance. La plénitude de sa vie actuelle lui inspire un orgueil démesuré. Une voix parle en lui (hélas ! c'est la sienne) qui lui dit : « Tu as maintenant le droit de te considérer comme supérieur à tous les hommes; nul ne connaît et ne pourrait comprendre tout ce que tu penses et tout ce que tu sens; ils seraient même incapables d'apprécier la bienveillance qu'ils t'inspirent. Tu es un roi que les passants méconnaissent, et qui vit dans la solitude de sa conviction : mais que t'importe? Ne possèdes-tu pas ce mépris souverain qui rend l'âme si bonne? »

Cependant nous pouvons supposer que de temps à autre un souvenir mordant traverse et corrompt ce bonheur. Une suggestion fournie par l'extérieur peut ranimer un passé désagréable à contempler. De combien d'actions sottes ou viles le passé n'est-il pas rempli, qui sont véritablement indignes de ce roi de la pensée et qui en souillent la dignité idéale? Croyez que l'homme au haschisch affrontera courageusement ces fantômes pleins de reproches, et même qu'il saura tirer de ces hideux souvenirs de nouveaux éléments de plaisir et d'orgueil. Telle sera l'évolution de son raisonnement : la première sensation de douleur pas-

sée, il analysera curieusement cette action ou ce sentiment dont le souvenir a troublé sa glorification actuelle, les motifs qui le faisaient agir alors, les circonstances dont il était environné, et s'il ne trouve pas dans ces circonstances des raisons suffisantes, sinon pour absoudre, au moins pour atténuer son péché, n'imaginez pas qu'il se sente vaincu! J'assiste à son raisonnement comme au jeu d'un mécanisme sous une vitre transparente : « Cette action ridicule, lâche ou vile, dont le souvenir m'a un moment agité, est en complète contradiction avec ma vraie nature, ma nature actuelle, et l'énergie même avec laquelle je la condamne, le soin inquisitorial avec lequel je l'analyse et je la juge, prouvent mes hautes et divines aptitudes pour la vertu. Combien trouverait-on dans le monde d'hommes aussi habiles pour se juger, aussi sévères pour se condamner? » Et non-seulement il se condamne, mais il se glorifie. L'horrible souvenir ainsi absorbé dans la contemplation d'une vertu idéale, d'une charité idéale, d'un génie idéal, il se livre candidement à sa triomphante orgie spirituelle. Nous avons vu que, contrefaisant d'une manière sacrilége le sacrement de la pénitence, à la fois pénitent et confesseur, il s'était donné une facile absolution, ou, pis encore, qu'il avait tiré de sa condamnation une nouvelle pâture pour son orgueil. Maintenant, de la contemplation de ses rêves et de ses projets de vertu, il conclut à son aptitude pratique à la vertu; l'énergie amoureuse avec laquelle il embrasse ce fantôme de vertu lui paraît une preuve suffisante, péremptoire,

de l'énergie virile nécessaire pour l'accomplissement de son idéal. Il confond complétement le rêve avec l'action, et son imagination s'échauffant de plus en plus devant le spectacle enchanteur de sa propre nature corrigée et idéalisée, substituant cette image fascinatrice de lui-même à son réel individu, si pauvre en volonté, si riche en vanité, il finit par décréter son apothéose en ces termes nets et simples, qui contiennent pour lui tout un monde d'abominables jouissances : *« Je suis le plus vertueux de tous les hommes ! »*

Cela ne vous fait-il pas souvenir de Jean-Jacques, qui, lui aussi, après s'être confessé à l'univers, non sans une certaine volupté, a osé pousser le même cri de triomphe (ou du moins la différence est bien petite) avec la même sincérité et la même conviction ? L'enthousiasme avec lequel il admirait la vertu, l'attendrissement nerveux qui remplissait ses yeux de larmes, à la vue d'une belle action ou à la pensée de toutes les belles actions qu'il aurait voulu accomplir, suffisaient pour lui donner une idée superlative de sa valeur morale. Jean-Jacques s'était enivré sans haschisch.

Suivrai-je plus loin l'analyse de cette victorieuse monomanie ? Expliquerai-je comment, sous l'empire du poison, mon homme se fait bientôt centre de l'univers ? comment il devient l'expression vivante et outrée du proverbe qui dit que la passion rapporte tout à elle ? Il croit à sa vertu et à son génie ; ne devine-t-on pas la fin ? Tous les objets environnants sont autant de suggestions qui agitent en lui un monde de pensées, toutes plus colorées, plus vivantes, plus subtiles que

jamais, et revêtues d'un vernis magique. « Ces villes magnifiques, se dit-il, où les bâtiments superbes sont échelonnés comme dans les décors, — ces beaux navires balancés par les eaux de la rade dans un désœuvrement nostalgique, et qui ont l'air de traduire notre pensée : Quand partons-nous pour le bonheur? — ces musées qui regorgent de belles formes et de couleurs enivrantes, — ces bibliothèques où sont accumulés les travaux de la Science et les rêves de la Muse, — ces instruments rassemblés qui parlent avec une seule voix, — ces femmes enchanteresses, plus charmantes encore par la science de la parure et l'économie du regard, — toutes ces choses ont été créées *pour moi, pour moi, pour moi!* Pour moi, l'humanité a travaillé, a été martyrisée, immolée, — pour servir de pâture, de *pabulum,* à mon implacable appétit d'émotion, de connaissance et de beauté! » Je saute et j'abrége. Personne ne s'étonnera qu'une pensée finale, suprême, jaillisse du cerveau du rêveur : *« Je suis devenu Dieu! »* qu'un cri sauvage, ardent, s'élance de sa poitrine avec une énergie telle, une telle puissance de projection, que, si les volontés et les croyances d'un homme ivre avaient une vertu efficace, ce cri culbuterait les anges disséminés dans les chemins du ciel : « Je suis un Dieu! » Mais bientôt cet ouragan d'orgueil se transforme en une température de béatitude calme, muette, reposée, et l'universalité des êtres se présente colorée et comme illuminée par une aurore sulfureuse. Si par hasard un vague souvenir se glisse dans l'âme de ce déplorable bienheureux : N'y aurait-il pas un

autre Dieu ? croyez qu'il se redressera devant *celui-là*, qu'il discutera ses volontés et qu'il l'affrontera sans terreur. Quel est le philosophe français qui, pour railler les doctrines allemandes modernes, disait : « Je suis un dieu qui ai mal dîné ? » Cette ironie ne mordrait pas sur un esprit enlevé par le haschisch ; il répondrait tranquillement : « Il est possible que j'aie mal dîné, mais je suis un Dieu. »

V

MORALE.

Mais le lendemain! le terrible lendemain! tous les organes relâchés, fatigués, les nerfs détendus, les titillantes envies de pleurer, l'impossibilité de s'appliquer à un travail suivi, vous enseignent cruellement que vous avez joué un jeu défendu. La hideuse nature, dépouillée de son illumination de la veille, ressemble aux mélancoliques débris d'une fête. La volonté surtout est attaquée, de toutes les facultés la plus précieuse. On dit, et c'est presque vrai, que cette substance ne cause aucun mal physique, aucun mal grave, du moins. Mais peut-on affirmer qu'un homme

incapable d'action, et propre seulement aux rêves, se porterait vraiment bien, quand même tous ses membres seraient en bon état? Or, nous connaissons assez la nature humaine pour savoir qu'un homme qui peut, avec une cuillerée de confiture, se procurer instantanément tous les biens du ciel et de la terre, n'en gagnera jamais la millième partie par le travail. Se figure-t-on un Etat dont tous les citoyens s'enivreraient de haschisch? Quels citoyens! quels guerriers! quels législateurs! Même en Orient, où l'usage en est si répandu, il y a des gouvernements qui ont compris la nécessité de le proscrire. En effet, il est défendu à l'homme, sous peine de déchéance et de mort intellectuelle, de déranger les conditions primordiales de son existence et de rompre l'équilibre de ses facultés avec les milieux où elles sont destinées à se mouvoir, en un mot, de déranger son destin pour y substituer une fatalité d'un nouveau genre. Souvenons-nous de Melmoth, cet admirable emblème. Son épouvantable souffrance gît dans la disproportion entre ses merveilleuses facultés, acquises instantanément par un pacte satanique, et le milieu où, comme créature de Dieu, il est condamné à vivre. Et aucun de ceux qu'il veut séduire ne consent à lui acheter, aux mêmes conditions, son terrible privilége. En effet, tout homme qui n'accepte pas les conditions de la vie, vend son âme. Il est facile de saisir le rapport qui existe entre les créations sataniques des poëtes et les créatures vivantes qui se sont vouées aux excitants. L'homme a voulu être Dieu, et bientôt le voilà, en vertu d'une loi mo-

rale incontrôlable, tombé plus bas que sa nature réelle. C'est une âme qui se vend en détail.

Balzac pensait sans doute qu'il n'est pas pour l'homme de plus grande honte ni de plus vive souffrance que l'abdication de sa volonté. Je l'ai vu une fois, dans une réunion où il était question des effets prodigieux du haschisch. Il écoutait et questionnait avec une attention et une vivacité amusantes. Les personnes qui l'ont connu devinent qu'il devait être intéressé. Mais l'idée de penser malgré lui-même le choquait vivement. On lui présenta du dawamesk; il l'examina, le flaira et le rendit sans y toucher. La lutte entre sa curiosité presque enfantine et sa répugnance pour l'abdication se trahissait sur son visage expressif d'une manière frappante. L'amour de la dignité l'emporta. En effet, il est difficile de se figurer le théoricien de la *volonté,* ce jumeau spirituel de Louis Lambert, consentant à perdre une parcelle de cette précieuse *substance.*

Malgré les admirables services qu'ont rendus l'éther et le chloroforme, il me semble qu'au point de vue de la philosophie spiritualiste, la même flétrissure morale s'applique à toutes les inventions modernes qui tendent à diminuer la liberté humaine et l'indispensable douleur. Ce n'est pas sans une certaine admiration que j'entendis une fois le paradoxe d'un officier qui me racontait l'opération cruelle pratiquée sur un général français à El-Aghouat, et dont celui-ci mourut malgré le chloroforme. Ce général était un homme très-brave, et même quelque chose de plus, une de ces

âmes à qui s'applique naturellement le terme : chevaleresque. « Ce n'était pas, me disait-il, du chloroforme qu'il lui fallait, mais les regards de toute l'armée et la musique des régiments. Ainsi peut-être il eût été sauvé ! » Le chirurgien n'était pas de l'avis de cet officier; mais l'aumônier aurait sans doute admiré ces sentiments.

Il est vraiment superflu, après toutes ces considérations, d'insister sur le caractère immoral du haschisch. Que je le compare au suicide, à un suicide lent, à une arme toujours sanglante et toujours aiguisée, aucun esprit raisonnable n'y trouvera à redire. Que je l'assimile à la sorcellerie, à la magie, qui veulent, en opérant sur la matière, et par des arcanes dont rien ne prouve la fausseté non plus que l'efficacité, conquérir une domination interdite à l'homme ou permise seulement à celui qui en est jugé digne, aucune âme philosophique ne blâmera cette comparaison. Si l'Église condamne la magie et la sorcellerie, c'est qu'elles militent contre les intentions de Dieu, qu'elles suppriment le travail du temps et veulent rendre superflues les conditions de pureté et de moralité; et qu'elle, l'Église, ne considère comme légitimes, comme vrais, que les trésors gagnés par la bonne intention assidue. Nous appelons escroc le joueur qui a trouvé le moyen de jouer à coup sûr; comment nommerons-nous l'homme qui veut acheter, avec un peu de monnaie, le bonheur et le génie? C'est l'infaillibilité même du moyen qui en constitue l'immoralité, comme l'infaillibilité supposée de la magie lui impose son stigmate infernal. Ajouterai-je que le haschisch, comme toutes

les joies solitaires, rend l'individu inutile aux hommes et la société superflue pour l'individu, le poussant à s'admirer sans cesse lui-même et le précipitant jour à jour vers le gouffre lumineux où il admire sa face de Narcisse ?

Si encore, au prix de sa dignité, de son honnêteté et de son libre arbitre, l'homme pouvait tirer du haschisch de grands bénéfices spirituels, en faire une espèce de machine à penser, un instrument fécond? C'est une question que j'ai souvent entendu poser, et j'y réponds. D'abord, comme je l'ai longuement expliqué, le haschisch ne révèle à l'individu rien que l'individu lui-même. Il est vrai que cet individu est pour ainsi dire cubé et poussé à l'extrême, et comme il est également certain que la mémoire des impressions survit à l'orgie, l'espérance de ces *utilitaires* ne paraît pas au premier aspect tout à fait dénuée de raison. Mais je les prierai d'observer que les pensées, dont ils comptent tirer un si grand parti, ne sont pas réellement aussi belles qu'elles le paraissent sous leur travestissement momentané et recouvertes d'oripeaux magiques. Elles tiennent de la terre plutôt que du ciel, et doivent une grande partie de leur beauté à l'agitation nerveuse, à l'avidité avec laquelle l'esprit se jette sur elles. Ensuite cette espérance est un cercle vicieux : admettons un instant que le haschisch donne, ou du moins augmente le génie; ils oublient qu'il est de la nature du haschisch de diminuer la volonté, et qu'ainsi il accorde d'un côté ce qu'il retire de l'autre, c'est-à-dire l'imagination sans la faculté d'en profiter. Enfin

il faut songer, en supposant un homme assez adroit et assez vigoureux pour se soustraire à cette alternative, à un autre danger, fatal, terrible, qui est celui de toutes les accoutumances. Toutes se transforment bientôt en nécessités. Celui qui aura recours à un poison *pour* penser ne pourra bientôt plus penser *sans* poison. Se figure-t-on le sort affreux d'un homme dont l'imagination paralysée ne saurait plus fonctionner sans le secours du haschisch ou de l'opium ?

Dans les études philosophiques, l'esprit humain, imitant la marche des astres, doit suivre une courbe qui le ramène à son point de départ. Conclure, c'est fermer un cercle. Au commencement j'ai parlé de cet état merveilleux, où l'esprit de l'homme se trouvait quelquefois jeté comme par une grâce spéciale; j'ai dit qu'aspirant sans cesse à réchauffer ses espérances et à s'élever vers l'infini, il montrait, dans tous les pays et dans tous les temps, un goût frénétique pour toutes les substances, même dangereuses, qui, en exaltant sa personnalité, pouvaient susciter un instant à ses yeux ce paradis d'occasion, objet de tous ses désirs, et enfin que cet esprit hasardeux, poussant, sans le savoir, jusqu'à l'enfer, témoignait ainsi de sa grandeur originelle. Mais l'homme n'est pas si abandonné, si privé de moyens honnêtes pour gagner le ciel, qu'il soit obligé d'invoquer la pharmacie et la sorcellerie; il n'a pas besoin de vendre son âme pour payer les caresses enivrantes et l'amitié des houris. Qu'est-ce qu'un paradis qu'on achète au prix de son salut éternel? Je me figure un homme (dirai-je un brahmane,

un poëte, ou un philosophe chrétien?) placé sur l'Olympe ardu de la spiritualité; autour de lui les Muses de Raphaël ou de Mantegna, pour le consoler de ses longs jeûnes et de ses prières assidues, combinent les danses les plus nobles, le regardent avec leurs plus doux yeux et leurs sourires les plus éclatants; le divin Apollon, ce maître en tout savoir (celui de Francavilla, d'Albert Dürer, de Goltzius ou de tout autre, qu'importe? N'y a-t-il pas un Apollon, pour tout homme qui le mérite?) caresse de son archet ses cordes les plus vibrantes. Au-dessous de lui, au pied de la montagne, dans les ronces et dans la boue, la troupe des humains, la bande des ilotes, simule les grimaces de la jouissance et pousse des hurlements que lui arrache la morsure du poison; et le poëte attristé se dit : « Ces infortunés qui n'ont ni jeûné, ni prié, et qui ont refusé la rédemption par le travail, demandent à la noire magie les moyens de s'élever, d'un seul coup, à l'existence surnaturelle. La magie les dupe et elle allume pour eux un faux bonheur et une fausse lumière; tandis que nous, poëtes et philosophes, nous avons régénéré notre âme par le travail successif et la contemplation; par l'exercice assidu de la volonté et la noblesse permanente de l'intention, nous avons créé à notre usage un jardin de vraie beauté. Confiants dans la parole qui dit que la foi transporte les montagnes, nous avons accompli le seul miracle dont Dieu nous ait octroyé la licence! »

UN
MANGEUR D'OPIUM

I

PRÉCAUTIONS ORATOIRES.

«O juste, subtil et puissant opium! Toi qui, au cœur du pauvre comme du riche, pour les blessures qui ne se cicatriseront jamais et pour les angoisses qui induisent l'esprit en rébellion, apportes un baume adoucissant; éloquent opium! toi qui, par ta puissante rhétorique, désarmes les résolutions de la rage, et qui, pour une nuit, rends à l'homme coupable les espérances de sa jeunesse et ses anciennes mains pures de sang; qui, à l'homme orgueilleux, donnes un oubli passager

Des torts non redressés et des insultes non vengées;

qui cites les faux témoins au tribunal des rêves, pour le triomphe de l'innocence immolée ; qui confonds le parjure; qui annules les sentences des juges iniques ; — tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle, des cités et des temples qui dépassent en splendeur Babylone et Hékatompylos ; et du chaos d'un sommeil plein de songes tu évoques à la lumière du soleil les visages des beautés depuis longtemps ensevelies, et les physionomies familières et bénies, nettoyées des outrages de la tombe. Toi seul, tu donnes à l'homme ces trésors, et tu possèdes les clefs du paradis, ô juste, subtil et puissant opium ! » — Mais, avant que l'auteur ait trouvé l'audace de pousser, en l'honneur de son cher opium, ce cri violent comme la reconnaissance de l'amour, que de ruses, que de précautions oratoires ! D'abord, c'est l'allégation éternelle de ceux qui ont à faire des aveux compromettants, presque décidés cependant à s'y complaire :

« Grâce à l'application que j'y ai mise, j'ai la confiance que ces mémoires ne seront pas simplement intéressants, mais aussi, et à un degré considérable, utiles et instructifs. C'est positivement dans cette espérance que je les ai rédigés par écrit, et ce sera mon excuse pour avoir rompu cette délicate et honorable réserve, qui empêche la plupart d'entre nous de faire une exhibition publique de nos propres erreurs et infirmités. Rien, il est vrai, n'est plus propre à révolter le sens anglais, que le spectacle d'un être humain

imposant à notre attention ses cicatrices et ses ulcères moraux, et arrachant cette pudique draperie dont le temps ou l'indulgence pour la fragilité humaine avait consenti à les revêtir. »

En effet, ajoute-t-il, généralement le crime et la misère reculent loin du regard public, et, même dans le cimetière, ils s'écartent de la population commune, comme s'ils abdiquaient humblement tout droit à la camaraderie avec la grande famille humaine. Mais, dans le cas du *Mangeur d'opium,* il n'y a pas crime, il n'y a que faiblesse, et encore faiblesse si facile à excuser! ainsi qu'il le prouvera dans une biographie préliminaire ; ensuite le bénéfice résultant pour autrui des notes d'une expérience achetée à un prix si lourd, peut compenser largement la violence faite à la pudeur morale et créer une exception légitime.

Dans cette adresse au lecteur nous trouvons quelques renseignements sur le peuple mystérieux des mangeurs d'opium, cette nation contemplative perdue au sein de la nation active. Ils sont nombreux, et plus qu'on ne le croit. Ce sont des professeurs, ce sont des philosophes, un lord placé dans la plus haute situation, un sous-secrétaire d'État; si des cas aussi nombreux, pris dans la haute classe de la société, sont venus, sans avoir été cherchés, à la connaissance d'un seul individu, quelle statistique effroyable ne pourrait-on pas établir sur la population totale de l'Angleterre ! Trois pharmaciens de Londres, dans des quartiers pourtant reculés, affirment (en 1821) que le nombre des *amateurs* d'opium est immense, et que la difficulté de

distinguer les personnes qui en ont fait une sorte d'hygiène de celles qui veulent s'en procurer dans un but coupable est pour eux une source d'embarras quotidiens. Mais l'opium est descendu visiter les limbes de la société, et à Manchester, dans l'après-midi du samedi, les comptoirs des droguistes sont couverts de pilules préparées en prévision des demandes du soir. Pour les ouvriers des manufactures l'opium est une volupté économique ; car l'abaissement des salaires peut faire de l'ale et des spiritueux une orgie coûteuse. Mais ne croyez pas, quand le salaire remontera, que l'ouvrier anglais abandonne l'opium pour retourner aux grossières joies de l'alcool. La fascination est opérée ; la volonté est domptée ; le souvenir de la jouissance exercera son éternelle tyrannie.

Si des natures grossières et abêties par un travail journalier et sans charme peuvent trouver dans l'opium de vastes consolations, quel en sera donc l'effet sur un esprit subtil et lettré, sur une imagination ardente et cultivée, surtout si elle a été prématurément labourée par la fertilisante douleur, — sur un cerveau marqué par la rêverie fatale, *touched with pensiveness,* pour me servir de l'étonnante expression de mon auteur ? Tel est le sujet du merveilleux livre que je déroulerai comme une tapisserie fantastique sous les yeux du lecteur. J'abrégerai sans doute beaucoup ; De Quincey est essentiellement digressif ; l'expression *humourist* peut lui être appliquée plus convenablement qu'à tout autre ; il compare, en un endroit, sa pensée à un thyrse, simple bâton qui tire toute sa physionomie et

tout son charme du feuillage compliqué qui l'enveloppe. Pour que le lecteur ne perde rien des tableaux émouvants qui composent la substance de son volume, l'espace dont je dispose étant restreint, je serai obligé, à mon grand regret, de supprimer bien des hors-d'œuvre très-amusants, bien des dissertations exquises, qui n'ont pas directement trait à l'opium, mais ont simplement pour but d'*illustrer* le caractère du mangeur d'opium. Cependant le livre est assez vigoureux pour se faire deviner, même sous cette enveloppe succincte, même à l'état de simple extrait.

L'ouvrage *(Confessions of an English opium-eater, being an extract from the life of a scholar)* est divisé en deux parties : l'une, *Confessions;* l'autre, son complément, *Suspiria de profundis.* Chacune se partage en différentes subdivisions, dont j'omettrai quelques-unes, qui sont comme des corollaires ou des appendices. La division de la première partie est parfaitement simple et logique, naissant du sujet lui-même : *Confessions préliminaires; Voluptés de l'opium; Tortures de l'opium.* Les *Confessions préliminaires,* sur lesquelles j'ai à m'étendre un peu longuement, ont un but facile à deviner. Il faut que le personnage soit connu, qu'il se fasse aimer, apprécier du lecteur. L'auteur, qui a entrepris d'intéresser vigoureusement l'attention avec un sujet en apparence aussi monotone que la description d'une ivresse, tient vivement à montrer jusqu'à quel point il est excusable; il veut créer pour sa personne une sympathie dont profitera tout l'ouvrage. Enfin, et ceci est très-important, le

récit de certains accidents, vulgaires peut-être en eux-mêmes, mais graves et sérieux en raison de la sensibilité de celui qui les a supportés, devient, pour ainsi dire, la clef des sensations et des visions extraordinaires qui assiégeront plus tard son cerveau. Maint vieillard, penché sur une table de cabaret, se revoit lui-même vivant dans un entourage disparu; son ivresse est faite de sa jeunesse évanouie. De même, les événements racontés dans les *Confessions* usurperont une part importante dans les visions postérieures. Ils ressusciteront comme ces rêves qui ne sont que les souvenirs déformés ou transfigurés des obsessions d'une journée laborieuse.

II

CONFESSIONS PRELIMINAIRES.

Non, ce ne fut pas pour la recherche d'une volupté coupable et paresseuse qu'il commença à user de l'opium, mais simplement pour adoucir les tortures d'estomac nées d'une habitude cruelle de la faim. Ces angoisses de la famine datent de sa première jeunesse, et c'est à l'âge de vingt-huit ans que le mal et le remède font leur première apparition dans sa vie, après une période assez longue de bonheur, de sécurité et de bien-être. Dans quelles circonstances se produisirent ces angoisses fatales, c'est ce qu'on va voir.

Le futur *mangeur d'opium* avait sept ans quand son

père mourut, le laissant à des tuteurs qui lui firent faire sa première éducation dans plusieurs écoles. De très-bonne heure il se distingua par ses aptitudes littéraires, particulièrement par une connaissance prématurée de la langue grecque. A treize ans, il écrivait en grec ; à quinze, il pouvait non-seulement composer des vers grecs en mètres lyriques, mais même converser en grec abondamment et sans embarras, faculté qu'il devait à une habitude journalière d'improviser en grec une traduction des journaux anglais. La nécessité de trouver dans sa mémoire et son imagination une foule de périphrases pour exprimer par une langue morte des idées et des images absolument modernes, avait créé pour lui un dictionnaire toujours prêt, bien autrement complexe et étendu que celui qui résulte de la vulgaire patience des thèmes purement littéraires. « Ce garçon-là, disait un de ses maîtres en le désignant à un étranger, pourrait haranguer une foule athénienne beaucoup mieux que vous ou moi une foule anglaise. » Malheureusement notre helléniste précoce fut enlevé à cet excellent maître ; et, après avoir passé par les mains d'un grossier pédagogue tremblant toujours que l'enfant ne se fît le redresseur de son ignorance, il fut remis aux soins d'un bon et solide professeur, qui, lui aussi, péchait par le manque d'élégance et ne rappelait en rien l'ardente et étincelante érudition du premier. Mauvaise chose, qu'un enfant puisse juger ses maîtres et se placer au-dessus d'eux. On traduisait Sophocle, et, avant l'ouverture de la classe, le zélé professeur, l'*archididascalus,* se pré-

parait avec une grammaire et un lexique à la lecture des chœurs, purgeant à l'avance sa leçon de toutes les hésitations et de toutes les difficultés. Cependant le jeune homme (il touchait à ses dix-sept ans) brûlait d'aller à l'université, et c'était en vain qu'il tourmentait ses tuteurs à ce sujet. L'un d'eux, homme bon et raisonnable, vivait fort loin. Sur les trois autres, deux avaient remis toute leur autorité entre les mains du quatrième; et celui-là nous est dépeint comme le mentor le plus entêté du monde et le plus amoureux de sa propre volonté. Notre aventureux jeune homme prend un grand parti; il fuira l'école. Il écrit à une charmante et excellente femme, une amie de sa famille sans doute, qui l'a tenu enfant sur ses genoux, pour lui demander cinq guinées. Une réponse pleine de grâce maternelle arrive bientôt, avec le double de la somme demandée. Sa bourse d'écolier contenait encore deux guinées, et douze guinées représentent une fortune infinie pour un enfant qui ne connaît pas les nécessités journalières de la vie. Il ne s'agit plus que d'exécuter la fuite. Le morceau suivant est un de ceux que je ne peux pas me résigner à abréger. Il est bon d'ailleurs que le lecteur puisse de temps en temps goûter par lui-même la manière pénétrante et *féminine* de l'auteur.

« Le docteur Johnson fait une observation fort juste (et pleine de sentiment, ce que malheureusement on ne peut pas dire de toutes ses observations), c'est que nous ne faisons jamais sciemment pour la dernière fois, sans une tristesse au cœur, ce que nous avons

depuis longtemps accoutumance de faire. Je sentis profondément cette vérité, quand j'en vins à quitter un lieu que je n'aimais pas et où je n'avais pas été heureux. Le soir qui précéda le jour où je devais le fuir pour jamais, j'entendis avec tristesse résonner dans la vieille et haute salle de la classe la prière du soir ; car je l'entendais pour la dernière fois ; et la nuit venue, quand on fit l'appel, mon nom ayant été, comme d'habitude, appelé le premier, je m'avançai, et, passant devant le principal qui était présent, je le saluai ; je le regardais curieusement au visage, et je pensais en moi-même : Il est vieux et infirme, et je ne le reverrai plus en ce monde! J'avais raison, car je ne l'ai pas revu et je ne le reverrai jamais. Il me regarda complaisamment, avec un bon sourire, me rendit mon salut, ou plutôt mon adieu, et nous nous quittâmes, sans qu'il s'en doutât, pour toujours. Je ne pouvais pas éprouver un profond respect pour son intelligence ; mais il s'était toujours montré bon pour moi ; il m'avait accordé maintes faveurs, et je souffrais à la pensée de la mortification que j'allais lui infliger.

« Le matin arriva, où je devais me lancer sur la mer du monde, matin d'où toute ma vie subséquente a pris, en grande partie, sa couleur. Je logeais dans la maison du principal, et j'avais obtenu, dès mon arrivée, la faveur d'une chambre particulière, qui me servait également de chambre à coucher et de cabinet de travail. A trois heures et demie, je me levai, et je considérai avec une profonde émotion les anciennes

tours de..., parées des premières lueurs, et qui commençaient à s'empourprer de l'éclat radieux d'une matinée de juin sans nuages. J'étais ferme et inébranlable dans mon dessein, mais troublé cependant par une appréhension vague d'embarras et de dangers incertains; et si j'avais pu prévoir la tempête, la véritable grêle d'affliction qui devait bientôt s'abattre sur moi, j'eusse été à bon droit bien autrement agité. La paix profonde du matin faisait avec ce trouble un contraste attendrissant et lui servait presque de médecine. Le silence était plus profond qu'à minuit; et pour moi le silence d'un matin d'été est plus touchant que tout autre silence parce que la lumière, quoique large et forte, comme celle de midi dans les autres saisons de l'année, semble différer du jour parfait surtout en ceci que l'homme n'est pas encore dehors; et ainsi la paix de la nature et des innocentes créatures de Dieu semble profonde et assurée, tant que la présence de l'homme, avec son esprit inquiet et instable, n'en viendra pas troubler la sainteté. Je m'habillai, je pris mon chapeau et mes gants, et je m'attardai quelque temps dans ma chambre. Depuis un an et demi, cette chambre avait été la citadelle de ma pensée; là, j'avais lu et étudié pendant les longues heures de la nuit; et, bien qu'à dire vrai, pendant la dernière partie de cette période, moi qui étais fait pour l'amour et les affections douces, j'eusse perdu ma gaieté et mon bonheur dans la lutte fiévreuse que j'avais soutenue contre mon tuteur, d'un autre côté cependant, un garçon comme moi, amoureux des livres, adonné

aux recherches de l'esprit, ne pouvait pas n'avoir pas joui de quelques bonnes heures, au milieu même de son découragement. Je pleurais en regardant autour de moi le fauteuil, la cheminée, la table à écrire, et autres objets familiers que j'étais trop sûr de ne pas revoir. Depuis lors jusqu'à l'heure où je trace ces lignes, dix-huit années se sont écoulées, et cependant, en ce moment même, je vois distinctement, comme si cela datait d'hier, le contour et l'expression de l'objet sur lequel je fixais un regard d'adieu; c'était un portrait de la séduisante... (1), qui était suspendu au-dessus de la cheminée, et dont les yeux et la bouche étaient si beaux, et toute la physionomie si radieuse de bonté et de divine sérénité, que j'avais mille fois laissé tomber ma plume ou mon livre pour demander des consolations à son image, comme un dévot à son saint patron. Pendant que je m'oubliais à la contempler, la voix profonde de l'horloge proclama qu'il était quatre heures. Je me haussai jusqu'au portrait, je le baisai, et puis je sortis doucement et je refermai la porte pour toujours!

« Les occasions de rire et de larmes s'entrelacent et se mêlent si bien dans cette vie, que je ne puis sans sourire me rappeler un incident qui se produisit alors et faillit faire obstacle à l'exécution immédiate de mon plan. J'avais une malle d'un poids énorme; car, outre mes habits, elle contenait presque toute ma bibliothèque. La difficulté était de la faire transporter chez

(1) Peut-être la dame aux dix guinées.

un voiturier. Ma chambre était située à une hauteur aérienne, et ce qu'il y avait de pis, c'est que l'escalier qui conduisait à cet angle du bâtiment aboutissait à un corridor passant devant la porte de la chambre du principal. J'étais adoré de tous les domestiques, et, sachant que chacun d'eux s'empresserait à me servir secrètement, je confiai mon embarras à un valet de chambre du principal. Il jura qu'il ferait tout ce que je voudrais; et quand le moment fut venu, il monta l'escalier pour emporter la malle. Je craignais fort que cela ne fût au-dessus des forces d'un seul homme; mais ce groom était un gaillard doué

> D'épaules atlastiques, faites pour supporter
> Le poids des plus puissantes monarchies,

et il avait un dos aussi vaste que les plaines de Salisbury. Il s'entêta donc à transporter la malle à lui seul, pendant que j'attendais au bas du dernier étage, plein d'anxiété. Durant quelque temps, je l'entendis qui descendait d'un pas ferme et lent; mais malheureusement, par suite de son inquiétude, comme il se rapprochait de l'endroit dangereux, à quelques pas du corridor son pied glissa, et le puissant fardeau, tombant de ses épaules, acquit une telle vitesse de descente à chaque marche de l'escalier, qu'en arrivant au bas il roula, ou plutôt bondit tout droit, avec le vacarme de vingt démons, contre la porte de la chambre à coucher de l'*archididascalus.* Ma première idée fut que tout était perdu et que ma seule chance pour exécuter une retraite était de sacrifier mon bagage.

Néanmoins un moment de réflexion me décida à attendre la fin de l'aventure. Le groom était dans une frayeur horrible pour son propre compte et pour le mien; mais, en dépit de tout cela, le sentiment du comique s'était, dans ce malheureux contre-temps, si irrésistiblement emparé de son esprit, qu'il éclata de rire, — mais d'un rire prolongé, étourdissant, à toute volée, qui aurait réveillé les *Sept-Dormants.* Aux sons de cette musique de gaieté, qui résonnait aux oreilles mêmes de l'autorité insultée, je ne pus m'empêcher de joindre la mienne, non pas tant à cause de la malheureuse *étourderie* de la malle, qu'à cause de l'effet nerveux produit sur le groom. Nous nous attendions tous les deux, très naturellement, à voir le docteur s'élancer hors de sa chambre; car généralement, s'il entendait remuer une souris, il bondissait comme un mâtin hors de sa niche. Chose singulière, en cette occasion, quand nos éclats de rire eurent cessé, aucun bruit, pas même un frôlement, ne se fit entendre dans la chambre. Le docteur était affligé d'une infirmité douloureuse, qui le tenait quelquefois éveillé, mais qui peut-être, quand il parvenait à s'assoupir, le faisait dormir plus profondément. Encouragé par ce silence, le groom rechargea son fardeau sur ses épaules et effectua le reste de sa descente sans accident. J'attendis jusqu'à ce que j'eusse vu la malle placée sur une brouette et en route pour la voiture. Alors, sans autre guide que la Providence, je partis à pied, emportant sous mon bras un petit paquet avec quelques objets de toilette, un poëte anglais favori dans

une poche, et dans l'autre un petit volume in-douze contenant environ neuf pièces d'Euripide. »

Notre écolier avait caressé l'idée de se diriger vers le Westmoreland; mais un accident qu'il ne nous explique pas changea son itinéraire et le jeta dans les Galles du Nord. Après avoir erré quelque temps dans le Denbighshire, le Merionethshire et le Caernarvonshire, il s'installa dans une petite maison fort propre, à B...; mais il en fut bientôt rejeté par un incident où son jeune orgueil se trouva froissé de la manière la plus comique. Son hôtesse avait servi chez un évêque, soit comme gouvernante, soit comme bonne d'enfants. La superbe énorme du clergé anglais s'infiltre généralement non seulement dans les enfants des dignitaires, mais même dans leurs serviteurs. Dans une petite ville comme B..., avoir vécu dans la famille d'un évêque suffisait évidemment pour conférer une sorte de distinction; de sorte que la bonne dame n'avait sans cesse à la bouche que des phrases comme : « Mylord faisait ceci, mylord faisait cela; mylord était un homme indispensable au Parlement, indispensable à Oxford... » Peut-être trouva-t-elle que le jeune homme n'écoutait pas ses discours avec assez de révérence. Un jour elle était allée rendre ses devoirs à l'évêque et à sa famille, et celui-ci l'avait questionnée sur ses petites affaires. Apprenant qu'elle avait loué son appartement, le digne prélat avait pris soin de lui recommander d'être fort difficile sur le choix de ses locataires : « Betty, dit-il, rappelez-vous bien que cet endroit est placé sur la grande route qui mène à la

capitale, de sorte qu'il doit vraisemblablement servir d'étape à une foule d'escrocs irlandais qui fuient leurs créanciers d'Angleterre, et d'escrocs anglais qui ont laissé des dettes dans l'île de Man. » Et la bonne dame, en racontant orgueilleusement son entrevue avec l'évêque, ne manqua pas d'ajouter sa réponse : « Oh! mylord, je ne crois vraiment pas que ce gentleman soit un escroc, parce que... » — « Vous ne pensez pas que je sois un escroc! répond le jeune écolier exaspéré; désormais je vous épargnerai la peine de penser à de pareilles choses. » Et il s'apprête à partir. La pauvre hôtesse avait bien envie de mettre les pouces; mais, la colère ayant inspiré à celui-ci quelques termes peu respectueux à l'endroit de l'évêque, toute réconciliation devint impossible. « J'étais, dit-il, véritablement indigné de cette facilité de l'évêque à calomnier une personne qu'il n'avait jamais vue, et j'eus envie de lui faire savoir là-dessus ma pensée en grec, ce qui, tout en fournissant une présomption en faveur de mon honnêteté, aurait en même temps (du moins je l'espérais) fait un devoir à l'évêque de me répondre dans la même langue; auquel cas je ne doutais pas qu'il devînt manifeste que si je n'étais pas aussi riche que Sa Seigneurie, j'étais un bien meilleur helléniste. Des pensées plus saines chassèrent ce projet enfantin... »

Sa vie errante recommence; mais d'auberge en auberge il se trouve rapidement dépouillé de son argent. Pendant une quinzaine de jours il est réduit à se contenter d'un seul plat par jour. L'exercice et l'air des montagnes, qui agissent vigoureusement sur un jeune

estomac, lui rendent ce maigre régime fort douloureux; car ce repas unique est fait de thé ou de café. Enfin le thé et le café deviennent un luxe impossible, et durant tout son séjour dans le pays de Galles il subsiste uniquement de mûres et de baies d'églantier. De temps à autre une bonne hospitalité coupe, comme une fête, ce régime d'anachorète, et cette hospitalité, il la paye généralement par de petits services d'écrivain public. Il remplit l'office de secrétaire pour les paysans qui ont des parents à Londres ou à Liverpool. Plus souvent ce sont des lettres d'amour que les filles qui ont été servantes, soit à Shrewsbury, soit dans toute autre ville sur la côte d'Angleterre, le chargent de rédiger pour les amoureux qu'elles y ont laissés. Il y a même un épisode de ce genre qui a un caractère touchant. Dans une partie reculée du Merionethshire, à Llan-y-Stindwr, il loge pendant un peu plus de trois jours chez des jeunes gens qui le traitent avec une cordialité charmante; quatre sœurs et trois frères, tous parlant anglais, et doués d'une élégance et d'une beauté natives tout à fait singulières. Il rédige une lettre pour un des frères, qui, ayant servi sur un navire de guerre, veut réclamer ses parts de prise, et plus secrètement, deux lettres d'amour pour deux des sœurs. Ces naïves créatures, par leur candeur, leur distinction naturelle, et leurs pudiques rougeurs, quand elles dictent leurs instructions, font songer aux grâces limpides et délicates des keepsakes. Il s'acquitte si bien de son devoir que les blanches filles sont tout émerveillées qu'il ait su concilier les exigences de leur

orgueilleuse pudeur avec leur envie secrète de dire les choses les plus aimables. Mais un matin il remarque un embarras singulier, presque une affliction : c'est que les vieux parents reviennent, gens grognons et austères qui s'étaient absentés pour assister à un meeting annuel de méthodistes à Caernarvon. A toutes les phrases que le jeune homme leur adresse, il n'obtient pas d'autre réponse que : « *Dym Sassenach* » *(no English).* « Malgré tout ce que les jeunes gens pouvaient dire en ma faveur, je compris aisément que mes talents pour écrire des lettres d'amour seraient auprès de ces graves méthodistes sexagénaires une aussi pauvre recommandation que mes vers saphiques ou alcaïques. » Et de peur que la gracieuse hospitalité offerte par la jeunesse ne se transforme dans la main de ces rudes vieillards en une cruelle charité, il reprend son singulier pèlerinage.

L'auteur ne nous dit pas par quels moyens ingénieux il réussit, malgré sa misère, à se transporter à Londres. Mais ici la misère, d'âpre qu'elle était, devient positivement terrible, presque une agonie journalière. Qu'on se figure seize semaines de tortures causées par une faim permanente, à peine soulagée par quelques bribes de pain subtilement dérobées à la table d'un homme dont nous aurons à parler tout à l'heure; deux mois passés à la belle étoile; et enfin le sommeil corrompu par des angoisses et des soubresauts intermittents. Certes son équipée d'écolier lui coûtait cher. Quand la saison inclémente arriva comme pour augmenter ces souffrances qui semblaient ne

pouvoir s'aggraver, il eut le bonheur de trouver un abri, mais quel abri! L'homme au déjeuner de qui il assistait et à qui il dérobait quelques croûtes de pain (celui-ci le croyait malade et ignorait qu'il fût absolument dénué de tout) lui permit de coucher dans une vaste maison inoccupée dont il était locataire. En fait de meubles, rien qu'une table et quelques chaises; un désert poudreux, plein de rats. Au milieu de cette désolation habitait cependant une pauvre petite fille, non pas idiote, mais plus que simple, non pas jolie certes, et âgée d'une dizaine d'années, à moins toutefois que la faim dont elle était rongée n'eût vieilli prématurément son visage. Était-ce simplement une servante ou une fille naturelle de l'homme en question? l'auteur ne l'a jamais su. Cette pauvre abandonnée fut bien heureuse quand elle apprit qu'elle aurait désormais un compagnon pour les noires heures de la nuit. La maison était vaste, et l'absence de meubles et de tapisserie la rendait plus sonore; le fourmillement des rats remplissait de bruit les salles et l'escalier. A travers les douleurs physiques du froid et de la faim, la malheureuse petite avait su se créer un mal imaginaire : elle avait peur des revenants. Le jeune homme lui promit de la protéger contre eux, et, ajoute-t-il assez drôlement, « c'était tout le secours que je pouvais lui offrir. » Ces deux pauvres êtres, maigres, affamés, frissonnants, couchaient sur le plancher avec des liasses de papiers de procédure pour oreiller, sans autre couverture qu'un vieux manteau de cavalier. Plus tard cependant, ils découvrirent dans le grenier

une vieille housse de canapé, un petit morceau de tapis et quelques autres nippes qui leur firent un peu plus de chaleur. La pauvre enfant se serrait contre lui pour se réchauffer et pour se rassurer contre ses ennemis de l'autre monde. Quand il n'était pas plus malade qu'à l'ordinaire, il la prenait dans ses bras, et la petite, réchauffée par ce contact fraternel, dormait souvent tandis que lui, il n'y pouvait réussir. Car durant ses deux derniers mois de souffrance il dormait beaucoup pendant le jour, ou plutôt il tombait dans des somnolences soudaines; mauvais sommeil hanté de rêves tumultueux; sans cesse il s'éveillait, et sans cesse il s'endormait, la douleur et l'angoisse interrompant violemment le sommeil, et l'épuisement le ramenant irrésistiblement. Quel est l'homme nerveux qui ne connaît pas ce *sommeil de chien,* comme dit la langue anglaise dans son elliptique énergie? Car les douleurs morales produisent des effets analogues à ceux des souffrances physiques, telles que la faim. On s'entend soi-même gémir; on est quelquefois réveillé par sa propre voix; l'estomac va se creusant sans cesse et se contractant comme une éponge opprimée par une main vigoureuse; le diaphragme se rétrécit et se soulève; la respiration manque, et l'angoisse va toujours croissant jusqu'à ce que, trouvant un remède dans l'intensité même de la douleur, la nature humaine fasse explosion dans un grand cri et dans un bondissement de tout le corps qui amène enfin une violente délivrance.

Cependant le maître de la maison arrivait quelque-

fois soudainement, et de très-bonne heure ; quelquefois il ne venait pas du tout. Il était toujours sur le qui-vive, à cause des huissiers, raffinant le procédé de Cromwell et couchant chaque nuit dans un quartier différent ; examinant à travers un guichet la physionomie des gens qui frappaient à la porte ; déjeunant seul avec du thé et un petit pain ou quelques biscuits qu'il avait achetés en route, et n'invitant jamais personne. C'est pendant ce déjeuner, merveilleusement frugal, que le jeune homme trouvait subtilement quelque prétexte pour rester dans la chambre et entamer la conversation ; puis, avec l'air le plus indifférent qu'il pût se composer, il s'emparait des derniers débris de pain traînant sur la table ; mais quelquefois aucune épave ne restait pour lui. Tout avait été englouti. Quant à la petite fille, elle n'était jamais admise dans le cabinet de l'homme, si l'on peut appeler ainsi un capharnaüm de paperasses et de parchemins. A six heures ce personnage mystérieux décampait et fermait sa chambre. Le matin, à peine était-il arrivé que la petite descendait pour vaquer à son service. Quand l'heure du travail et des affaires commençait pour l'homme, le jeune vagabond sortait et allait errer ou s'asseoir dans les parcs ou ailleurs. A la nuit il revenait à son gîte désolé, et au coup de marteau la petite accourait d'un pas tremblant pour ouvrir la porte d'entrée.

Dans ses années plus mûres, un 15 août, jour de sa naissance, un soir à dix heures, l'auteur a voulu jeter un coup d'œil sur cet asile de ses anciennes misères. A la lueur resplendissante d'un beau salon, il a vu des

gens qui prenaient le thé et qui avaient l'air aussi heureux que possible; étrange contraste avec les ténèbres, le froid, le silence et la désolation de cette même bâtisse, lorsque, dix-huit ans auparavant, elle abritait un étudiant famélique et une petite fille abandonnée. Plus tard il fit quelques efforts pour retrouver la trace de cette pauvre enfant. A-t-elle vécu? est-elle devenue mère? Nul renseignement. Il l'aimait comme son associée en misère; car elle n'était ni jolie, ni agréable, ni même intelligente. Pas d'autre séduction qu'un visage humain, la pure humanité réduite à son expression la plus pauvre. Mais, ainsi que l'a dit, je crois, Robespierre, dans son style de glace ardente, recuit et congelé comme l'abstraction : « L'homme ne voit jamais l'homme sans plaisir! »

Mais qui était et que faisait cet homme, ce locataire aux habitudes si mystérieuses? C'était un de ces hommes d'affaires, comme il y en a dans toutes les grandes villes, plongés dans des chicanes compliquées, rusant avec la loi, et ayant remisé pour un certain temps leur conscience, en attendant qu'une situation plus prospère leur permette de reprendre l'usage de ce luxe gênant. S'il le voulait, l'auteur pourrait, nous dit-il, nous amuser vivement aux dépens de ce malheureux, et nous raconter des scènes curieuses, des épisodes impayables; mais il a voulu tout oublier et ne se souvenir que d'une seule chose : c'est que cet homme, si méprisable à d'autres égards, avait toujours été serviable pour lui, et même généreux, autant du moins que cela était en son pouvoir. Excepté le sanc-

tuaire aux paperasses, toutes les chambres étaient à la disposition des deux enfants, qui chaque soir avaient ainsi un vaste choix de logements à leur service, et pouvaient, pour leur nuit, planter leur tente où bon leur semblait.

Mais le jeune homme avait une autre amie dont il est temps que nous parlions. Je voudrais, pour raconter dignement cet épisode, dérober, pour ainsi dire, une plume à l'aile d'un ange, tant ce tableau m'apparaît chaste, plein de candeur, de grâce et de miséricorde. « De tout temps, dit l'auteur, je m'étais fait gloire de converser familièrement, *more socratico*, avec tous les êtres humains, hommes, femmes et enfants, que le hasard pouvait jeter dans mon chemin ; habitude favorable à la connaissance de la nature humaine, aux bons sentiments et à la franchise d'allures qui conviennent à un homme voulant mériter le titre de philosophe. Car le philosophe ne doit pas voir avec les yeux de cette pauvre créature bornée qui s'intitule elle-même *l'homme du monde*, remplie de préjugés étroits et égoïstiques, mais doit au contraire se regarder comme un être vraiment *catholique*, en communion et relation égales avec tout ce qui est en haut et tout ce qui est en bas, avec les gens instruits et les gens non éduqués, avec les coupables comme avec les innocents. » Plus tard, parmi les jouissances octroyées par le généreux opium, nous verrons se reproduire cet esprit de charité et de fraternité universelles, mais activé et augmenté par le génie particulier de l'ivresse. Dans les rues de Londres, plus encore que dans

le pays de Galles, l'étudiant émancipé était donc une espèce de péripatéticien, un philosophe de la rue, méditant sans cesse à travers le tourbillon de la grande cité. L'épisode en question peut paraître un peu étrange dans des pages anglaises, car on sait que la littérature britannique pousse la chasteté jusqu'à la pruderie; mais, ce qui est certain, c'est que le même sujet, effleuré seulement par une plume française, aurait rapidement tourné au *shocking,* tandis qu'ici il n'y a que grâce et décence. Pour tout dire en deux mots, notre vagabond s'était lié d'une amitié platonique avec une *péripatéticienne* de l'amour. Ann n'est pas une de ces beautés hardies, éblouissantes, dont les yeux de démon luisent à travers le brouillard, et qui se font une auréole de leur effronterie. Ann est une créature toute simple, tout ordinaire, dépouillée, abandonnée comme tant d'autres, et réduite à l'abjection par la trahison. Mais elle est revêtue de cette grâce innommable, de cette grâce de la faiblesse et de la bonté, que Gœthe savait répandre sur toutes les femelles de son cerveau, et qui a fait de sa petite Marguerite aux mains rouges une créature immortelle. Que de fois, à travers leurs monotones pérégrinations dans l'interminable Oxford-street, à travers le fourmillement de la grande ville regorgeante d'activité, l'étudiant famélique a-t-il exhorté sa malheureuse amie à implorer le secours d'un magistrat contre le misérable qui l'avait dépouillée, lui offrant de l'appuyer de son témoignage et de son éloquence! Ann était encore plus jeune que lui, elle n'avait que seize ans. Combien de fois le pro-

tégea-t-elle contre les officiers de police qui voulaient l'expulser des portes où il s'abritait! Une fois elle fit plus, la pauvre abandonnée : elle et son ami s'étaient assis dans Soho-square, sur les degrés d'une maison devant laquelle depuis lors, avoue-t-il, il n'a jamais pu passer sans se sentir le cœur comprimé par la griffe du souvenir, et sans faire un acte de grâces intérieur à la mémoire de cette déplorable et généreuse jeune fille. Ce jour-là, il s'était senti plus faible encore et plus malade que de coutume; mais, à peine assis, il lui sembla que son mal empirait. Il avait appuyé sa tête contre le sein de sa sœur d'infortune, et, tout d'un coup, il s'échappa de ses bras et tomba à la renverse sur les degrés de la porte. Sans un stimulant vigoureux, c'en était fait de lui, ou du moins il serait tombé pour jamais dans un état de faiblesse irrémédiable. Et dans cette crise de sa destinée, ce fut la créature perdue qui lui tendit la main de salut, elle qui n'avait connu le monde que par l'outrage et l'injustice. Elle poussa un cri de terreur, et, sans perdre une seconde, elle courut dans Oxford-street, d'où elle revint presque aussitôt avec un verre de porto épicé, dont l'action réparatrice fut merveilleuse sur un estomac vide qui n'aurait pu d'ailleurs supporter aucune nourriture solide. «O ma jeune bienfaitrice! combien de fois, dans les années postérieures, jeté dans des lieux solitaires, et rêvant de toi avec un cœur plein de tristesse et de véritable amour, combien de fois ai-je souhaité que la bénédiction d'un cœur oppressé par la reconnaissance eût cette prérogative et cette puissance sur-

naturelles que les anciens attribuaient à la malédiction d'un père, poursuivant son objet avec la rigueur indéfectible d'une fatalité! — que ma gratitude pût, elle aussi, recevoir du ciel la faculté de te poursuivre, de te hanter, de te guetter, de te surprendre, de t'atteindre jusque dans les ténèbres épaisses d'un bouge de Londres, ou même, s'il était possible, dans les ténèbres du tombeau, pour te réveiller avec un message authentique de paix, de pardon et de finale réconciliation! »

Pour sentir de cette façon, il faut avoir souffert beaucoup, il faut être un de ces cœurs que le malheur ouvre et amollit, au contraire de ceux qu'il ferme et durcit. Le Bédouin de la civilisation apprend dans le Saharah des grandes villes bien des motifs d'attendrissement qu'ignore l'homme dont la sensibilité est bornée par le *home* et la famille. Il y a dans le *barathrum* des capitales, comme dans le Désert, quelque chose qui fortifie et qui façonne le cœur de l'homme, qui le fortifie d'une autre manière, quand il ne le déprave pas et ne l'affaiblit pas jusqu'à l'abjection et jusqu'au suicide.

Un jour, peu de temps après cet accident, il fit dans Albemarle-street la rencontre d'un ancien ami de son père, qui le reconnut à son air de famille; il répondit à toutes ses questions avec candeur, ne lui cacha rien, mais exigea de lui sa parole qu'il ne le livrerait pas à ses tuteurs. Enfin il lui donna son adresse chez son hôte, le singulier attorney. Le jour suivant, il recevait dans une lettre, que celui-ci lui remettait fidèlement, une bank-note de dix livres.

Le lecteur peut s'étonner que le jeune homme n'ait pas cherché dès le principe un remède contre la misère, soit dans un travail régulier, soit en demandant assistance aux anciens amis de sa famille. Quant à cette dernière ressource, il y avait danger évident à s'en servir. Les tuteurs pouvaient être avertis, et la loi leur donnait tout pouvoir pour ramener de force le jeune homme dans l'école qu'il avait fuie. Or, une énergie, qui se rencontre souvent dans les caractères les plus féminins et les plus sensibles, lui donnait le courage de supporter toutes les privations et tous les dangers plutôt que de risquer une aussi humiliante éventualité. D'ailleurs, où les trouver, ces amis de son père mort il y avait alors dix ans, amis dont il avait oublié les noms, pour la plupart du moins? Quant au travail, il est certain qu'il aurait pu trouver une rémunération passable dans la correction des épreuves de grec, et qu'il se sentait très-capable de remplir ces fonctions d'une manière exemplaire; mais encore, comment s'ingénier pour se faire présenter à un éditeur honorable? Enfin, pour tout dire, il avoue qu'il ne lui était jamais entré dans la pensée que le travail littéraire pût devenir pour lui la source d'un profit quelconque. Il n'avait jamais, pour sortir de sa déplorable situation, caressé qu'un seul expédient, celui d'emprunter de l'argent sur la fortune qu'il avait le droit d'attendre. Enfin, il était parvenu à faire la connaissance de quelques juifs, que l'attorney en question servait dans leurs affaires ténébreuses. Leur prouver qu'il avait de réelles espérances, là n'était pas le difficile, ses assertions

pouvant être vérifiées avec le testament de son père aux *Doctors' commons*. Mais restait une question absolument imprévue pour lui, celle de l'identité de personne. Il exhiba alors quelques lettres que de jeunes amis, entre autres le comte de..., et même son père le marquis de..., lui avaient écrites pendant qu'il habitait le pays de Galles, et qu'il portait toujours dans sa poche. Les juifs daignèrent enfin promettre deux ou trois cents livres, à la condition que le jeune comte de... (qui, par parenthèse, n'était guère plus âgé que lui), consentirait à en garantir le remboursement à l'époque de leur majorité. On devine que le but du prêteur n'était pas seulement de tirer un profit quelconque d'une affaire, fort minime après tout pour lui, mais d'entrer en relations avec le jeune comte, dont il connaissait l'immense fortune à venir. Aussi, à peine ses dix livres reçues, notre jeune vagabond se prépare-t-il à partir pour Eton. Trois livres à peu près sont laissées au futur prêteur pour payer les actes à rédiger; quelque argent est aussi donné à l'attorney pour l'indemniser de son hospitalité sans meubles; quinze shellings sont employés à faire un peu de toilette (quelle toilette!); enfin la pauvre Ann a aussi sa part dans cette bonne fortune. Par une sombre soirée d'hiver il se dirige vers Piccadilly, accompagné de la pauvre fille, avec intention de descendre jusqu'à Salt-Hill avec la malle de Bristol. Comme ils ont encore du temps devant eux, ils entrent dans Golden-square et s'asseyent au coin de Sherrard-street, pour éviter le tumulte et les lumières de Piccadilly. Il lui avait

bien promis de ne pas l'oublier et de lui venir en aide aussitôt que cela lui serait possible. En vérité, c'était là un devoir, et même un devoir impérieux, et il sentait dans ce moment sa tendresse pour cette sœur de hasard multipliée par la pitié que lui inspirait son extrême abattement. Malgré toutes les atteintes que sa santé avait reçues, il était, lui, comparativement joyeux et même plein d'espérances, tandis que Ann était mortellement triste. Au moment des adieux, elle lui jeta ses bras autour du cou, et se mit à pleurer sans prononcer une seule parole. Il espérait revenir au plus tard dans une semaine, et il fut convenu entre eux qu'à partir du cinquième soir, et chaque soir suivant, elle viendrait l'attendre à six heures au bas de Great-Titchfield-street, qui était comme leur port habituel et leur lieu de repos dans la grande Méditerranée d'Oxford-street. Il croyait ainsi avoir bien pris toutes ses précautions pour la retrouver; il n'en avait oublié qu'une seule : Ann ne lui avait jamais dit son nom de famille, ou, si elle le lui avait dit, il l'avait oublié comme chose de peu d'importance. Les femmes galantes à grandes prétentions, grandes liseuses de romans, se font appeler volontiers *miss Douglas, miss Montaguë,* etc., mais les plus humbles parmi ces pauvres filles ne se font connaître que par leur nom de baptême, *Mary, Jane, Frances,* etc. D'ailleurs Ann était en ce moment affligée d'un rhume et d'un enrouement violents, et tout occupé dans ce moment suprême à la réconforter de bonnes paroles et à lui conseiller de bien prendre garde à son rhume, il oublia totalement

de lui demander son second nom, qui était le moyen le plus sûr de retrouver sa trace au cas d'un rendez-vous manqué ou d'une interruption prolongée dans leurs rapports.

J'abrège vivement les détails du voyage, qui n'est illustré que par la tendresse et la charité d'un gros sommelier, sur la poitrine et dans les bras duquel notre héros, assoupi par sa faiblesse et par le roulis de la voiture, s'endort comme sur un sein de nourrice, — et par un long sommeil en plein air entre Slough et Eton; car il avait été obligé de revenir à pied sur ses pas, s'étant brusquement réveillé dans les bras de son voisin, après avoir dépassé sans le savoir Salt-Hill de six ou sept milles. Arrivé au but du voyage, il apprend que le jeune lord n'est plus à Eton. En désespoir de cause, il demande à déjeuner à lord D..., autre ancien camarade, avec lequel pourtant sa liaison était beaucoup moins intime. C'était la première bonne table à laquelle il lui fût permis de s'asseoir depuis bien des mois, et cependant il ne put toucher à rien. A Londres déjà, le jour même où il avait reçu sa bank-note, il avait acheté deux petits pains dans la boutique d'un boulanger, et cette boutique, il la dévorait des yeux depuis deux mois ou six semaines avec une intensité de désir dont le souvenir lui était presque une humiliation. Mais le pain tant désiré l'avait rendu malade, et pendant plusieurs semaines encore il lui fut impossible de toucher sans danger à un mets quelconque. Au milieu même du luxe et du *comfort*, l'appétit avait disparu. Quand il eut expliqué

à lord D... la situation lamentable de son estomac, celui-ci fit demander du vin, ce qui fut une grande joie. — Quant à l'objet réel du voyage, le service qu'il se proposait de demander au comte de..., et qu'il demande à son défaut à lord D..., il ne peut l'obtenir absolument, c'est-à-dire que celui-ci, ne voulant pas le mortifier par un complet refus, consent à donner sa garantie, mais dans de certains termes et à de certaines conditions. Réconforté par cette moitié de succès, il rentre dans Londres, après trois jours d'absence, et retourne chez ses amis les juifs. Malheureusement les prêteurs d'argent refusent d'accepter les conditions de lord D..., et son épouvantable existence aurait pu recommencer, avec plus de danger cette fois, si, au début de cette nouvelle crise, par un hasard qu'il ne nous explique pas, une ouverture ne lui avait été faite de la part de ses tuteurs, et si une pleine réconciliation n'avait pas changé sa vie. Il quitte Londres en toute hâte, et enfin, au bout de quelque temps, se rend à l'université. Ce ne fut que plusieurs mois plus tard qu'il put revoir le théâtre de ses souffrances de jeunesse.

Mais la pauvre Ann, qu'en est-il advenu? Chaque soir, il l'a cherchée; chaque soir il l'a attendue au coin de Titchfield-street. Il s'est enquis d'elle auprès de tous ceux qui pouvaient la connaître; pendant les dernières heures de son séjour à Londres il a mis en œuvre, pour la retrouver, tous les moyens à sa disposition. Il connaissait la rue où elle logeait, mais non la maison; d'ailleurs il croyait vaguement se rappeler

qu'avant leurs adieux elle avait été obligée de fuir la brutalité de son hôtelier. Parmi les gens auxquels il s'adressait, les uns, à l'ardeur de ses questions, jugeaient les motifs de sa recherche déshonnêtes et ne répondaient que par le rire; d'autres, croyant qu'il était en quête d'une fille qui lui avait volé quelque bagatelle, étaient naturellement peu disposés à se faire dénonciateurs. Enfin, avant de quitter Londres définitivement, il a laissé sa future adresse à une personne qui connaissait Ann de vue, et cependant il n'en a plus jamais entendu parler. Ç'a été parmi les troubles de la vie sa plus lourde affliction. Notez que l'homme qui parle ainsi est un homme grave, aussi recommandable par la spiritualité de ses mœurs que par la hauteur de ses écrits.

«Si elle a vécu, nous avons dû souvent nous chercher mutuellement à travers l'immense labyrinthe de Londres; peut-être à quelques pas l'un de l'autre, distance suffisante, dans une rue de Londres, pour créer une séparation éternelle! Pendant quelques années, j'ai espéré qu'elle vivait, et je crois bien que dans mes différentes excursions à Londres j'ai examiné plusieurs milliers de visages féminins, dans l'espérance de rencontrer le sien. Si je la voyais une seconde, je la reconnaîtrais entre mille; car, bien qu'elle ne fût pas jolie, elle avait l'expression douce, avec une allure de tête particulièrement gracieuse. Je l'ai cherchée, dis-je, avec espoir. Oui, pendant des années! mais maintenant je craindrais de la voir; et ce terrible rhume, qui m'effrayait tant quand nous nous

quittâmes, fait aujourd'hui ma consolation. Je ne désire plus la voir, mais je rêve d'elle, et non sans plaisir, comme d'une personne étendue depuis longtemps dans le tombeau, — dans le tombeau d'une Madeleine, j'aimerais à le croire, — enlevée à ce monde avant que l'outrage et la barbarie n'aient maculé et défiguré sa nature ingénue, ou que la brutalité des chenapans n'ait complété la ruine de celle à qui ils avaient porté les premiers coups.

«Ainsi donc, Oxford-street, marâtre au cœur de pierre, toi qui as écouté les soupirs des orphelins et bu les larmes des enfants, j'étais enfin délivré de toi! Le temps était venu où je ne serais plus condamné à arpenter douloureusement tes interminables trottoirs, à m'agiter dans d'affreux rêves ou dans une insomnie affamée! Ann et moi, nous avons eu nos successeurs trop nombreux qui ont foulé les traces de nos pas; héritiers de nos calamités, d'autres orphelins ont soupiré; des larmes ont été versées par d'autres enfants; et toi, Oxford-street, tu as depuis lors répété l'écho des gémissements de cœurs innombrables. Mais pour moi la tempête à laquelle j'avais survécu semblait avoir été le gage d'une belle saison prolongée...»

Ann a-t-elle tout à fait disparu? Oh! non! nous la reverrons dans les mondes de l'opium; fantôme étrange et transfiguré, elle surgira lentement dans la fumée du souvenir, comme le génie des *Mille et une Nuits* dans les vapeurs de la bouteille. Quant au *mangeur d'opium,* les douleurs de l'enfance ont jeté en lui des racines profondes qui deviendront arbres, et ces

arbres jetteront sur tous les objets de la vie leur ombrage funèbre. Mais ces douleurs nouvelles, dont les dernières pages de la partie biographique nous donnent le pressentiment, seront supportées avec courage, avec la fermeté d'un esprit mûr, et grandement allégées par la sympathie la plus profonde et la plus tendre. Ces pages contiennent l'invocation la plus noble et les actions de grâces les plus tendres à une compagne courageuse, toujours assise au chevet où repose ce cerveau hanté par les Euménides. L'Oreste de l'opium a trouvé son Électre, qui pendant des années a essuyé sur son front les sueurs de l'angoisse et rafraîchi ses lèvres parcheminées par la fièvre. « Car tu fus mon Électre, chère compagne de mes années postérieures! et tu n'as pas voulu que l'épouse anglaise fût vaincue par la sœur grecque en noblesse d'esprit non plus qu'en affection patiente! » Autrefois, dans ses misères de jeune homme, tout en rôdant dans Oxford-street, dans les nuits pleines de lune, il plongeait souvent ses regards (et c'était sa pauvre consolation) dans les avenues qui traversent le cœur de Mary-le-bone et qui conduisent jusqu'à la campagne; et, voyageant en pensée sur ces longues perspectives coupées de lumière et d'ombre, il se disait : « Voilà la route vers le nord, voilà la route vers..., et si j'avais les ailes de la tourterelle, c'est par là que je prendrais mon vol pour aller chercher du réconfort! » Homme, comme tous les hommes, aveugle dans ses désirs! Car c'était là-bas, au nord, en cet endroit même, dans cette même vallée, dans

cette maison tant désirée, qu'il devait trouver ses nouvelles souffrances et toute une compagnie de cruels fantômes. Mais là aussi demeure l'Electre aux bontés réparatrices, et maintenant encore, quand, homme solitaire et pensif, il arpente l'immense Londres, le cœur serré par des chagrins innommables qui réclament le doux baume de l'affection domestique, en regardant les rues qui s'élancent d'Oxford-street vers le nord, et en songeant à l'Électre bien-aimée qui l'attend dans cette même vallée, dans cette même maison, l'homme s'écrie, comme autrefois l'enfant : « Oh ! si j'avais les ailes de la tourterelle, c'est par là que je m'envolerais pour aller chercher la consolation ! »

Le prologue est fini, et je puis promettre au lecteur, sans crainte de mentir, que le rideau ne se relèvera que sur la plus étonnante, la plus compliquée et la plus splendide vision qu'ait jamais allumée sur la neige du papier le fragile outil du littérateur.

III

VOLUPTÉS DE L'OPIUM.

Ainsi que je l'ai dit au commencement, ce fut le besoin d'alléger les douleurs d'une organisation débilitée par ces déplorables aventures de jeunesse, qui engendra chez l'auteur de ces mémoires l'usage fréquent d'abord, ensuite quotidien, de l'opium. Que l'envie irrésistible de renouveler les voluptés mystérieuses, découvertes dès le principe, l'ait induit à répéter fréquemment ses expériences, il ne le nie pas, il l'avoue même avec candeur; il invoque seulement le bénéfice d'une excuse. Mais la première fois que lui et l'opium firent connaissance, ce fut dans

une circonstance triviale. Pris un jour d'un mal de dents, il attribua ses douleurs à une interruption d'hygiène, et comme il avait, depuis l'enfance, l'habitude de plonger chaque jour sa tête dans l'eau froide, il eut imprudemment recours à cette pratique, dangereuse dans le cas présent. Puis il se recoucha, les cheveux tout ruisselants. Il en résulta une violente douleur rhumatismale dans la tête et dans la face, qui ne dura pas moins de vingt jours. Le vingt et unième, un dimanche pluvieux d'automne, en 1804, comme il errait dans les rues de Londres pour se distraire de son mal (c'était la première fois qu'il revoyait Londres depuis son entrée à l'université), il fit la rencontre d'un camarade qui lui recommanda l'opium. Une heure après qu'il eut absorbé la teinture d'opium, dans la quantité prescrite par le pharmacien, toute douleur avait disparu. Mais ce bénéfice, qui lui avait paru si grand tout à l'heure, n'était plus rien auprès des plaisirs nouveaux qui lui furent ainsi soudainement révélés. Quel enlèvement de l'esprit! Quels mondes intérieurs! Était-ce donc là la panacée, le *pharmakon népenthès* pour toutes les douleurs humaines?

« Le grand secret du bonheur sur lequel les philosophes avaient disputé pendant tant de siècles était donc décidément découvert! On pouvait acheter le bonheur pour un penny et l'emporter dans la poche de son gilet; l'extase se laisserait enfermer dans une bouteille, et la paix de l'esprit pourrait s'expédier par la diligence! Le lecteur croira peut-être que je veux rire, mais c'est chez moi une vieille habitude de plai-

santer dans la douleur, et je puis affirmer que celui-là ne rira pas longtemps, qui aura entretenu commerce avec l'opium. Ses plaisirs sont même d'une nature grave et solennelle, et, dans son état le plus heureux, le mangeur d'opium ne peut pas se présenter avec le caractère de l'*allegro;* même alors il parle et pense comme il convient au *penseroso.* »

L'auteur veut avant tout venger l'opium de certaines calomnies : l'opium n'est pas assoupissant, pour l'intelligence du moins; il n'enivre pas; si le laudanum, pris en quantité trop grande, peut enivrer, ce n'est pas à cause de l'opium, mais de l'esprit qui y est contenu. Il établit ensuite une comparaison entre les effets de l'alcool et ceux de l'opium, et il définit très-nettement leurs différences : ainsi le plaisir causé par le vin suit une marche ascendante, au terme de laquelle il va décroissant, tandis que l'effet de l'opium, une fois créé, reste égal à lui-même pendant huit ou dix heures; l'un, plaisir aigu; l'autre, plaisir chronique; ici, un flamboiement; là, une ardeur égale et soutenue. Mais la grande différence gît surtout en ceci, que le vin trouble les facultés mentales, tandis que l'opium y introduit l'ordre suprême et l'harmonie. Le vin prive l'homme du gouvernement de soi-même, et l'opium rend ce gouvernement plus souple et plus calme. Tout le monde sait que le vin donne une énergie extraordinaire, mais momentanée, au mépris et à l'admiration, à l'amour et à la haine. Mais l'opium communique aux facultés le sentiment profond de la discipline et une espèce de santé divine. Les hommes

ivres de vin se jurent une amitié éternelle, se serrent les mains et répandent des larmes, sans que personne puisse comprendre pourquoi; la partie sensuelle de l'homme est évidemment montée à son apogée. Mais l'expansion des sentiments bienveillants causée par l'opium n'est pas un accès de fièvre; c'est plutôt l'homme primitivement bon et juste, restauré et réintégré dans son état naturel, dégagé de toutes les amertumes qui avaient occasionnellement corrompu son noble tempérament. Enfin, quelque grands que soient les bénéfices du vin, on peut dire qu'il frise souvent la folie ou, tout au moins, l'extravagance, et qu'au delà d'une certaine limite il volatilise, pour ainsi dire, et disperse l'énergie intellectuelle; tandis que l'opium semble toujours apaiser ce qui a été agité, et concentrer ce qui a été disséminé. En un mot, c'est la partie purement humaine, trop souvent même la partie brutale de l'homme, qui, par l'auxiliaire du vin, usurpe la souveraineté, au lieu que le mangeur d'opium sent pleinement que la partie épurée de son être et ses affections morales jouissent de leur maximum de souplesse, et, avant tout, que son intelligence acquiert une lucidité consolante et sans nuages.

L'auteur nie également que l'exaltation intellectuelle produite par l'opium soit nécessairement suivie d'un abattement proportionnel, et que l'usage de cette drogue engendre, comme conséquence naturelle et immédiate, une stagnation et une torpeur des facultés. Il affirme que pendant un espace de dix ans il a tou-

jours joui, dans la journée qui suivait sa débauche, d'une remarquable santé intellectuelle. Quant à cette torpeur, dont tant d'écrivains ont parlé et à laquelle a surtout fait croire l'abrutissement des Turcs, il affirme ne l'avoir jamais connue. Que l'opium, conformément à la qualification sous laquelle il est rangé, agisse vers la fin comme narcotique, cela est possible; mais ses premiers effets sont toujours de stimuler et d'exalter l'homme, cette élévation de l'esprit ne durant jamais moins de huit heures; de sorte que c'est la faute du mangeur d'opium, s'il ne règle pas sa médication de manière à faire tomber sur son sommeil naturel tout le poids de l'influence narcotique. Pour que le lecteur puisse juger si l'opium est propre à stupéfier les facultés d'un cerveau anglais, il donnera, dit-il, deux échantillons de ses jouissances, et, traitant la question par *illustrations* plutôt que par arguments, il racontera la manière dont il employait souvent *ses soirées d'opium* à Londres, dans la période de temps comprise entre 1804 et 1812. Il était alors un rude travailleur, et, tout son temps étant rempli par de sévères études, il croyait bien avoir le droit de chercher de temps à autre, comme tous les hommes, le soulagement et la récréation qui lui convenaient le mieux.

« Vendredi prochain, s'il plaît à Dieu, je me propose d'être ivre », disait le feu duc de ..., et notre auteur fixait ainsi d'avance quand et combien de fois dans un temps donné il se livrerait à sa débauche favorite. C'était une fois toutes les trois semaines, rarement plus, généralement le mardi soir ou le samedi soir,

jours d'opéra. C'étaient les beaux temps de la Grassini. La musique entrait alors dans ses oreilles, non pas comme une simple succession logique de sons agréables, mais comme une série de *memoranda,* comme les accents d'une sorcellerie qui évoquait devant l'œil de son esprit toute sa vie passée. La musique interprétée et illuminée par l'opium, telle était cette débauche intellectuelle, dont tout esprit un peu raffiné peut aisément concevoir la grandeur et l'intensité. Beaucoup de gens demandent quelles sont les idées positives contenues dans les sons; ils oublient, ou plutôt ils ignorent que la musique, de ce côté-là parente de la poésie, représente des sentiments plutôt que des idées; suggérant des idées, il est vrai, mais ne les contenant pas par elle-même. Toute sa vie passée vivait, dit-il, en lui, non pas par un effort de la mémoire, mais comme présente et incarnée dans la musique; elle n'était plus douloureuse à contempler; toute la trivialité et la crudité inhérentes aux choses humaines étaient exclues de cette mystérieuse résurrection, ou fondues et noyées dans une brume idéale, et ses anciennes passions se trouvaient exaltées, ennoblies, spiritualisées. Combien de fois dut-il revoir sur ce second théâtre, allumé dans son esprit par l'opium et la musique, les routes et les montagnes qu'il avait parcourues, écolier émancipé, et ses aimables hôtes du pays de Galles, et les ténèbres coupées d'éclairs des immenses rues de Londres, et ses mélancoliques amitiés, et ses longues misères consolées par Ann et par l'espoir d'un meilleur avenir! Et puis, dans toute

la salle, pendant les intervalles des entr'actes, les conversations italiennes et la musique d'une langue étrangère parlée par des femmes ajoutaient encore à l'enchantement de cette soirée; car on sait qu'ignorer une langue rend l'oreille plus sensible à son harmonie. De même nul n'est plus apte à savourer un paysage que celui qui le contemple pour la première fois, la nature se présentant alors avec toute son étrangeté, n'ayant pas encore été émoussée par un trop fréquent regard.

Mais quelquefois, le samedi soir, une autre tentation d'un goût plus singulier et non moins enchanteur triomphait de son amour pour l'opéra italien. La jouissance en question, assez alléchante pour rivaliser avec la musique, pourrait s'appeler le dilettantisme dans la charité. L'auteur a été malheureux et singulièrement éprouvé, abandonné tout jeune au tourbillon indifférent d'une grande capitale. Quand même son esprit n'eût pas été, comme le lecteur a dû le remarquer, d'une nature bonne, délicate et affectueuse, on pourrait aisément supposer qu'il a appris, dans ses longues journées de vagabondage et dans ses nuits d'angoisse encore plus longues, à aimer et à plaindre le pauvre. L'ancien écolier veut revoir cette vie des humbles; il veut se plonger au sein de cette foule de déshérités, et, comme le nageur embrasse la mer et entre ainsi en contact plus direct avec la nature, il aspire à prendre, pour ainsi dire, un bain de multitude. Ici, le ton du livre s'élève assez haut pour que je me fasse un devoir de laisser la parole à l'auteur lui-même :

« Ce plaisir, comme je l'ai dit, ne pouvait avoir lieu

que le samedi soir. En quoi le samedi soir se distinguait-il de tout autre soir? De quels labeurs avais-je donc à me reposer? quel salaire à recevoir? Et qu'avais-je à m'inquiéter du samedi soir, sinon comme d'une invitation à entendre la Grassini? C'est vrai, très-logique lecteur, et ce que vous dites est irréfutable. Mais les hommes donnent un cours varié à leurs sentiments, et, tandis que la plupart d'entre eux témoignent de leur intérêt pour les pauvres en sympathisant d'une manière ou d'une autre avec leurs misères et leurs chagrins, j'étais porté à cette époque à exprimer mon intérêt pour eux en sympathisant avec leurs plaisirs. J'avais récemment vu les douleurs de la pauvreté; je les avais trop bien vues pour aimer à en raviver le souvenir; mais les plaisirs du pauvre, les consolations de son esprit, les délassements de sa fatigue corporelle, ne peuvent jamais devenir une contemplation douloureuse. Or, le samedi soir marque le retour du repos périodique pour le pauvre; les sectes les plus hostiles s'unissent en ce point et reconnaissent ce lien commun de fraternité; ce soir-là presque toute la chrétienté se repose de son labeur. C'est un repos qui sert d'introduction à un autre repos; un jour entier et deux nuits le séparent de la prochaine fatigue. C'est pour cela que le samedi soir il me semble toujours que je suis moi-même affranchi de quelque joug de labeur, que j'ai moi-même un salaire à recevoir, et que je vais pouvoir jouir du luxe du repos. Aussi, pour être témoin, sur une échelle aussi large que possible, d'un spectacle avec lequel je sympathisais si

profondément, j'avais coutume, le samedi soir, après avoir pris mon opium, de m'égarer au loin, sans m'inquiéter du chemin ni de la distance, vers tous les marchés où les pauvres se rassemblent pour dépenser leurs salaires. J'ai épié et écouté plus d'une famille, composée d'un homme, de sa femme et d'un ou deux enfants, pendant qu'ils discutaient leurs projets, leurs moyens, la force de leur budget ou le prix d'articles domestiques. Graduellement je me familiarisai avec leurs désirs, leurs embarras ou leurs opinions. Il m'arrivait quelquefois d'entendre des murmures de mécontentement, mais le plus souvent leurs physionomies et leurs paroles exprimaient la patience, l'espoir et la sérénité. Et je dois dire à ce sujet que le pauvre, pris en général, est bien plus philosophe que le riche, en ce qu'il montre une résignation plus prompte et plus gaie à ce qu'il considère comme un mal irrémédiable ou une perte irréparable. Toutes les fois que j'en trouvais l'occasion, ou que je pouvais le faire sans paraître indiscret, je me mêlais à eux, et, à propos du sujet en discussion je donnais mon avis, qui, s'il n'était pas toujours judicieux, était toujours reçu avec bienveillance. Si les salaires avaient un peu haussé ou si l'on s'attendait à les voir hausser prochainement, si la livre de pain était un peu moins chère, ou si le bruit courait que les oignons et le beurre allaient bientôt baisser, je me sentais heureux; mais si le contraire arrivait, je tirais de mon opium des moyens de consolation. Car l'opium (semblable à l'abeille qui tire indifféremment ses matériaux de la rose et de la suie des

cheminées) possède l'art d'assujettir tous les sentiments et de les régler à son diapason. Quelques-unes de ces promenades m'entraînaient à de grandes distances; car un mangeur d'opium est trop heureux pour observer la fuite du temps. Et quelquefois, dans un effort pour remettre le cap sur mon logis, en fixant, d'après les principes nautiques, mes yeux sur l'étoile polaire, cherchant ambitieusement *mon passage au nord-ouest,* pour éviter de doubler de nouveau tous les caps et les promontoires que j'avais rencontrés dans mon premier voyage, j'entrais soudainement dans des labyrinthes de ruelles, dans des énigmes de culs-de-sac, dans des problèmes de rues sans issue, faits pour bafouer le courage des portefaix et confondre l'intelligence des cochers de fiacre. J'aurais pu croire parfois que je venais de découvrir, moi le premier, quelques-unes de ces *terræ incognitæ,* et je doutais qu'elles eussent été indiquées sur les cartes modernes de Londres. Mais, au bout de quelques années, j'ai payé cruellement toutes ces fantaisies, *alors que la face humaine est venue tyranniser mes rêves,* et quand mes vagabondages perplexes au sein de l'immense Londres se sont reproduits dans mon sommeil, avec un sentiment de perplexité morale et intellectuelle qui apportait la confusion dans ma raison et l'angoisse et le remords dans ma conscience... »

Ainsi l'opium n'engendre pas, de nécessité, l'inaction ou la torpeur, puisqu'au contraire il jetait souvent notre rêveur dans les centres les plus fourmillants de la vie commune. Cependant les théâtres et les mar-

chés ne sont pas généralement les hantises préférées d'un mangeur d'opium, surtout quand il est dans son état parfait de jouissance. La foule est alors pour lui comme une oppression; la musique elle-même a un caractère sensuel et grossier. Il cherche plutôt la solitude et le silence, comme conditions indispensables de ses extases et de ses rêveries profondes. Si d'abord l'auteur de ces *confessions* s'est jeté dans la foule et dans le courant humain, c'était pour réagir contre un trop vif penchant à la rêverie et à une noire mélancolie, résultat de ses souffrances de jeunesse. Dans les recherches de la science, comme dans la société des hommes, il fuyait une espèce d'hypocondrie. Plus tard, quand sa vraie nature fut rétablie, et que les ténèbres des anciens orages furent dissipées, il crut pouvoir sans danger sacrifier à son goût pour la vie solitaire. Plus d'une fois, il lui est arrivé de passer toute une belle nuit d'été, assis près d'une fenêtre, sans bouger, sans même désirer de changer de place, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil; remplissant ses yeux de la vaste perspective de la mer et d'une grande cité, et son esprit, des longues et délicieuses méditations suggérées par ce spectacle. Une grande allégorie naturelle s'étendait alors devant lui :

«La ville, estompée par la brume et les molles lueurs de la nuit, représentait la terre, avec ses chagrins et ses tombeaux, situés loin derrière, mais non totalement oubliés, ni hors de la portée de ma vue. L'Océan, avec sa respiration éternelle, mais couvé par un vaste calme, personnifiait mon esprit et l'influence

qui le gouvernait alors. Il me semblait que, pour la première fois, je me tenais à distance et en dehors du tumulte de la vie; que le vacarme, la fièvre et la lutte étaient suspendus; qu'un répit était accordé aux secrètes oppressions de mon cœur; un repos férié; une délivrance de tout travail humain. L'espérance qui fleurit dans les chemins de la vie ne contredisait plus la paix qui habite dans les tombes, les évolutions de mon intelligence me semblaient aussi infatigables que les cieux, et cependant toutes les inquiétudes étaient aplanies par un calme alcyonien; c'était une tranquillité qui semblait le résultat, non pas de l'inertie, mais de l'antagonisme majestueux de forces égales et puissantes; activités infinies, infini repos!

« O juste, subtil et puissant opium!... tu possèdes les clefs du paradis!... »

C'est ici que se dressent ces étranges actions de grâces, élancements de la reconnaissance, que j'ai rapportées textuellement au début de ce travail, et qui pourraient lui servir d'épigraphe. C'est comme le bouquet qui termine la fête. Car bientôt le décor va s'assombrir, et les tempêtes s'amoncelleront dans la nuit.

IV

TORTURES DE L'OPIUM.

C'est en 1804 qu'il a fait, pour la première fois, connaissance avec l'opium. Huit années se sont écoulées, heureuses et ennoblies par l'étude. Nous sommes maintenant en 1812. Loin, bien loin d'Oxford, à une distance de deux cent cinquante milles, enfermé dans une retraite au fond des montagnes, que fait maintenant notre héros (certes, il mérite bien ce titre)? Eh mais! il prend de l'opium! Et quoi encore? Il étudie la métaphysique allemande : il lit Kant, Fichte, Schelling. Enseveli dans un petit cottage, avec une seule servante, il voit s'écouler les heures sérieuses et tran-

quilles. Et pas marié? pas encore. Et toujours de l'opium? chaque samedi soir. Et ce régime a duré impudemment depuis le fâcheux dimanche pluvieux de 1804? hélas! oui! Mais la santé, après cette longue et régulière débauche? Jamais, dit-il, il ne s'est mieux porté que dans le printemps de 1812. Remarquons que, jusqu'à présent, il n'a été qu'un dilettante, et que l'opium n'est pas encore devenu pour lui une hygiène quotidienne. Les doses ont toujours été modérées et prudemment séparées par un intervalle de quelques jours. Peut-être cette prudence et cette modération avaient-elles retardé l'apparition des terreurs vengeresses. En 1813 commence une ère nouvelle. Pendant l'été précédent un événement douloureux, qu'il ne nous explique pas, avait frappé assez fortement son esprit pour réagir même sur sa santé physique; dès 1813 il était attaqué d'une effrayante irritation de l'estomac, qui ressemblait étonnamment à celle dont il avait tant souffert dans ses nuits d'angoisse, au fond de la maison du procureur, et qui était accompagnée de tous ses anciens rêves morbides. Voici enfin la grande justification! A quoi bon s'étendre sur cette crise et en détailler tous les incidents? La lutte fut longue, les douleurs fatigantes et insupportables, et la délivrance était toujours là, à portée de la main. Je dirais volontiers à tous ceux qui ont désiré un baume, un népenthès, pour des douleurs quotidiennes, troublant l'exercice régulier de leur vie et bafouant tout l'effort de leur volonté, à tous ceux-là, malades d'esprit, malades de corps, je dirais : que celui de vous

qui est sans péché, soit d'action, soit d'intention, jette à notre malade la première pierre! Ainsi, c'est chose entendue; d'ailleurs, il vous supplie de le croire, quand il commença à prendre de l'opium quotidiennement, il y avait urgence, nécessité, fatalité; vivre autrement n'était pas possible. Et puis, sont-ils donc si nombreux, ces braves qui savent affronter patiemment, avec une énergie renouvelée de minute en minute, la douleur, la torture, toujours présente, jamais fatiguée, en vue d'un bénéfice vague et lointain? Tel qui semble si courageux et si patient n'a pas eu si grand mérite à vaincre, et tel qui a résisté peu de temps a déployé dans ce peu de temps une vaste énergie méconnue. Les tempéraments humains ne sont-ils pas aussi infiniment variés que les doses chimiques? « Dans l'état nerveux où je suis, il m'est aussi impossible de supporter *un moraliste inhumain*, que *l'opium qu'on n'a pas fait bouillir!* » Voilà une belle sentence, une irréfutable sentence. Il ne s'agit plus de circonstances atténuantes, mais de circonstances absolvantes.

Enfin, cette crise de 1813 eut une issue, et cette issue on la devine. Demander désormais à notre solitaire si tel jour il a pris ou n'a pas pris d'opium, autant s'informer *si ses poumons ont respiré ce jour-là*, ou *si son cœur a accompli ses fonctions*. Plus de carême d'opium, plus de rhamadan, plus d'abstinence! L'opium fait partie de la vie! Peu de temps avant 1816, l'année la plus belle, la plus limpide de son existence, nous dit-il, il était descendu soudainement et presque sans effort,

de trois cent vingt grains d'opium, c'est-à-dire huit mille gouttes de laudanum, par jour, à quarante grains, diminuant ainsi son étrange nourriture des sept huitièmes. Le nuage de profonde mélancolie qui s'était abaissé sur son cerveau se dissipa en un jour comme par magie, l'agilité spirituelle reparut, et il put de nouveau croire au bonheur. Il ne prenait plus que mille gouttes de laudanum par jour (quelle tempérance!). C'était comme un été de la Saint-Martin spirituel. Et il relut Kant, et il le comprit ou crut le comprendre. De nouveau abondait en lui cette légèreté, cette gaieté d'esprit, — tristes mots pour traduire l'intraduisible, — également favorables au travail et à l'exercice de la fraternité. Cet esprit de bienveillance et de complaisance pour le prochain, disons plus, de charité, qui ressemble un peu (cela soit insinué sans intention de manquer de respect à un auteur aussi grave) à la charité des ivrognes, s'exerça un beau jour, de la manière la plus bizarre et la plus spontanée, au profit d'un Malais. — Notez bien ce Malais; nous le reverrons plus tard; il reparaîtra, multiplié d'une manière terrible. Car qui peut calculer la force de reflet et de répercussion d'un incident quelconque dans la vie d'un rêveur? Qui peut penser, sans frémir, à l'infini élargissement des cercles dans les ondes spirituelles agitées par une pierre de hasard? — Donc, un jour, un Malais frappe à la porte de cette retraite silencieuse. Qu'avait à faire un Malais dans les montagnes de l'Angleterre? Peut-être se dirigeait-il vers un port situé à quarante milles de là. La servante, née

dans la montagne, qui ne savait pas plus la langue malaise que l'anglaise, et qui n'avait jamais vu un turban de sa vie, fut singulièrement épouvantée. Mais, se rappelant que son maître était un savant, et présumant qu'il devait parler toutes les langues de la terre, peut-être même celle de la lune, elle courut le chercher pour le prier d'exorciser le démon qui s'était installé dans la cuisine. C'était un contraste curieux et amusant que celui de ces deux visages se regardant l'un l'autre; l'un, marqué de fierté saxonne; l'autre, de servilité asiatique; l'un, rose et frais; l'autre, jaune et bilieux, illuminé de petits yeux mobiles et inquiets. Le savant, pour sauver son honneur aux yeux de sa servante et de ses voisins, lui parla en grec; le Malais répondit sans doute en malais; ils ne s'entendirent pas, et tout se passa bien. Celui-ci se reposa sur le sol de la cuisine pendant une heure, et puis il fit mine de se remettre en route. Le pauvre Asiatique, s'il venait de Londres à pied, n'avait pas pu, depuis trois semaines, échanger une pensée quelconque avec une créature humaine. Pour consoler les ennuis probables de cette vie solitaire, notre auteur, supposant qu'un homme de ces contrées devait connaître l'opium, lui fit cadeau, avant son départ, d'un gros morceau de la précieuse substance. Peut-on concevoir une manière plus noble d'entendre l'hospitalité? Le Malais, par l'expression de sa physionomie, montra bien qu'il connaissait l'opium, et il ne fit qu'une bouchée d'un morceau qui aurait pu tuer plusieurs personnes. Il y avait, certes, de quoi inquiéter un esprit charitable;

mais on n'entendit parler dans le pays d'aucun cadavre de Malais trouvé sur la grande route; cet étrange voyageur était donc suffisamment familiarisé avec le poison, et le résultat désiré par la charité avait été obtenu.

Alors, ai-je dit, le mangeur d'opium était encore heureux; vrai bonheur de savant et de solitaire amoureux du *comfort :* un charmant cottage, une belle bibliothèque, patiemment et délicatement amassée, et l'hiver faisant rage dans la montagne. Une jolie habitation ne rend-elle pas l'hiver plus poétique, et l'hiver n'augmente-t-il pas la poésie de l'habitation ? Le blanc cottage était assis au fond d'une petite vallée fermée de montagnes suffisamment hautes; il était comme emmaillotté d'arbustes qui répandaient une tapisserie de fleurs sur les murs et faisaient aux fenêtres un cadre odorant, pendant le printemps, l'été et l'automne; cela commençait par l'aubépine et finissait par le jasmin. Mais la belle saison, la saison du bonheur, pour un homme de rêverie et de méditation comme lui, c'est l'hiver, et l'hiver dans sa forme la plus rude. Il y a des gens qui se félicitent d'obtenir du ciel un hiver bénin, et qui sont heureux de le voir partir. Mais lui, il demande annuellement au ciel autant de neige, de grêle et de gelée qu'il en peut contenir. Il lui faut un hiver canadien, un hiver russe; il lui en faut pour son argent. Son nid en sera plus chaud, plus doux, plus aimé : les bougies allumées à quatre heures, un bon foyer, de bons tapis, de lourds rideaux ondoyant jusque sur le plancher, une belle

faiseuse de thé, et le thé depuis huit heures du soir jusqu'à quatre du matin. Sans hiver, aucune de ces jouissances n'est possible; *tout* le *comfort* exige une température rigoureuse; cela coûte cher d'ailleurs; notre rêveur a donc bien le droit d'exiger que l'hiver paye honnêtement sa dette, comme lui la sienne. Le salon est petit et sert à deux fins. On pourrait plus proprement l'appeler la bibliothèque; c'est là que sont accumulés cinq mille volumes, achetés un à un, vraie conquête de la patience. Un grand feu brille dans la cheminée; sur le plateau sont posées deux tasses et deux soucoupes; car la charitable Électre qu'il nous a fait pressentir embellit le cottage de toute la sorcellerie de ses angéliques sourires. À quoi bon décrire sa beauté? Le lecteur pourrait croire que cette puissance de lumière est purement physique et appartient au domaine du pinceau terrestre. Et puis, n'oublions pas la fiole de laudanum, une vaste carafe, ma foi! car nous sommes trop loin des pharmaciens de Londres pour renouveler fréquemment notre provision; un livre de métaphysique allemande traîne sur la table, qui témoigne des éternelles ambitions intellectuelles du propriétaire. — Paysage de montagnes, retraite silencieuse, luxe ou plutôt bien-être solide, vaste loisir pour la méditation, hiver rigoureux, propre à concentrer les facultés de l'esprit, oui, c'était bien le bonheur ou plutôt les dernières lueurs du bonheur, une intermittence dans la fatalité, un jubilé dans le malheur; car nous voici touchant à l'époque funeste où « il faut dire adieu à cette douce béatitude, adieu pour l'hiver

comme pour l'été, adieu aux sourires et aux rires, adieu à la paix de l'esprit, adieu à l'espérance et aux rêves paisibles, adieu aux consolations bénies du sommeil! » Pendant plus de trois ans, notre rêveur sera comme un exilé, chassé du territoire du bonheur commun, car il est arrivé maintenant à « *une Iliade de calamités, il est arrivé aux tortures de l'opium.* » Sombre époque, vaste réseau de ténèbres, déchiré à intervalles par de riches et accablantes visions :

> C'était comme si un grand peintre eût trempé
> Son pinceau dans la noirceur du tremblement de terre et de l'éclipse.

Ces vers de Shelley, d'un caractère si solennel et si véritablement miltonien, rendent bien la couleur d'un paysage opiacé, s'il est permis de parler ainsi; c'est bien là le ciel morne et l'horizon imperméable qui enveloppent le cerveau asservi par l'opium. L'infini dans l'horreur et dans la mélancolie, et, plus mélancolique que tout, l'impuissance de s'arracher soi-même au supplice!

Avant d'aller plus loin, notre pénitent (nous pourrions de temps en temps l'appeler de ce nom, bien qu'il appartienne, selon toute apparence, à une classe de pénitents toujours prêts à retomber dans leur péché) nous avertit qu'il ne faut pas chercher un ordre très-rigoureux dans cette partie de son livre, un ordre chronologique du moins. Quand il l'écrivit, il était seul à Londres, incapable de bâtir un récit régulier

avec des amas de souvenirs pesants et répugnants, et exilé loin des mains amies qui savaient classer ses papiers et avaient coutume de lui rendre tous les services d'un secrétaire. Il écrit sans précaution, presque sans pudeur désormais, se supposant devant un lecteur indulgent, à quinze ou vingt ans au delà de l'époque présente, et voulant simplement, avant tout, établir un mémoire d'une période désastreuse, il le fait avec tout l'effort dont il est encore capable aujourd'hui, ne sachant trop si plus tard il en trouvera la force ou l'occasion.

Mais pourquoi, lui dira-t-on, ne pas vous être affranchi des horreurs de l'opium, soit en l'abandonnant, soit en diminuant les doses? Il a fait de longs et douloureux efforts pour réduire la quantité; mais ceux qui furent témoins de ces lamentables batailles, de ces agonies successives, furent les premiers à le supplier d'y renoncer. Pourquoi n'avoir pas diminué la dose d'une goutte par jour, ou n'en avoir pas atténué la puissance par une addition d'eau? Il a calculé qu'il lui aurait fallu plusieurs années pour obtenir par ce moyen une victoire incertaine. D'ailleurs tous les amateurs d'opium savent qu'avant de parvenir à un certain degré, on peut toujours réduire la dose sans difficulté, et même avec plaisir, mais que, cette dose une fois dépassée, toute réduction cause des douleurs intenses. Mais pourquoi ne pas consentir à un abattement momentané, de quelques jours? Il n'y a pas d'abattement; ce n'est pas en cela que consiste la douleur. La diminution de l'opium augmente, au contraire, la vi-

talité; le pouls est meilleur; la santé se perfectionne mais il en résulte une effroyable irritation de l'estomac, accompagnée de sueurs abondantes et d'une sensation de malaise général, qui naît du manque d'équilibre entre l'énergie physique et la santé de l'esprit. En effet, il est facile de comprendre que le corps, la partie terrestre de l'homme, que l'opium avait victorieusement pacifiée et réduite à une parfaite soumission, veuille reprendre ses droits, pendant que l'empire de l'esprit, qui jusqu'alors avait été uniquement favorisé, se trouve diminué d'autant. C'est un équilibre rompu qui veut se rétablir, et ne peut plus se rétablir sans crise. Même en ne tenant pas compte de l'irritation de l'estomac et des transpirations excessives, il est facile de se figurer l'angoisse d'un homme nerveux, dont la vitalité serait régulièrement réveillée, et l'esprit inquiet et inactif. Dans cette terrible situation, le malade généralement considère le mal comme préférable à la guérison, et donne tête baissée dans sa destinée.

Le mangeur d'opium avait depuis longtemps interrompu ses études. Quelquefois, à la requête de sa femme et d'une autre dame qui venait prendre le thé avec eux, il consentait à lire à haute voix les poésies de Wordsworth. Par accès, il mordait encore momentanément aux grands poëtes; mais sa vraie vocation, la philosophie, était complétement négligée. La philosophie et les mathématiques réclament une application constante et soutenue, et son esprit reculait maintenant devant ce devoir journalier avec une intime et désolante conscience de sa faiblesse. Un grand ouvrage,

auquel il avait juré de donner toutes ses forces, et dont le titre lui avait été fourni par les *reliquiæ* de Spinosa : *De emendatione humani intellectûs,* restait sur le chantier, inachevé et pendant, avec la tournure désolée de ces grandes bâtisses entreprises par des gouvernements prodigues ou des architectes imprudents. Ce qui devait être, dans la postérité, la preuve de sa force et de son dévouement à la cause de l'humanité, ne servirait donc que de témoignage de sa faiblesse et de sa présomption. Heureusement l'économie politique lui restait encore, comme un amusement. Bien qu'elle doive être considérée comme une science, c'est-à-dire comme un tout organique, cependant quelques-unes de ses parties intégrantes en peuvent être détachées et considérées isolément. Sa femme lui lisait de temps à autre les débats du parlement ou les nouveautés de la librairie en matière d'économie politique; mais pour un littérateur profond et érudit, c'était là une triste nourriture; pour quiconque a manié la logique, ce sont les rogatons de l'esprit humain. Un ami d'Édimbourg cependant lui envoya en 1819 un livre de Ricardo, et avant d'avoir achevé le premier chapitre, se rappelant qu'il avait lui-même prophétisé la venue d'un législateur de cette science, il s'écriait : « Voilà l'homme ! » L'étonnement et la curiosité étaient ressuscités. Mais sa plus grande, sa plus délicieuse surprise était qu'il pût encore s'intéresser à une lecture quelconque. Son admiration pour Ricardo en fut naturellement augmentée. Un si profond ouvrage était-il véritablement né en Angleterre,

au XIXe siècle? Car il supposait que toute pensée était morte en Angleterre. Ricardo avait d'un seul coup trouvé la loi, créé la base; il avait jeté un rayon de lumière dans tout ce ténébreux chaos de matériaux où s'étaient perdus ses devanciers. Notre rêveur tout enflammé, tout rajeuni, réconcilié avec la pensée et le travail, se met à écrire, ou plutôt il dicte à sa compagne. Il lui semblait que l'œil scrutateur de Ricardo avait laissé fuir quelques vérités importantes, dont l'analyse, réduite par les procédés algébriques, pouvait faire la matière d'un intéressant petit volume. De cet effort de malade résultèrent les *Prolégomènes pour tous les systèmes futurs d'économie politique* (1). Il avait fait des arrangements avec un imprimeur de province, demeurant à dix-huit milles de son habitation; on avait même, dans le but de composer l'ouvrage plus vite, engagé un compositeur supplémentaire; le livre avait été annoncé deux fois; mais, hélas! il restait une préface à écrire (la fatigue d'une préface!) et une magnifique dédicace à M. Ricardo; quel labeur pour un cerveau débilité par les délices d'une orgie permanente! O humiliation d'un auteur nerveux, tyrannisé par l'atmosphère intérieure! L'impuissance se dressa, terrible, infranchissable, comme les glaces du pôle; tous les arrangements furent contremandés, le compositeur congédié, et les *Prolégomènes*, honteux, se couchèrent,

(1) Quoi que dise De Quincey sur son impuissance spirituelle, ce livre, ou quelque chose d'analogue ayant trait à Ricardo, a paru postérieurement. Voir le catalogue de ses œuvres complètes.

pour longtemps, à côté de leur frère aîné, le fameux livre suggéré par Spinosa.

Horrible situation! avoir l'esprit fourmillant d'idées, et ne plus pouvoir franchir le pont qui sépare les campagnes imaginaires de la rêverie des moissons positives de l'action! Si celui qui me lit maintenant a connu les nécessités de la production, je n'ai pas besoin de lui décrire le désespoir d'un noble esprit, clairvoyant, habile, luttant contre cette damnation d'un genre si particulier. Abominable enchantement! Tout ce que j'ai dit sur l'amoindrissement de la volonté dans mon étude sur le haschisch est applicable à l'opium. Répondre à des lettres? travail gigantesque, remis d'heure en heure, de jour en jour, de mois en mois. Affaire d'argent? harassante puérilité. L'économie domestique est alors plus négligée que l'économie politique. Si un cerveau débilité par l'opium était tout entier débilité, si, pour me servir d'une ignoble locution, il était totalement abruti, le mal serait évidemment moins grand, ou du moins plus tolérable. Mais un mangeur d'opium ne perd aucune de ses aspirations morales; il voit le devoir, il l'aime; il veut remplir toutes les conditions du possible; mais sa puissance d'exécution n'est plus à la hauteur de sa conception. Exécuter! que dis-je? peut-il même essayer? C'est le poids d'un cauchemar écrasant toute la volonté. Notre malheureux devient alors une espèce de Tantale, ardent à aimer son devoir, impuissant à y courir; un esprit, *un pur esprit,* hélas! condamné à désirer ce qu'il ne peut acquérir; un brave guerrier, insulté dans

ce qu'il a de plus cher et fasciné par une fatalité qui lui ordonne de garder le lit, où il se consume dans une rage impuissante!

Ainsi le châtiment était venu, lent mais terrible. Hélas! ce n'était pas seulement par cette impuissance spirituelle qu'il devait se manifester, mais aussi par des horreurs d'une nature plus cruelle et plus positive. Le premier symptôme qui se fit voir dans l'économie physique du mangeur d'opium est curieux à noter. C'est le point de départ, le germe de toute une série de douleurs. Les enfants sont, en général, doués de la singulière faculté d'apercevoir, ou plutôt de créer, sur la toile féconde des ténèbres, tout un monde de visions bizarres. Cette faculté, chez les uns, agit parfois sans leur volonté. Mais quelques autres ont la puissance de les évoquer ou de les congédier à leur gré. Par un cas semblable, notre narrateur s'aperçut qu'il redevenait enfant. Déjà, vers le milieu de 1817, cette dangereuse faculté le tourmentait cruellement. Couché, mais éveillé, des processions funèbres et magnifiques défilaient devant ses yeux; d'interminables bâtiments se dressaient, d'un caractère antique et solennel. Mais les rêves du sommeil participèrent bientôt des rêves de la veille, et tout ce que son œil évoquait dans les ténèbres se produisit dans son sommeil avec une splendeur inquiétante, insupportable. Midas changeait en or tout ce qu'il touchait, et se sentait martyrisé par cet ironique privilége. De même le mangeur d'opium transformait en réalités inévitables tous les objets de ses rêveries. Toute cette fantasma-

gorie, si belle et si poétique qu'elle fût en apparence, était accompagnée d'une angoisse profonde et d'une noire mélancolie. Il lui semblait, chaque nuit, qu'il descendait indéfiniment dans des abîmes sans lumière, au delà de toute profondeur connue, sans espérance de pouvoir remonter. Et, même après le réveil, persistait une tristesse, une désespérance voisine de l'anéantissement. Phénomène analogue à quelques-uns de ceux qui se produisent dans l'ivresse du haschisch, le sentiment de l'espace et, plus tard, le sentiment de la durée furent singulièrement affectés. Monuments et paysages prirent des formes trop vastes pour ne pas être une douleur pour l'œil humain. L'espace s'enfla, pour ainsi dire, à l'infini. Mais l'expansion du temps devint une angoisse encore plus vive; les sentiments et les idées qui remplissaient la durée d'une nuit représentaient pour lui la valeur d'un siècle. En outre les plus vulgaires événements de l'enfance, des scènes depuis longtemps oubliées, se reproduisirent dans son cerveau, vivants d'une vie nouvelle. Éveillé, il ne s'en serait peut-être pas souvenu; mais dans le sommeil, il les *reconnaissait* immédiatement. De même que l'homme qui se noie revoit, dans la minute suprême de l'agonie, toute sa vie comme dans un miroir; de même que le damné lit, en une seconde, le terrible compte rendu de toutes ses pensées terrestres; de même que les étoiles voilées par la lumière du jour reparaissent avec la nuit, de même aussi toutes les inscriptions gravées sur la mémoire inconsciente reparurent comme par l'effet d'une encre sympathique.

L'auteur *illustre* les principales caractéristiques de ses rêves par quelques échantillons d'une nature étrange et redoutable ; un, entre autres, où par la *logique* particulière qui gouverne les événements du sommeil, deux éléments historiques très-distants se juxtaposent dans son cerveau de la manière la plus bizarre. Ainsi, dans l'esprit enfantin d'un campagnard, une tragédie devient parfois le dénouement de la comédie qui a ouvert le spectacle :

« Dans ma jeunesse, et même depuis, j'ai toujours été un grand liseur de Tite-Live ; il a toujours fait un de mes plus chers délassements ; j'avoue que je le préfère, pour la matière et pour le style, à tout autre historien romain, et j'ai senti toute l'effrayante et solennelle sonorité, toute l'énergique représentation de la majesté du peuple romain dans ces deux mots qui reviennent si souvent à travers les récits de Tite-Live : *Consul Romanus*, particulièrement quand le consul se présente avec son caractère militaire. Je veux dire que les mots : roi, sultan, régent, ou tous autres titres appartenant aux hommes qui personnifient en eux la majesté d'un grand peuple, n'avaient pas puissance pour m'inspirer le même respect. Bien que je ne sois pas un grand liseur de choses historiques, je m'étais également familiarisé, d'une manière minutieuse et critique, avec une certaine période de l'histoire d'Angleterre, la période de la guerre du Parlement, qui m'avait attiré par la grandeur morale de ceux qui y ont figuré et par les nombreux mémoires intéressants qui ont survécu à ces époques troublées. Ces deux

parties de mes lectures de loisir, ayant souvent fourni matière à mes réflexions, fournissaient maintenant une pâture à mes rêves. Il m'est arrivé souvent de voir, pendant que j'étais éveillé, une sorte de répétition de théâtre, se peignant plus tard sur les ténèbres complaisantes, — une foule de dames, — peut-être une fête et des danses. Et j'entendais qu'on disait, ou je me disais à moi-même : « Ce sont les femmes et les filles de ceux qui s'assemblaient dans la paix, qui s'asseyaient aux mêmes tables, et qui étaient alliés par le mariage ou par le sang; et cependant, depuis un certain jour d'août 1642, ils ne se sont plus jamais souri et ne se sont désormais rencontrés que sur les champs de bataille; et à Marston-Moor, à Newbury ou à Naseby, ils ont tranché tous les liens de l'amour avec le sabre cruel, et ils ont effacé avec le sang le souvenir des amitiés anciennes. » Les dames dansaient, et elles semblaient aussi séduisantes qu'à la cour de Georges IV. Cependant je savais, même dans mon rêve, qu'elles étaient dans le tombeau depuis près de deux siècles. Mais toute cette pompe devait se dissoudre soudainement; à un claquement de mains, se faisaient entendre ces mots dont le son me remuait le cœur : *Consul Romanus!* et immédiatement arrivait, balayant tout devant lui, magnifique dans son manteau de campagne, Paul-Émile ou Marius, entouré d'une compagnie de centurions, faisant hisser la tunique rouge au bout d'une lance, et suivi de l'effrayant hourra des légions romaines. »

D'étonnantes et monstrueuses architectures se dres-

saient dans son cerveau, semblables à ces constructions mouvantes que l'œil du poëte aperçoit dans les nuages colorés par le soleil couchant. Mais bientôt à ces rêves de terrasses, de tours, de remparts, montant à des hauteurs inconnues et s'enfonçant dans d'immenses profondeurs, succédèrent des lacs et de vastes étendues d'eau. L'eau devint l'élément obsédant. Nous avons déjà noté, dans notre travail sur le haschisch, cette étonnante prédilection du cerveau pour l'élément liquide et pour ses mystérieuses séductions. Ne dirait-on pas qu'il y a une singulière parenté entre ces deux excitants, du moins dans leurs effets sur l'imagination, ou, si l'on préfère cette explication, que le cerveau humain, sous l'empire d'un excitant, s'éprend plus volontiers de certaines images? Les eaux changèrent bientôt de caractère, et les lacs transparents, brillants comme des miroirs, devinrent des mers et des océans. Et puis une métamorphose nouvelle fit de ces eaux magnifiques, inquiétantes seulement par leur fréquence et par leur étendue, un affreux tourment. Notre auteur avait trop aimé la foule, s'était trop délicieusement plongé dans les mers de la multitude, pour que la face humaine ne prît pas dans ses rêves une part despotique. Et alors se manifesta ce qu'il a déjà appelé, je crois, *la tyrannie de la face humaine.* « Alors sur les eaux mouvantes de l'Océan commença à se montrer le visage de l'homme; la mer m'apparut pavée d'innombrables têtes tournées vers le ciel; des visages furieux, suppliants, désespérés, se mirent à danser à la surface, par milliers, par myriades,

par générations, par siècles; mon agitation devint infinie, et mon esprit bondit et roula comme les lames de l'Océan.»

Le lecteur a déjà remarqué que depuis longtemps l'homme n'évoque plus les images, mais que les images s'offrent à lui, spontanément, despotiquement. Il ne peut pas les congédier; car la volonté n'a plus de force et ne gouverne plus les facultés. La mémoire poétique, jadis source infinie de jouissances, est devenue un arsenal inépuisable d'instruments de supplices.

En 1818, le Malais dont nous avons parlé le tourmentait cruellement; c'était un visiteur insupportable. Comme l'espace, comme le temps, le Malais s'était multiplié. Le Malais était devenu l'Asie elle-même; l'Asie antique, solennelle, monstrueuse et compliquée comme ses temples et ses religions; où tout, depuis les aspects les plus ordinaires de la vie jusqu'aux souvenirs classiques et grandioses qu'elle comporte, est fait pour confondre et stupéfier l'esprit d'un Européen. Et ce n'était pas seulement la Chine, bizarre et artificielle, prodigieuse et vieillotte comme un conte de fées, qui opprimait son cerveau. Cette image appelait naturellement l'image voisine de l'Inde, si mystérieuse et si inquiétante pour un esprit de l'Occident; et puis la Chine et l'Inde formaient bientôt avec l'Égypte une triade menaçante, un cauchemar complexe, aux angoisses variées. Bref, le Malais avait évoqué tout l'immense et fabuleux Orient. Les pages suivantes sont trop belles pour que je les abrége :

«J'étais chaque nuit transporté par cet homme au

milieu de tableaux asiatiques. Je ne sais si d'autres personnes partagent mes sentiments en ce point; mais j'ai souvent pensé que, si j'étais forcé de quitter l'Angleterre et de vivre en Chine, parmi les modes, les manières et les décors de la vie chinoise, je deviendrais fou. Les causes de mon horreur sont profondes, et quelques-unes doivent être communes à d'autres hommes. L'Asie méridionale est en général un siége d'images terribles et de redoutables associations d'idées; seulement, comme berceau du genre humain, elle doit exhaler je ne sais quelle vague sensation d'effroi et de respect. Mais il existe d'autres raisons. Aucun homme ne prétendra que les étranges, barbares et capricieuses superstitions de l'Afrique, ou des tribus sauvages de toute autre contrée, puissent l'affecter de la même manière que les vieilles, monumentales, cruelles et compliquées religions de l'Indoustan. L'antiquité des choses de l'Asie, de ses institutions, de ses annales, des modes de sa foi, a pour moi quelque chose de si frappant, la vieillesse de la race et des noms, quelque chose de si dominateur, qu'elle suffit pour annihiler la jeunesse de l'individu. Un jeune Chinois m'apparaît comme un homme antédiluvien renouvelé. Les Anglais eux-mêmes, bien qu'ils n'aient pas été nourris dans la connaissance de pareilles institutions, ne peuvent s'empêcher de frissonner devant la mystique sublimité de ces castes, qui ont suivi chacune un cours à part, et ont refusé de mêler leurs eaux pendant des périodes de temps immémoriales. Aucun homme ne peut ne pas être pénétré de respect par les

noms du Gange et de l'Euphrate. Ce qui ajoute beaucoup à de tels sentiments, c'est que l'Asie méridionale est et a été, depuis des milliers d'années, la partie de la terre la plus fourmillante de la vie humaine, la grande *officina gentium*. L'homme, dans ces contrées, pousse comme l'herbe. Les vastes empires, dans lesquels a toujours été moulée la population énorme de l'Asie, ajoutent une grandeur de plus aux sentiments que comportent les images et les noms orientaux. En Chine surtout, négligeant ce qu'elle a de commun avec le reste de l'Asie méridionale, je suis terrifié par les modes de la vie, par les usages, par une répugnance absolue, par une barrière de sentiments qui nous séparent d'elle et qui sont trop profonds pour être analysés. Je trouverais plus commode de vivre avec des lunatiques ou avec des brutes. Il faut que le lecteur entre dans toutes ces idées et dans bien d'autres encore, que je ne puis dire ou que je n'ai pas le temps d'exprimer, pour comprendre toute l'horreur qu'imprimaient dans mon esprit ces rêves d'imagerie orientale et de tortures mythologiques.

« Sous les deux conditions connexes de chaleur tropicale et de lumière verticale, je ramassais toutes les créatures, oiseaux, bêtes, reptiles, arbres et plantes, usages et spectacles, que l'on trouve communément dans toute la région des tropiques, et je les jetais pêle-mêle en Chine ou dans l'Indoustan. Par un sentiment analogue, je m'emparais de l'Égypte et de tous ses dieux, et les faisais entrer sous la même loi. Des singes, des perroquets, des kakatoès me regar-

daient fixement, me huaient, me faisaient la grimace, ou jacassaient sur mon compte. Je me sauvais dans des pagodes, et j'étais, pendant des siècles, fixé au sommet, ou enfermé dans des chambres secrètes. J'étais l'idole; j'étais le prêtre; j'étais adoré; j'étais sacrifié. Je fuyais la colère de Brahma à travers toutes les forêts de l'Asie; Vishnû me haïssait; Siva me tendait une embûche. Je tombais soudainement chez Isis et Osiris; j'avais fait quelque chose, disait-on, j'avais commis un crime qui faisait frémir l'ibis et le crocodile. J'étais enseveli, pendant un millier d'années, dans des bières de pierre, avec des momies et des sphinx, dans les cellules étroites au cœur des éternelles pyramides. J'étais baisé par des crocodiles aux baisers cancéreux; et je gisais, confondu avec une foule de choses inexprimables et visqueuses, parmi les boues et les roseaux du Nil.

«Je donne ainsi au lecteur un léger extrait de mes rêves orientaux, dont le monstrueux théâtre me remplissait toujours d'une telle stupéfaction que l'horreur elle-même y semblait pendant quelque temps absorbée. Mais tôt ou tard se produisait un reflux de sentiments où l'étonnement à son tour était englouti, et qui me livrait non pas tant à la terreur qu'à une sorte de haine et d'abomination pour tout ce que je voyais. Sur chaque être, sur chaque forme, sur chaque menace, punition, incarcération ténébreuse, planait un sentiment d'éternité et d'infini qui me causait l'angoisse et l'oppression de la folie. Ce n'était que dans ces rêves-là, sauf une ou deux légères exceptions,

qu'entraient les circonstances de l'horreur physique. Mes terreurs jusqu'alors n'avaient été que morales et spirituelles. Mais ici les agents principaux étaient de hideux oiseaux, des serpents ou des crocodiles, principalement ces derniers. Le crocodile maudit devint pour moi l'objet de plus d'horreur que presque tous les autres. J'étais forcé de vivre avec lui, hélas! (c'était toujours ainsi dans mes rêves) pendant des siècles. Je m'échappais quelquefois, et je me trouvais dans des maisons chinoises meublées de tables en roseau. Tous les pieds des tables et des canapés semblaient doués de vie; l'abominable tête du crocodile, avec ses petits yeux obliques, me regardait partout, de tous les côtés, multipliée par des répétitions innombrables; et je restais là, plein d'horreur et fasciné. Et ce hideux reptile hantait si souvent mon sommeil que, bien des fois, le même rêve a été interrompu de la même façon; j'entendais de douces voix qui me parlaient (j'entends tout, même quand je suis assoupi), et immédiatement je m'éveillais. Il était grand jour, plein midi, et mes enfants se tenaient debout, la main dans la main, à côté de mon lit; ils venaient me montrer leurs souliers de couleur, leurs habits neufs, me faire admirer leur toilette avant d'aller à la promenade. J'affirme que la transition du maudit crocodile et des autres monstres et inexprimables avortons de mes rêves à ces innocentes créatures, à cette simple enfance *humaine,* était si terrible, que, dans la puissante et soudaine révulsion de mon esprit, je pleurais, sans pouvoir m'en empêcher, en baisant leurs visages.»

Le lecteur attend peut-être, dans cette galerie d'impressions anciennes répercutées sur le sommeil, la figure mélancolique de la pauvre Ann. A son tour, la voici.

L'auteur a remarqué que la mort de ceux qui nous sont chers, et généralement la contemplation de la mort, affecte bien plus notre âme pendant l'été que dans les autres saisons de l'année. Le ciel y paraît plus élevé, plus lointain, plus infini. Les nuages, par lesquels l'œil apprécie la distance du pavillon céleste, y sont plus volumineux et accumulés par masses plus vastes et plus solides; la lumière et les spectacles du soleil à son déclin sont plus en accord avec le caractère de l'infini. Mais la principale raison, c'est que la prodigalité exubérante de la vie estivale fait un contraste plus violent avec la stérilité glacée du tombeau. D'ailleurs, deux idées qui sont en rapport d'antagonisme s'appellent réciproquement, et l'une suggère l'autre. Aussi l'auteur nous avoue que, dans les interminables journées d'été, il lui est difficile de ne pas penser à la mort; et l'idée de la mort d'une personne connue ou chérie assiége son esprit plus obstinément pendant la saison splendide. Il lui sembla, un jour, qu'il était debout à la porte de son cottage; c'était (dans son rêve) un dimanche matin du mois de mai, un dimanche de Pâques, ce qui ne contredit en rien l'almanach des rêves. Devant lui s'étendait le paysage connu, mais agrandi, mais solennisé par la magie du sommeil. Les montagnes étaient plus élevées que les Alpes, et les prairies et les bois, situés à leurs pieds,

infiniment plus étendus; les haies, parées de roses blanches. Comme c'était de fort grand matin, aucune créature vivante ne se faisait voir, excepté des bestiaux qui se reposaient dans le cimetière sur des tombes verdoyantes, et particulièrement autour de la sépulture d'un enfant qu'il avait tendrement chéri (cet enfant avait été réellement enseveli ce même été; et un matin, avant le lever du soleil, l'auteur avait réellement vu ces animaux se reposer auprès de cette tombe). Il se dit alors: « Il y a encore assez longtemps à attendre avant le lever du soleil; c'est aujourd'hui dimanche de Pâques; c'est le jour où l'on célèbre les premiers fruits de la résurrection. J'irai me promener dehors; j'oublierai aujourd'hui mes vieilles peines; l'air est frais et calme; les montagnes sont hautes et s'étendent au loin vers le ciel; les clairières de la forêt sont aussi paisibles que le cimetière; la rosée lavera la fièvre de mon front, et ainsi je cesserai enfin d'être malheureux. » Et il allait ouvrir la porte du jardin, quand le paysage, à gauche, se transforma. C'était bien toujours un dimanche de Pâques, de grand matin; mais le décor était devenu oriental. Les coupoles et les dômes d'une grande cité dentelaient vaguement l'horizon (peut-être était-ce le souvenir de quelque image d'une Bible contemplée dans l'enfance). Non loin de lui, sur une pierre, et ombragée par des palmiers de Judée, une femme était assise. C'était Ann!

« Elle tint ses yeux fixés sur moi avec un regard intense, et je lui dis, à la longue: « Je vous ai donc

enfin retrouvée! » J'attendais; mais elle ne me répondit pas un mot. Son visage était le même que quand je le vis pour la dernière fois, et pourtant, combien il était différent! Dix-sept ans auparavant, quand la lueur du réverbère tombait sur son visage, quand pour la dernière fois je baisai ses lèvres (tes lèvres, Ann! qui pour moi ne portaient aucune souillure), ses yeux ruisselaient de larmes; mais ses larmes étaient maintenant séchées; elle semblait plus belle qu'elle n'était à cette époque, mais d'ailleurs en tous points la même, et elle n'avait pas vieilli. Ses regards étaient tranquilles, mais doués d'une singulière solennité d'expression, et je la contemplais alors avec une espèce de crainte. Tout à coup, sa physionomie s'obscurcit; me tournant du côté des montagnes, j'aperçus des vapeurs qui roulaient entre nous deux; en un instant tout s'était évanoui; d'épaisses ténèbres arrivèrent; et en un clin d'œil je me trouvai loin, bien loin des montagnes, me promenant avec Ann à la lueur des réverbères d'Oxford-street, juste comme nous nous promenions dix-sept ans auparavant, quand nous étions, elle et moi, deux enfants. »

L'auteur cite encore un spécimen de ses conceptions morbides, et ce dernier rêve (qui date de 1820) est d'autant plus terrible qu'il est plus vague, d'une nature plus insaisissable, et que, tout pénétré qu'il soit d'un sentiment poignant, il se présente dans le décor mouvant, élastique, de l'indéfini. Je désespère de rendre convenablement la magie du style anglais :

« Le rêve commençait par une musique que j'en-

tends souvent dans mes rêves, une musique préparatoire, propre à réveiller l'esprit et à le tenir en suspens; une musique semblable à l'ouverture du service du couronnement, et qui, comme celle-ci, donnait l'impression d'une vaste marche, d'une défilade infinie de cavalerie et d'un piétinement d'armées innombrables. Le matin d'un jour solennel était arrivé, — d'un jour de crise et d'espérance finale pour la nature humaine, subissant alors quelque mystérieuse éclipse et travaillée par quelque angoisse redoutable. Quelque part, je ne sais pas où, — d'une manière ou d'une autre, je ne savais pas comment, — par n'importe quels êtres, je ne les connaissais pas, — une bataille, une lutte était livrée, — une agonie était subie, — qui se développait comme un grand drame ou un morceau de musique; — et la sympathie que j'en ressentais me devenait un supplice à cause de mon incertitude du lieu, de la cause, de la nature et du résultat possible de l'affaire. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les rêves, où nécessairement nous faisons de nous-mêmes le centre de tout mouvement, j'avais le pouvoir, et cependant je n'avais pas le pouvoir de la décider; j'avais la puissance, pourvu que je pusse me hausser jusqu'à vouloir, et néanmoins, je n'avais pas cette puissance, à cause que j'étais accablé sous le poids de vingt Atlantiques ou sous l'oppression d'un crime inexpiable. *Plus profondément que jamais n'est descendu le plomb de la sonde,* je gisais immobile, inerte. Alors, comme un chœur, la passion prenait un son plus profond. Un très-grand intérêt était en jeu, une cause plus

10.

importante que jamais n'en plaida l'épée ou n'en proclama la trompette. Puis arrivaient de soudaines alarmes; çà et là des pas précipités; des épouvantes de fugitifs innombrables. Je ne savais pas s'ils venaient de la bonne cause ou de la mauvaise : — ténèbres et lumières; — tempêtes et faces humaines; — et à la fin, avec le sentiment que tout était perdu, paraissaient des formes de femmes, des visages que j'aurais voulu reconnaître, au prix du monde entier, et que je ne pouvais entrevoir qu'un seul instant; — et puis des mains crispées, des séparations à déchirer le cœur; — et puis des adieux éternels! et avec un soupir comme celui que soupirèrent les cavernes de l'enfer, quand la mère incestueuse proféra le nom abhorré de la Mort, le son était répercuté : Adieux éternels! et puis, et puis encore, d'écho en écho, répercuté : — Adieux éternels!

« Et je m'éveillais avec des convulsions, et je criais à haute voix : Non! je ne veux plus dormir! »

V

UN FAUX DÉNOUEMENT.

De Quincey a singulièrement écourté la fin de son livre, tel du moins qu'il parut primitivement. Je me rappelle que la première fois que je le lus, il y a de cela bien des années (et je ne connaissais pas la deuxième partie, *Suspiria de profundis,* qui d'ailleurs n'avait pas paru), je me disais de temps à autre : Quel peut être le dénouement d'un pareil livre? La mort? la folie? Mais l'auteur, parlant sans cesse en son nom personnel, est resté évidemment dans un état de santé qui, s'il n'est pas tout à fait normal et excellent, lui permet néanmoins de se livrer à un travail littéraire.

Ce qui me paraissait le plus probable, c'était le *statu quo;* c'était qu'il s'accoutumât à ses douleurs, qu'il prît son parti sur les effets redoutables de sa bizarre hygiène; et enfin je me disais : Robinson peut à la fin sortir de son île; un navire peut aborder à un rivage, si inconnu qu'il soit, et en ramener l'exilé solitaire; mais quel homme peut sortir de l'empire de l'opium ? Ainsi, continuais-je en moi-même, ce livre singulier, confession véridique ou pure conception de l'esprit (cette dernière hypothèse étant tout à fait improbable à cause de l'atmosphère de vérité qui plane sur tout l'ensemble, et de l'accent inimitable de sincérité qui accompagne chaque détail), est un livre sans dénouement. Il y a évidemment des livres, comme des aventures, sans dénouement. Il y a des situations éternelles; et tout ce qui a rapport à l'irrémédiable, à l'irréparable, rentre dans cette catégorie. Cependant je me souvenais que le *mangeur d'opium* avait annoncé quelque part, au commencement, qu'il avait réussi finalement *à dénouer, anneau par anneau, la chaîne maudite qui liait tout son être.* Donc le dénouement était pour moi tout à fait inattendu, et j'avouerai franchement que, quand je le connus, malgré tout son appareil de minutieuse vraisemblance, je m'en défiai instinctivement. J'ignore si le lecteur partagera mon impression à cet égard; mais je dirai que la manière subtile, ingénieuse, par laquelle l'infortuné sort du labyrinthe enchanté où il s'est perdu par sa faute, me parut une invention en faveur d'un certain *cant* britannique, un sacrifice où la vérité était immolée en

l'honneur de la pudeur et des préjugés publics. Rappelez-vous combien de précautions il a prises avant de commencer le récit de son *Iliade de maux*, et avec quel soin il a établi le droit de faire des *confessions*, même *profitables*. Tel peuple veut des dénouements *moraux*, et tel autre des dénouements *consolants*. Ainsi les femmes, par exemple, ne veulent pas que les méchants soient récompensés. Que dirait le public de nos théâtres, s'il ne trouvait pas, à la fin du cinquième acte, la catastrophe voulue par la justice, qui rétablit l'équilibre normal, ou plutôt utopique, entre toutes les parties, — cette catastrophe équitable attendue impatiemment pendant quatre longs actes? Bref, je crois que le public n'aime pas les *impénitents*, et qu'il les considère volontiers comme des *insolents*. De Quincey a peut-être pensé de même, et il s'est mis en règle. Si ces pages, écrites plus tôt, étaient par hasard tombées sous ses yeux, j'imagine qu'il aurait daigné complaisamment sourire de ma défiance précoce et motivée; en tout cas, je m'appuie sur son texte, si sincère en toute autre occasion et si pénétrant, et je pourrais déjà annoncer ici une certaine *troisième prostration devant la noire idole* (ce qui implique une deuxième) dont nous aurons à parler plus tard.

Quoi qu'il en soit, voici ce dénouement. Depuis longtemps, l'opium ne faisait plus sentir son empire par des enchantements, mais par des tortures, et ces tortures (ce qui est parfaitement croyable et en accord avec toutes les expériences relatives à la difficulté de rompre de vieilles habitudes, de quelque nature

qu'elles soient) avaient commencé avec les premiers efforts pour se débarrasser de ce tyran journalier. Entre deux agonies, l'une venant de l'usage continué, l'autre de l'hygiène interrompue, l'auteur préféra, nous dit-il, celle qui impliquait une chance de délivrance. «Combien prenais-je d'opium à cette époque, je ne saurais le dire; car l'opium dont j'usais avait été acheté par un mien ami, qui plus tard ne voulut pas être remboursé; de sorte que je ne peux pas déterminer quelle quantité j'absorbai dans l'espace d'une année. Je crois néanmoins que j'en prenais très-irrégulièrement, et que je variais la dose de cinquante ou soixante grains à cent cinquante par jour. Mon premier soin fut de la réduire à quarante, à trente, et enfin, aussi souvent que je le pouvais, à douze grains.» Il ajoute que parmi différents spécifiques dont il essaya, le seul dont il tira profit fut la teinture ammoniacale de valériane. Mais à quoi bon (c'est lui qui parle) continuer ce récit de la convalescence et de la guérison? Le but du livre était de montrer le merveilleux pouvoir de l'opium soit pour le plaisir, soit pour la douleur; le livre est donc fini. La morale du récit s'adresse seulement aux mangeurs d'opium. Qu'ils apprennent à trembler, et qu'ils sachent, par cet exemple extraordinaire, que l'on peut, après dix-sept années d'usage et huit années d'abus de l'opium, renoncer à cette substance. Puissent-ils, ajoute-t-il, développer plus d'énergie dans leurs efforts et atteindre finalement le même succès!

« Jérémie Taylor conjecture qu'il est peut-être aussi

douloureux de naître que de mourir. Je crois cela fort probable; et durant la longue période consacrée à la diminution de l'opium, j'éprouvai toutes les tortures d'un homme qui passe d'un mode d'existence à un autre. Le résultat ne fut pas la mort, mais une sorte de renaissance physique... Il me reste encore comme un souvenir de mon premier état; mes rêves ne sont pas parfaitement calmes; la redoutable turgescence et l'agitation de la tempête ne sont pas entièrement apaisées; les légions dont mes songes étaient peuplés se retirent, mais ne sont pas toutes parties; mon sommeil est tumultueux, et, pareil aux portes du Paradis quand nos premiers parents se retournèrent pour les contempler, il est toujours, comme dit le vers effrayant de Milton :

> Encombré de faces menaçantes et de bras flamboyants.»

L'appendice (qui date de 1822) est destiné à corroborer plus minutieusement la vraisemblance de ce dénouement, à lui donner pour ainsi dire une rigoureuse physionomie médicale. Être descendu d'une dose de huit mille gouttes à une dose modérée variant de trois cents à cent soixante était certainement un assez magnifique triomphe. Mais l'effort qui restait à faire demandait encore plus d'énergie que l'auteur ne s'y attendait, et la nécessité de cet effort devint de plus en plus manifeste. Il s'aperçut particulièrement d'un certain endurcissement, d'un manque de sensibilité dans l'estomac, qui semblait présager quelque

affection squirreuse. Le médecin affirma que la continuation de l'usage de l'opium, quoique en doses réduites, pouvait amener un pareil résultat. Dès lors, serment d'abjurer l'opium, de l'abjurer absolument. Le récit de ses efforts, de ses hésitations, des douleurs physiques résultant des premières victoires de la volonté, est vraiment intéressant. Il y a des diminutions progressives; deux fois il arrive à zéro; puis ce sont des rechutes, rechutes où il compense largement les abstinences précédentes. En somme, l'expérience des six premières semaines donna pour résultat une effroyable irritabilité dans tout le système, particulièrement dans l'estomac, qui parfois revenait à un état de vitalité normale, et d'autres fois souffrait étrangement; une agitation qui ne cessait ni jour ni nuit; un sommeil (quel sommeil!) de trois heures au plus sur vingt-quatre, et si léger qu'il entendait les plus petits bruits autour de lui; la mâchoire inférieure constamment enflée; des ulcérations de la bouche et, parmi d'autres symptômes plus ou moins déplorables, de violents éternuements, qui, d'ailleurs, ont toujours accompagné ses tentatives de rébellion contre l'opium (cette espèce nouvelle d'infirmité durait quelquefois deux heures et revenait deux ou trois fois par jour); de plus, une sensation de froid, et enfin un rhume effroyable, ce qui ne s'était jamais produit sous l'empire de l'opium. Par l'usage des amers, il est parvenu à ramener l'estomac à l'état normal, c'est-à-dire à perdre, comme les autres hommes, la conscience des opérations de la digestion. Le quarante-deuxième jour,

tous ces symptômes alarmants disparurent enfin pour faire place à d'autres; mais il ne sait si ceux-là sont des conséquences de l'ancien abus ou de la suppression de l'opium. Ainsi la transpiration abondante qui, même vers la Noël, accompagnait toute réduction journalière de la dose, avait, dans la saison la plus chaude de l'année, complétement cessé. Mais d'autres souffrances physiques peuvent être attribuées à la température pluvieuse de juillet dans la partie de l'Angleterre où était située son habitation.

L'auteur pousse le soin (toujours pour venir en aide aux infortunés qui pourraient se trouver dans le même cas que lui) jusqu'à nous donner un tableau synoptique, dates et quantités en regard, des cinq premières semaines pendant lesquelles il commença à mener à bien sa glorieuse tentative. On y voit de terribles rechutes, comme de zéro à 200, 300, 350. Mais peut-être bien la descente fut-elle trop rapide, mal graduée, donnant ainsi naissance à des souffrances superflues, lesquelles le contraignaient quelquefois à chercher un secours dans la source même du mal.

Ce qui m'a toujours confirmé dans l'idée que ce dénouement était *artificiel*, au moins en partie, c'est un certain ton de raillerie, de badinage et même de persiflage qui règne dans plusieurs endroits de cet appendice. Enfin, pour bien montrer qu'il ne donne pas à son misérable corps cette fanatique attention des valétudinaires, qui passent leur temps à s'observer eux-mêmes, l'auteur appelle sur ce corps, sur cette méprisable « guenille », ne fût-ce que pour la punir

de l'avoir tant tourmenté, les traitements déshonorants que la loi inflige aux pires malfaiteurs; et si les médecins de Londres croient que la science peut tirer quelque bénéfice de l'analyse du corps d'un mangeur d'opium aussi obstiné qu'il le fut, il leur lègue bien volontiers le sien. Certaines personnes riches de Rome commettaient l'imprudence, après avoir fait un legs au prince, de *s'obstiner à vivre,* comme dit plaisamment Suétone, et le César, qui avait bien voulu accepter le legs, se trouvait gravement offensé par ces existences indiscrètement prolongées. Mais le *mangeur d'opium* ne redoute pas de la part des médecins de choquantes marques d'impatience. Il sait qu'on ne peut attendre d'eux que des sentiments analogues aux siens, c'est-à-dire répondant à ce pur amour de la science qui le pousse lui-même à leur faire ce don funèbre de sa précieuse dépouille. Puisse ce legs n'être remis que dans un temps infiniment reculé; puisse ce pénétrant écrivain, ce malade charmant jusque dans ses moqueries, nous être conservé plus longtemps encore que le fragile Voltaire, qui mit, comme on a dit, quatre-vingt-quatre ans à mourir[1]!

[1] Pendant que nous écrivions ces lignes, la nouvelle de la mort de Thomas de Quincey est arrivée à Paris. Nous formions ainsi des vœux pour la continuation de cette destinée glorieuse, qui se trouvait coupée brusquement. Le digne émule et ami de Wordsworth, de Coleridge, de Southey, de Charles Lamb, de Hazlitt et de Wilson, laisse des ouvrages nombreux, dont les principaux sont : *Confessions of an english opium-eater; Suspiria de profundis; the Cæsars; Literary reminiscence; Essays on the poets; Autobiographic sketches; Memorials : the Note book; Theological essays : Letters to a young man : Classic records*

reviewed or deciphered; Speculations, literary and philosophic, with german tales and other narrative papers; Klosterheim, or the masque; Logic of political economy (1844); Essays sceptical and antisceptical on problems neglected or misconceived, etc... Il laisse non-seulement la réputation d'un des esprits les plus originaux, les plus vraiment humoristiques de la vieille Angleterre, mais aussi celle d'un des caractères les plus affables, les plus charitables qui aient honoré l'histoire des lettres, tel enfin qu'il l'a dépeint naïvement dans les *Suspiria de profundis*, dont nous allons entreprendre l'analyse, et dont le titre emprunte à cette circonstance douloureuse un accent doublement mélancolique. M. de Quincey est mort à Edimbourg, âgé de soixante-quinze ans.

J'ai sous les yeux un article nécrologique, daté du 17 décembre 1859, qui peut fournir matière à quelques tristes réflexions. D'un bout du monde à l'autre la grande folie de la morale usurpe dans toutes les discussions littéraires la place de la pure littérature. Les Pontmartin et autres sermonnaires de salons encombrent les journaux américains et anglais aussi bien que les nôtres. Déjà, à propos des étranges oraisons funèbres qui suivirent la mort d'Edgar Poe, j'ai eu occasion d'observer que le champ mortuaire de la littérature est moins respecté que le cimetière commun, où un règlement de police protége les tombes contre les outrages *innocents* des animaux.

Je veux que le lecteur impartial soit juge. Que le *mangeur d'opium* n'ait jamais rendu *à l'humanité de services positifs*, que nous importe? Si son livre est *beau*, nous lui devons de la gratitude. Buffon, qui dans une pareille question n'est pas suspect, ne pensait-il pas qu'un tour de phrase heureux, une nouvelle manière de bien dire, avaient pour l'homme vraiment spirituel une utilité plus grande que les découvertes de la science; en d'autres termes, que le Beau est plus noble que le Vrai?

Que de Quincey se soit montré quelquefois singulièrement sévère pour ses amis, quel auteur, connaissant l'ardeur de la passion littéraire, aurait le droit de s'en étonner? Il se maltraitait cruellement lui-même; et, d'ailleurs, comme il l'a dit quelque part, et comme avant lui l'avait dit Coleridge, *la malice ne vient pas toujours du cœur : il y a une malice de l'intelligence et de l'imagination.*

Mais voici le chef-d'œuvre de la critique. De Quincey avait dans sa jeunesse fait don à Coleridge d'une partie considérable de son patrimoine : «Sans doute ceci est noble et louable, *quoique imprudent*, dit le biographe anglais; mais on doit se souvenir qu'il vint un temps où, victime de son opium, sa santé étant délabrée et ses affaires fort

dérangées, il consentit parfaitement à accepter la charité de ses amis.» Si nous traduisons bien, cela veut dire qu'il ne faut lui savoir aucun gré de sa générosité, puisque plus tard il a usé de celle des autres. Le Génie ne trouve pas de pareils traits. Il faut, pour s'élever jusque-là, être doué de l'esprit envieux et quinteux du critique moral. — C. B.

VI

LE GÉNIE ENFANT.

Les *Confessions* datent de 1822, et les *Suspiria,* qui font leur suite et qui les complètent, ont été écrits en 1845. Aussi le ton en est-il, sinon tout à fait différent, du moins plus grave, plus triste, plus résigné. En parcourant mainte et mainte fois ces pages singulières, je ne pouvais m'empêcher de rêver aux différentes métaphores dont se servent les poëtes pour peindre l'homme revenu des batailles de la vie; c'est le vieux marin au dos voûté, au visage couturé d'un lacis inextricable de rides, qui réchauffe à son foyer une héroïque carcasse échappée à mille aventures; c'est le

voyageur qui se retourne le soir vers les campagnes franchies le matin, et qui se souvient, avec attendrissement et tristesse, des mille fantaisies dont était possédé son cerveau pendant qu'il traversait ces contrées, maintenant vaporisées en horizons. C'est ce que d'une manière générale j'appellerais volontiers le ton du *revenant;* accent, non pas surnaturel, mais presque étranger à l'humanité, moitié terrestre et moitié extra-terrestre, que nous trouvons quelquefois dans les *Mémoires d'outre-tombe,* quand, la colère ou l'orgueil blessé se taisant, le mépris du grand René pour les choses de la terre devient tout à fait désintéressé.

L'*Introduction* des *Suspiria* nous apprend qu'il y a eu pour le mangeur d'opium, malgré tout l'héroïsme développé dans sa patiente guérison, une seconde et une troisième rechute. C'est ce qu'il appelle *a third prostration before the dark idol.* Même en omettant les raisons physiologiques qu'il allègue pour son excuse, comme de n'avoir pas assez prudemment gouverné son abstinence, je crois que ce malheur était facile à prévoir. Mais cette fois il n'est plus question de lutte ni de révolte. La lutte et la révolte impliquent toujours une certaine quantité d'espérance, tandis que le désespoir est muet. Là où il n'y a pas de remède, les plus grandes souffrances se résignent. Les portes, jadis ouvertes pour le retour, se sont refermées, et l'homme marche avec docilité dans sa destinée. *Suspiria de profundis!* Ce livre est bien nommé.

L'auteur n'insiste plus pour nous persuader que les *Confessions* avaient été écrites, en partie du moins,

dans un but de santé publique. Elles se donnaient pour objet, nous dit-il plus franchement, de montrer quelle puissance a l'opium pour augmenter la faculté naturelle de rêverie. Rêver magnifiquement n'est pas un don accordé à tous les hommes, et, même chez ceux qui le possèdent, il risque fort d'être de plus en plus diminué par la dissipation moderne toujours croissante et par la turbulence du progrès matériel. La faculté de rêverie est une faculté divine et mystérieuse; car c'est par le rêve que l'homme communique avec le monde ténébreux dont il est environné. Mais cette faculté a besoin de solitude pour se développer librement; plus l'homme se concentre, plus il est apte à rêver amplement, profondément. Or, quelle solitude est plus grande, plus calme, plus séparée du monde des intérêts terrestres, que celle créée par l'opium?

Les *Confessions* nous ont raconté les accidents de jeunesse qui avaient pu légitimer l'usage de l'opium. Mais il existe ici jusqu'à présent deux lacunes importantes, l'une comprenant les rêveries engendrées par l'opium pendant le séjour de l'auteur à l'Université (c'est ce qu'il appelle ses *Visions d'Oxford*); l'autre le récit de ses impressions d'enfance. Ainsi, dans la deuxième partie comme dans la première, la biographie servira à expliquer et à *vérifier,* pour ainsi dire, les mystérieuses aventures du cerveau. C'est dans les notes relatives à l'enfance que nous trouverons le germe des étranges rêveries de l'homme adulte, et, disons mieux, de son génie. Tous les biographes ont

compris, d'une manière plus ou moins complète, l'importance des anecdotes se rattachant à l'enfance d'un écrivain ou d'un artiste. Mais je trouve que cette importance n'a jamais été suffisamment affirmée. Souvent, en contemplant des ouvrages d'art, non pas dans leur *matérialité* facilement saisissable, dans les hiéroglyphes trop clairs de leurs contours ou dans le sens évident de leurs sujets, mais dans l'âme dont ils sont doués, dans l'impression atmosphérique qu'ils comportent, dans la lumière ou dans les ténèbres spirituelles qu'ils déversent sur nos âmes, j'ai senti entrer en moi comme une vision de l'enfance de leurs auteurs. Tel petit chagrin, telle petite jouissance de l'enfant, démesurément grossis par une exquise sensibilité, deviennent plus tard dans l'homme adulte, même à son insu, le principe d'une œuvre d'art. Enfin, pour m'exprimer d'une manière plus concise, ne serait-il pas facile de prouver, par une comparaison philosophique entre les ouvrages d'un artiste mûr et l'état de son âme quand il était enfant, que le génie n'est que l'enfance nettement formulée, douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et puissants? Cependant je n'ai pas la prétention de livrer cette idée à la physiologie pour quelque chose de mieux qu'une pure conjecture.

Nous allons donc analyser rapidement les principales impressions d'enfance du mangeur d'opium, afin de rendre plus intelligibles les rêveries qui, à Oxford, faisaient la pâture ordinaire de son cerveau. Le lecteur ne doit pas oublier que c'est un vieillard qui raconte

son enfance, un vieillard qui, rentrant dans son enfance, raisonne toutefois avec subtilité, et qu'enfin cette enfance, principe des rêveries postérieures, est revue et considérée à travers le milieu magique de cette rêverie, c'est-à-dire les épaisseurs transparentes de l'opium.

VII

CHAGRINS D'ENFANCE.

Lui et ses trois sœurs étaient fort jeunes quand leur père mourut, laissant à leur mère une abondante fortune, une véritable fortune de négociant, anglais. Le luxe, le bien-être, la vie large et magnifique sont des conditions très-favorables au développement de la sensibilité naturelle de l'enfant. « N'ayant pas d'autres camarades que trois innocentes petites sœurs, dormant même toujours avec elles, enfermé dans un beau et silencieux jardin, loin de tous les spectacles de la pauvreté, de l'oppression et de l'injustice, je ne pouvais pas, dit-il, soupçonner la véritable complexion de

ce monde. » Plus d'une fois il a remercié la Providence pour ce privilége incomparable, non-seulement d'avoir été élevé à la campagne et dans la solitude, « mais encore d'avoir eu ses premiers sentiments modelés par les plus douces des sœurs, et non par d'horribles frères toujours prêts aux coups de poing, *horrid pugilistic brothers.* » En effet, les hommes qui ont été élevés par les femmes et parmi les femmes ne ressemblent pas tout à fait aux autres hommes, en supposant même l'égalité dans le tempérament ou dans les facultés spirituelles. Le bercement des nourrices, les câlineries maternelles, les chatteries des sœurs, surtout des sœurs aînées, espèce de mères diminutives, transforment, pour ainsi dire, en la pétrissant, la pâte masculine. L'homme qui, dès le commencement, a été longtemps baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants,

Dulce balneum suavibus
Unguentatum odoribus,

y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. Enfin, je veux dire que le goût précoce du *monde* féminin, *mundi muliebris,* de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs; et je suis convaincu que ma très-intelligente

lectrice absout la forme presque sensuelle de mes expressions, comme elle approuve et comprend la pureté de ma pensée.

Jane mourut la première. Mais pour son petit frère la mort n'était pas encore une chose intelligible. Jane n'était qu'absente; elle reviendrait sans doute. Une servante, chargée de l'assister pendant sa maladie, l'avait traitée un peu durement deux jours avant sa mort. Le bruit s'en répandit dans la famille, et, à partir de ce moment, le petit garçon ne put jamais regarder cette fille en face. Sitôt qu'elle paraissait, il fichait ses regards en terre. Ce n'était pas de la colère, ce n'était pas l'esprit de vengeance qui dissimule, c'était simplement de l'effroi; la sensitive qui se retire à un contact brutal; terreur et pressentiment mêlés, c'était l'effet produit par cette affreuse vérité, pour la première fois révélée, que ce monde est un monde de malheur, de lutte et de proscription.

Mais la seconde blessure de son cœur d'enfant ne fut pas aussi facile à cicatriser. A son tour mourut, après un intervalle de quelques années heureuses, la chère, la noble Élisabeth, intelligence si noble et si précoce, qu'il lui semble toujours, quand il évoque son doux fantôme dans les ténèbres, voir autour de son vaste front une auréole ou une tiare de lumière. L'annonce de la fin prochaine de cette créature chérie, plus âgée que lui de deux ans, et qui avait pris déjà sur son esprit tant d'autorité, le remplit d'un désespoir indescriptible. Le jour qui suivit cette mort, comme la curiosité de la science n'avait pas encore

violé cette dépouille si précieuse, il résolut de revoir sa sœur. « Dans les enfants, le chagrin a horreur de la lumière et fuit les regards humains. » Aussi cette visite suprême devait-elle être secrète et sans témoins. Il était midi, et quand il entra dans la chambre, ses yeux ne rencontrèrent d'abord qu'une vaste fenêtre, toute grande ouverte, par laquelle un ardent soleil d'été précipitait toutes ses splendeurs. « La température était sèche, le ciel sans nuages; les profondeurs azurées apparaissaient comme un type parfait de l'infini, et il n'était pas possible pour l'œil de contempler, ni pour le cœur de concevoir un symbole plus pathétique de la vie et de la gloire dans la vie. »

Un grand malheur, un malheur irréparable qui nous frappe dans la belle saison de l'année, porte, dirait-on, un caractère plus funeste, plus sinistre. La mort, nous l'avons déjà remarqué, je crois, dans l'analyse des *Confessions,* nous affecte plus profondément sous le règne pompeux de l'été. « Il se produit alors une antithèse terrible entre la profusion tropicale de la vie extérieure et la noire stérilité du tombeau. Nos yeux voient l'été, et notre pensée hante la tombe; la glorieuse clarté est autour de nous, et en nous sont les ténèbres. Et ces deux images, entrant en collision, se prêtent réciproquement une force exagérée. » Mais pour l'enfant, qui sera plus tard un érudit plein d'esprit et d'imagination, pour l'auteur des *Confessions* et des *Suspiria,* une autre raison que cet antagonisme avait déjà relié fortement l'image de l'été à l'idée de la mort, — raison tirée de rapports intimes entre les

paysages et les événements dépeints dans les Saintes Ecritures. « La plupart des pensées et des sentiments profonds nous viennent, non pas directement et dans leurs formes nues et abstraites, mais à travers des combinaisons compliquées d'objets concrets. » Ainsi, la Bible, dont une jeune servante faisait la lecture aux enfants dans les longues et solennelles soirées d'hiver, avait fortement contribué à unir ces deux idées dans son imagination. Cette jeune fille, qui connaissait l'Orient, leur en expliquait les climats, ainsi que lés nombreuses nuances des étés qui les composent. C'était sous un climat oriental, dans un de ces pays qui semblent gratifiés d'un été éternel, qu'un juste, qui était plus qu'un homme, avait subi sa *passion.* C'était évidemment en été que les disciples arrachaient les épis de blé. Le dimanche des Rameaux, *Palm Sunday,* ne fournissait-il pas aussi un aliment à cette rêverie? *Sunday,* ce jour du repos, image d'un repos plus profond, inaccessible au cœur de l'homme; *palm,* palme, un mot impliquant à la fois les pompes de la vie et celles de la nature estivale! Le plus grand événement de Jérusalem était proche quand arriva le dimanche des Rameaux; et le lieu de l'action, que cette fête rappelle, était voisin de Jérusalem. Jérusalem, qui a passé, comme Delphes, pour le nombril ou centre de la terre, peut au moins passer pour le centre de la mortalité. Car si c'est là que la Mort a été foulée aux pieds, c'est là aussi qu'elle a ouvert son plus sinistre cratère.

Ce fut donc en face d'un magnifique été débordant

cruellement dans la chambre mortuaire, qu'il vint, pour la dernière fois, contempler les traits de la défunte chérie. Il avait entendu dire dans la maison que ses traits n'avaient pas été altérés par la mort. Le front était bien le même, mais les paupières glacées, les lèvres pâles, les mains roidies le frappèrent horriblement; et, pendant qu'immobile il la regardait, un vent solennel s'éleva et se mit à souffler violemment, « le vent le plus mélancolique, dit-il, que j'aie jamais entendu ». Bien des fois, depuis lors, pendant les journées d'été, au moment où le soleil est le plus chaud, il a ouï s'élever le même vent, « enflant sa même voix profonde, solennelle, memnonienne, religieuse ». C'est, ajoute-t-il, le seul symbole de l'éternité qu'il soit donné à l'oreille humaine de percevoir. Et trois fois dans sa vie il a entendu le même son, dans les mêmes circonstances, entre une fenêtre ouverte et le cadavre d'une personne morte un jour d'été.

Tout à coup, ses yeux, éblouis par l'éclat de la vie extérieure et comparant la pompe et la gloire des cieux avec la glace qui recouvrait le visage de la morte, eurent une étrange vision. Une galerie, une voûte sembla s'ouvrir à travers l'azur, — un chemin prolongé à l'infini. Et sur les vagues bleues son esprit s'éleva; et ces vagues et son esprit se mirent à courir vers le trône de Dieu; mais le trône fuyait sans cesse devant son ardente poursuite. Dans cette singulière extase, il s'endormit; et quand il reprit possession de lui-même, il se retrouva assis auprès du lit de sa sœur.

Ainsi l'enfant solitaire, accablé par son premier chagrin, s'était envolé vers Dieu, le solitaire par excellence. Ainsi l'instinct, supérieur à toute philosophie, lui avait fait trouver dans un rêve céleste un soulagement momentané. Il crut alors entendre un pas dans l'escalier, et craignant, si on le surprenait dans cette chambre, qu'on ne voulût l'empêcher d'y revenir, il baisa à la hâte les lèvres de sa sœur et se retira avec précaution. Le jour suivant, les médecins vinrent pour examiner le cerveau; il ignorait le but de leur visite, et, quelques heures après qu'ils se furent retirés, il essaya de se glisser de nouveau dans la chambre; mais la porte était fermée et la clef avait été retirée. Il lui fut donc épargné de voir, déshonorés par les ravages de la science, les restes de celle dont il a pu ainsi garder intacte une image paisible, immobile et pure comme le marbre ou la glace.

Et puis vinrent les funérailles, nouvelle agonie; la souffrance du trajet en voiture avec les indifférents qui causaient de matières tout à fait étrangères à sa douleur; les terribles harmonies de l'orgue, et toute cette solennité chrétienne, trop écrasante pour un enfant, que les promesses d'une religion qui élevait sa sœur dans le ciel, ne consolaient pas de l'avoir perdue sur la terre. A l'église on lui recommanda de tenir un mouchoir sur ses yeux. Avait-il donc besoin d'affecter une contenance funèbre et de jouer au pleureur, lui qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes? La lumière enflammait les vitraux coloriés où les apôtres et les saints étalaient leur gloire; et, dans les jours qui

suivirent, quand on le menait aux offices, ses yeux, fixés sur la partie non coloriée des vitraux, voyaient sans cesse les nuages floconneux du ciel se transformer en rideaux et en oreillers blancs, sur lesquels reposaient des têtes d'enfants, souffrants, pleurants, mourants. Ces lits peu à peu s'élevaient au ciel et remontaient vers le Dieu qui a tant aimé les enfants. Plus tard, longtemps après, trois passages du service funèbre, qu'il avait entendus certainement, mais qu'il n'avait peut-être pas écoutés ou qui avaient révolté sa douleur par leurs trop âpres consolations, se représentèrent à sa mémoire, avec leur sens mystérieux et profond, parlant de délivrance, de résurrection et d'éternité, et devinrent pour lui un thème fréquent de méditation. Mais, bien avant cette époque, il s'éprit pour la solitude de ce goût violent que montrent toutes les passions profondes, surtout celles qui ne veulent pas être consolées. Les vastes silences de la campagne, les étés criblés d'une lumière accablante, les après-midi brumeuses, le remplissaient d'une dangereuse volupté. Son œil s'égarait dans le ciel et dans le brouillard à la poursuite de quelque chose d'introuvable, il scrutait opiniâtrément les profondeurs bleues pour y découvrir une image chérie, à qui peut-être, par un privilége spécial, il avait été permis de se manifester une fois encore. C'est à mon très-grand regrèt que j'abrége la partie, excessivement longue, qui contient le récit de cette douleur profonde, sinueuse, sans issue, comme un labyrinthe. La nature entière y est invoquée, et chaque objet y devient à son tour

représentatif de l'idée unique. Cette douleur, de temps à autre, fait pousser des fleurs lugubres et coquettes, à la fois tristes et riches; ses accents funèbrement amoureux se transforment souvent en concetti. Le deuil lui-même n'a-t-il pas ses parures? Et ce n'est pas seulement la sincérité de cet attendrissement qui émeut l'esprit; il y a aussi pour le critique une jouissance singulière et nouvelle à voir s'épanouir ici cette mysticité ardente et délicate qui ne fleurit généralement que dans le jardin de l'Église romaine. — Enfin une époque arriva, où cette sensibilité morbide, se nourrissant exclusivement d'un souvenir, et ce goût immodéré de la solitude, pouvaient se transformer en un danger positif; une de ces époques décisives, critiques, où l'âme désolée se dit : « Si ceux que nous aimons ne peuvent plus venir à nous, qui nous empêche d'aller à eux? » où l'imagination, obsédée, fascinée, subit avec délices *les sublimes attractions du tombeau.* Heureusement l'âge était venu du travail et des distractions forcées. Il lui fallait endosser le premier harnais de la vie et se préparer aux études classiques.

Dans les pages suivantes, cependant plus égayées, nous trouvons encore le même esprit de tendresse féminine appliqué maintenant aux animaux, ces intéressants esclaves de l'homme, aux chats, aux chiens, à tous les êtres qui peuvent être facilement gênés, opprimés, enchaînés. D'ailleurs, l'animal, par sa joie insouciante, par sa simplicité, n'est-il pas une espèce de représentation de l'enfance de l'homme? Ici donc, la tendresse du jeune rêveur, tout en s'égarant sur de

nouveaux objets, restait fidèle à son caractère primitif. Il aimait encore, sous des formes plus ou moins parfaites, la faiblesse, l'innocence et la candeur. Parmi les marques et les caractères principaux que la destinée avait imprimés sur lui, il faut noter aussi une délicatesse de conscience excessive, qui, jointe à sa sensibilité morbide, servait à grossir démesurément les faits les plus vulgaires, et à tirer des fautes les plus légères, imaginaires même, des terreurs malheureusement trop réelles. Enfin, qu'on se figure un enfant de cette nature, privé de l'objet de sa première et de sa plus grande affection, amoureux de la solitude et sans confident. Arrivé à ce point, le lecteur comprendra parfaitement que plusieurs des phénomènes développés sur le théâtre des rêves ont dû être la répétition des épreuves de ses premières années. La destinée avait jeté la semence; l'opium la fit fructifier et la transforma en végétations étranges et abondantes. Les choses de l'enfance, pour me servir d'une métaphore qui appartient à l'auteur, devinrent le coefficient naturel de l'opium. Cette faculté prématurée, qui lui permettait d'idéaliser toutes choses et de leur donner des proportions surnaturelles, cultivée, exercée longtemps dans la solitude, dut à Oxford, activée outre mesure par l'opium, produire des résultats grandioses et insolites même chez la plupart des jeunes gens de son âge.

Le lecteur se rappelle les aventures de notre héros dans les Galles, ses souffrances à Londres et sa réconciliation avec ses tuteurs. Le voici maintenant à

l'Université, se fortifiant dans l'étude, plus enclin que jamais à la songerie, et tirant de la substance dont il avait fait, comme nous l'avons dit, connaissance à Londres à propos de douleurs névralgiques, un adjuvant dangereux et puissant pour ses facultés précocement rêveuses. Dès lors, sa première existence entra dans la seconde, et se confondit avec elle pour ne faire qu'un tout aussi intime qu'anormal. Il occupa sa nouvelle vie à revivre sa première. Combien de fois il revit, dans les loisirs de l'école, la chambre funèbre où reposait le cadavre de sa sœur, la lumière de l'été et la glace de la mort, le chemin ouvert à l'extase à travers la voûte des cieux azurés; et puis, le prêtre en surplis blanc à côté d'une tombe ouverte, la bière descendant dans la terre, et la *poussière rendue à la poussière;* enfin, les saints, les apôtres et les martyrs du vitrail, illuminés par le soleil et faisant un cadre magnifique à ces lits blancs, à ces jolis berceaux d'enfants qui opéraient, aux sons graves de l'orgue, leur ascension vers le ciel! Il revit tout cela, mais il le revit avec variations, fioritures, couleurs plus intenses ou plus vaporeuses; il revit tout l'univers de son enfance, mais avec la richesse poétique qu'y ajoutait maintenant un esprit cultivé, déjà subtil, et habitué à tirer ses plus grandes jouissances de la solitude et du souvenir.

VIII

VISIONS D'OXFORD.

I

LE PALIMPSESTE.

«Qu'est-ce que le cerveau humain, sinon un palimpseste immense et naturel? Mon cerveau est un palimpseste et le vôtre aussi, lecteur. Des couches innombrables d'idées, d'images, de sentiments sont tombées successivement sur votre cerveau, aussi doucement que la lumière. Il a semblé que chacune ensevelissait la précédente. Mais aucune en réalité n'a

péri. » Toutefois, entre le palimpseste qui porte, superposées l'une sur l'autre, une tragédie grecque, une légende monacale et une histoire de chevalerie, et le palimpseste divin créé par Dieu, qui est notre incommensurable mémoire, se présente cette différence, que dans le premier il y a comme un chaos fantastique, grotesque, une collision entre des éléments hétérogènes; tandis que dans le second la fatalité du tempérament met forcément une harmonie parmi les éléments les plus disparates. Quelque incohérente que soit une existence, l'unité humaine n'en est pas troublée. Tous les échos de la mémoire, si on pouvait les réveiller simultanément, formeraient un concert, agréable ou douloureux, mais logique et sans dissonances.

Souvent des êtres, surpris par un accident subit, suffoqués brusquement par l'eau, et en danger de mort, ont vu s'allumer dans leur cerveau tout le théâtre de leur vie passée. Le temps a été annihilé, et quelques secondes ont suffi à contenir une quantité de sentiments et d'images équivalente à des années. Et ce qu'il y a de plus singulier dans cette expérience, que le hasard a amenée plus d'une fois, ce n'est pas la simultanéité de tant d'éléments qui furent successifs, c'est la réapparition de tout ce que l'être lui-même ne connaissait plus, mais qu'il est cependant forcé de *reconnaître* comme lui étant propre. L'oubli n'est donc que momentané; et dans telles circonstances solennelles, dans la mort peut-être, et généralement dans les excitations intenses créées par l'opium, tout l'im-

mense et compliqué palimpseste de la mémoire se déroule d'un seul coup, avec toutes ses couches superposées de sentiments défunts, mystérieusement embaumés dans ce que nous appelons l'oubli.

Un homme de génie, mélancolique, misanthrope, et voulant se venger de l'injustice de son siècle, jette un jour au feu toutes ses œuvres encore manuscrites. Et comme on lui reprochait cet effroyable holocauste fait à la haine, qui, d'ailleurs, était le sacrifice de toutes ses propres espérances, il répondit : « Qu'importe ? ce qui était important, c'était que ces choses fussent *créées;* elles ont été créées, donc elles *sont.* » Il prêtait à toute chose créée un caractère indestructible. Combien cette idée s'applique plus évidemment encore à toutes nos pensées, à toutes nos actions, bonnes ou mauvaises ! Et si dans cette croyance il y a quelque chose d'infiniment consolant, dans le cas où notre esprit se tourne vers cette partie de nous-mêmes que nous pouvons considérer avec complaisance, n'y a-t-il pas aussi quelque chose d'infiniment terrible, dans le cas futur, inévitable, où notre esprit se tournera vers cette partie de nous-mêmes que nous ne pouvons affronter qu'avec horreur ? Dans le spirituel non plus que dans le matériel, rien ne se perd. De même que toute action, lancée dans le tourbillon de l'action universelle, est en soi irrévocable et irréparable, abstraction faite de ses résultats possibles, de même toute pensée est ineffaçable. Le palimpseste de la mémoire est indestructible.

« Oui, lecteur, innombrables sont les poëmes de

joie ou de chagrin qui se sont gravés successivement sur le palimpseste de votre cerveau, et comme les feuilles des forêts vierges, comme les neiges indissolubles de l'Himalaya, comme la lumière qui tombe sur la lumière, leurs couches incessantes se sont accumulées et se sont, chacune à son tour, recouvertes d'oubli. Mais à l'heure de la mort, ou bien dans la fièvre, ou par les recherches de l'opium, tous ces poëmes peuvent reprendre de la vie et de la force. Ils ne sont pas morts, ils dorment. On croit que la tragédie grecque a été chassée et remplacée par la légende du moine, la légende du moine par le roman de chevalerie; mais cela n'est pas. A mesure que l'être humain avance dans la vie, le roman qui, jeune homme, l'éblouissait, la légende fabuleuse qui, enfant, le séduisait, se fanent et s'obscurcissent d'eux-mêmes. Mais les profondes tragédies de l'enfance, — bras d'enfants arrachés à tout jamais du cou de leurs mères, lèvres d'enfants séparées à jamais des baisers de leurs sœurs, — vivent toujours cachées, sous les autres légendes du palimpseste. La passion et la maladie n'ont pas de chimie assez puissante pour brûler ces immortelles empreintes. »

II

LEVANA ET NOS NOTRE-DAME DES TRISTESSES.

« Souvent à Oxford j'ai vu Levana dans mes rêves. Je la connaissais par ses symboles romains. » Mais qu'est-ce que Levana? C'était la déesse romaine qui présidait aux premières heures de l'enfant, qui lui conférait, pour ainsi dire, la dignité humaine. « Au moment de la naissance, quand l'enfant goûtait pour la première fois l'atmosphère troublée de notre planète, on le posait à terre. Mais presque aussitôt, de peur qu'une si grande créature ne rampât sur le sol plus d'un instant, le père, comme mandataire de la déesse Levana, ou quelque proche parent, comme mandataire du père, le soulevait en l'air, lui commandait de regarder en haut, comme étant le roi de ce monde, et il présentait le front de l'enfant aux étoiles, disant peut-être à celles-ci dans son cœur : « Contemplez ce qui est plus grand que vous! » Cet acte symbolique représentait la fonction de Levana. Et cette déesse mystérieuse, qui n'a jamais dévoilé ses traits (excepté à moi, dans mes rêves), et qui a toujours agi par délégation, tire son nom du verbe latin *levare,* soulever en l'air, tenir élevé. »

Naturellement plusieurs personnes ont entendu par Levana le pouvoir tutélaire qui surveille et régit l'édu-

cation des enfants. Mais ne croyez pas qu'il s'agisse ici de cette pédagogie qui ne règne que par les alphabets et les grammaires; il faut penser surtout à ce vaste système de forces centrales qui est caché dans le sein profond de la vie humaine et qui travaille incessamment les enfants, leur enseignant tour à tour la passion, la lutte, la tentation, l'énergie de la résistance.» Levana ennoblit l'être humain qu'elle surveille, mais par de cruels moyens. Elle est dure et sévère, cette bonne nourrice, et parmi les procédés dont elle use plus volontiers pour perfectionner la créature humaine, celui qu'elle affectionne par-dessus tous, c'est la douleur. Trois déesses lui sont soumises, qu'elle emploie pour ses desseins mystérieux. Comme il y a trois Grâces, trois Parques, trois Furies, comme primitivement il y avait trois Muses, il y a trois déesses de la tristesse. Elles sont nos *Notre-Dame des Tristesses.*

«Je les ai vues souvent conversant avec Levana, et quelquefois même s'entretenant de moi. Elles parlent donc? Oh! non. Ces puissants fantômes dédaignent les insuffisances du langage. Elles peuvent proférer des paroles par les organes de l'homme, quand elles habitent dans un cœur humain; mais, entre elles, elles ne se servent pas de la voix; elles n'émettent pas de sons; un éternel silence règne dans leurs royaumes... La plus âgée des trois sœurs s'appelle *Mater Lacbrymarum,* ou Notre-Dame des Larmes. C'est elle qui, nuit et jour, divague et gémit, invoquant des visages évanouis. C'est elle qui était dans Rama, alors qu'on entendit une voix se lamenter, celle de Rachel pleu-

rant ses enfants et ne voulant pas être consolée. Elle était aussi dans Bethléem, la nuit où l'épée d'Hérode balaya tous les innocents hors de leurs asiles... Ses yeux sont tour à tour doux et perçants, effarés et endormis, se levant souvent vers les nuages, souvent accusant les cieux. Elle porte un diadème sur sa tête. Et je sais par des souvenirs d'enfance qu'elle peut voyager sur les vents quand elle entend le sanglot des litanies ou le tonnerre de l'orgue, ou quand elle contemple les éboulements des nuages d'été. Cette sœur aînée porte à sa ceinture des clefs plus puissantes que les clefs papales, avec lesquelles elle ouvre toutes les chaumières et tous les palais. C'est elle, je le sais, qui, tout l'été dernier, est restée au chevet du mendiant aveugle, celui avec qui j'aimais tant à causer, et dont la pieuse fille, âgée de huit ans, à la physionomie lumineuse, résistait à la tentation de se mêler à la joie du bourg, pour errer toute la journée sur les routes poudreuses avec son père affligé. Pour cela, Dieu lui a envoyé une grande récompense. Au printemps de l'année, et comme elle-même commençait à fleurir, il l'a rappelée à lui. Son père aveugle la pleure toujours, et toujours à minuit il rêve qu'il tient encore dans sa main la petite main qui le guidait, et toujours il s'éveille dans des *ténèbres* qui sont maintenant de nouvelles et plus profondes ténèbres... C'est à l'aide de ces clefs que Notre-Dame des Larmes se glisse, fantôme ténébreux, dans les chambres des hommes qui ne dorment pas, des femmes qui ne dorment pas, des enfants qui ne dorment pas, depuis le Gange jus-

qu'au Nil, depuis le Nil jusqu'au Mississipi. Et comme elle est née la première et qu'elle possède l'empire le plus vaste, nous l'honorerons du titre de Madone.

« La seconde sœur s'appelle *Mater Suspiriorum*, Notre-Dame des Soupirs. Elle n'escalade jamais les nuages et elle ne se promène pas sur les vents. Sur son front, pas de diadème. Ses yeux, si on pouvait les voir, ne paraîtraient ni doux, ni perçants; on n'y pourrait déchiffrer aucune histoire; on n'y trouverait qu'une masse confuse de rêves à moitié morts et les débris d'un délire oublié. Elle ne lève jamais les yeux; sa tête, coiffée d'un turban en loques, tombe toujours, et toujours regarde la terre. Elle ne pleure pas, elle ne gémit pas. De temps à autre elle soupire inintelligiblement. Sa sœur, la Madone, est quelquefois tempêtueuse et frénétique, délirant contre le ciel et réclamant ses bien-aimés. Mais Notre-Dame des Soupirs ne crie jamais, n'accuse jamais, ne rêve jamais de révolte. Elle est humble jusqu'à l'abjection. Sa douceur est celle des êtres sans espoir... Si elle murmure quelquefois, ce n'est que dans des lieux solitaires, désolés comme elle, dans des cités ruinées, et quand le soleil est descendu dans son repos. Cette sœur est la visiteuse du Pariah, du Juif, de l'esclave qui rame sur les galères;... de la femme assise dans les ténèbres, sans amour pour abriter sa tête, sans espérance pour illuminer sa solitude;... de tout captif dans sa prison; de tous ceux qui sont trahis et de tous ceux qui sont rejetés; de ceux qui sont proscrits par la loi de la tradition, et des enfants de la disgrâce héréditaire. Tous

sont accompagnés par Notre-Dame des Soupirs. Elle aussi, elle porte une clef, mais elle n'en a guère besoin. Car son royaume est surtout parmi les tentes de Sem et les vagabonds de tous les climats. Cependant dans les plus hauts rangs de l'humanité elle trouve quelques autels, et même dans la glorieuse Angleterre il y a des hommes qui, devant le monde, portent leur tête aussi orgueilleusement qu'un renne et qui, secrètement, ont reçu sa marque sur le front.

« Mais la troisième sœur, qui est aussi la plus jeune !... Chut ! ne parlons d'elle qu'à voix basse. Son domaine n'est pas grand ; autrement aucune chair ne pourrait vivre ; mais sur ce domaine son pouvoir est absolu... Malgré le triple voile de crêpe dont elle enveloppe sa tête, si haut qu'elle la porte, on peut voir d'en bas la lumière sauvage qui s'échappe de ses yeux, lumière de désespoir toujours flamboyante, les matins et les soirs, à midi comme à minuit, à l'heure du flux comme à l'heure du reflux. Celle-là défie Dieu. Elle est aussi la mère des démences et la conseillère des suicides... La Madone marche d'un pas irrégulier, rapide ou lent, mais toujours avec une grâce tragique. Notre-Dame des Soupirs se glisse timidement et avec précaution. Mais la plus jeune sœur se meut avec des mouvements impossibles à prévoir ; elle bondit ; elle a les sauts du tigre. Elle ne porte pas de clef ; car, bien qu'elle visite rarement les hommes, quand il lui est permis d'approcher d'une porte, elle s'en empare d'assaut et l'enfonce. Et son nom est *Mater Tenebrarum*, Notre-Dame des Ténèbres.

« Telles étaient les Euménides ou *Gracieuses* Déesses (comme disait l'antique flatterie inspirée par la crainte) qui hantaient mes rêves à Oxford. La Madone parlait avec sa main mystérieuse. Elle me touchait la tête; elle appelait du doigt Notre-Dame des Soupirs, et ses signes, qu'aucun homme ne peut lire, excepté en rêve, pouvaient se traduire ainsi : « Vois ! le voici, celui que dans son enfance j'ai consacré à mes autels. C'est lui que j'ai fait mon favori. Je l'ai égaré, je l'ai séduit, et du haut du ciel j'ai attiré son cœur vers le mien. Par moi il est devenu idolâtre; par moi rempli de désirs et de langueurs, il a adoré le ver de terre et il a adressé ses prières au tombeau vermiculeux. Sacré pour lui était le tombeau; aimables étaient ses ténèbres; sainte sa corruption. Ce jeune idolâtre, je l'ai préparé pour toi, chère et douce Sœur des Soupirs ! Prends-le maintenant sur ton cœur, et prépare-le pour notre terrible sœur. Et toi, — se tournant vers la *Mater Tenebrarum,* — reçois-le d'elle à ton tour. Fais que ton sceptre soit pesant sur sa tête. Ne souffre pas qu'une femme, avec sa tendresse, vienne s'asseoir auprès de lui dans sa nuit. Chasse toutes les faiblesses de l'espérance, sèche les baumes de l'amour, brûle la fontaine des larmes; maudis-le comme toi seule sais maudire. Ainsi sera-t-il rendu parfait dans la fournaise; ainsi verra-t-il les choses qui ne devraient pas être vues, les spectacles qui sont abominables et les secrets qui sont indicibles. Ainsi lira-t-il les antiques vérités, les tristes vérités, les grandes, les terribles vérités. Ainsi ressuscitera-t-il avant d'être mort. Et notre mission sera accom-

plie, que nous tenons de Dieu, qui est de tourmenter son cœur jusqu'à ce que nous ayons développé les facultés de son esprit.»

III

LE SPECTRE DU BROCKEN.

Par un beau dimanche de Pentecôte, montons sur le Brocken. Éblouissante aube sans nuages! Cependant Avril parfois pousse ses dernières incursions dans la saison renouvelée, et l'arrose de ses capricieuses averses. Atteignons le sommet de la montagne; une pareille matinée nous promet plus de chances pour voir le fameux Spectre du Brocken. Ce spectre a vécu si longtemps avec les sorciers païens, il a assisté à tant de noires idolâtries, que son cœur a peut-être été corrompu et sa foi ébranlée. Faites d'abord le signe de la croix, en manière d'épreuve, et regardez attentivement s'il consent à le répéter. En effet, il le répète; mais le réseau des ondées qui s'avance trouble la forme des objets et lui donne l'air d'un homme qui n'accomplit son devoir qu'avec répugnance ou d'une manière évasive. Recommencez donc l'épreuve, «cueillez une de ces anémones qui s'appelaient autrefois *fleurs de sorcier,* et qui jouaient peut-être leur rôle dans ces rites horribles de la peur. Portez-la sur cette pierre qui imite la forme d'un autel païen; agenouillez-vous et, levant

votre main droite, dites : Notre père, qui êtes aux cieux!... moi, votre serviteur, et ce noir fantôme dont j'ai fait, ce jour de Pentecôte, mon serviteur pour une heure, nous vous apportons nos hommages réunis sur cet autel rendu au vrai culte! — Voyez! l'apparition cueille une anémone et la pose sur un autel; elle s'agenouille, elle élève sa main droite vers Dieu. Elle est muette, il est vrai; mais les muets peuvent servir Dieu d'une manière très-acceptable. »

Toutefois, vous penserez peut-être que ce spectre, accoutumé de vieille date à une dévotion aveugle, est porté à obéir à tous les cultes, et que sa servilité naturelle rend son hommage insignifiant. Cherchons donc un autre moyen pour vérifier la nature de cet être singulier. Je suppose que, dans votre enfance, vous avez subi quelque douleur ineffable, traversé un désespoir inguérissable, une de ces désolations muettes qui pleurent derrière un voile, comme la Judée des médailles romaines, tristement assise sous son palmier. Voilez votre tête en commémoration de cette grande douleur. Le fantôme du Brocken, lui aussi, a déjà voilé sa tête, comme s'il avait un cœur d'homme et comme s'il voulait exprimer par un symbole silencieux le souvenir d'une douleur trop grande pour s'exprimer par des paroles. « Cette épreuve est décisive. Vous savez maintenant que l'apparition n'est que votre propre reflet, et qu'en adressant au fantôme l'expression de vos secrets sentiments, vous en faites le miroir symbolique où se réfléchit à la clarté du jour ce qui autrement serait resté caché à jamais. »

Le mangeur d'opium a aussi près de lui un Sombre Interprète, qui est, relativement à son esprit, dans le même rapport que le fantôme du Brocken vis-à-vis du voyageur. Celui-là est quelquefois troublé par des tempêtes, des brouillards et des pluies; de même le Mystérieux Interprète mêle quelquefois à sa nature de reflet des éléments étrangers. «Ce qu'il dit généralement n'est que ce que je me suis dit éveillé, dans des méditations assez profondes pour laisser leur empreinte dans mon cœur. Mais quelquefois ses paroles s'altèrent comme son visage, et elles ne semblent pas celles dont je me serais plus volontiers servi. Aucun homme ne peut rendre compte de tout ce qui arrive dans les rêves. Je crois que ce fantôme est généralement une fidèle représentation de moi-même; mais aussi, de temps en temps, il est sujet à l'action du bon Phantasus, qui règne sur les songes.» On pourrait dire qu'il a quelques rapports avec le chœur de la tragédie grecque, qui souvent exprime les pensées secrètes du principal personnage, secrètes pour lui-même ou imparfaitement développées, et lui présente des commentaires, prophétiques ou relatifs au passé, propres à justifier la Providence ou à calmer l'énergie de son angoisse, tels enfin que l'infortuné les aurait trouvés lui-même si son cœur lui avait laissé le temps de la méditation.

IV

SAVANNAH-LA-MAR.

A cette galerie mélancolique de peintures, vastes et mouvantes allégories de la tristesse, où je trouve (j'ignore si le lecteur qui ne les voit qu'en abrégé peut éprouver la même sensation) un charme musical autant que pittoresque, un morceau vient s'ajouter, qui peut être considéré comme le finale d'une large symphonie.

« Dieu a frappé Savannah-la-Mar, et en une nuit l'a fait descendre, avec tous ses monuments encore droits et sa population endormie, des fondations solides du rivage sur le lit de corail de l'Océan. Dieu dit : J'ai enseveli Pompéi, et je l'ai cachée aux hommes pendant dix-sept siècles; j'ensevelirai cette cité, mais je ne la cacherai pas. Elle sera pour les hommes un monument de ma mystérieuse colère, fixé pendant les générations à venir dans une lumière azurée; car je l'enchâsserai dans le dôme cristallin de mes mers tropicales. » Et souvent dans les calmes limpides, à travers le milieu transparent des eaux, les marins qui passent aperçoivent cette ville silencieuse, qu'on dirait conservée sous une cloche, et peuvent parcourir du regard ses places, ses terrasses, compter ses portes et les clochers de ses églises : « Vaste cimetière qui fascine l'œil

comme une révélation féerique de la vie humaine, persistant dans les retraites sous-marines, à l'abri des tempêtes qui tourmentent notre atmosphère.» Bien des fois, avec son Noir Interprète, bien des fois en rêve il a visité la solitude inviolée de Savannah-la-Mar. Ils regardaient ensemble dans les beffrois, où les cloches immobiles attendaient en vain des mariages à proclamer; ils s'approchaient des orgues qui ne célébraient plus les joies du ciel ni les tristesses de l'homme; ensemble ils visitaient les silencieux dortoirs où tous les enfants dormaient depuis cinq générations.

« Ils attendent l'aube céleste, — se dit tout bas à lui-même le Noir Interprète, — et quand cette aube paraîtra, les cloches et les orgues pousseront un chant de jubilation répété par les échos du Paradis. — Et puis, se tournant vers moi, il disait : Voilà qui est mélancolique et déplorable; mais une moindre calamité n'aurait pas suffi pour les desseins de Dieu. Comprends bien ceci... Le temps présent se réduit à un point mathématique, et même ce point mathématique périt mille fois avant que nous ayons pu affirmer sa naissance. Dans le présent, tout est fini, et aussi bien ce fini est infini dans la vélocité de sa fuite vers la mort. Mais en Dieu il n'y a rien de fini; en Dieu il n'y a rien de transitoire; en Dieu il n'y a rien qui tende vers la mort. Il s'ensuit que pour Dieu le présent n'existe pas. Pour Dieu, le présent, c'est le futur, et c'est pour le futur qu'il sacrifie le présent de l'homme. C'est pourquoi il opère par le tremblement de terre. C'est pourquoi il travaille par la

douleur. Oh! profond est le labourage du tremblement de terre! Oh! profond (et ici sa voix s'enflait comme un *sanctus* qui s'élève du chœur d'une cathédrale), profond est le labour de la douleur! mais il ne faut pas moins que cela pour l'agriculture de Dieu. Sur une nuit de tremblement de terre, il bâtit à l'homme d'agréables habitations pour mille ans. De la douleur d'un enfant il tire de glorieuses vendanges spirituelles qui, autrement, n'auraient pu être récoltées. Avec des charrues moins cruelles, le sol réfractaire n'aurait pas été remué. A la terre, notre planète, à l'habitacle de l'homme il faut la secousse; et la douleur est plus souvent encore nécessaire comme étant le plus puissant outil de Dieu; — oui (et il me regardait avec un air solennel), elle est indispensable aux enfants mystérieux de la terre!»

IX

CONCLUSION.

Ces longues rêveries, ces tableaux poétiques, malgré leur caractère symbolique général, *illustrent* mieux, pour un lecteur intelligent, le caractère moral de notre auteur, que ne le feraient désormais des anecdotes ou des notes biographiques. Dans la dernière partie des *Suspiria,* il fait encore comme avec plaisir un retour vers les années déjà si lointaines, et ce qui est vraiment précieux, là comme ailleurs, ce n'est pas le fait, mais le commentaire, commentaire souvent noir, amer, désolé; pensée solitaire, qui aspire à s'envoler loin de ce sol et loin du théâtre des luttes

humaines; grands coups d'aile vers le ciel; monologue d'une âme qui fut toujours trop facile à blesser. Ici comme dans les parties déjà analysées, cette pensée est le *thyrse* dont il a si plaisamment parlé, avec la candeur d'un vagabond qui se connaît bien. Le sujet n'a pas d'autre valeur que celle d'un bâton sec et nu; mais les rubans, les pampres et les fleurs peuvent être, par leurs entrelacements folâtres, une richesse précieuse pour les yeux. La pensée de De Quincey n'est pas seulement sinueuse; le mot n'est pas assez fort : elle est naturellement spirale. D'ailleurs, ces commentaires et ces réflexions seraient fort longs à analyser, et je dois me souvenir que le but de ce travail était de montrer, par un exemple, les effets de l'opium sur un esprit méditatif et enclin à la rêverie. Je crois ce but rempli.

Il me suffira de dire que le penseur solitaire revient avec complaisance sur cette sensibilité précoce qui fut pour lui la source de tant d'horreurs et de tant de jouissances; sur son amour immense de la liberté, et sur le frisson que lui inspirait la responsabilité. « L'horreur de la vie se mêlait déjà, dans ma première jeunesse, avec la douceur céleste de la vie. » Il y a dans ces dernières pages des *Suspiria* quelque chose de funèbre, de corrodé et d'aspirant ailleurs qu'aux choses de la terre. Çà et là, à propos d'aventures de jeunesse, l'enjouement et la bonne humeur, la bonne grâce à se moquer de soi-même dont il a fait si souvent preuve, se faufilent quelquefois encore; mais, ce qui est le plus *voyant* et ce qui saute à l'œil, ce sont les explosions

lyriques d'une mélancolie incurable. Par exemple, à propos des êtres qui gênent notre liberté, contristent nos sentiments et violent les droits les plus légitimes de la jeunesse, il s'écrie : « Oh ! comment se fait-il que ceux-là s'intitulent eux-mêmes les *amis* de cet homme ou de cette femme, qui sont justement ceux que, plutôt que tous autres, cet homme ou cette femme, à l'heure suprême de la mort, saluera de cet adieu : Plût au ciel que je n'eusse jamais vu votre face ! » Ou bien il laisse cyniquement s'envoler cet aveu, qui a pour moi, je le confesse avec la même candeur, un charme presque fraternel : « Généralement, les rares individus qui ont excité mon dégoût en ce monde étaient des gens florissants et de bonne renommée. Quant aux coquins que j'ai connus, et ils ne sont pas en petit nombre, je pense à eux, à tous sans exception, avec plaisir et bienveillance. » Notons, en passant, que cette belle réflexion vient encore à propos de l'attorney aux affaires équivoques. Ou bien ailleurs il affirme que, si la vie pouvait magiquement s'ouvrir devant nous, si notre œil, jeune encore, pouvait parcourir les corridors, scruter les salles et les chambres de cette hôtellerie, théâtres des futures tragédies et des châtiments qui nous attendent, nous et nos amis, tous, nous reculerions frémissants d'horreur ! Après avoir peint, avec une grâce et un luxe de couleurs inimitables, un tableau de bien-être, de splendeur et de pureté domestiques, la beauté et la bonté encadrées dans la richesse, il nous montre successivement les gracieuses héroïnes de la famille, toutes, de mère en fille, traversant, cha-

cune à son tour, de lourds nuages de malheur; et il conclut en disant : «Nous pouvons regarder la mort en face; mais sachant, comme quelques-uns d'entre nous le savent aujourd'hui, ce qu'est la vie humaine, qui pourrait sans frissonner (en supposant qu'il en fût averti) regarder en face l'heure de sa naissance?»

Je trouve au bas d'une page une note qui, rapprochée de la mort récente de De Quincey, prend une signification lugubre. Les *Suspiria de profundis* devaient, dans la pensée de l'auteur, s'étendre et s'agrandir singulièrement. La note annonce que la légende sur les Sœurs des Tristesses fournira une division naturelle pour des publications postérieures. Ainsi, de même que la première partie (la mort d'Élisabeth et les regrets de son frère) se rapporte logiquement à la Madone ou Notre-Dame des Larmes, de même une partie nouvelle, *Les Mondes des Pariahs,* devait se ranger sous l'invocation de Notre-Dame des Soupirs; enfin, Notre-Dame des Ténèbres devait *patronner le royaume des ténèbres.* Mais la Mort, que nous ne consultons pas sur nos projets et à qui nous ne pouvons pas demander son acquiescement, la Mort, qui nous laisse rêver de bonheur et de renommée et qui ne dit ni oui ni non, sort brusquement de son embuscade, et balaye d'un coup d'aile nos plans, nos rêves et les architectures idéales où nous abritions en pensée la gloire de nos derniers jours!

DU VIN
ET DU HASCHISCH

COMPARÉS

COMME MOYENS DE MULTIPLICATION

DE L'INDIVIDUALITÉ

I

LE VIN.

Un homme très-célèbre, qui était en même temps un grand sot, choses qui vont très-bien ensemble, à ce qu'il paraît, ainsi que j'aurai plus d'une fois sans doute le douloureux plaisir de le démontrer, a osé, dans un livre sur la Table, composé au double point de vue de l'hygiène et du plaisir, écrire ce qui suit à l'article Vin : «Le patriarche Noé passe pour être l'inventeur du vin; c'est une liqueur qui se fait avec le fruit de la vigne.»

Et après? Après, rien : c'est tout. Vous aurez beau feuilleter le volume, le retourner dans tous les sens,

le lire à rebours, à l'envers, de droite à gauche et de gauche à droite, vous ne trouverez pas autre chose sur le vin dans la *Physiologie du goût* du très-illustre et très-respecté Brillat-Savarin : « *Le patriarche Noé...* » et « *c'est une liqueur...* »

Je suppose qu'un habitant de la lune ou de quelque planète éloignée, voyageant sur notre monde, et fatigué de ses longues étapes, pense à se rafraîchir le palais et à se réchauffer l'estomac. Il tient à se mettre au courant des plaisirs et des coutumes de notre terre. Il a vaguement ouï parler de liqueurs délicieuses avec lesquelles les citoyens de cette boule se procuraient à volonté du courage et de la gaieté. Pour être plus sûr de son choix, l'habitant de la lune ouvre l'oracle du goût, le célèbre et infaillible Brillat-Savarin, et il y trouve, à l'article VIN, ce renseignement précieux : *Le patriarche Noé...* et *cette liqueur se fait...* Cela est tout à fait digestif. Cela est très-explicatif. Il est impossible, après avoir lu cette phrase, de n'avoir pas une idée juste et nette de tous les vins, de leurs différentes qualités, de leurs inconvénients, de leur puissance sur l'estomac et sur le cerveau.

Ah! chers amis, ne lisez pas Brillat-Savarin. *Dieu préserve ceux qu'il chérit des lectures inutiles;* c'est la première maxime d'un petit livre de Lavater, un philosophe qui a aimé les hommes plus que tous les magistrats du monde ancien et moderne. On n'a baptisé aucun gâteau du nom de Lavater; mais la mémoire de cet homme angélique vivra encore parmi les chrétiens, quand les braves bourgeois eux-mêmes auront

oublié le *Brillat-Savarin,* espèce de brioche insipide dont le moindre défaut est de servir de prétexte à une *dégoisade* de maximes niaisement pédantesques tirées du fameux chef-d'œuvre.

Si une nouvelle édition de ce faux chef-d'œuvre ose affronter le bon sens de l'humanité moderne, buveurs mélancoliques, buveurs joyeux, vous tous qui cherchez dans le vin le souvenir ou l'oubli, et qui, ne le trouvant jamais assez complet à votre gré, ne contemplez plus le ciel que par le cul de la bouteille[1], buveurs oubliés et méconnus, achèterez-vous un exemplaire et rendrez-vous le bien pour le mal, le bienfait pour l'indifférence ?

J'ouvre le *Kreisleriana* du divin Hoffmann, et j'y lis une curieuse recommandation. Le musicien consciencieux doit se servir du vin de Champagne pour composer un opéra-comique. Il y trouvera la gaieté mousseuse et légère que réclame le genre. La musique religieuse demande du vin du Rhin ou du Jurançon. Comme au fond des idées profondes, il y a là une amertume enivrante; mais la musique héroïque ne peut pas se passer de vin de Bourgogne. Il a la fougue sérieuse et l'entraînement du patriotisme. Voilà certainement qui est mieux, et outre le sentiment passionné d'un buveur, j'y trouve une impartialité qui fait le plus grand honneur à un Allemand.

Hoffmann avait dressé un singulier baromètre psychologique destiné à lui représenter les différentes

[1] Béroalde de Verville. *Moyen de parvenir.*

températures et les phénomènes atmosphériques de son âme : on y trouve des divisions telles que celles-ci : « Esprit légèrement ironique tempéré d'indulgence; esprit de solitude avec profond contentement de moi-même; gaieté musicale, enthousiasme musical, tempête musicale, gaieté sarcastique insupportable à moi-même, aspiration à sortir de mon *moi*, objectivité excessive, fusion de mon être avec la nature. » Il va sans dire que les divisions du baromètre moral d'Hoffmann étaient fixées suivant leur ordre de génération, comme dans les baromètres ordinaires. Il me semble qu'il y a entre ce baromètre psychique et l'explication des qualités musicales des vins une fraternité évidente.

Hoffmann, au moment où la mort vint le prendre, commençait à gagner de l'argent. La fortune lui souriait. Comme notre cher et grand Balzac, ce fut vers les derniers temps seulement qu'il vit briller l'aurore boréale de ses plus anciennes espérances. A cette époque, les éditeurs, qui se disputaient ses contes pour leurs almanachs, avaient coutume, pour se mettre dans ses bonnes grâces, d'ajouter à leur envoi d'argent une caisse de vins de France.

II

Profondes joies du vin, qui ne vous a connues? Quiconque a eu un remords à apaiser, un souvenir à évoquer, une douleur à noyer, un château en Espagne à bâtir, tous enfin vous ont invoqué, dieu mystérieux caché dans les fibres de la vigne. Qu'ils sont grands les spectacles du vin, illuminés par le soleil intérieur! Qu'elle est vraie et brûlante cette seconde jeunesse que l'homme puise en lui! Mais combien sont redoutables aussi ses voluptés foudroyantes et ses enchantements énervants. Et cependant dites, en votre âme et conscience, juges, législateurs, hommes du monde, vous tous que le bonheur rend doux, à qui la fortune rend la vertu et la santé faciles, dites, qui de vous aura le courage impitoyable de condamner l'homme qui boit du génie?

D'ailleurs le vin n'est pas toujours ce terrible lutteur sûr de sa victoire, et ayant juré de n'avoir ni pitié ni merci. Le vin est semblable à l'homme : on ne saura jamais jusqu'à quel point on peut l'estimer et le mépriser, l'aimer et le haïr, ni de combien d'actions sublimes ou de forfaits monstrueux il est capable. Ne

soyons donc pas plus cruels envers lui qu'envers nous-mêmes, et traitons-le comme notre égal.

Il me semble parfois que j'entends dire au vin : — Il parle avec son âme, avec cette voix des esprits qui n'est entendue que des esprits. — « Homme, mon bien-aimé, je veux pousser vers toi, en dépit de ma prison de verre et de mes verrous de liége, un chant plein de fraternité, un chant plein de joie, de lumière et d'espérance. Je ne suis point ingrat ; je sais que je te dois la vie. Je sais ce qu'il t'en a coûté de labeur et de soleil sur les épaules. Tu m'as donné la vie, je t'en récompenserai. Je te payerai largement ma dette ; car j'éprouve une joie extraordinaire quand je tombe au fond d'un gosier altéré par le travail. La poitrine d'un honnête homme est un séjour qui me plaît bien mieux que ces caves mélancoliques et insensibles. C'est une tombe joyeuse où j'accomplis ma destinée avec enthousiasme. Je fais dans l'estomac du travailleur un grand remue-ménage, et de là par des escaliers invisibles je monte dans son cerveau où j'exécute ma danse suprême.

« Entends-tu s'agiter en moi et résonner les puissants refrains des temps anciens, les chants de l'amour et de la gloire ? Je suis l'âme de la patrie, je suis moitié galant, moitié militaire. Je suis l'espoir des dimanches. *Le travail fait les jours prospères*, le vin fait les dimanches heureux. Les coudes sur la table de famille et les manches retroussées, tu me glorifieras fièrement, et tu seras vraiment content.

« J'allumerai les yeux de ta vieille femme, la vieille

compagne de tes chagrins journaliers et de tes plus vieilles espérances. J'attendrirai son regard et je mettrai au fond de sa prunelle l'éclair de sa jeunesse. Et ton cher petit, tout pâlot, ce pauvre petit ânon attelé à la même fatigue que le limonier, je lui rendrai les belles couleurs de son berceau, et je serai pour ce nouvel athlète de la vie l'huile qui raffermissait les muscles des anciens lutteurs.

« Je tomberai au fond de ta poitrine comme une ambroisie végétale. Je serai le grain qui fertilise le sillon douloureusement creusé. Notre intime réunion créera la poésie. A nous deux nous ferons un Dieu, et nous voltigerons vers l'infini, comme les oiseaux, les papillons, les fils de la Vierge, les parfums et toutes les choses ailées. »

Voilà ce que chante le vin dans son langage mystérieux. Malheur à celui dont le cœur égoïste et fermé aux douleurs de ses frères n'a jamais entendu cette chanson !

J'ai souvent pensé que si Jésus-Christ paraissait aujourd'hui sur le banc des accusés, il se trouverait quelque procureur qui démontrerait que son cas est aggravé par la récidive. Quant au vin, il récidive tous les jours. Tous les jours il répète ses bienfaits. C'est sans doute ce qui explique l'acharnement des moralistes contre lui. Quand je dis moralistes, j'entends pseudo-moralistes pharisiens.

Mais voici bien autre chose. Descendons un peu plus bas. Contemplons un de ces êtres mystérieux, vivant pour ainsi dire des déjections des grandes villes;

car il y a de singuliers métiers, le nombre en est immense. J'ai quelquefois pensé avec terreur qu'il y avait des métiers qui ne comportaient aucune joie, des métiers sans plaisir, des fatigues sans soulagement, des douleurs sans compensation, je me trompais. Voici un homme chargé de ramasser les débris d'une journée de la capitale. Tout ce que la grande cité a rejeté, tout ce qu'elle a perdu, tout ce qu'elle a dédaigné, tout ce qu'elle a brisé, il le catalogue, il le collectionne. Il compulse les archives de la débauche, le capharnaüm des rebuts. Il fait un triage, un choix intelligent; il ramasse, comme un avare un trésor, les ordures qui, remâchées par la divinité de l'Industrie, deviendront des objets d'utilité ou de jouissance. Le voici qui, à la clarté sombre des réverbères tourmentés par le vent de la nuit, remonte une des longues rues tortueuses et peuplées de petits ménages de la montagne Sainte-Geneviève. Il est revêtu de *son châle d'osier avec son numéro sept.* Il arrive hochant la tête et buttant sur les pavés, comme les jeunes poëtes qui passent toutes leurs journées à errer et à chercher des rimes. Il parle tout seul; il verse son âme dans l'air froid et ténébreux de la nuit. C'est un monologue splendide à faire prendre en pitié les tragédies des plus lyriques. « En avant! marche! division, tête, armée! » Exactement comme Buonaparte agonisant à Sainte-Hélène! Il paraît que le numéro sept s'est changé en sceptre de fer, et le *châle d'osier* en manteau impérial. Maintenant il complimente son armée. La bataille est gagnée, mais la journée a été chaude. Il passe à cheval

sous des arcs de triomphe. Son cœur est heureux. Il écoute avec délice les acclamations d'un monde enthousiaste. Tout à l'heure il va dicter un code supérieur à tous les codes connus. Il jure solennellement qu'il rendra ses peuples heureux. La misère et le vice ont disparu de l'humanité!

Et cependant il a le dos et les reins écorchés par le poids de sa hotte. Il est harcelé de chagrins de ménage. Il est moulu par quarante ans de travail et de courses. L'âge le tourmente. Mais le vin, comme un Pactole nouveau, roule à travers l'humanité languissante un or intellectuel. Comme les bons rois, il règne par ses services et chante ses exploits par le gosier de ses sujets.

Il y a sur la boule terrestre une foule innombrable, innommée, dont le sommeil n'endormirait pas suffisamment les souffrances. Le vin compose pour eux des chants et des poëmes.

Beaucoup de personnes me trouveront sans doute bien indulgent. « Vous innocentez l'ivrognerie, vous idéalisez la crapule. » J'avoue que devant les bienfaits je n'ai pas le courage de compter les griefs. D'ailleurs, j'ai dit que le vin était assimilable à l'homme, et j'ai accordé que leurs crimes étaient égaux à leurs vertus. Puis-je mieux faire? J'ai d'ailleurs une autre idée. Si le vin disparaissait de la production humaine, je crois qu'il se ferait dans la santé et dans l'intellect de la planète un vide, une absence, une défectuosité beaucoup plus affreuse que tous les excès et les déviations dont on rend le vin responsable. N'est-il pas raison-

nable de penser que les gens qui ne boivent jamais de vin, naïfs ou systématiques, sont des imbéciles ou des hypocrites, des imbéciles, c'est-à-dire des hommes ne connaissant ni l'humanité, ni la nature, des artistes repoussant les moyens traditionnels de l'art, des ouvriers blasphémant la mécanique ; — des hypocrites, c'est-à-dire des gourmands honteux, des fanfarons de sobriété, buvant en cachette et ayant quelque *vice* occulte? Un homme qui ne boit que de l'eau a un secret à cacher à ses semblables.

Qu'on en juge : Il y a quelques années, à une exposition de peinture, la foule des imbéciles fit émeute devant un tableau poli, ciré, verni comme un objet d'industrie. C'était l'antithèse absolue de l'art ; c'était à la cuisine de Drolling ce que la folie est à la sottise, les séides à l'imitateur. Dans cette peinture microscopique on voyait voler des mouches. J'étais attiré vers ce monstrueux objet comme tout le monde ; mais j'étais honteux de cette singulière faiblesse, car c'était l'irrésistible attraction de l'horrible. Enfin, je m'aperçus que j'étais entraîné à mon insu par une curiosité philosophique, l'immense désir de savoir quel pouvait être le caractère moral de l'homme qui avait enfanté une aussi criminelle extravagance. Je pariai avec moi-même qu'il devait être foncièrement méchant. Je fis prendre des renseignements, et mon instinct eut le plaisir de gagner ce pari psychologique, j'appris que le monstre se levait régulièrement avant le jour, qu'il avait ruiné sa femme de ménage, et *qu'il ne buvait que du lait !*

Encore une ou deux histoires, et nous dogmatiserons. Un jour, sur un trottoir, je vois un gros rassemblement; je parviens à lever les yeux par-dessus les épaules des badauds, et je vois ceci : un homme étendu par terre sur le dos, les yeux ouverts et fixés sur le ciel, un autre homme, debout devant lui, et parlant par gestes seulement, l'homme à terre lui répondant des yeux seulement, tous les deux ayant l'air animé d'une prodigieuse bienveillance. Les gestes de l'homme debout disaient à l'intelligence de l'homme étendu : « Viens, viens encore, le bonheur est là, à deux pas, viens au coin de la rue. Nous n'avons pas complétement perdu de vue la rive du chagrin, nous ne sommes pas encore au *plein-mer* de la rêverie; allons, courage, ami, dis à tes jambes de satisfaire ta pensée. »

Tout cela plein de vacillements et de balancements harmonieux. L'autre était sans doute arrivé au *plein-mer* (d'ailleurs, il naviguait dans le ruisseau), car son sourire béat répondait : « Laisse ton ami tranquille. La rive du chagrin a suffisamment disparu derrière les brouillards bienfaisants; je n'ai plus rien à demander au ciel de la rêverie. » Je crois même avoir entendu une phrase vague, ou plutôt un soupir vaguement formulé en paroles, s'échapper de sa bouche : « Il faut être raisonnable. » Ceci est le comble du sublime. Mais dans l'ivresse il y a de l'hyper-sublime, comme vous allez voir. L'ami toujours plein d'indulgence s'en va seul au cabaret, puis il revient une corde à la main. Sans doute il ne pouvait pas souffrir l'idée de naviguer seul et de courir seul après le bonheur; c'est

pour cela qu'il venait chercher son ami en voiture. La voiture, c'est la corde ; il lui passe la voiture autour des reins. L'ami, étendu, sourit : il a compris sans doute cette pensée maternelle. L'autre fait un nœud; puis il se met au pas, comme un cheval doux et discret, et il charrie son ami jusqu'au rendez-vous du bonheur. L'homme charrié, ou plutôt traîné et polissant le pavé avec son dos, sourit toujours d'un sourire ineffable.

La foule reste stupéfaite ; car ce qui est trop beau, ce qui dépasse les forces poétiques de l'homme, cause plus d'étonnement que d'attendrissement.

Il y avait un homme, un Espagnol, un guitariste qui voyagea longtemps avec Paganini : c'était avant l'époque de la grande gloire officielle de Paganini.

Ils menaient à eux deux la grande vie vagabonde des bohémiens, des musiciens ambulants, des gens sans famille et sans patrie. Tous deux, violon et guitare, donnaient des concerts partout où ils passaient. Ils ont erré ainsi assez longtemps dans différents pays. Mon Espagnol avait un talent tel, qu'il pouvait dire comme Orphée : « Je suis le maître de la nature. »

Partout où il passait, raclant ses cordes, et les faisant harmonieusement bondir sous le pouce, il était sûr d'être suivi par une foule. Avec un pareil secret on ne meurt jamais de faim. On le suivait comme Jésus-Christ. Le moyen de refuser à dîner et l'hospitalité à l'homme, au génie, au sorcier, qui a fait chanter à votre âme ses plus beaux airs, les plus secrets, les plus inconnus, les plus mystérieux ! On m'a assuré que cet homme, d'un instrument qui ne produit que

des sons successifs, obtenait facilement des sons continus. Paganini tenait la bourse, il avait la gérance du fonds social, ce qui n'étonnera personne.

La caisse voyageait sur la personne de l'administrateur ; tantôt elle était en haut, tantôt elle était en bas, aujourd'hui dans les bottes, demain entre deux coutures de l'habit. Quand le guitariste, qui était fort buveur, demandait où en était la situation financière, Paganini répondait qu'il n'y avait plus rien, du moins presque plus rien ; car Paganini était comme les vieillards, qui craignent toujours de *manquer*. L'Espagnol le croyait ou feignait de le croire, et, les yeux fixés sur l'horizon de la route, il raclait et tourmentait son inséparable compagne. Paganini marchait de l'autre côté de la route. C'était une convention réciproque, faite pour ne pas se gêner. Chacun étudiait ainsi et travaillait en marchant.

Puis, arrivés dans un endroit qui offrait quelque chance de recette, l'un des deux jouait une de ses compositions, et l'autre improvisait à côté de lui une variation, un accompagnement, un dessous. Ce qu'il y a eu de jouissance et de poésie dans cette vie de troubadour, nul ne le saura jamais. Ils se quittèrent, je ne sais pourquoi. L'Espagnol voyagea seul. Un soir, il arrive dans une petite ville du Jura ; il fait afficher et annoncer un concert dans une salle de la mairie. Le concert, c'est lui, pas autre chose qu'une guitare. Il s'était fait connaître en raclant dans quelques cafés, et il y avait quelques musiciens dans la ville qui avaient été frappés de cet étrange talent. Enfin il vint beaucoup de monde.

Mon Espagnol avait déterré dans un coin de la ville, à côté du cimetière, un autre Espagnol, un *pays*. Celui-ci était une espèce d'entrepreneur de sépultures, un marbrier fabricant de tombeaux. Comme tous les gens à métiers funèbres, il buvait bien. Aussi la bouteille et la patrie commune les menèrent loin ; le musicien ne quittait plus le marbrier. Le jour même du concert, l'heure arrivée, ils étaient ensemble, mais où ? c'est ce qu'il fallait savoir. On battit tous les cabarets de la ville, tous les cafés. Enfin on le déterra avec son ami, dans un bouge indescriptible, et parfaitement ivre, l'autre aussi. Suivent des scènes analogues, à la Kean et la Frédérick. Enfin il consent à aller jouer ; mais le voilà pris d'une idée subite : « Tu joueras avec moi », dit-il à son ami. Celui-ci refuse ; il avait un violon, mais il en jouait comme le plus épouvantable ménétrier. « Tu joueras, ou bien je ne joue pas. »

Il n'y a pas de sermons ni de bonnes raisons qui tiennent ; il fallut céder. Les voilà sur l'estrade, devant la fine bourgeoisie de l'endroit. « Apportez du vin », dit l'Espagnol. Le faiseur de sépultures, qui était connu de tout le monde, mais nullement comme musicien, était trop ivre pour être honteux. Le vin apporté, l'on n'a plus la patience de déboucher les bouteilles. Mes vilains garnements les guillotinent à coups de couteau, comme les gens mal élevés. Jugez quel bel effet sur la province en toilette ! Les dames se retirent, et devant ces deux ivrognes qui avaient l'air à moitié fou, beaucoup de gens se sauvent scandalisés.

Mais bien en prit à ceux chez qui la pudeur n'étei-

gnit pas la curiosité et qui eurent le courage de rester. «Commence», dit le guitariste au marbrier. Il est impossible d'exprimer quel genre de sons sortit du violon ivre ; Bacchus en délire taillant de la pierre avec une scie. Que joua-t-il, ou qu'essaya-t-il de jouer ? Peu importe, le premier air venu. Tout à coup une mélodie énergique et suave, capricieuse et une à la fois, enveloppe, étouffe, éteint, dissimule le tapage criard. La guitare chante si haut, que le violon ne s'entend plus. Et cependant c'est bien l'air, l'air aviné qu'avait entamé le marbrier.

La guitare s'exprime avec une sonorité énorme ; elle jase, elle chante, elle déclame avec une verve effrayante, et une sûreté, une pureté inouïes de diction. La guitare improvisait une variation sur le thème du violon d'aveugle. Elle se laissait guider par lui, et elle habillait splendidement et maternellement la grêle nudité de ses sons. Mon lecteur comprendra que ceci est indescriptible ; un témoin vrai et sérieux m'a raconté la chose. Le public, à la fin, était plus ivre que lui. L'Espagnol fut fêté, complimenté, salué par un enthousiasme immense. Mais sans doute le caractère des gens du pays lui déplut ; car ce fut la seule fois qu'il consentit à jouer.

Et maintenant où est-il ? Quel soleil a contemplé ses derniers rêves ? Quel sol a reçu sa dépouille cosmopolite ? Quel fossé a abrité son agonie ? Où sont les parfums enivrants des fleurs disparues ? Où sont les couleurs féeriques des anciens soleils couchants ?

III

Je ne vous ai rien appris, sans doute, de bien nouveau. Le vin est connu de tous; il est aimé de tous. Quand il y aura un vrai médecin philosophe, chose qui ne se voit guère, il pourra faire une puissante étude sur le vin, une sorte de psychologie double dont le vin et l'homme composent les deux termes. Il expliquera comment et pourquoi certaines boissons contiennent la faculté d'augmenter outre mesure la personnalité de l'être pensant, et de créer, pour ainsi dire, une troisième personne, opération mystique, où l'homme naturel et le vin, le dieu animal et le dieu végétal, jouent le rôle du Père et du Fils dans la Trinité; ils engendrent un Saint-Esprit, qui est l'homme supérieur, lequel procède également des deux.

Il y a des gens chez qui le dégourdissement du vin est si puissant, que leurs jambes deviennent plus fermes et l'oreille excessivement fine. J'ai connu un individu dont la vue affaiblie retrouvait dans l'ivresse toute sa force perçante primitive. Le vin changeait la taupe en aigle.

Un vieil auteur inconnu a dit : « Rien n'égale la joie de l'homme qui boit, si ce n'est la joie du vin d'être bu. » En effet, le vin joue un rôle intime dans la vie de l'humanité, si intime, que je ne serais pas étonné que, séduits par une idée panthéistique, quelques esprits raisonnables lui attribuassent une espèce de personnalité. Le vin et l'homme me font l'effet de deux lutteurs amis sans cesse combattant, sans cesse réconciliés. Le vaincu embrasse toujours le vainqueur.

Il y a des ivrognes méchants ; ce sont des gens naturellement méchants. L'homme mauvais devient exécrable, comme le bon devient excellent.

Je vais parler tout à l'heure, d'une substance mise à la mode depuis quelques années, espèce de drogue délicieuse pour une certaine catégorie de dilettantistes, dont les effets sont bien autrement foudroyants et puissants que ceux du vin. J'en décrirai avec soin tous les effets, puis reprenant la peinture des différentes efficacités du vin, je comparerai ces deux moyens artificiels, par lesquels l'homme, exaspérant sa personnalité, crée, pour ainsi dire, en lui une sorte de divinité.

Je montrerai les inconvénients du haschisch, dont le moindre, malgré les trésors de bienveillance inconnus qu'il fait germer en apparence dans le cœur, ou plutôt dans le cerveau de l'homme, dont le moindre défaut, dis-je, est d'être antisocial, tandis que le vin est profondément humain, et j'oserais presque dire homme d'action.

IV

LE HASCHISCH [1].

Quand on fait la moisson du chanvre, il se passe quelquefois d'étranges phénomènes dans la personne des travailleurs mâles et femelles. On dirait qu'il s'élève de la moisson je ne sais quel esprit vertigineux qui circule autour des jambes et monte malicieusement jusqu'au cerveau. La tête du moissonneur est pleine de tourbillons, d'autres fois elle est chargée de rêverie. Les membres s'affaissent et refusent le service. Du reste, il m'est arrivé à moi, enfant, jouant et

[1] Dans cette première étude sur le Haschisch, publiée dix ans avant celle qui précède, on retrouvera naturellement plus d'une observation répétée dans la rédaction définitive. L'auteur n'avait pas dû se faire scrupule de se copier lui-même à dix ans de distance ; et il reproduit parfois et presque dans les mêmes termes tel fait, telle anecdote déjà cités dans son premier travail. Malgré le mauvais effet des doubles emplois, nous nous sommes abstenus de rien changer au texte; et nous avons trouvé moins d'inconvénient à quelques répétitions inévitables qu'à des suppressions qui auraient détruit les proportions et l'économie de l'une ou de l'autre rédaction. [1869.]

me roulant sur des amas de luzerne, des phénomènes analogues.

On a essayé de faire du haschisch avec du chanvre de France. Tous les essais, jusqu'à présent, ont été mauvais, et les enragés qui veulent à tout prix se procurer des jouissances féeriques, ont continué à se servir du haschisch qui avait traversé la Méditerranée, c'est-à-dire fait avec du chanvre indien ou égyptien. La composition du haschisch est faite d'une décoction de chanvre indien, de beurre et d'une petite quantité d'opium.

Voici une confiture verte, singulièrement odorante, tellement odorante qu'elle soulève une certaine répulsion, comme le ferait, du reste, toute odeur fine portée à son maximum de force et pour ainsi dire de densité. Prenez-en gros comme une noix, remplissez-en une petite cuiller, et vous possédez le bonheur; le bonheur absolu avec toutes ses ivresses, toutes ses folies de jeunesse, et aussi ses béatitudes infinies. Le bonheur est là, sous la forme d'un petit morceau de confiture; prenez-en sans crainte, on n'en meurt pas; les organes physiques n'en reçoivent aucune atteinte grave. Peut-être votre volonté en sera-t-elle amoindrie, ceci est une autre affaire.

Généralement, pour donner au haschisch toute sa force et tout son développement, il faut le délayer dans du café noir très-chaud et le prendre à jeun; le dîner est rejeté vers dix heures ou minuit; une soupe très-légère seule est permise. Une infraction à cette règle si simple produirait ou des vomisse-

ments, le dîner se querellant avec la drogue, ou l'inefficacité du haschisch. Beaucoup d'ignorants ou d'imbéciles qui se conduisent ainsi accusent le haschisch d'impuissance.

A peine la petite drogue absorbée, opération qui, du reste, demande une certaine résolution, car, ainsi que je l'ai dit, la mixture est tellement odorante qu'elle cause à quelques personnes des velléités de nausées, vous vous trouvez immédiatement placé dans un état anxieux. Vous avez entendu vaguement parler des effets merveilleux du haschisch, votre imagination s'est fait une idée particulière, un idéal d'ivresse, et il vous tarde de savoir si la réalité, si le résultat, sera adéquat à votre préconception. Le temps qui s'écoule entre l'absorption du breuvage et les premiers symptômes varie suivant les tempéraments et aussi suivant l'habitude. Les personnes qui ont la connaissance et la pratique du haschisch sentent quelquefois, au bout d'une demi-heure, les premiers symptômes de l'invasion.

J'ai oublié de dire que le haschisch causant dans l'homme une exaspération de sa personnalité et en même temps un sentiment très-vif des circonstances et des milieux, il était convenable de ne se soumettre à son action que dans des milieux et des circonstances favorables. Toute joie, tout bien-être étant surabondant, toute douleur, toute angoisse est immensément profonde. Ne faites pas vous-même une pareille expérience, si vous avez à accomplir quelque affaire désagréable, si votre esprit se trouve porté au

spleen, si vous avez un billet à payer. Je l'ai dit, le haschisch est impropre à l'action. Il ne console pas comme le vin; il ne fait que développer outre mesure la personnalité humaine dans les circonstances actuelles où elle est placée. Autant qu'il se peut, il faut un bel appartement ou un beau paysage, un esprit libre et dégagé, et quelques complices dont le talent intellectuel se rapproche du vôtre; un peu de musique aussi s'il est possible.

La plupart du temps les novices, à leur première initiation, se plaignent de la lenteur des effets. Ils les attendent avec anxiété, et comme cela ne va pas assez vite à leur gré, il font des fanfaronnades d'incrédulité qui réjouissent beaucoup ceux qui connaissent les choses et la manière dont le haschisch se gouverne. Ce n'est pas une des choses le moins comiques que de voir les premières atteintes apparaître et se multiplier au milieu même de cette incrédulité. D'abord une certaine hilarité saugrenue et irrésistible s'empare de vous. Les mots les plus vulgaires, les idées les plus simples prennent une physionomie bizarre et nouvelle. Cette gaieté vous est insupportable à vous-même; mais il est inutile de regimber. Le démon vous a envahi; tous les efforts que vous ferez pour résister ne serviront qu'à accélérer les progrès du mal. Vous riez de votre niaiserie et de votre folie; vos camarades vous rient au nez, et vous ne leur en voulez pas, car la bienveillance commence à se manifester.

Cette gaieté languissante, ce malaise dans la joie,

cette insécurité, cette indécision de la maladie, dure généralement peu de temps. Il arrive quelquefois que des gens tout à fait impropres aux jeux de mots, improvisent des enfilades interminables de calembours, des rapprochements d'idées tout à fait improbables et faits pour dévoyer les maîtres les plus forts dans cet art saugrenu.

Au bout de quelques minutes, les rapports d'idées deviennent tellement vagues, les fils qui relient vos conceptions sont si ténus, que vos complices, vos coreligionnaires seuls peuvent vous comprendre. Votre folâtrerie, vos éclats de rire paraissent le comble de la sottise à tout homme qui n'est pas dans le même état que vous.

La sagesse de ce malheureux vous réjouit outre mesure, son sang-froid vous pousse aux dernières limites de l'ironie; il vous paraît le plus fou et le plus ridicule de tous les hommes. Quant à vos camarades, vous vous entendez parfaitement avec eux. Bientôt vous ne vous entendez plus que par les yeux. Le fait est que c'est une situation passablement comique que celle d'hommes qui jouissent d'une gaieté incompréhensible pour qui n'est pas situé dans le même monde qu'eux. Ils le prennent en profonde pitié. Dès lors, l'idée de supériorité pointe à l'horizon de votre intellect. Bientôt elle grandira démesurément.

J'ai été témoin, dans cette première phase, de deux scènes assez grotesques. Un musicien célèbre, qui ignorait les propriétés du haschisch et n'en avait peut-être jamais entendu parler, arrive au milieu d'une so-

ciété où presque tout le monde en avait pris. On essaye de lui faire comprendre ses merveilleux effets. Il rit avec grâce comme un homme qui veut bien *poser* quelques minutes par esprit de bienséance, parce qu'il est bien élevé. On rit beaucoup; car l'homme qui a pris du haschisch est, dans la première phase, doué d'une merveilleuse intelligence du comique. Les éclats de rire, les énormités incompréhensibles, les jeux de mots inextricables, les gestes baroques continuent. Le musicien déclare que cette *charge* d'artistes est mauvaise, que d'ailleurs elle doit être bien fatigante pour les auteurs.

La joie augmente. « Cette charge est peut-être bonne pour vous, pour moi non, dit-il. — Il suffit qu'elle soit bonne pour nous », réplique égoïstement un des malades. Des éclats de rire interminables remplissent la salle. Mon homme se fâche et veut s'en aller. Quelqu'un ferme la porte et cache la clef. Un autre se met à genoux devant lui et lui déclare en pleurant, au nom de toute la société, que si elle est émue pour lui et pour son infériorité de la plus profonde pitié, elle n'en sera pas moins animée d'une éternelle bienveillance.

On le supplie de faire de la musique, il se résigne. A peine le violon s'était-il fait entendre, que les sons qui se répandaient dans l'appartement empoignaient çà et là quelqu'un des malades. Ce n'étaient que soupirs profonds, sanglots, gémissements déchirants, torrents de pleurs. Le musicien épouvanté s'arrête, il se croit dans une maison de fous. Il s'approche de

celui dont la béatitude faisait le plus de tapage; il lui demande s'il souffre beaucoup et ce qu'il faudrait faire pour le soulager. Un esprit positif, qui lui non plus n'avait pas goûté de la drogue béatifique, propose de la limonade et des acides. Le malade, l'extase dans les yeux, le regarde avec un indicible mépris; c'est son orgueil qui le sauve des plus graves injures. En effet, quoi de plus propre à exaspérer un malade de joie que de vouloir le guérir?

Voici un phénomène extrêmement curieux selon moi : une domestique, chargée d'apporter du tabac et des rafraîchissements à des gens pris de haschisch, se voyant entourée de têtes bizarres, d'yeux démesurément agrandis, et comme circonvenue par une atmosphère malsaine, par cette folie collective, part d'un éclat de rire insensé, laisse tomber le plateau qui se brise avec toutes les tasses et les verres, et s'enfuit épouvantée à toutes jambes. Tout le monde rit. Elle a avoué le lendemain avoir éprouvé quelque chose de singulier pendant plusieurs heures, avoir été *toute drôle, toute je ne sais comment.* Cependant elle n'avait pas pris de haschisch.

La seconde phase s'annonce par une sensation de fraîcheur aux extrémités, une grande faiblesse; vous avez, comme on dit, des mains de beurre, une lourdeur de tête et une stupéfaction générale dans tout votre être. Vos yeux s'agrandissent, ils sont comme tirés dans tous les sens par une extase implacable. Votre face se remplit de pâleur, elle devient livide et verdâtre. Les lèvres se rétrécissent, se raccourcissent

et semblent vouloir rentrer en dedans. Des soupirs rauques et profonds s'échappent de votre poitrine, comme si votre nature ancienne ne pouvait pas supporter le poids de votre nature nouvelle. Les sens deviennent d'une finesse et d'une acuité extraordinaires. Les yeux percent l'infini. L'oreille perçoit les sons les plus insaisissables au milieu des bruits les plus aigus.

Les hallucinations commencent. Les objets extérieurs prennent des apparences monstrueuses. Ils se révèlent à vous sous des formes inconnues jusque-là. Puis ils se déforment, se transforment, et enfin ils entrent dans votre être, ou bien vous entrez en eux. Les équivoques les plus singulières, les transpositions d'idées les plus inexplicables ont lieu. Les sons ont une couleur, les couleurs ont une musique. Les notes musicales sont des nombres, et vous résolvez avec une rapidité effrayante de prodigieux calculs d'arithmétique à mesure que la musique se déroule dans votre oreille. Vous êtes assis et vous fumez; vous croyez être assis dans votre pipe, et c'est vous que votre pipe fume; c'est vous qui vous exhalez sous la forme de nuages bleuâtres.

Vous vous y trouvez bien, une seule chose vous préoccupe et vous inquiète. Comment ferez-vous pour sortir de votre pipe? Cette imagination dure une éternité. Un intervalle de lucidité avec un grand effort vous permet de regarder à la pendule. L'éternité a duré une minute. Un autre courant d'idées vous emporte; il vous emportera pendant une minute dans son

tourbillon vivant, et cette minute sera encore une éternité. Les proportions du temps et de l'être sont dérangées par la multitude innombrable et par l'intensité des sensations et des idées. On vit plusieurs vies d'hommes en l'espace d'une heure. C'est bien là le sujet de la *Peau de chagrin*. Il n'y a plus équation entre les organes et les jouissances.

De temps en temps la personnalité disparaît. L'objectivité qui fait certains poëtes panthéistes et aussi les grands comédiens devient telle, que vous vous confondez avec les êtres extérieurs. Vous voici arbre mugissant au vent et racontant à la nature des mélodies végétales. Maintenant vous planez dans l'azur du ciel immensément agrandi. Toute douleur a disparu. Vous ne luttez plus, vous êtes emporté, vous n'êtes plus votre maître, et vous ne vous en affligez pas. Tout à l'heure l'idée du temps disparaîtra complétement. De temps en temps encore un petit réveil a lieu. Il vous semble que vous sortez d'un monde merveilleux et fantastique. Vous gardez, il est vrai, la faculté de vous observer vous-même, et demain vous aurez conservé le souvenir de quelques-unes de vos sensations. Mais cette faculté psychologique, vous ne pouvez pas l'appliquer. Je vous défie de tailler une plume ou un crayon; ce serait un labeur au-dessus de vos forces.

D'autres fois la musique vous raconte des poëmes infinis, vous place dans des drames effrayants ou féeriques. Elle s'associe avec les objets qui sont sous vos yeux. Les peintures du plafond, même médiocres

ou mauvaises, prennent une vie effrayante. L'eau limpide et enchanteresse coule dans le gazon qui tremble. Les nymphes aux chairs éclatantes vous regardent avec de grands yeux plus limpides que l'eau et l'azur. Vous prendriez votre place et votre rôle dans les plus méchantes peintures, les plus grossiers papiers peints qui tapissent les murs des auberges.

J'ai remarqué que l'eau prenait un charme effrayant pour tous les esprits un peu artistes illuminés par le haschisch. Les eaux courantes, les jets d'eau, les cascades harmonieuses, l'immensité bleue de la mer, roulent, dorment, chantent au fond de votre esprit. Il ne serait peut-être pas bon de laisser un homme en cet état au bord d'une eau limpide ; comme le pêcheur de la ballade, il se laisserait peut-être entraîner par l'Ondine.

Vers la fin de la soirée, on peut manger, mais cette opération ne s'accomplit pas sans peine. On se trouve tellement au-dessus des faits matériels, qu'on préférerait certainement rester couché tout de son long au fond de son paradis intellectuel. Quelquefois cependant l'appétit se développe d'une manière extraordinaire ; mais il faut un grand courage pour remuer une bouteille, une fourchette et un couteau.

La troisième phase, séparée de la seconde par un redoublement de crise, une ivresse vertigineuse suivie d'un nouveau malaise, est quelque chose d'indescriptible. C'est ce que les Orientaux appellent le *kief*; c'est le bonheur absolu. Ce n'est plus quelque chose de tourbillonnant et de tumultueux. C'est une béati-

tude calme et immobile. Tous les problèmes philosophiques sont résolus. Toutes les questions ardues contre lesquelles s'escriment les théologiens, et qui font le désespoir de l'humanité raisonnante, sont limpides et claires. Toute contradiction est devenue unité. L'homme est *passé* dieu.

Il y a en vous quelque chose qui dit : « Tu es supérieur à tous les hommes, nul ne comprend ce que tu penses, ce que tu sens maintenant. Ils sont même incapables de comprendre l'immense amour que tu éprouves pour eux. Mais il ne faut pas les haïr pour cela ; il faut avoir pitié d'eux. Une immensité de bonheur et de vertu s'ouvre devant toi. Nul ne saura jamais à quel degré de vertu et d'intelligence tu es parvenu. Vis dans la solitude de ta pensée et évite d'affliger les hommes. »

Un des effets les plus grotesques du haschisch est la crainte poussée jusqu'à la folie la plus méticuleuse d'affliger qui que ce soit. Vous déguiseriez même, si vous en aviez la force, l'état extra-naturel où vous êtes, pour ne pas causer d'inquiétude au dernier des hommes.

Dans ce suprême état, l'amour, chez les esprits tendres et artistiques, prend les formes les plus singulières et se prête aux combinaisons les plus baroques. Un libertinage effréné peut se mêler à un sentiment de paternité ardente et affectueuse.

Ma dernière observation ne sera pas la moins curieuse. Quand, le lendemain matin, vous voyez le jour installé dans votre chambre, votre première sensation

est un profond étonnement. Le temps avait complétement disparu. Tout à l'heure c'était la nuit, maintenant c'est le jour. « Ai-je dormi, ou n'ai-je pas dormi ? Mon ivresse a-t-elle duré toute la nuit, et la notion du temps étant supprimée, la nuit entière n'a-t-elle eu pour moi à peine que la valeur d'une seconde ? Ou bien ai-je été enseveli dans les voiles d'un sommeil plein de visions ? » Il est impossible de le savoir.

Il vous semble que vous éprouvez un bien-être et une légèreté d'esprit merveilleuse ; nulle fatigue. Mais à peine êtes-vous debout qu'un vieux reste d'ivresse se manifeste. Vos jambes faibles vous conduisent avec timidité, vous craignez de vous casser comme un objet fragile. Une grande langueur, qui ne manque pas de charme, s'empare de votre esprit. Vous êtes incapable de travail et d'énergie dans l'action.

C'est la punition méritée de la prodigalité impie avec laquelle vous avez fait une si grande dépense de fluide nerveux. Vous avez jeté votre personnalité aux quatre vents du ciel, et maintenant vous avez de la peine à la rassembler et à la concentrer.

V

Je ne dis pas que le haschisch produise sur tous les hommes tous les effets que je viens de décrire. J'ai raconté à peu de chose près les phénomènes qui se produisent généralement, sauf quelques variantes, chez les esprits artistiques et philosophiques. Mais il y a des tempéraments chez qui cette drogue ne développe qu'une folie tapageuse, une gaieté violente qui ressemble à du vertige, des danses, des sauts, des trépignements, des éclats de rire. Ils ont pour ainsi dire un haschisch tout matériel. Ils sont insupportables aux spiritualistes qui les prennent en grande pitié. Leur vilaine personnalité fait éclat. J'ai vu une fois un magistrat respectable, un homme honorable, comme disent d'eux-mêmes les gens du monde, un de ces hommes dont la gravité artificielle impose toujours, au moment où le haschisch fit invasion en lui, se mettre brusquement à sauter un *cancan* des plus indécents. Le monstre intérieur et véridique se révélait.

Cet homme qui jugeait les actions de ses semblables, ce *Togatus* avait appris le cancan en cachette.

Ainsi l'on peut affirmer que cette impersonnalité, cet objectivisme dont j'ai parlé et qui n'est que le développement excessif de l'esprit poétique, ne se trouvera jamais dans le haschisch de ces gens-là.

VI

En Égypte, le gouvernement défend la vente et le commerce du haschisch, à l'intérieur du pays du moins. Les malheureux qui ont cette passion viennent chez le pharmacien prendre, sous le prétexte d'acheter une autre drogue, leur petite dose préparée à l'avance. Le gouvernement égyptien a bien raison. Jamais un État raisonnable ne pourrait subsister avec l'usage du haschisch. Cela ne fait ni des guerriers ni des citoyens. En effet, il est défendu à l'homme, sous peine de déchéance et de mort intellectuelle, de déranger les conditions primordiales de son existence et de rompre l'équilibre de ses facultés avec les milieux. S'il existait un gouvernement qui eût intérêt à corrompre ses gouvernés, il n'aurait qu'à encourager l'usage du haschisch.

On dit que cette substance ne cause aucun mal physique. Cela est vrai, jusqu'à présent du moins. Car je ne sais pas jusqu'à quel point on peut dire

qu'un homme qui ne ferait que rêver et serait incapable d'action, se porterait bien, quand même tous ses membres seraient en bon état. Mais c'est la volonté qui est attaquée, et c'est l'organe le plus précieux. Jamais un homme qui peut, avec une cuillerée de confitures, se procurer instantanément tous les biens du ciel et de la terre, n'en acquerra la millième partie par le travail. Il faut avant tout vivre et travailler.

L'idée m'est venue de parler du vin et du haschisch dans le même article, parce qu'en effet il y a en eux quelque chose de commun : le développement poétique excessif de l'homme. Le goût frénétique de l'homme pour toutes les substances, saines ou dangereuses, qui exaltent sa personnalité, témoigne de sa grandeur. Il aspire toujours à réchauffer ses espérances et à s'élever vers l'infini. Mais il faut voir les résultats. Voici une liqueur qui active la digestion, fortifie les muscles, et enrichit le sang. Prise en grande quantité même, elle ne cause que des désordres assez courts. Voilà une substance qui interrompt les fonctions digestives, qui affaiblit les membres et qui peut causer une ivresse de vingt-quatre heures. Le vin exalte la volonté; le haschisch l'annihile. Le vin est un support physique; le haschisch est une arme pour le suicide. Le vin rend bon et sociable; le haschisch est isolant. L'un est laborieux pour ainsi dire, l'autre essentiellement paresseux. A quoi bon, en effet, travailler, labourer, écrire, fabriquer quoi que ce soit, quand on peut emporter le paradis d'un seul coup? Enfin le vin est pour le peuple qui travaille et qui mérite d'en

boire. Le haschisch appartient à la classe des joies solitaires; il est fait pour les misérables oisifs. Le vin est utile, il produit des résultats fructifiants. Le haschisch est inutile et dangereux[1].

[1] Il ne faut mentionner que pour mémoire la tentative faite récemment pour appliquer le haschisch à la cure de la folie. Le fou qui prend du haschisch contracte une folie qui chasse l'autre, et quand l'ivresse est passée, la vraie folie, qui est l'état normal du fou, reprend son empire, comme chez nous la raison et la santé. Quelqu'un s'est donné la peine d'écrire un livre là-dessus. Le médecin qui a inventé ce beau système n'est pas le moins du monde philosophe.

VII

Je termine cet article par quelques belles paroles qui ne sont pas de moi, mais d'un remarquable philosophe peu connu, Barbereau, théoricien musical, et professeur au Conservatoire. J'étais auprès de lui dans une société dont quelques personnes avaient pris du bienheureux poison, et il me dit avec un accent de mépris indicible : « Je ne comprends pas pourquoi l'homme rationnel et spirituel se sert de moyens artificiels pour arriver à la béatitude poétique, puisque l'enthousiasme et la volonté suffisent pour l'élever à une existence supra-naturelle. Les grands poëtes, les philosophes, les prophètes sont des êtres qui, par le pur et libre exercice de la volonté, parviennent à un état où ils sont à la fois cause et effet, sujet et objet, magnétiseur et somnambule. »

Je pense exactement comme lui.

LA FANFARLO

LA FANFARLO.

Samuel Cramer, qui signa autrefois du nom de Manuela de Monteverde quelques folies romantiques, — dans le bon temps du Romantisme, — est le produit contradictoire d'un blême Allemand et d'une brune Chilienne. Ajoutez à cette double origine une éducation française et une civilisation littéraire, vous serez moins surpris, — sinon satisfait et édifié, — des complications bizarres de ce caractère. — Samuel a le front pur et noble, les yeux brillants comme des gouttes de café, le nez taquin et railleur, les lèvres impudentes et sensuelles, le menton carré et despote, la chevelure

prétentieusement raphaélesque. — C'est à la fois un grand fainéant, un ambitieux triste, et un illustre malheureux ; car il n'a guère eu dans sa vie que des moitiés d'idées. Le soleil de la paresse qui resplendit sans cesse au dedans de lui, lui vaporise et lui mange cette moitié de génie dont le ciel l'a doué. Parmi tous ces demi-grands hommes que j'ai connus dans cette terrible vie parisienne, Samuel fut, plus que tout autre, l'homme des belles œuvres ratées ; — créature maladive et fantastique, dont la poésie brille bien plus dans sa personne que dans ses œuvres, et qui, vers une heure du matin, entre l'éblouissement d'un feu de charbon de terre et le tic tac d'une horloge, m'est toujours apparu comme le dieu de l'impuissance, — dieu moderne et hermaphrodite, — impuissance si colossale et si énorme qu'elle en est épique !

Comment vous mettre au fait, et vous faire voir bien clair dans cette nature ténébreuse, bariolée de vifs éclairs, — paresseuse et entreprenante à la fois, — féconde en desseins difficiles et en risibles avortements ; — esprit chez qui le paradoxe prenait souvent les proportions de la naïveté, et dont l'imagination était aussi vaste que la solitude et la paresse absolues ? — Un des travers les plus naturels de Samuel était de se considérer comme l'égal de ceux qu'il avait su admirer ; après une lecture passionnée d'un beau livre, sa conclusion involontaire était : voilà qui est assez beau pour être de moi ! — et de là à penser : c'est donc de moi, — il n'y a que l'espace d'un tiret.

Dans le monde actuel, ce genre de caractère est plus fréquent qu'on ne le pense; les rues, les promenades publiques, les estaminets et tous les asiles de la flânerie fourmillent d'êtres de cette espèce. Ils s'identifient si bien avec le nouveau modèle, qu'ils ne sont pas éloignés de croire qu'ils l'ont inventé. — Les voilà aujourd'hui déchiffrant péniblement les pages mystiques de Plotin ou de Porphyre; demain ils admireront comme Crébillon le fils a bien exprimé le côté volage et français de leur caractère. Hier ils s'entretenaient familièrement avec Jérôme Cardan; les voici maintenant jouant avec Sterne ou se vautrant avec Rabelais dans toutes les goinfreries de l'hyperbole. Ils sont d'ailleurs si heureux dans chacune de leurs métamorphoses, qu'ils n'en veulent pas le moins du monde à tous ces beaux génies de les avoir devancés dans l'estime de la postérité. — Naïve et respectable impudence! Tel était le pauvre Samuel.

Fort honnête homme de naissance et quelque peu gredin par passe-temps, — comédien par tempérament, — il jouait pour lui-même et à huis clos d'incomparables tragédies, ou, pour mieux dire, tragicomédies. Se sentait-il effleuré et chatouillé par la gaieté, il fallait se le bien constater, et notre homme s'exerçait à rire aux éclats. Une larme lui germait-elle dans le coin de l'œil à quelque souvenir, il allait à sa glace se regarder pleurer. Si quelque fille, dans un accès de jalousie brutale et puérile, lui faisait une égratignure avec une aiguille ou un canif, Samuel se glorifiait en lui-même d'un coup de couteau, et quand

il devait quelques misérables vingt mille francs, il s'écriait joyeusement :

— Quel triste et lamentable sort que celui d'un génie harcelé par un million de dettes!

D'ailleurs, gardez-vous de croire qu'il fût incapable de connaître les sentiments vrais, et que la passion ne fît qu'effleurer son épiderme. Il eût vendu ses chemises pour un homme qu'il connaissait à peine, et qu'à l'inspection du front et de la main il avait institué hier son ami intime. Il apportait dans les choses de l'esprit et de l'âme la contemplation oisive des natures germaniques, — dans les choses de la passion l'ardeur rapide et volage de sa mère, — et dans la pratique de la vie tous les travers de la vanité française. Il se fût battu en duel pour un auteur ou un artiste mort depuis deux siècles. Comme il avait été dévot avec fureur, il était athée avec passion. Il était à la fois tous les artistes qu'il avait étudiés et tous les livres qu'il avait lus, et cependant, en dépit de cette faculté comédienne, restait profondément original. Il était toujours le doux, le fantasque, le paresseux, le terrible, le savant, l'ignorant, le débraillé, le coquet Samuel Cramer, la romantique Manuela de Monteverde. Il raffolait d'un ami comme d'une femme, aimait une femme comme un camarade. Il possédait la logique de tous les bons sentiments et la science de toutes les roueries, et néanmoins il n'a jamais réussi à rien, parce qu'il croyait trop à l'impossible. — Quoi d'étonnant? il était toujours en train de le concevoir.

Samuel, un soir, eut l'idée de sortir; le temps était

beau et parfumé. — Il avait, selon son goût naturel pour l'excessif, des habitudes de réclusion et de dissipation également violentes et prolongées, et depuis longtemps il était resté fidèle au logis. La paresse maternelle, la fainéantise créole qui coulait dans ses veines l'empêchait de souffrir du désordre de sa chambre, de son linge et de ses cheveux encrassés et emmêlés à l'excès. Il se peigna, se lava, sut en quelques minutes retrouver le costume et l'aplomb des gens chez qui l'élégance est chose journalière; puis il ouvrit la fenêtre. — Un jour chaud et doré se précipita dans le cabinet poudreux. Samuel admira comme le printemps était venu vite en quelques jours et sans crier gare. Un air tiède et imprégné de bonnes odeurs lui ouvrit les narines, — dont une partie étant montée au cerveau, le remplit de rêverie et de désirs, et l'autre lui remua libertinement le cœur, l'estomac et le foie. — Il souffla résolûment ses deux bougies dont l'une palpitait encore sur un volume de Swedenborg, et l'autre s'éteignait sur un de ces livres honteux dont la lecture n'est profitable qu'aux esprits possédés d'un goût immodéré de la vérité.

Du haut de sa solitude, encombrée de paperasses, pavée de bouquins et peuplée de ses rêves, Samuel apercevait souvent, se promenant dans une allée du Luxembourg, une forme et une figure qu'il avait aimées en province, — à l'âge où l'on aime d'amour. — Ses traits, quoique mûris et engraissés par quelques années de pratique, avaient la grâce profonde et décente de l'honnête femme; au fond de ses yeux brillait

encore par intervalles la rêverie humide de la jeune fille. Elle allait et venait, habituellement escortée par une bonne assez élégante, et dont le visage et la tournure accusaient plutôt la confidente et la demoiselle de compagnie que la domestique. Elle semblait rechercher les endroits abandonnés, et s'asseyait tristement avec des attitudes de veuve, tenant parfois dans sa main distraite un livre qu'elle ne lisait pas.

Samuel l'avait connue aux environs de Lyon, jeune, alerte, folâtre et plus maigre. A force de la regarder et pour ainsi dire de la reconnaître, il avait retrouvé un à un tous les menus souvenirs qui se rattachaient à elle dans son imagination; il s'était raconté à lui-même, détail par détail, tout ce jeune roman, qui, depuis, s'était perdu dans les préoccupations de sa vie et le dédale de ses passions.

Ce soir-là, il la salua, mais avec plus de soin et plus de regards. En passant devant elle, il entendit derrière lui ce lambeau de dialogue :

— Comment trouvez-vous ce jeune homme, Mariette?

Mais cela dit avec un ton de voix si distrait, que l'observateur le plus malicieux n'y eût rien trouvé à redire contre la dame.

— Mais je le trouve fort bien, madame. — Madame sait que c'est M. Samuel Cramer?

Et sur un ton plus sévère :

— Comment se fait-il que vous sachiez cela, Mariette?

. . . .

C'est pourquoi le lendemain Samuel eut grand soin de lui rapporter son mouchoir et son livre, qu'il trouva sur un banc, et qu'elle n'avait pas perdus, puisqu'elle était près de là, regardant les moineaux se disputer des miettes, ou ayant l'air de contempler le travail intérieur de la végétation. Comme il arrive souvent entre deux êtres dont les destinées complices ont élevé l'âme à un égal diapason, — engageant la conversation assez brusquement, — il eut néanmoins le bonheur bizarre de trouver une personne disposée à l'écouter et à lui répondre.

— Serais-je assez heureux, madame, pour être encore logé dans un coin de votre souvenir? Suis-je tellement changé que vous ne puissiez reconnaître en moi un camarade d'enfance, avec qui vous avez daigné jouer à cache-cache et faire l'école buissonnière?

— Une femme, — répondit la dame avec un demi-sourire, — n'a pas le droit de reconnaître aussi facilement les gens; c'est pourquoi je vous remercie, monsieur, de m'avoir, le premier, offert l'occasion de me reporter vers ces beaux et gais souvenirs. — Et puis... chaque année de la vie contient tant d'événements et de pensées... et il me semble vraiment qu'il y a bien des années?...

— Années, répliqua Samuel, — qui pour moi ont été tantôt bien lentes, tantôt bien promptes à s'envoler, mais toutes diversement cruelles!

— Et la poésie?... fit la dame avec un sourire dans les yeux.

— Toujours, madame! répondit Samuel en riant. — Mais que lisiez-vous donc là?

— Un roman de Walter Scott.

— Je m'explique maintenant vos fréquentes interruptions. — Oh! l'ennuyeux écrivain! — Un poudreux déterreur de chroniques! un fastidieux amas de descriptions de bric-à-brac, — un tas de vieilles choses et de défroques de tout genre : — des armures, des vaisselles, des meubles, des auberges gothiques et des châteaux de mélodrame, où se promènent quelques mannequins à ressort, vêtus de justaucorps et de pourpoints bariolés; — types connus, dont nul plagiaire de dix-huit ans ne voudra plus dans dix ans; des châtelaines impossibles et des amoureux parfaitement dénués d'actualité, — nulle vérité de cœur, nulle philosophie de sentiments! Quelle différence chez nos bons romanciers français, où la passion et la morale l'emportent toujours sur la description matérielle des objets! — Qu'importe que la châtelaine porte fraise ou paniers, ou sous-jupe Oudinot, pourvu qu'elle sanglote ou trahisse convenablement? L'amoureux vous intéresse-t-il beaucoup plus pour porter dans son gilet un poignard au lieu d'une carte de visite, et un despote en habit noir vous cause-t-il une terreur moins poétique qu'un tyran bardé de buffle et de fer?

Samuel, comme on le voit, rentrait dans la classe des gens *absorbants*, — des hommes insupportables et passionnés, chez qui le métier gâte la conversation, et à qui toute occasion est bonne, même une connaissance improvisée au coin d'un arbre ou d'une rue,

fût-ce d'un chiffonnier, — pour développer opiniâtrément leurs idées. — Il n'y a entre les commis voyageurs, les industriels errants, les allumeurs d'affaires en commandite et les poëtes *absorbants,* que la différence de la réclame à la prédication; le vice de ces derniers est tout à fait désintéressé.

Or, la dame lui répliqua simplement :

— Mon cher monsieur Samuel, je ne suis que public, c'est assez vous dire que mon âme est innocente. Aussi le plaisir est-il pour moi la chose du monde la plus facile à trouver. — Mais parlons de vous; — je m'estimerais heureuse si vous me jugiez digne de lire quelques-unes de vos productions.

— Mais, madame, comment se fait-il...? fit la grosse vanité du poëte étonné.

— Le maître de mon cabinet de lecture dit qu'il ne vous connaît pas.

Et elle sourit doucement comme pour amortir l'effet de cette taquinerie fugitive.

— Madame, dit sentencieusement Samuel, le vrai public du dix-neuvième siècle est les femmes; votre suffrage me constituera plus grand que vingt académies.

— Eh bien, monsieur, je compte sur votre promesse. — Mariette, l'ombrelle et l'écharpe; *on* s'impatiente peut-être à la maison. Vous savez que monsieur revient de bonne heure.

Elle lui fit un salut gracieusement écourté, qui n'avait rien de compromettant, et dont la familiarité n'excluait pas la dignité.

Samuel ne s'étonna point de retrouver un ancien amour de jeunesse asservi au lien conjugal. Dans l'histoire universelle du sentiment, cela est de rigueur. — Elle s'appelait madame de Cosmelly, et demeurait dans une des rues les plus aristocratiques du faubourg Saint-Germain.

Le lendemain il la trouva, la tête inclinée par une mélancolie gracieuse et presque étudiée, vers les fleurs de la plate-bande, et il lui offrit son volume des *Orfraies,* recueil de sonnets, comme nous en avons tous fait et tous lu, dans le temps où nous avions le jugement si court et les cheveux si longs.

Samuel était fort curieux de savoir si ses *Orfraies* avaient charmé l'âme de cette belle mélancolique, et si les cris de ces vilains oiseaux lui avaient parlé en sa faveur; mais quelques jours après elle lui dit avec une candeur et une honnêteté désespérantes :

— Monsieur, je ne suis qu'une femme, et, par conséquent, mon jugement est peu de chose; mais il me paraît que les tristesses et les amours de messieurs les auteurs ne ressemblent guère aux tristesses et aux amours des autres hommes. Vous adressez des galanteries, fort élégantes sans doute et d'un choix fort exquis, à des dames que j'estime assez pour croire qu'elles doivent parfois s'en effaroucher. Vous chantez la beauté des mères dans un style qui doit vous priver du suffrage de leurs filles. Vous apprenez au monde que vous raffolez du pied et de la main de madame une telle, qui, supposons-le pour son honneur, dépense moins de temps à vous lire qu'à tricoter des bas

et des mitaines pour les pieds ou les mains de ses enfants. Par un contraste des plus singuliers, et dont la cause mystérieuse m'est encore inconnue, vous réservez votre encens le plus mystique à des créatures bizarres qui lisent encore moins que les dames, et vous vous pâmez platoniquement devant des sultanes de bas lieu, qui doivent, ce me semble, à l'aspect de la délicate personne d'un poëte, ouvrir des yeux aussi grands que des bestiaux qui se réveillent dans un incendie. De plus, j'ignore pourquoi vous chérissez tant les sujets funèbres et les descriptions d'anatomie. Quand on est jeune, qu'on a comme vous un beau talent et toutes les conditions présumées du bonheur, il me paraît bien plus naturel de célébrer la santé et les joies de l'honnête homme, que de s'exercer à l'anathème et de causer avec des *Orfraies*.

Voici ce qu'il lui répondit :

— Madame, plaignez-moi, ou plutôt plaignez-nous, car j'ai beaucoup de frères de ma sorte; c'est la haine de tous et de nous-mêmes qui nous a conduits vers ces mensonges. C'est par désespoir de ne pouvoir être nobles et beaux suivant les moyens naturels, que nous nous sommes si bizarrement fardé le visage. Nous nous sommes tellement appliqués à sophistiquer notre cœur, nous avons tant abusé du microscope pour étudier les hideuses excroissances et les honteuses verrues dont il est couvert, et que nous grossissons à plaisir, qu'il est impossible que nous parlions le langage des autres hommes. Ils vivent pour vivre, et nous, hélas! nous vivons pour savoir. Tout le mystère

est là. L'âge ne change que la voix et n'abolit que les cheveux et les dents; nous avons altéré l'accent de la nature, nous avons extirpé une à une les pudeurs virginales dont était hérissé notre intérieur d'honnête homme. Nous avons psychologisé comme les fous, qui augmentent leur folie en s'efforçant de la comprendre. Les années n'infirment que les membres, et nous avons déformé les passions. Malheur, trois fois malheur aux pères infirmes qui nous ont faits rachitiques et mal venus, prédestinés que nous sommes à n'enfanter que des mort-nés !

— Encore des *Orfraies !* dit-elle; voyons, donnez-moi votre bras et admirons ces pauvres fleurs que le printemps rend si heureuses !

Au lieu d'admirer les fleurs, Samuel Cramer, à qui la phase et la période étaient venues, commença à mettre en prose et à déclamer quelques mauvaises stances composées dans sa première manière. La dame le laissait faire.

— Quelle différence, et combien il reste peu du même homme, excepté le souvenir ! mais le souvenir n'est qu'une souffrance nouvelle. Le beau temps que celui où le matin ne réveilla jamais nos genoux engourdis ou rompus par la fatigue des songes, où nos yeux clairs riaient à toute la nature, où notre âme ne raisonnait pas, mais où elle vivait et jouissait; où nos soupirs s'écoulaient doucement sans bruit et sans orgueil ! que de fois, dans les loisirs de l'imagination, j'ai revu l'une de ces belles soirées automnales où les jeunes âmes font des progrès comparables à ces

arbres qui poussent de plusieurs coudées par un coup de foudre. Alors je vois, je sens, j'entends; la lune réveille les gros papillons; le vent chaud ouvre les belles-de-nuit; l'eau des grands bassins s'endort. — Écoutez en esprit les valses subites de ce piano mystérieux. Les parfums de l'orage entrent par les fenêtres; c'est l'heure où les jardins sont pleins de robes roses et blanches qui ne craignent pas de se mouiller. Les buissons complaisants accrochent les jupes fuyantes, les cheveux bruns et les boucles blondes se mêlent en tourbillonnant! — Vous souvient-il encore, madame, des énormes meules de foin, si rapides à descendre, de la vieille nourrice si lente à vous poursuivre, et de la cloche si prompte à vous rappeler sous l'œil de votre tante, dans la grande salle à manger?

Madame de Cosmelly interrompit Samuel par un soupir, voulut ouvrir la bouche, sans doute pour le prier de s'arrêter, mais il avait déjà repris la parole.

— Ce qu'il y a de plus désolant, dit-il, c'est que tout amour fait toujours une mauvaise fin, d'autant plus mauvaise qu'il était plus divin, plus ailé à son commencement. Il n'est pas de rêve, quelque idéal qu'il soit, qu'on ne retrouve avec un poupard glouton suspendu au sein; il n'est pas de retraite, de maisonnette si délicieuse et si ignorée, que la pioche ne vienne abattre. Encore cette destruction est-elle toute matérielle; mais il en est une autre plus impitoyable et plus secrète qui s'attaque aux choses invisibles. Figurez-vous qu'au moment où vous vous appuyez sur l'être de votre choix, et que vous lui dites : Envo-

lons-nous ensemble et cherchons le fond du ciel! — une voix implacable et sérieuse penche à votre oreille pour vous dire que nos passions sont des menteuses, que c'est notre myopie qui fait les beaux visages et notre ignorance les belles âmes, et qu'il vient nécessairement un jour où l'idole, pour le regard plus clairvoyant, n'est plus qu'un objet, non pas de haine, mais de mépris et d'étonnement!

— De grâce, monsieur, dit madame de Cosmelly.

Elle était évidemment émue; Samuel s'était aperçu qu'il avait mis le fer sur une ancienne plaie, et il insistait avec cruauté.

— Madame, dit-il, les souffrances salutaires du souvenir ont leurs charmes, et, dans cet enivrement de la douleur, on trouve parfois un soulagement. — A ce funèbre avertissement, toutes les âmes loyales s'écrieraient : «Seigneur, enlevez-moi d'ici avec mon rêve intact et pur : je veux rendre à la nature ma passion avec toute sa virginité, et porter ailleurs ma couronne inflétrie.» — D'ailleurs les résultats du désillusionnement sont terribles. — Les enfants maladifs qui sortent d'un amour mourant sont la triste débauche et la hideuse impuissance : la débauche de l'esprit, l'impuissance du cœur, qui font que l'un ne vit plus que par curiosité, et que l'autre se meurt chaque jour de lassitude. Nous ressemblons tous plus ou moins à un voyageur qui aurait parcouru un très-grand pays, et regarderait chaque soir le soleil, qui jadis dorait superbement les agréments de la route, se coucher dans un horizon plat. Il s'assied avec résignation sur de

sales collines couvertes de débris inconnus, et dit aux senteurs de bruyères qu'elles ont beau monter vers un ciel vide; aux graines rares et malheureuses, qu'elles ont beau germer dans un sol desséché; aux oiseaux qui croient leurs mariages bénis par quelqu'un, qu'ils ont tort de bâtir des nids dans une contrée balayée de vents froids et violents. Il reprend tristement sa route vers un désert qu'il sait semblable à celui qu'il vient de parcourir, escorté par un pâle fantôme qu'on nomme Raison, qui éclaire avec une pâle lanterne l'aridité de son chemin, et, pour étancher la soif renaissante de passion qui le prend de temps en temps, lui verse le poison de l'ennui.

Tout d'un coup, entendant un profond soupir et un sanglot mal comprimé, il se retourna vers madame de Cosmelly; elle pleurait abondamment et n'avait même plus la force de cacher ses larmes.

Il la considéra quelque temps en silence, avec l'air le plus attendri et le plus onctueux qu'il put se donner; le brutal et hypocrite comédien était fier de ces belles larmes; il les considérait comme son œuvre et sa propriété littéraire. Il se méprenait sur le sens intime de cette douleur, comme madame de Cosmelly, noyée dans cette candide désolation, se méprenait sur l'intention de son regard. Il y eut là un jeu singulier de malentendus, à la suite duquel Samuel Cramer lui tendit définitivement une double poignée de main, qu'elle accepta avec une tendre confiance.

— Madame, reprit Samuel après quelques instants de silence, — le silence classique de l'émotion, — la

vraie sagesse consiste moins à maudire qu'à espérer. Sans le don tout divin de l'espérance, comment pourrions-nous traverser ce hideux désert de l'ennui que je viens de vous décrire? Le fantôme qui nous accompagne est vraiment un fantôme de raison : on peut le chasser en l'aspergeant avec l'eau bénite de la première vertu théologale. Il y a une aimable philosophie qui sait trouver des consolations dans les objets les plus indignes en apparence. De même que la vertu vaut mieux que l'innocence, et qu'il y a plus de mérite à ensemencer un désert qu'à butiner avec insouciance dans un verger fructueux, de même il est vraiment digne d'une âme d'élite de se purifier et de purifier le prochain par son contact. Comme il n'est pas de trahison qu'on ne pardonne, il n'est pas de faute dont on ne puisse se faire absoudre, pas d'oubli qu'on ne puisse combler; il est une science d'aimer son prochain et de le trouver aimable, comme il est un savoir bien vivre.

Plus un esprit est délicat, plus il découvre de beautés originales; plus une âme est tendre et ouverte à la divine espérance, plus elle trouve dans autrui, quelque souillé qu'il soit, de motifs d'amour; ceci est l'œuvre de la charité, et l'on a vu plus d'une voyageuse désolée et perdue dans les déserts arides du désillusionnement, reconquérir la foi et s'éprendre plus fortement de ce qu'elle avait perdu, avec d'autant plus de raison qu'elle possède alors la science de diriger sa passion et celle de la personne aimée.

Le visage de madame de Cosmelly s'était éclairé

peu à peu; sa tristesse rayonnait d'espérance comme un soleil mouillé, et à peine Samuel eut-il fini son discours, qu'elle lui dit vivement et avec l'ardeur naïve d'un enfant :

— Est-il bien vrai, monsieur, que cela soit possible, et y a-t-il pour les désespérés des branches aussi faciles à saisir ?

— Mais certainement, madame.

— Ah! que vous me rendriez bien la plus heureuse des femmes, si vous daigniez m'enseigner vos recettes!

— Rien de plus facile, répliqua-t-il brutalement.

Au milieu de ce marivaudage sentimental, la confiance était venue et avait en effet uni les mains des deux personnages; si bien qu'après quelques hésitations et quelques pruderies qui semblèrent de bon augure à Samuel, madame de Cosmelly à son tour lui fit ses confidences et commença ainsi :

— Je comprends, monsieur, tout ce qu'une âme poétique peut souffrir de cet isolement, et combien une ambition de cœur comme la vôtre doit se vite consumer dans sa solitude; mais vos douleurs, qui n'appartiennent qu'à vous, viennent, autant que j'ai pu le démêler sous la pompe de vos paroles, de besoins bizarres toujours insatisfaits et presque impossibles à satisfaire. Vous souffrez, il est vrai; mais il se peut que votre souffrance fasse votre grandeur et qu'elle vous soit aussi nécessaire qu'à d'autres le bonheur. — Maintenant daignerez-vous écouter, et sympathiser avec des chagrins plus faciles à comprendre, — une

douleur de province? J'attends de vous, monsieur Cramer, de vous, le savant, l'homme d'esprit, les conseils et peut-être les secours d'un ami.

Vous savez qu'au temps où vous m'avez connue, j'étais une bonne petite fille, un peu rêveuse déjà comme vous, mais timide et fort obéissante; que je me regardais moins souvent que vous dans la glace, et que j'hésitais toujours à manger ou à mettre dans mes poches les pêches et le raisin que vous alliez hardiment voler pour moi dans le verger de nos voisins. Je ne trouvais jamais un plaisir vraiment agréable et complet qu'autant qu'il fût permis, et j'aimais bien mieux embrasser un beau garçon comme vous devant ma vieille tante qu'au milieu des champs. La coquetterie et le soin que toute fille à marier doit avoir de sa personne ne me sont venus que tard. Quand j'ai su à peu près chanter une romance au piano, on m'a habillée avec plus de recherche, on m'a forcée à me tenir droite; on m'a fait faire de la gymnastique, et l'on m'a défendu de gâter mes mains à planter des fleurs ou à élever des oiseaux. Il me fut permis de lire autre chose que Berquin, et je fus menée en grande toilette au théâtre de l'endroit voir de mauvais opéras. Quand M. de Cosmelly vint au château, je me pris tout d'abord pour lui d'une amitié vive; comparant sa jeunesse florissante avec la vieillesse un peu grondeuse de ma tante, je lui trouvai de plus l'air noble, honnête, et il usait avec moi de la galanterie la plus respectueuse. Puis on citait de lui les traits les plus beaux : un bras cassé en duel pour un ami un peu poltron qui lui avait

confié l'honneur de sa sœur, des sommes énormes prêtées à d'anciens camarades sans fortune; que sais-je, moi? il avait avec tout le monde un air de commandement à la fois affable et irrésistible, qui me dompta moi-même. Comment avait-il vécu avant de mener auprès de nous la vie de château; avait-il connu d'autres plaisirs que de chasser avec moi ou de chanter de vertueuses romances sur mon mauvais piano; avait-il eu des maîtresses? Je n'en savais rien, et je ne songeais pas à m'en informer. Je me mis à l'aimer avec toute la crédulité d'une jeune fille qui n'a pas eu le temps de comparer, et je l'épousai, — ce qui fit à ma tante le plus grand plaisir. Quand je fus sa femme devant la religion et devant la loi, je l'aimai encore plus. — Je l'aimai beaucoup trop, sans doute. — Avais-je tort, avais-je raison? qui peut le savoir? J'ai été heureuse de cet amour, j'ai eu tort d'ignorer qu'il pût être troublé. — Le connaissais-je bien avant de l'épouser? Non, sans doute; mais il me semble qu'on ne peut pas plus accuser une honnête fille qui veut se marier de faire un choix imprudent, qu'une femme perdue de prendre un amant ignoble. L'une et l'autre, — malheureuses que nous sommes! — sont également ignorantes. Il manque à ces malheureuses victimes, qu'on nomme filles à marier, une honteuse éducation, je veux dire la connaissance des vices d'un homme. Je voudrais que chacune de ces pauvres petites, avant de subir le lien conjugal, pût entendre dans un lieu secret, et sans être vue, deux hommes causer entre eux des choses de la vie, et sur-

tout des femmes. Après cette première et redoutable épreuve, elles pourraient se livrer avec moins de danger aux chances terribles du mariage, connaissant le fort et le faible de leurs futurs tyrans.

Samuel ne savait pas au juste où cette charmante victime en voulait venir; mais il commençait à trouver qu'elle parlait beaucoup trop de son mari pour une femme désillusionnée.

Après avoir fait une pause de quelques minutes, comme si elle craignait d'aborder l'endroit funeste, elle reprit ainsi :

— Un jour, M. de Cosmelly voulut revenir à Paris ; il fallait que je brillasse dans mon jour et que je fusse encadrée selon mes mérites. Une femme belle et instruite, disait-il, se doit à Paris. Il faut qu'elle sache poser devant le monde et faire tomber quelques-uns de ses rayons sur son mari. — Une femme qui a l'esprit noble et du bon sens sait qu'elle n'a de gloire à attendre ici-bas qu'autant qu'elle fait une partie de la gloire de son compagnon de voyage, qu'elle sert les vertus de son mari, et surtout qu'elle n'obtient de respect qu'autant qu'elle le fait respecter. — Sans doute, c'était le moyen le plus simple et le plus sûr pour se faire obéir presque avec joie ; savoir que mes efforts et mon obéissance m'embelliraient à ses yeux, à coup sûr, il n'en fallait pas tant pour me décider à aborder ce terrible Paris, dont j'avais instinctivement peur, et dont le noir et éblouissant fantôme dressé à l'horizon de mes rêves faisait se serrer mon pauvre cœur de fiancée. — C'était donc là, à l'entendre, le vrai motif

de notre voyage. La vanité d'un mari fait la vertu d'une femme amoureuse. Peut-être se mentait-il à lui-même avec une sorte de bonne foi, et rusait-il avec sa conscience sans trop s'en apercevoir. — A Paris, nous eûmes des jours réservés pour des intimes, dont M. de Cosmelly s'ennuya à la longue, comme il s'était ennuyé de sa femme. Peut-être s'était-il un peu dégoûté d'elle, parce qu'elle avait trop d'amour; elle mettait tout son cœur en avant. Il se dégoûta de ses amis par la raison contraire. Ils n'avaient rien à lui offrir que les plaisirs monotones des conversations où la passion n'a aucune part. Dès lors, son activité prit une autre direction. Après les amis vinrent les chevaux et le jeu. Le bourdonnement du monde, la vue de ceux qui étaient restés sans entraves et qui lui racontaient sans cesse les souvenirs d'une jeunesse folle et occupée, l'arrachèrent au coin du feu et aux longues causeries. Lui, qui n'avait jamais eu d'autre affaire que son cœur, il eut des affaires. Riche et sans profession, il sut se créer une foule d'occupations remuantes et frivoles qui remplissaient tout son temps; les questions conjugales : « — Où vas-tu ? — A quelle heure te reverra-t-on ? — Reviens vite », il fallut les refouler au fond de ma poitrine; car la vie anglaise, — cette mort du cœur, — la vie des clubs et des cercles, l'absorba tout entier. — Le soin exclusif de sa personne et le dandysme qu'il affecta me choquèrent tout d'abord; il est évident que je n'en étais pas l'objet. Je voulus faire comme lui, être plus que belle, c'est-à-dire coquette, coquette pour lui, comme il l'était pour le monde; autrefois j'offrais tout,

je donnais tout, je voulus désormais me faire prier. Je voulais ranimer les cendres de mon bonheur éteint, en les agitant et en les retournant; mais il paraît que je suis bien malhabile à la ruse et bien gauche au vice, il ne daigna pas s'en apercevoir. Ma tante, cruelle comme toutes les femmes vieilles et envieuses, qui sont réduites à admirer un spectacle où jadis elles furent actrices, et à contempler les jouissances qu'on leur refuse, eut grand soin de me faire savoir, par l'entremise intéressée d'un cousin de M. de Cosmelly, qu'il s'était épris d'une fille de théâtre fort en vogue. Je me fis conduire dans tous les spectacles, et toute femme un peu belle que je voyais entrer en scène, je tremblais d'admirer en elle ma rivale. Enfin j'appris, par une charité du même cousin, que c'était la Fanfarlo, une danseuse aussi bête que belle. — Vous qui êtes auteur, vous la connaissez sans doute. — Je ne suis pas très-vaniteuse ni très-fière de ma figure; mais, je vous jure, monsieur Cramer, que maintes fois, la nuit, vers trois ou quatre heures du matin, fatiguée d'attendre mon mari, les yeux rouges de larmes et d'insomnies, après avoir fait de longues et suppliantes prières pour son retour à la fidélité et au devoir, j'ai demandé à Dieu, à ma conscience, à mon miroir, si j'étais aussi belle que cette misérable Fanfarlo. Mon miroir et ma conscience m'ont répondu : Oui. Dieu m'a défendu de m'en glorifier, mais non d'en tirer une légitime victoire. Pourquoi donc entre deux beautés égales, les hommes préfèrent-ils souvent la fleur que tout le monde a respirée, à celle qui s'est toujours gardée des

passants dans les allées les plus obscures du jardin conjugal? Pourquoi donc les femmes prodigues de leur corps, trésor dont un seul sultan doit avoir la clef, possèdent-elles plus d'adorateurs que nous autres, malheureuses martyres d'un amour unique? De quel charme si magique le vice auréole-t-il certaines créatures? Quel aspect gauche et repoussant leur vertu donne-t-elle à certaines autres? Répondez donc, vous qui, par état, devez connaître tous les sentiments de la vie et leurs raisons diverses!

Samuel n'eut pas le temps de répondre, car elle continua ardemment :

— M. de Cosmelly a des choses bien graves sur la conscience, si la perte d'une âme jeune et vierge intéresse le Dieu qui la créa pour le bonheur d'une autre. Si M. de Cosmelly mourait ce soir même, il aurait bien des pardons à implorer; car il a, par sa faute, enseigné à sa femme d'affreux sentiments, la haine, la défiance de l'objet aimé et la soif de la vengeance. — Ah! monsieur, je passe des nuits bien douloureuses, des insomnies bien inquiètes : je prie, je maudis, je blasphème. Le prêtre me dit qu'il faut porter sa croix avec résignation; mais l'amour en démence, mais la foi ébranlée, ne savent pas se résigner. Mon confesseur n'est pas une femme, et j'aime mon mari; je l'aime, monsieur, avec toute la passion et toute la douleur d'une maîtresse battue et foulée aux pieds. Il n'est rien que je n'aie tenté. Au lieu des toilettes sombres et simples auxquelles son regard se plaisait autrefois, j'ai porté des toilettes folles et somptueuses comme les

femmes de théâtre. Moi, la chaste épouse qu'il était allé chercher au fond d'un pauvre château, j'ai paradé devant lui avec des robes de fille; je me suis faite spirituelle et enjouée quand j'avais la mort dans le cœur. J'ai pailleté mon désespoir avec des sourires étincelants. Hélas! il n'a rien vu. J'ai mis du rouge, monsieur, j'ai mis du rouge! — Vous le voyez, c'est une histoire banale, l'histoire de toutes les malheureuses, — un roman de province!

Pendant qu'elle sanglotait, Samuel faisait la figure de Tartufe empoigné par Orgon, l'époux inattendu, qui s'élance du fond de sa cachette, comme les vertueux sanglots de cette dame qui s'élançaient de son cœur, et venaient saisir au collet l'hypocrisie chancelante de notre poëte.

L'abandon extrême, la liberté et la confiance de madame de Cosmelly l'avaient prodigieusement enhardi, — sans l'étonner. Samuel Cramer, qui a souvent étonné le monde, ne s'étonnait guère. Il semblait dans sa vie vouloir mettre en pratique et démontrer la vérité de cette pensée de Diderot : « L'incrédulité est quelquefois le vice d'un sot, et la crédulité le défaut d'un homme d'esprit. L'homme d'esprit voit loin dans l'immensité des possibles. Le sot ne voit guère de possible que ce qui est. C'est là peut-être ce qui rend l'un pusillanime et l'autre téméraire. » Ceci répond à tout. Quelques lecteurs scrupuleux et amoureux de la vérité vraisemblable trouveront sans doute beaucoup à redire à cette histoire, où pourtant je n'ai eu d'autre besogne à faire que de changer les noms et d'accentuer

les détails ; comment, diront-ils, Samuel, un poëte de mauvais ton et de mauvaises mœurs, peut-il aborder aussi prestement une femme comme madame de Cosmelly ? lui verser, à propos d'un roman de Scott, un torrent de poésie romantique et banale ? madame de Cosmelly, la discrète et vertueuse épouse, lui verser aussi promptement, sans pudeur et sans défiance, le secret de ses chagrins ? A quoi je réponds que madame de Cosmelly était simple comme une belle âme, et que Samuel était hardi comme les papillons, les hannetons et les poëtes; il se jetait dans toutes les flammes et entrait par toutes les fenêtres. La pensée de Diderot explique pourquoi l'une fut si abandonnée, l'autre si brusque et si impudent. Elle explique aussi toutes les bévues que Samuel a commises dans sa vie, bévues qu'un sot n'eût pas commises. Cette portion du public qui est essentiellement pusillanime ne comprendra guère le personnage de Samuel, qui était essentiellement crédule et imaginatif, au point qu'il croyait, — comme poëte, à son public, — comme homme, à ses propres passions.

Dès lors il s'aperçut que cette femme était plus forte, plus escarpée qu'elle n'en avait l'air, et qu'il ne fallait pas heurter de front cette piété candide. Il lui défila de nouveau son jargon romantique. Honteux d'avoir été bête, il voulut être roué ; il lui parla quelque temps encore en patois séminariste de blessures à fermer ou à cautériser par l'ouverture de nouvelles plaies saignant largement et sans douleur. Quiconque a voulu, sans avoir en lui la force absolutrice de Val-

mont ou de Lovelace, posséder une honnête femme qui ne s'en souciait guère, sait avec quelle risible et emphatique gaucherie chacun dit en montrant son cœur : prenez mon ours; — cela me dispensera donc de vous expliquer combien Samuel fut bête. — Madame de Cosmelly, cette aimable Elmire qui avait le coup d'œil clair et prudent de la vertu, vit promptement le parti qu'elle pouvait tirer de ce scélérat novice, pour son bonheur et pour l'honneur de son mari. Elle le paya donc de la même monnaie; elle se laissa presser les mains; on parla d'amitié et de choses platoniques. Elle murmura le mot de vengeance; elle dit que, dans ces douloureuses crises de la vie d'une femme, on donnerait volontiers à son vengeur le reste du cœur que le perfide a bien voulu vous laisser, — et autres niaiseries et marivaudages dramatiques. Bref, elle fit de la coquetterie pour le bon motif, et notre jeune roué, qui était plus nigaud qu'un savant, promit d'arracher la Fanfarlo à M. de Cosmelly, et de le débarrasser de la courtisane, — espérant trouver dans les bras de l'honnête femme la récompense de cette œuvre méritoire. — Il n'y a que les poëtes qui soient assez candides pour inventer de pareilles monstruosités.

Un détail assez comique de cette histoire, et qui fut comme un intermède dans le drame douloureux qui allait se jouer entre ces quatre personnages, fut le quiproquo des sonnets de Samuel; car, à l'endroit des sonnets, il était incorrigible, — l'un pour madame de Cosmelly, où il louait en style mystique sa beauté

de Béatrix, sa voix, la pureté angélique de ses yeux, la chasteté de sa démarche, etc..., l'autre pour la Fanfarlo, où il lui servait un ragoût de galanteries pimentées à faire venir le sang au palais le moins novice, genre de poésie, du reste, où il excellait, et où il avait de bonne heure bien dépassé toutes les andalouseries possibles. Le premier morceau arriva chez la créature qui jeta ce plat de concombres dans la boîte aux cigares; le second, chez la pauvre délaissée, qui ouvrit d'abord de grands yeux, finit par comprendre, et, malgré ses douleurs, ne put s'empêcher de rire aux éclats, comme en de meilleurs temps.

Samuel alla au théâtre et se mit à étudier la Fanfarlo sur les planches. Il la trouva légère, magnifique, vigoureuse, pleine de goût dans ses accoutrements, et jugea M. de Cosmelly bien heureux de pouvoir se ruiner pour un pareil morceau.

Il se présenta deux fois chez elle, — une maisonnette à l'escalier velouté, pleine de portières et de tapis, dans un quartier neuf et verdoyant; mais il ne pouvait s'y introduire sous aucun prétexte raisonnable. Une déclaration d'amour était chose profondément inutile et même dangereuse. Un échec lui aurait interdit d'y retourner. Quant à s'y faire présenter, il apprit que la Fanfarlo ne recevait personne. Quelques intimes la voyaient de temps à autre. Que venait-il dire ou faire chez une danseuse magnifiquement appointée et entretenue, et adorée de son amant? que venait-il apporter, lui qui n'était ni tailleur, ni couturière, ni maître de ballets, ni millionnaire? —

Il prit donc un parti simple et brutal; il fallait que la Fanfarlo vînt à lui. A cette époque, les articles d'éloges et de critiques avaient beaucoup plus de valeur que maintenant. *Les facilités* du feuilleton, comme disait récemment un brave avocat dans un procès tristement célèbre, étaient bien plus grandes qu'aujourd'hui; quelques talents ayant parfois capitulé avec les journalistes, l'insolence de cette jeunesse étourdie et aventureuse ne connut plus de bornes. Samuel entreprit donc, — lui qui ne savait pas un mot de musique, — la spécialité des théâtres lyriques.

Dès lors la Fanfarlo fut hebdomadairement éreintée au bas d'une feuille importante. On ne pouvait pas dire ni faire soupçonner même qu'elle eût la jambe, la cheville ou le genou mal tourné; les muscles jouaient sous le bas et toutes les lorgnettes eussent crié au blasphème. Elle fut accusée d'être brutale, commune, dénuée de goût, de vouloir importer sur le théâtre des habitudes d'outre-Rhin et d'outre-Pyrénées, des castagnettes, des éperons, des talons de bottes, — sans compter qu'elle buvait comme un grenadier, qu'elle aimait trop les petits chiens et la fille de sa portière, — et autres linges sales de la vie privée, qui sont la pâture et la friandise journalière de certains petits journaux. On lui opposait, avec cette tactique particulière aux journalistes, qui consiste à comparer des choses dissemblables, une danseuse éthérée, toujours habillée de blanc, et dont les chastes mouvements laissaient toutes les consciences en repos. Quelquefois la Fanfarlo criait et riait très-haut vers le parterre en

achevant un bond sur la rampe; elle osait marcher en dansant. Jamais elle ne portait de ces insipides robes de gaze qui laissent tout voir et ne font rien deviner. Elle aimait les étoffes qui font du bruit, les jupes longues, craquantes, pailletées, ferblantées, qu'il faut soulever très-haut d'un genou vigoureux, les corsages de saltimbanque; elle dansait, non pas avec des boucles, mais avec des pendants d'oreilles, j'oserais presque dire des lustres. Elle eût volontiers attaché au bas de ses jupes une foule de petites poupées bizarres, comme le font les vieilles bohémiennes qui vous disent la bonne aventure d'une manière menaçante, et qu'on rencontre en plein midi sous les arceaux des ruines romaines; toutes drôleries, du reste, dont le romantique Samuel, l'un des derniers romantiques que possède la France, raffolait fort.

Si bien qu'après avoir dénigré pendant trois mois la Fanfarlo, il en devint éperdument amoureux, et qu'elle voulut enfin savoir quel était le monstre, le cœur d'airain, le cuistre, le pauvre esprit qui niait si opiniâtrément la royauté de son génie.

Il faut rendre cette justice à la Fanfarlo, qu'il n'y eut chez elle qu'un mouvement de curiosité, rien de plus. Un pareil homme avait-il réellement le nez au milieu du visage et était-il tout à fait conformé comme le reste de ses semblables? Quand elle eut pris une ou deux informations sur Samuel Cramer, qu'elle eut appris que c'était un homme comme un autre, de quelque sens et de quelque talent, elle comprit vaguement qu'il y avait là quelque chose à deviner, et que

ce terrible article du lundi pouvait fort bien n'être qu'une sorte particulière de bouquet hebdomadaire ou la carte de visite d'un opiniâtre solliciteur.

Il la trouva un soir dans sa loge. Deux vastes flambeaux et un large feu faisaient trembler leurs lumières sur les costumes bariolés qui traînaient dans ce boudoir.

La reine du lieu, au moment de quitter le théâtre, reprenait une toilette de simple mortelle, et, accroupie sur une chaise, chaussait sans pudeur sa jambe adorable; ses mains, grassement effilées, faisaient se jouer à travers les œillets le lacet du brodequin comme une navette agile, sans songer au jupon qu'il fallait rabattre. Cette jambe était déjà, pour Samuel, l'objet d'un éternel désir. Longue, fine, forte, grasse et nerveuse à la fois, elle avait toute la correction du beau et tout l'attrait libertin du joli. Tranchée perpendiculairement à l'endroit le plus large, cette jambe eût donné une espèce de triangle dont le sommet eût été situé sur le tibia, et dont la ligne arrondie du mollet eût fourni la base convexe. Une vraie jambe d'homme est trop dure, les jambes de femmes crayonnées par Devéria sont trop molles pour en donner une idée.

Dans cette agréable attitude, sa tête, inclinée vers son pied, étalait un cou de proconsul, large et fort, et laissait deviner l'ornière des omoplates, revêtues d'une chair brune et abondante. Les cheveux lourds et serrés retombaient en avant des deux côtés, lui chatouillaient le sein et lui bouchaient les yeux, de sorte qu'à

chaque instant il fallait les déranger et les rejeter en arrière. Une impatience mutine et charmante, comme d'un enfant gâté qui trouve que cela ne va pas assez vite, remuait toute la créature et ses vêtements, et découvrait à chaque instant de nouveaux points de vue, de nouveaux effets de ligne et de couleur.

Samuel s'arrêta avec respect, — ou feignit de s'arrêter avec respect; car, avec ce diable d'homme, le grand problème est toujours de savoir où le comédien commence.

— Ah! vous voilà, monsieur! lui dit-elle sans se déranger, quoiqu'elle eût été prévenue quelques minutes auparavant de la visite de Samuel. — Vous avez quelque chose à me demander, n'est-ce pas?

L'impudence sublime de cette parole alla droit au cœur du pauvre Samuel; il avait bavardé comme une pie romantique pendant huit jours auprès de madame de Cosmelly; ici, il répondit tranquillement :

— Oui, madame.

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

Cela eut un succès énorme; la Fanfarlo sourit.

— Mais quel insecte vous a donc piqué, monsieur, pour me mordre à si belles dents? Quel affreux métier...

— Affreux, en effet, madame... c'est que je vous adore.

— Je m'en doutais, répliqua la Fanfarlo. Mais vous êtes un monstre; cette tactique est abominable. — Pauvres filles que nous sommes! ajouta-t-elle en riant. — Flore, mon bracelet. — Donnez-moi le bras jus-

qu'à ma voiture, et dites-moi si vous m'avez trouvée bien ce soir?

Ils allèrent ainsi, bras dessus, bras dessous, comme deux vieux amis; Samuel aimait, ou du moins sentait son cœur battre fort. — Il fut peut-être singulier, mais à coup sûr cette fois il ne fut pas ridicule.

Dans sa joie, il avait presque oublié de prévenir madame de Cosmelly de son succès et de porter un espoir à son foyer désert.

Quelques jours après, la Fanfarlo jouait le rôle de Colombine dans une vaste pantomime faite pour elle par des gens d'esprit. Elle y paraissait par une agréable succession de métamorphoses sous les personnages de Colombine, de Marguerite, d'Elvire et de Zéphirine, et recevait, le plus gaiement du monde, les baisers de plusieurs générations de personnages empruntés à divers pays et diverses littératures. Un grand musicien n'avait pas dédaigné de faire une partition fantastique et appropriée à la bizarrerie du sujet. La Fanfarlo fut tour à tour décente, féerique, folle, enjouée; elle fut sublime dans son art, autant comédienne par les jambes que danseuse par les yeux.

Chez nous, l'on méprise trop l'art de la danse, cela soit dit en passant. Tous les grands peuples, d'abord ceux du monde antique, ceux de l'Inde et de l'Arabie, l'ont cultivée à l'égal de la poésie. La danse est autant au-dessus de la musique, pour certaines organisations païennes toutefois, que le visible et le créé sont au-dessus de l'invisible et de l'incréé. — Ceux-là seuls peuvent me comprendre à qui la musique donne des

idées de peinture. — La danse peut révéler tout ce que la musique recèle de mystérieux, et elle a de plus le mérite d'être humaine et palpable. La danse, c'est la poésie avec des bras et des jambes, c'est la matière, gracieuse et terrible, animée, embellie par le mouvement. — Terpsichore est une Muse du midi; je présume qu'elle était très-brune, et qu'elle a souvent agité ses pieds dans les blés dorés; ses mouvements, pleins d'une cadence précise, sont autant de divins motifs pour la statuaire. Mais Fanfarlo la catholique, non contente de rivaliser avec Terpsichore, appela à son secours tout l'art des divinités plus modernes. Les brouillards mêlent des formes de fées et d'ondines moins vaporeuses et moins nonchalantes. Elle fut à la fois un caprice de Shakspeare et une bouffonnerie italienne.

Le poëte était ravi; il crut avoir devant les yeux le rêve de ses jours les plus anciens. Il eût volontiers gambadé dans sa loge d'une manière ridicule, et se fût cassé la tête contre quelque chose, dans l'ivresse folle qui le dominait.

Une calèche basse et bien fermée emportait rapidement le poëte et la danseuse vers la maisonnette dont j'ai parlé.

Notre homme exprimait son admiration par des baisers muets qu'il lui appliquait avec ferveur sur les pieds et les mains. — Elle aussi l'admirait fort, non pas qu'elle ignorât le pouvoir de ses charmes, mais jamais elle n'avait vu d'homme si bizarre, ni de passion si électrique.

Le temps était noir comme la tombe, et le vent qui berçait des monceaux de nuages faisait de leurs cahotements ruisseler une averse de grêle et de pluie. Une grande tempête faisait trembler les mansardes et gémir les clochers; le ruisseau, lit funèbre où s'en vont les billets doux et les orgies de la veille, charriait en bouillonnant ses mille secrets aux égouts; la mortalité s'abattait joyeusement sur les hôpitaux, et les Chatterton et les Savage de la rue Saint-Jacques crispaient leurs doigts gelés sur leurs écritoires, — quand l'homme le plus faux, le plus égoïste, le plus sensuel, le plus gourmand, le plus spirituel de nos amis arriva devant un beau souper et une bonne table, en compagnie d'une des plus belles femmes que la nature ait formées pour le plaisir des yeux. Samuel voulut ouvrir la fenêtre pour jeter un coup d'œil de vainqueur sur la ville maudite; puis abaissant son regard sur les diverses félicités qu'il avait à côté de lui, il se hâta d'en jouir.

En compagnie de pareilles choses, il devait être éloquent : aussi, malgré son front trop haut, ses cheveux en forêt vierge et son nez de priseur, la Fanfarlo le trouva presque bien.

Samuel et la Fanfarlo avaient exactement les mêmes idées sur la cuisine et le système d'alimentation nécessaire aux créatures d'élite. Les viandes niaises, les poissons fades étaient exclus des soupers de cette sirène. Le champagne déshonorait rarement sa table. Les bordeaux les plus célèbres et les plus parfumés cédaient le pas au bataillon lourd et serré des bour-

gognes, des vins d'Auvergne, d'Anjou et du midi, et des vins étrangers, allemands, grecs, espagnols. Samuel avait coutume de dire qu'un verre de vrai vin devait ressembler à une grappe de raisin noir, et qu'il y avait dedans autant à manger qu'à boire. — La Fanfarlo aimait les viandes qui saignent et les vins qui charrient l'ivresse. — Du reste, elle ne se grisait jamais. — Tous deux professaient une estime sincère et profonde pour la truffe. — La truffe, cette végétation sourde et mystérieuse de Cybèle, cette maladie savoureuse qu'elle a cachée dans ses entrailles plus longtemps que le métal le plus précieux, cette exquise matière qui défie la science de l'agromane, comme l'or celle des Paracelse; la truffe, qui fait la distinction du monde ancien et du moderne[1], et qui, avant un verre de Chio, a l'effet de plusieurs zéros après un chiffre.

Quant à la question des sauces, ragoûts et assaisonnements, question grave et qui demanderait un chapitre grave comme un feuilleton de science, je puis vous affirmer qu'ils étaient parfaitement d'accord, surtout sur la nécessité d'appeler toute la pharmacie de la nature au secours de la cuisine. Piments, poudres anglaises, safraniques, substances coloniales, poussières exotiques, tout leur eût semblé bon, voire le musc et l'encens. Si Cléopâtre vivait encore, je tiens pour certain qu'elle eût voulu accommoder des filets de bœuf ou de chevreuil avec des parfums d'Arabie.

[1] Les truffes des Romains étaient blanches et d'une autre espèce.

Certes, il est à déplorer que les *cordons bleus* d'à présent ne soient pas contraints par une loi particulière et voluptuaire à connaître les propriétés chimiques des matières, et ne sachent pas découvrir, pour les cas nécessaires, comme celui d'une fête amoureuse, des éléments culinaires presque inflammables, prompts à parcourir le système organique, comme l'acide prussique, à se volatiliser comme l'éther.

Chose curieuse, cet accord d'opinions pour le bien-vivre, cette similitude de goûts les lia vivement; cette entente profonde de la vie sensuelle, qui brillait dans chaque regard et dans chaque parole de Samuel, frappa beaucoup la Fanfarlo. Cette parole tantôt brutale comme un chiffre, tantôt délicate et parfumée comme une fleur ou un sachet, cette causerie étrange, dont lui seul a connu le secret, acheva de lui gagner les bonnes grâces de cette charmante femme. Du reste, ce ne fut pas non plus sans une vive et profonde satisfaction qu'il reconnut, à l'inspection de la chambre à coucher, une parfaite confraternité de goûts et de sentiments à l'endroit des ameublements et des constructions intérieures. Cramer haïssait profondément, et il avait, selon moi, parfaitement raison, les grandes lignes droites en matière d'appartements et l'architecture importée dans le foyer domestique. Les vastes salles des vieux châteaux me font peur, et je plains les châtelaines d'avoir été contraintes à faire l'amour dans de grands dortoirs qui avaient un air de cimetière, dans de vastes catafalques qui se faisaient appeler des lits, sur de gros monuments qui prenaient

le pseudonyme de fauteuils. Les appartements de Pompéi sont grands comme la main; les ruines indiennes qui couvrent la côte de Malabar témoignent du même système. Ces grands peuples voluptueux et savants connaissaient parfaitement la question. Les sentiments intimes ne se recueillent à loisir que dans un espace très-étroit.

La chambre à coucher de la Fanfarlo était donc très-petite, très-basse, encombrée de choses molles, parfumées et dangereuses à toucher; l'air, chargé de miasmes bizarres, donnait envie d'y mourir lentement comme dans une serre chaude. La clarté de la lampe se jouait dans un fouillis de dentelles et d'étoffes d'un ton violent, mais équivoque. Çà et là, sur le mur, elle éclairait quelques peintures pleines d'une volupté espagnole : des chairs très-blanches sur des fonds très-noirs. C'est au fond de ce ravissant taudis, qui tenait à la fois du mauvais lieu et du sanctuaire, que Samuel vit s'avancer vers lui la nouvelle déesse de son cœur, dans la splendeur radieuse et sacrée de sa nudité.

Quel est l'homme qui ne voudrait, même au prix de la moitié de ses jours, voir son rêve, son vrai rêve, poser sans voile devant lui, et le fantôme adoré de son imagination faire tomber un à un tous les vêtements destinés à protéger contre les yeux du vulgaire? Mais voilà que Samuel, pris d'un caprice bizarre, se mit à crier comme un enfant gâté : — Je veux Colombine, rends-moi Colombine; rends-la-moi telle qu'elle m'est apparue le soir qu'elle m'a rendu fou

avec son accoutrement fantasque et son corsage de saltimbanque!

La Fanfarlo, étonnée d'abord, voulut bien se prêter à l'excentricité de l'homme qu'elle avait choisi, et l'on sonna Flore; celle-ci eut beau représenter qu'il était trois heures du matin, que tout était fermé au théâtre, le concierge endormi, le temps affreux, — la tempête continuait son tapage, — il fallut obéir à celle qui obéissait elle-même, et la femme de chambre sortit; quand Cramer, pris d'une nouvelle idée, se pendit à la sonnette et s'écria d'une voix tonnante :

« — Eh! n'oubliez pas le rouge? »

Ce trait caractéristique, qui a été raconté par la Fanfarlo elle-même, un soir que ses camarades l'interrogeaient sur le commencement de sa liaison avec Samuel, ne m'a nullement étonné; j'ai bien reconnu en ceci l'auteur des *Orfraies*. Il aimera toujours le rouge et la céruse, le chrysocale et les oripeaux de toute sorte. Il repeindrait volontiers les arbres et le ciel, et si Dieu lui avait confié le plan de la nature, il l'aurait peut-être gâté.

Quoique Samuel fût une imagination dépravée, et peut-être à cause de cela même, l'amour était chez lui moins une affaire des sens que du raisonnement. C'était surtout l'admiration et l'appétit du beau; il considérait la reproduction comme un vice de l'amour, la grossesse comme une maladie d'araignée. Il a écrit quelque part : les anges sont hermaphrodites et stériles. — Il aimait un corps humain comme une harmonie matérielle, comme une belle architecture, plus

le mouvement; et ce matérialisme absolu n'était pas loin de l'idéalisme le plus pur. Mais comme dans le beau, qui est la cause de l'amour, il y avait selon lui deux éléments : la ligne et l'attrait, — et que tout ceci ne regarde que la ligne, — l'attrait pour lui, ce soir-là du moins, c'était le rouge.

La Fanfarlo résumait donc pour lui la ligne et l'attrait; et quand, assise au bord du lit, dans l'insouciance et dans le calme victorieux de la femme aimée, les mains délicatement posées sur lui, il la regardait, il lui semblait voir l'infini derrière les yeux clairs de cette beauté, et que les siens à la longue planaient dans d'immenses horizons. Du reste, comme il arrive aux hommes exceptionnels, il était souvent seul dans son paradis, nul ne pouvant l'habiter avec lui; et si, de hasard, il l'y ravissait et l'y traînait presque de force, elle restait toujours en arrière : aussi, dans le ciel où il régnait, son amour commençait à être triste et malade de la mélancolie du bleu, comme un royal solitaire.

Cependant, il ne s'ennuya jamais d'elle; jamais, en quittant son réduit amoureux, piétinant lestement sur un trottoir, à l'air frais du matin, il n'éprouva cette jouissance égoïste du cigare et des mains dans les poches, dont parle quelque part notre grand romancier moderne[1].

A défaut du cœur, Samuel avait l'intelligence noble, et, au lieu d'ingratitude, la jouissance avait engendré

[1] L'auteur de *La Fille aux yeux d'or.*

chez lui ce contentement savoureux, cette rêverie sensuelle, qui vaut peut-être mieux que l'amour comme l'entend le vulgaire. Du reste, la Fanfarlo avait fait de son mieux et dépensé ses plus habiles caresses, s'étant aperçue que l'homme en valait la peine : elle s'était accoutumée à ce langage mystique, bariolé d'impuretés et de crudités énormes. — Cela avait pour elle du moins l'attrait de la nouveauté.

Le coup de tête de la danseuse avait fait son bruit. Il y avait eu plusieurs relâches sur l'affiche; elle avait négligé les répétitions; beaucoup de gens enviaient Samuel.

Un soir que le hasard, l'ennui de M. de Cosmelly ou une complication de ruses de sa femme, les avait réunis au coin du feu, — après un de ces longs silences qui ont lieu dans les ménages où l'on n'a plus rien à se dire et beaucoup à se cacher, — après lui avoir fait le meilleur thé du monde, dans une théière bien modeste et bien fêlée, peut-être encore celle du château de sa tante, — après avoir chanté au piano quelques morceaux d'une musique en vogue il y a dix ans, — elle lui dit avec la voix douce et prudente de la vertu qui veut se rendre aimable et craint d'effaroucher l'objet de ses affections, — qu'elle le plaignait beaucoup, qu'elle avait beaucoup pleuré, plus encore sur lui que sur elle-même; qu'elle eût au moins voulu, dans sa résignation toute soumise et toute dévouée, qu'il pût trouver ailleurs que chez elle l'amour qu'il ne demandait plus à sa femme; qu'elle avait plus souffert de le voir trompé que de se voir délaissée; que

d'ailleurs il y avait beaucoup de sa propre faute, qu'elle avait oublié ses devoirs de tendre épouse, en n'avertissant pas son mari du danger; que, du reste, elle était toute prête à fermer cette plaie saignante et à réparer à elle seule une imprudence commise à deux, etc., — et tout ce que peut suggérer de paroles mielleuses une ruse autorisée par la tendresse. — Elle pleurait et pleurait bien; le feu éclairait ses larmes et son visage embelli par la douleur.

M. de Cosmelly ne dit pas un mot et sortit. Les hommes pris au trébuchet de leurs fautes n'aiment pas faire à la clémence une offrande de leurs remords. S'il alla chez la Fanfarlo, il y trouva sans doute des vestiges de désordre, des bouts de cigare et des feuilletons.

Un matin, Samuel fut réveillé par la voix mutine de la Fanfarlo, et leva lentement sa tête fatiguée de l'oreiller où elle reposait, pour lire une lettre qu'elle lui remit :

«Merci, monsieur, mille fois merci; mon bonheur et ma reconnaissance vous seront comptés dans un meilleur monde. J'accepte. Je reprends mon mari de vos mains, et je l'emporte ce soir à notre terre de C***, où je vais retrouver la santé et la vie que je vous dois. Recevez, monsieur, la promesse d'une amitié éternelle. Je vous ai toujours cru trop honnête homme pour ne pas préférer une amitié de plus à toute autre récompense.»

Samuel, vautré sur de la dentelle et appuyé sur une des plus fraîches et des plus belles épaules qu'on pût

voir, sentit vaguement qu'il était joué, et eut quelque peine à rassembler dans sa mémoire les éléments de l'intrigue dont il avait amené le dénoûment; mais il se dit tranquillement : — Nos passions sont-elles bien sincères? qui peut savoir sûrement ce qu'il veut et connaître au juste le baromètre de son cœur?

« — Que murmures-tu là? qu'est-ce que c'est que ça? je veux voir, dit la Fanfarlo.

— Ah! rien, fit Samuel. — Une lettre d'une honnête femme à qui j'avais promis d'être aimé de toi.

— Tu me le payeras », dit-elle entre ses dents.

Il est probable que la Fanfarlo a aimé Samuel, mais de cet amour que connaissent peu d'âmes, avec une rancune au fond. Quant à lui, il a été puni par où il avait péché. Il avait souvent singé la passion; il fut contraint de la connaître; mais ce ne fut point l'amour tranquille, calme et fort qu'inspirent les honnêtes filles, ce fut l'amour terrible, désolant et honteux, l'amour maladif des courtisanes. Samuel connut toutes les tortures de la jalousie, et l'abaissement et la tristesse où nous jette la conscience d'un mal incurable et constitutionnel, — bref, toutes les horreurs de ce mariage vicieux qu'on nomme le concubinage. — Quant à elle, elle engraisse tous les jours; elle est devenue une beauté grasse, propre, lustrée et rosée, une espèce de lorette ministérielle. — Un de ces jours, elle fera ses pâques et rendra le pain bénit à sa paroisse. A cette époque peut-être, Samuel, mort à la peine, sera *cloué sous la lame,* comme il le disait en son bon temps, et la Fanfarlo, avec ses airs de chanoi-

nesse, fera tourner la tête d'un jeune héritier. — En attendant, elle apprend à faire des enfants; elle vient d'accoucher heureusement de deux jumeaux. — Samuel a mis bas quatre livres de science : un livre sur les quatre évangélistes, — un autre sur la symbolique des couleurs, — un mémoire sur un nouveau système d'annonces, — et un quatrième dont je ne veux pas me rappeler le titre. — Ce qu'il y a de plus épouvantable dans ce dernier, c'est qu'il est plein de verve, d'énergie et de curiosités. Samuel a eu le front d'y établir pour épigraphe : *Auri sacra fames!* — La Fanfarlo veut que son amant soit de l'Institut, et elle intrigue au ministère pour qu'il ait la croix.

Pauvre chantre des *Orfraies!* Pauvre Manuela de Monteverde! — Il est tombé bien bas. — J'ai appris récemment qu'il fondait un journal socialiste et voulait se mettre à la politique. — Intelligence malhonnête! — comme dit cet honnête M. Nisard.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTOIRE

DES *PARADIS ARTIFICIELS.*

Tel qu'il parut en 1860 en édition originale, cet ouvrage se composait de deux essais : *Le Poëme du Haschisch* et *Un Mangeur d'Opium*, publiés tous deux par la *Revue Contemporaine* au cours des dix-huit mois précédents.

Cependant quelque huit ans auparavant, en 1851, Baudelaire avait déjà donné sous le titre : *Du Vin et du Haschisch*, un autre essai du même ordre, dont nous retrouvons la matière et même de nombreuses pages — en somme tout ce qui y a trait à l'extrait de chanvre indien — dans le *Poëme du Haschisch*, et qu'Asselineau dans le tome IV de l'édition posthume dite définitive, devait recueillir à la suite de ceux qui constituent les *PARADIS ARTIFICIELS* de 1860, pour ce qu'il renferme en propre sur le vin [1].

On voit donc que, sinon l'idée première de cet ouvrage, du moins la veine spirituelle dont il sortit, doit être rapportée à l'année 1851. Malheureusement cette année-là, dans la correspondance connue du poète, n'est représentée que par de bien rares billets.

[1] Nous avons fait comme lui, en ce qui concerne la disposition des textes. Mais Baudelaire n'ayant jamais marqué l'intention de comprendre *Du Vin et du Haschisch* dans ses *PARADIS*, il nous a semblé préférable de ne pas faire figurer ce troisième essai sous le titre courant commun aux deux autres.

Il s'ensuit que nous manquons de tous renseignements certains sur les conditions où le premier essai de cette série fut conçu et remis au *Messager de l'Assemblée*, où il allait occuper quatre feuilletons (voir p. 357).

Dans leur *Essais de Bibliographie contemporaine*, I. *Charles Baudelaire* (Paris, 1868), La Fizelière et Decaux ont écrit :

En août 1848, tandis que Baudelaire collaborait à l'*Esprit public*, M. Souquère publia en quatre articles une étude sur le livre du docteur Moreau (de Tours) : *Du Haschisch et de l'Aliénation mentale*. N'est-ce pas là que Baudelaire aurait puisé le goût qu'il prit depuis pour ce genre de recherches qui flattait si bien la tournure habituelle de son esprit et son goût pour l'étrange ?

Il est bien certain que Baudelaire avait effectivement connu sinon les articles de M. Souquère, du moins l'ouvrage du Dr Moreau (de Tours) : la preuve s'en trouve sous la forme d'une note dans son premier essai (p. 232). Mais ce serait à notre avis forcer singulièrement la valeur de cette indication, que de prétendre rapporter à l'influence de tel ou tel auteur contemporain déterminé sa contribution à l'étude des drogues prestigieuses et infernales. D'abord, comme on dit, «la question était dans l'air». Non seulement Moreau (de Tours) et après lui Souquère, mais beaucoup d'autres et plusieurs bien plus en vue que ceux-là, avaient écrit du haschisch, par exemple outre de Hammer et Silvestre de Sacy, cités par Baudelaire — Aubert Roche, Liautaud, Dorvault (dont nous retrouverons le nom dans cette histoire), Gastinel, Jacquot, Lallemand, Théophile Gautier, etc. Le lecteur curieux des prédécesseurs de Baudelaire dans ce domaine pourra se reporter utilement aux sources fournies par M. le Dr Henri Moreau (qui n'est pas de Tours, lui, ou du moins n'annonce pas qu'il en soit) dans son *Étude sur le Haschisch* (J. Rousset, 1904) et, parmi les auteurs mentionnés là, constatera des explorateurs, des savants, des médecins, des pharmaciens, voisinant avec des écrivains. D'ailleurs il faut remarquer que le hasard ne paraît non plus nullement responsable du fait que tant de gens en une courte période avaient

pris le haschisch pour objet de leurs recherches. A la vérité la question, à l'occasion de quelques incidents dont la presse avait fait du bruit, s'était posée devant le grand public avant d'occuper les laboratoires, les facultés, les philosophes et les moralistes. Brierre de Boismont, dans son ouvrage : *Des Hallucinations*, ouvrage dont nous aurons bientôt à reparler, a rapporté quelques-uns de ces incidents, qu'il serait souvent plus juste de qualifier d'accidents, et dont on n'a point de peine à imaginer la sensation qu'ils avaient causée : par exemple, en pleine mer, sur un paquebot, des derviches enivrés par la drogue, se ruant sur l'équipage réduit à les tuer à coups de baïonnettes (*La Presse*, 22 juin 1845).

Mais Baudelaire avait encore d'autres raisons, et la meilleure de toutes, pour s'intéresser particulièrement à la mécanique obscure du haschisch; c'est qu'il en avait lui-même usé et probablement abusé, et que, comme on sait, personne ne s'est jamais aussi passionnément penché sur soi-même qu'il faisait. Nous n'ignorons point que Théophile Gautier dans sa préface s'est inscrit contre ce soupçon déjà très répandu de son temps, et qu'à première vue du moins son témoignage semble capital, puisque, historien du *Club des Haschichins* il était mieux placé que quiconque pour en bien connaître les fidèles. D'ailleurs Baudelaire, comme il ne manque pas de le faire valoir, n'a-t-il pas condamné formellement — et avec la plus magnifique éloquence — le recours au poison? Nous ne contesterons pas la valeur de ces arguments-là; mais nous ne pouvons nous défendre de remarquer aussi : d'abord, qu'à l'heure où Gautier écrivit sa préface, les circonstances exigeaient qu'elle prît la forme d'une apologie selon la morale bourgeoise; et puis qu'il y avait d'autres endroits que les salons de l'ami Boissard pour prendre du haschisch[1]; qu'aussi bien le propre de la passion chez un homme clairvoyant est de retomber dans les faiblesses qu'il condamne, et enfin et surtout que Gautier, de son aveu, n'a connu Baudelaire que vers le milieu de 1849.

[1] Voir E.-J. Crepet, *Ch. Baudelaire*, étude biographique suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau (Messein, édit.), p. 69.

Or, si Baudelaire, comme nous le croyons, s'adonna au haschisch, ce dut être bien plutôt quelques années auparavant, entre 1843 et 1847, quand il fréquentait particulièrement Louis Ménard et Charles Cousin. Du moins deux témoignages — les seuls que, Gautier mis à part, nous connaissions sur ce point, le donnent à penser : celui de Rioux de Maillou (*Souvenir des Autres*, Crès, 1917) selon lequel l'épisode de la visite au pharmacien (p. 25-26) aurait été tiré par l'auteur des très authentiques souvenirs qu'il conservait d'une expérience personnelle à laquelle avaient été associés ses deux amis de jeunesse, — et celui du dessin fameux, où Baudelaire s'est amusé à se représenter lui-même, devenu, sous l'influence du haschisch, plus grand que la colonne Vendôme, et où on lui voit une barbe au port de laquelle il n'est point douteux qu'il avait renoncé dès 1845[1]. Enfin, dans le même sens, la constatation semble concluante, que c'est lui-même que l'auteur a dépeint, quand, dans son essai, il a analysé «le type d'homme le mieux prédisposé à subir les effets du haschisch» (cf. G. de Reynold, *Charles Baudelaire*, Crès, 1920).

Mais quittons ce point qui, au surplus, ne présente qu'une importance bien secondaire, puisque, à supposer qu'il soit établi que Baudelaire n'usa du haschisch que dans la mesure où l'intérêt de son essai l'exigeait, il n'en resterait pas moins, et cela prouvé par

[1] Dans le *Charles Baudelaire*, Souvenirs, Correspondance, etc. (Pincebourde, 1872), Charles Cousin a mentionné ce portrait autographe à la plume et à l'estompe, rehaussé de vermillon :

«Ce dessin a son histoire : la voici. Nous avions pris rendez-vous un jour «d'hiver, Baudelaire et moi, pour goûter en compagnie de notre hôte du gre- «nier, les voluptés du haschisch, alors peu connu à Paris. C'est sous l'influence «de cette pommade verdâtre et en attendant l'extase promise, que le futur «auteur des PARADIS ARTIFICIELS dessina pour moi ce portrait en pied, le seul «de cette date qui lui ressemble.

«De temps en temps (je le vois encore) il posait la plume, et roulant entre «ses doigts des estompes en papier, il en caressait son image avec un visible «plaisir. Il y travailla longtemps, et lorsqu'il me la remit enfin, après avoir «terminé les accessoires qui le complètent, il parut me faire un notable «cadeau.

«Ce fut aussi mon avis et j'ai conservé cette relique avec un soin pieux.»

maints aveux de ses lettres, qu'en tout cas il eut recours fréquemment à d'autres excitants, notamment à l'opium (voir E.-J. Crepet, *op. cit.*, p. 192 et suiv.[1]) et revenons à notre travail bibliographique.

[1] Voici deux témoignages de contemporains à ajouter à ceux que nous avons recueillis dans l'ouvrage cité :

«Me croira-t-on lorsque je dirai que j'ai vu avaler d'un seul coup, par «Baudelaire, des quantités de laudanum suffisantes pour empoisonner cinq «personnes? Il n'aimait pas le haschisch et chérissait les seuls effets de l'opiacé «préparé par Rousseau. Lorsqu'il avait absorbé jusqu'à cent vingt gouttes de «ce mucilage, il semblait plus gai, plus parleur et il commençait une de ses «intéressantes causeries-monologues imagées aussi riches d'expression et aussi «exquises de forme que ses plus pures compositions. (Adrien Marx, *Indiscrétions parisiennes*, 1866.)

«En écrivant les *Paradis Artificiels*, [Baudelaire] voulut noter avec «sang-froid les différents degrés de l'ivresse et décrire les éblouissants nuages «qui se déroulent devant les yeux du mangeur d'opium. Il parlait souvent du «coca, qui a la propriété d'augmenter l'énergie, de diminuer le sommeil et «de supprimer l'appétit de celui qui en mâche les feuilles; c'était évidemment «introduire l'extraordinaire dans la vie que de se préoccuper ainsi des pro«priétés presque surnaturelles de ces plantes malsaines.

«Une autre fois on lui procura de la ciguë islandaise qui a la propriété de «faire voir, aux yeux du cerveau empoisonné, les monstruosités du cerveau «antédiluvien. C'était enfoncer de plus en plus dans l'hallucination, détruire «l'équilibre des forces vitales, dérober le feu de Prométhée et porter une main «sacrilège sur l'arbre de la science du bien et du mal.

«De toutes ces études, de ces préoccupations, de ces désirs, de ces aspira«tions, il résulta un mépris singulier pour le réel, et il est évident que la vie «avec ses devoirs, ses exigences, ses concessions, ne pouvait sourire à un être «ainsi organisé. Il avait tenté de changer les conditions de son existence et de «substituer une fatalité de son invention à la destinée que lui réservait le «ciel, il en est mort.» (Charles Yriarte, *Le Monde illustré*, 21 septembre 1867.)

Mais, objecteront certains, obstinés à nier l'évidence sous prétexte de défendre la mémoire de Baudelaire, comme si le pathétique et l'héroïsme de sa vie n'avaient pas tenu précisément dans les luttes qu'il soutint avec lui-même, l'article d'Yriarte n'apporte en somme aucun fait précis, et d'autre part le témoignage de Marx ne compte guère, la crédulité de ce journaliste ayant été maintes fois largement exploitée. C'est vrai. Alors ouvrons les *Lettres inédites à sa mère* (Paris, Conard, 1918). Nous y lisons, p. 383, à la date du 17 février 1866 : « *Quant à l'opium, tu sais bien que j'en ai eu l'habitude pendant plusieurs années, jusqu'à en prendre 150 gouttes sans aucun danger.* »

C'est dans la lettre à Poulet-Malassis en date du 19 mai 1858 que nous rencontrons pour la première fois mentionné le titre : *Le Haschisch.* La constatation est-elle suffisante pour interdire d'étendre à cet essai tout ce que Baudelaire antérieurement avait pu écrire à son éditeur au sujet de l'opium et que nous résumerons tout à l'heure? Ce n'est pas notre sentiment : pour nous, sous le titre «Opium» il y a toute apparence que Baudelaire, au cours de l'année 1857 et des premiers mois de 1858, dut le plus souvent entendre l'ensemble des matières qu'il devait grouper bientôt sous les titres successifs de : «Opium et Haschisch», et «Excitations artificielles», et que, ne soupçonnant pas alors le développement qu'elles prendraient, il se proposait de loger à la fin des *Curiosités Esthétiques*[1], après leur publication dans un périodique. Et notre opinion nous paraît d'autant plus fondée, que l'auteur mena de front les deux essais. Toutefois nous devons confesser qu'elle ne repose pas sur des témoignages certains.

Dans cette lettre du 19 mai 1858, Baudelaire annonçait qu'il livrerait son manuscrit dans un délai de trois jours à Alphonse de Calonne, directeur de la *Revue Contemporaine.* Il va de soi que les choses traînèrent un peu plus en longueur qu'il n'avait prévu. Un billet du 11 juin nous le montre s'excusant d'un premier retard :

> Certes, Monsieur, votre reproche est fort dur, ou du moins j'y suis fort sensible. Ne pouviez-vous pas tout supposer, excepté l'étourderie? que par exemple la matière moussait, que les observations abondaient, ou, ce qui est la vérité, que j'avais été malade?
>
> Je me console, en pensant que vous serez assez content de votre nouveau collaborateur, pour oublier son inexactitude. Car votre article a marché.

Trois semaines plus tard, nous le voyons encore, tout en affirmant que son travail touche à sa fin, s'employer à en grossir la documentation :

[1] Voir les lettres à Poulet-Malassis des 18 mars et 27 avril 1857, et notre édition des *Curiosités Esthétiques*, p. 454-456.

3 juillet 1858.

Je crois, Monsieur, que demain, dimanche, j'aurai le plaisir de vous porter moi-même vos derniers feuillets. J'espère que tout cela fera un petit tout philosophique bouillonnant et assez agréable.

Mais encore un livre! Celui-là doit être bien facile à trouver..... *Histoire des Assassins,* de M. de Hammer, traduction française.

Un mois plus tard, nous le voyons encore justifier auprès de sa mère de nouveaux délais dont elle s'est alarmée :

Si mon premier morceau à la *Revue Contemporaine* a été retardé, c'est uniquement parce que je l'ai voulu : j'ai voulu revoir, relire, recommencer et corriger.

Il faut dire que Calonne, qui contrôlait toujours en personne la copie de ses collaborateurs, et que Baudelaire tenait alors tout particulièrement à satisfaire, car il en attendait un traité qui lui assurât un viatique mensuel, avait demandé des corrections. Témoin ces quelques lignes extraites d'un billet en date du 8 septembre 1858, qu'a bien voulu nous communiquer M. Pierre Wolff :

Cher Monsieur,

Le mauvais temps m'a empêché de vous porter cela moi-même. Tout n'est pas absolument fini, mais je suis convaincu que ce sera fait aujourd'hui. J'ai été cependant grand train, et vous pouvez vous assurer que tout cela a été remanié. J'ai retranché et j'ai ajouté, et j'ai eu beaucoup de déférence pour le crayon rouge...

Je crois vraiment que, sans trop déroger à vos principes, vous pourriez jeter cette *presque* totalité à l'imprimerie. Songez que je ne sortirai de chez moi qu'avec les derniers feuillets, sans doute ce soir.

Enfin le 30 septembre suivant, l'article paraissait, — et, en somme, à tenir compte tant des admirables scrupules professionnels de l'auteur que de ses embarras financiers qui l'obligeaient à donner une bonne partie de son temps à des occupations très étrangères à la littérature, il faut convenir que, comme nous venons de le lui voir mander à son directeur, l'article avait assez bien «marché», même sous le rapport de la rapidité.

Ajoutons, à titre de contribution à l'index du coût de la vie à l'époque, que Calonne l'avait payé 400 francs (lettre du 10 décembre).

L'essai sur *L'Opium* devait rester plus longtemps sur le chantier, et cela se conçoit aisément, si l'on veut bien se souvenir que, tandis que pour le *Haschisch* Baudelaire n'avait eu qu'à reprendre les éléments très poussés que lui fournissait son étude antérieure, il lui fallait, pour *L'Opium*, d'abord choisir dans l'œuvre de Thomas de Quincey les pages à retenir, et puis les encadrer dans ses propres commentaires entièrement nouveaux, ou même les fondre avec eux, car c'est, on le sait, sur ce plan, qu'il avait conçu son adaptation devenue justement célèbre.

Mais avant que d'entrer dans le détail de la réalisation de ce travail, il faut dire un mot de quelques questions qui nous sollicitent d'abord : comment Baudelaire avait-il été amené à lire l'ouvrage de Quincey? Connaissait-il l'adaptation, très antérieure à la sienne, d'Alfred de Musset? En quoi enfin son ouvrage se distingue-t-il de celui de son prédécesseur?

En l'état actuel de la documentation Baudelairienne, il est, croyons-nous, impossible de répondre en toute certitude à la première de ces questions. Nulle part Baudelaire n'a levé le voile du mystère qui entoure sa découverte de Quincey. Dans ses lettres à sa mère, le passage le plus significatif est le suivant : «*Le Mangeur d'Opium* est une nouvelle traduction d'un auteur magnifique, inconnu à Paris» (9 juillet 1857). Il ne nous apprend rien pour ce qui nous occupe en ce moment. Dans le texte de son adaptation on trouve bien, au commencement du chapitre V, *Un Faux Dénouement* (p. 149), une indication : c'est quand il écrit qu'il a lu *Le Mangeur d'Opium* pour la première fois, «il y a bien des années» et qu'alors la seconde partie du livre : *Suspiria de Profundis* n'avait pas encore paru. Mais cette indication est bien vague, même en tenant compte de la date connue de la parution des *Suspiria*, qui se place en l'année 1845. Et les biographes de Baudelaire ou commentateurs de son œuvre ont imité sur ce point le silence de leur auteur.

Rien n'empêche donc de croire que Baudelaire, que certaines affinités de son génie portaient particulièrement vers la littérature anglaise dont il devait à l'enseignement maternel de pouvoir goûter les beautés dans le texte original, soit allé directement à l'œuvre de Quincey, rencontrée sur les rayons d'un cabinet de lecture, ou signalée à son attention soit par quelque ami, soit par un magazine d'outre-Manche. Toutefois il est une hypothèse qui nous semble présenter suffisamment de vraisemblance pour mériter d'être soumise au lecteur, c'est la suivante :

Peut-être se souvient-on qu'au cours des notes qui accompagnent le tome précédent de cette édition, nous avions signalé parmi les sources des *Petits Poëmes en prose* l'ouvrage de Brierre de Boismont sur *Les Hallucinations* — ouvrage auquel une fois nouvelle (p. 285) à l'occasion du *Haschisch* nous nous référions tout à l'heure. Quand on le lit avec soin, il devient évident que ce livre-là, dont la première édition avait paru en 1845, a été de ceux que Baudelaire étudia du plus près, et où il puisa fréquemment. En faut-il quelques preuves supplémentaires ? Dans les *Curiosités Esthétiques* (p. 270 de notre édition), il est fait allusion à la fameuse prédiction de Cazotte. Cette prédiction se trouve tout au long chez Brierre de Boismont (p. 297 de la 2ᵉ édition). Dans *L'Imprévu* (*Les Épaves*, XVIII), nous rencontrons les vers :

> Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde!
> Reconnaissez Satan à son rire vainqueur...

et chez Brierre de Boismont (p. 377) nous trouvons, dans un passage cité de la *Chronique* de Monstrelet, relatif à la « vaudoisie » : « puis fesait [le Diable] par chacun d'eux baiser son derrière ». Une des pièces les plus célèbres des *Fleurs du Mal* est à coup sûr *Les Litanies de Satan*. Ouvrons *Les Hallucinations* (p. 381) et parmi les évocations du Sabbat, telles que les avait réglées la religieuse possédée Marie de Saïns, et dont la confession devait lui valoir une prison perpétuelle, nous lisons : « Pour les mercredis et les vendredis on joue... les mystères de la Passion, et on y

chante... les Litanies de cette manière : *Lucifer, miserere nobis; Belzebuth, miserere nobis*, etc.»

En voilà assez à coup sûr pour attester dans quelle familiarité Baudelaire a vécu avec l'ouvrage de Boismont. Or, ouvrons ce livre une fois encore : il ne présente pas moins de quatre pages in-8° empruntées à Quincey, qui d'ailleurs n'est pas nommé, avec cette référence : *L'Anglais mangeur d'Opium*, traduit de l'anglais par A. D. M., 1 vol. in-12, Paris, 1828. N'y a-t-il pas dès lors toute vraisemblance que ce fut par l'entremise de Boismont, que Baudelaire prit connaissance de l'existence du *Mangeur d'Opium* et dans l'adaptation de Musset qu'il goûta pour la première fois l'œuvre de Quincey?

Ainsi, l'examen de la première des trois questions que nous posions tout à l'heure nous a conduit à répondre à la seconde. Cependant, pour celle-ci, il reste un point à élucider dans la mesure qui nous appartient, et dont l'examen, à son tour, va nous amener à aborder la troisième question : s'il est constant que Baudelaire a connu l'adaptation de 1828, — et on n'en saurait douter, vu d'une part ce fragment de lettre que nous reproduisions tout à l'heure, et où il annonce son ouvrage comme une traduction *nouvelle*, d'autre part tel passage du *Poëme du Haschisch* (p. 7) où on lit que le livre de Quincey «n'a jamait été traduit en France *dans sa totalité*», — du moins Baudelaire a-t-il su que son prédécesseur, l'adaptateur de 1828, qui avait signé seulement de ses initiales A. D. M., n'était autre qu'Alfred de Musset?

Dans un article bien documenté et fort curieux qu'a publié il y a quelques années le *Mercure de France* (16-XII-1918) sous le titre : *Musset et Baudelaire, à propos des Confessions d'un Mangeur d'Opium*, l'auteur, M. Paul Peltier, a très bien vu et montré en quoi les deux adaptations se distinguent l'une de l'autre. Nous ne saurions ici recommencer son travail, auquel nous engageons le lecteur à se reporter, mais nous résumerons brièvement ses conclusions principales, qui, en ce qui concerne les méthodes suivies par Musset et Baudelaire à trente années d'intervalle, — nous ne disons pas en ce qui concerne son appréciation de ces méthodes, ce qui est tout autre chose, — rencontrent notre plein assentiment. A pre-

mière vue, il semble que les deux adaptateurs en aient usé l'un et l'autre avec beaucoup de liberté envers leur modèle commun, coupant, émondant à l'envi, s'appliquant à purger de ses longueurs souvent fastidieuses l'ouvrage de Quincey, et y ajoutant de leur cru, quand ils le jugeaient bon. Mais tandis que Musset se préoccupait surtout de mettre les *Confessions* au goût du jour et du public parisien, y introduisant notamment un complément à l'épisode d'Ann, — rivalité de deux amants, duel, enlèvement, etc. — qui a pour effet de conférer à son livre le caractère d'un roman de cape et d'épée, ou bien encore, glissant, ici, une évocation de l'Espagne où se révèle le futur chantre de *Don Paez,* et là, parmi les «tortures de l'opium», une séance de dissection, où se montre le carabin qu'il était alors, Baudelaire, par contre, s'est efforcé de son mieux de respecter l'esprit de l'ouvrage qu'il tenait à honneur de faire connaître, d'en restituer les beautés en les dégageant du texte parasitaire qui les masquait ou les étouffait trop souvent, n'ajoutant guère que pour en faciliter l'accès, aider à leur présentation ou à leur compréhension, toujours soucieux de conserver intacte la saveur étrange et rare de son auteur.

Il suit de là, au total, que dans leurs adaptations respectives de tendances si différentes, Alfred de Musset a fait œuvre de romancier, et Baudelaire d'essayiste critique.

Ce détour était nécessaire pour nous permettre de revenir, avec plus de chances de l'élucider, à la question restée en suspens : Baudelaire a-t-il su que les initiales A. D. M. correspondaient au nom du poète des *Nuits?* Cette question s'est posée aussi à M. Paul Peltier, mais il s'est contenté de remarquer avec étonnement, comme une chose curieuse, que Baudelaire n'avait pas cité Musset. Nous ne nous flatterons pas, sur ce point non plus que sur beaucoup d'autres, d'apporter une certitude, car une certitude ne peut résulter que de textes formels. Toutefois il nous semble qu'ici, sous réserve bien entendu des révélations qu'amèneraient des documents nouveaux, nous nous trouvons en face de présomptions assez fortes pour autoriser tout au moins l'expression d'un sentiment.

Il faut remarquer tout d'abord que lorsque Baudelaire dut prendre connaissance de l'adaptation de son prédécesseur, — nous avons vu que c'était environ 1845 — l'ouvrage de Musset avait déjà dix-sept années de date. Or, comme la publication en avait passé, en 1828, complètement inaperçue, on peut croire que dix-sept années plus tard, il n'y avait plus personne pour essayer de percer le mystère des trois initiales de sa couverture. On peut le croire d'autant plus que Musset eût été le dernier à y aider, ayant prouvé son bon goût en condamnant *in petto* ce premier-né, comme il résulte des papiers laissés par son frère. Et d'autant plus encore, que l'ouvrage, tiré sans doute à un très petit nombre d'exemplaires, était devenu difficile à rencontrer, en raison, non comme aujourd'hui, des recherches des bibliophiles, mais de l'indifférence générale dont il avait été l'objet dès son apparition. Il est donc parfaitement admissible que Baudelaire ait pris connaissance de l'ouvrage de son prédécesseur sans se soucier aucunement d'identifier celui-ci.

D'autre part, il faut remarquer — avec M. Paul Peltier — que Théophile Gautier, arrivé dans sa notice sur Baudelaire, au chapitre des *PARADIS ARTIFICIELS*, a, comme son modèle, entièrement passé sous silence le nom d'Alfred de Musset. Or, on n'ignore pas les rapports d'intimité qui unissaient Baudelaire à Gautier. Si Baudelaire avait su à quelle personnalité correspondait le demi-anonymat de son prédécesseur, il semble très certain que Gautier l'aurait su pareillement. Le silence de Gautier permet donc de présumer une ignorance que Baudelaire partageait.

Mais il y a, et toujours dans le même sens, un argument qui nous semble plus fort encore : c'est celui qu'on peut tirer des sentiments que Baudelaire portait à Musset. Celui-là, il le détestait, l'exécrait, l'abominait. Dans sa correspondance, dans ses journaux intimes, il l'a copieusement autant que brutalement injurié. Publiquement, dans son *Théophile Gautier,* il l'a attaqué en tant que poète et dans sa préface aux *MARTYRS RIDICULES,* en tant qu'homme; enfin il y a lieu d'observer par surcroît que la traduction du *MANGEUR D'OPIUM* se place précisément dans l'intervalle qui sépare ces deux attaques-là. Quelle aubaine pour sa

haine, si elle eût découvert en Musset le traître qui avait émasculé Quincey, réduisant son noble et grave essai, dédié aux poètes et aux philosophes, à un petit roman pour le Boulevard! Vraiment peut-on admettre qu'elle se fût privée d'éclater, au moins auprès des intimes, dans quelque imprécation vengeresse?

La lettre de Baudelaire à sa mère en date du 9 juillet 1857, à laquelle nous nous sommes déjà deux fois référé, mentionne le *MANGEUR D'OPIUM* parmi les travaux «à faire». Une autre du 13 avril 1858, adressée à Poulet-Malassis, nous enseigne que l'ouvrage a été «remis sur le chantier». C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer les études préparatoires dont devait sortir l'adaptation du livre de Quincey.

Baudelaire avait des raisons particulières de vouloir aller vite : des dettes criardes qu'il lui fallait payer avant de quitter Paris pour Honfleur, où il rêvait d'aller vivre auprès de Mme Aupick.

Je me suis obstiné à finir mon *MANGEUR D'OPIUM* à Paris, surtout dans le but d'en toucher le prix avant mon départ. 1,000 fr. au *Moniteur* (mais au *Moniteur* on résiste, la bizarrerie de l'ouvrage les épouvante) ou bien 600, 500 seulement peut-être dans une petite revue. Pour comble d'ennuis, M. Mérimée, dont j'avais besoin pour une telle affaire, était absent de Paris; il n'est revenu d'Angleterre que ce matin. (A sa mère, 13 mai 1858.)

Si, malgré toutes mes ruses le *Moniteur* persiste dans sa timidité il me restera la *Revue Française,* où malheureusement je ne trouverai que 600 francs au lieu de 1,000. (A Poulet-Malassis, 4 mai 1858.)

Comme nous l'avions déjà dit dans nos notes sur *L'ART ROMANTIQUE* (p. 448), on ne sait malheureusement rien des relations de Baudelaire et de Mérimée, ni du rôle que le second put jouer dans les affaires du premier. Mérimée, qui semble avoir méconnu le génie de Baudelaire, se montra-t-il du moins plus compréhensif envers l'homme qu'envers le poète, par égard pour Mme Aupick qu'il avait dû rencontrer souvent dans les salons politiques du Second Empire? Tenta-t-il réellement en sa faveur quelque démarche auprès du *Moniteur,* comme l'avait fermement espéré Bau-

delaire qui, en raison de la condamnation que venaient de lui valoir *Les Fleurs du Mal*, devait évidemment ajouter un prix tout particulier à trouver accueil dans une feuille officielle? Ce qui est certain en tout cas, c'est que le *Moniteur* « persista dans sa timidité », et que Baudelaire, après avoir hésité, comme on l'a vu, à s'adresser à la *Revue Française*, se rabattit sur la *Revue Contemporaine* avec laquelle on peut croire qu'il traita pour *L'Opium* en même temps que pour *Le Haschisch*, et dont il obtint les mêmes conditions qu'il espérait de la *Revue Française*, soit 600 francs. (Lettres des 10 décembre 1858 et 25 septembre 1859.)

Six mois plus tard, il envoyait à M. de Calonne son manuscrit ou tout au moins la première partie de son manuscrit, en l'accompagnant de la lettre suivante, qui nous fut il y a quelques années communiquée par M. Arthur Meyer :

10 novembre 1858.

Cher Monsieur,

Bien que je me sois encore trop fait attendre, je ne suis pas tout à fait mécontent de moi...

L'Opium pourra paraître le 30.

Je vous assure que ce n'était pas chose facile d'enfermer dans un petit espace la description d'un livre très compliqué et sans omettre aucune nuance. Vous verrez cela ; c'est d'un autre ton que *Le Haschisch ;* c'est plus abandonné (en apparence) et plus saccadé. Les détails biographiques occupent une bonne place ; mais, outre qu'ils sont amusants, c'était nécessaire pour servir de clef à la fantasmagorie toute (*sic*) individuelle de *L'Opium*. Espérons que M. de Quincey adressera une belle lettre de remerciements à votre journal.

Cependant, et malgré le ton d'assurance qu'il montre ici, on est en droit de croire que Baudelaire n'était que médiocrement satisfait de son travail. Il mandait à sa mère quelques jours plus tard :

Mon *Opium* me cause beaucoup d'inquiétudes; j'ai dans l'esprit que j'ai fait quelque chose de détestable. C'est bien la peine d'apprendre à connaître les poisons pour n'en pas savoir tirer plus de talent. (11 décembre 1858.)

Ce fut sans doute aussi l'avis de Calonne, car il rendit à l'auteur son manuscrit. Les lettres de Baudelaire au reste, et quelques billets retrouvés de son directeur, permettent de suivre dans le détail les discussions qui s'ensuivirent. Elles devaient durer près d'un an, et mûrir lentement une brouille qui éclata en mai 1860 :

1er février 1859.

Vous aurez tout votre *Opium,* refait, revu, remanié et recopié avantle 15.

9 février.

Mon cher collaborateur; envoyez-moi votre *Opium.* Vous savez que je suis tout seul pour tout lire et qu'il me faut un peu de temps. (E.-J. Crepet, *op. cit.,* p. 336.)

11 mars.

CHER MONSIEUR,

Vous m'envoyez des vers : c'est fort bien et je vous en remercie. Mais envoyez-moi donc aussi un peu de prose. Votre *Haschisch* sera complètement oublié quand arrivera votre *Opium.* (*Ibid.*)

[Sans date.]

MON CHER DE CALONNE,

Pour la première fois je vais vous résister, parce que je suis convaincu que, littérairement, j'ai raison. L'embarras que vous me causez est encore moins grand que mon étonnement.

Les citations en question sont d'une beauté immortelle et unique. D'ailleurs ces citations (souffrances) sont un pendant indispensable aux citations (jouissances) qui précèdent. La seule manière, je crois, de nous accorder, est l'engagement que je prends de me rattraper par la brièveté sur les *Suspiria.*

14 décembre 1859.

MON CHER AMI,

Nos lettres se sont croisées...

Je devine ce que vous désirez. La seule chose que je vous supplie de faire, c'est que si vous avez des coupures à opérer, elles soient indiquées de manière à ce que je retrouve (pour moi) mon manuscrit intégral.

Deux mots encore : il y a dans votre lettre une erreur; jamais vous n'avez pu voir autre chose que deux ou trois fragments.

Ensuite je vous ai dit qu'après les régions *morbides* et la méthode paradoxale de guérison, il y avait une 2ᵉ partie très ombreuse, très mystérieuse, où les souvenirs, non pas de jeunesse mais d'enfance, se trouvaient naturellement opiacés par l'imagination d'un homme de soixante ans soumis à cette étrange hygiène.

Cette partie-là n'a jamais été, même fragmentiellement traduite, pour cette raison bien simple qu'elle est intraduisible. Moi seul, je puis me jouer dans de pareilles difficultés.

Il y a entre les 2 parties la différence proportionnelle qui existe entre les deux *Faust*. (Lettre inédite, communiquée par M. Louis Conard.)

L'établissement définitif du texte ne devait d'ailleurs pas se prouver moins difficultueux que son choix. Le 28 décembre 1859, Baudelaire mandait à sa mère :

J'ai fait tant et tant de corrections sur *L'Opium* que les ouvriers n'ont pas eu le temps de les exécuter pour le 30 [décembre]. Ainsi, partie remise au 15. Du reste je crois que le morceau sera très amusant.

Le 1ᵉʳ janvier suivant, il mentionnait encore, à Mᵐᵉ Aupick, parmi les choses qui lui restaient à faire avant de la rejoindre à Honfleur où il avait passé dans le calme de la vie de famille une bonne partie de cette année 1859 qui fut la plus fructueuse de sa carrière :

Corriger à l'imprimerie la 2ᵉ partie de *L'Opium*. J'ai eu des querelles très fatigantes à ce sujet avec M. de Calonne. J'ai reçu tout à l'heure une lettre de réconciliation et d'excuses, évidemment écrite sous l'influence de sa femme, mais il n'en est pas moins vrai que la 2ᵉ partie sera abîmée et qu'il est bon que je surveille tout cela.

Cette même correction l'occupait encore le 15 janvier et jusqu'au 18, où il se dit : « penché sur son manuscrit comme sur un pensum ».

Fin février 1860 il déclarera : «Je quitte la *Revue Contemporaine*, j'y ai trop souffert pour *L'Opium*.»

On a vu que *Le Haschisch* avait paru à la *Revue Contemporaine* le 30 septembre 1858. La publication des *Confessions* avait suivi à quinze mois d'intervalle (numéros des 15 et 31 janvier 1860). Le moment était donc venu de réunir ces deux études en librairie.

Il faut rendre cette justice à Baudelaire, si souvent en retard vis-à-vis de ses éditeurs, que cette fois il avait pris toutes précautions pour que la parution en volume suivît immédiatement la parution en périodique, et par conséquent bénéficiât des effets de celle-ci. Dès le 29 avril 1859 on le voit mander à Poulet-Malassis :

Enfin *L'Opium* est fini; cela va paraître. Il est indispensable que nous fassions une brochure : *L'OPIUM ET LE HASCHISCH*, en sous-titre : *L'Idéal Artificiel;* brochure composée de cinq feuilles de la *Revue Contemporaine*, presque un livre. *Nous sommes sûrs de la vente d'une pareille brochure*, et puis nous déchargeons d'autant les malheureuses *CURIOSITÉS*, qui se trouveront ainsi composées d'articles ayant trait aux Beaux-Arts.

Les 14 et 16 mai suivants, dans ses lettres à Nadar, déjà il s'inquiète de choisir un artiste pour le frontispice dont il veut orner son livre, «frontispice allégorique exprimant les principales souffrances et jouissances» qu'il a contées dans son ouvrage, et passe en revue à cet effet les mérites respectifs de Doré, Penguilly, Nanteuil, Réthel, car il ne veut à aucun prix de Duveau, «l'éternel ami de Malassis».

A la fin du même mois, il revient à la charge auprès de ce dernier, s'appliquant manifestement à éveiller son intérêt :

OPIUM ET HASCHISCH, — un joli petit livre. Je compte là-dessus pour rentrer en circulation. Vous serez satisfait de *L'Opium;* ce sera brillant et dramatique... Je suis sûr de la vente. (*Billet non daté.*)

A mesure que le moment se rapproche de la publication dans la *Revue Contemporaine,* sa correspondance avec Malassis nous le

montre devenu plus pressant et plus pressé, et entrant dans le détail de la préparation de l'édition :

...J'écris à M. Bichet[1] de vous envoyer *Le Haschisch* et le premier numéro de *L'Opium* (en tout six feuilles au moins de la *Revue,* en supposant la seconde partie de *L'Opium* imprimée).

...Je suis en train de vous confectionner la Dédicace.

Tâchez de choisir un bon titre, ou, mieux encore, d'en fabriquer un plus agréable que ceux-là[2].

...Faites bien votre compte pour la justification.

Les chiffres romains, qui servent de division, seront accompagnés de sous-titres, dans *Le Haschisch* comme dans *L'Opium.*

Naturellement, cela fera une table des matières.

Il me semble que le titre le plus vrai, c'est : *Le Paradis Artificiel.* (*Billet non daté,* environ 15 janvier 1860.)

On peut croire d'ailleurs que Malassis était, lui aussi, désireux d'aller vite, car sur la couverture du *THÉOPHILE GAUTIER* annoncé au *Journal de la Librairie* dès le 26 novembre 1859, nous voyons mentionné comme sous presse : *Opium et Haschisch,* ou *L'Idéal Artificiel,* et d'autre part le traité du 1er janvier 1860 dont le lecteur trouvera le texte dans notre édition des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* page 456, montre que l'auteur et l'éditeur s'étaient mis d'accord pour la publication de quatre volumes dont celui qui nous occupe.

Mais Poulet-Malassis commençait à connaître de terribles embarras d'argent, où son ami avait aussi bien une bonne part de responsabilité, en raison des avances importantes qu'il en avait obtenues, et l'éditeur alençonnais, bien plus artiste que commerçant, était, hélas! l'homme le moins fait au monde pour se tirer de cet ordre de difficultés. De là, dans ses affaires, un désordre qui allait retarder l'impression de deux grands mois, et engendrer, chez Baudelaire, une irritation qui par endroits se fait voir assez vive dans ses billets :

Comment, mon cher, *LES PARADIS ARTIFICIELS* ne sont pas en

[1] Administrateur de la *Revue Contemporaine.*

[2] *Excitations Artificielles, Les Excitants, Opium et Haschisch,* etc.

mains. J'écris tout de suite au sieur Bichet... il fallait réclamer vous-même. (4 février 1860.)

...Avant de finir, je vous reprocherai votre conduite extraordinaire dans nos affaires typographiques. Avez-vous *Le Haschisch?* Avez-vous *L'Opium* complet? Avez-vous la *Dédicace?* Avez-vous commencé à composer enfin? Quoi! pas un mot de tout cela! — Tout le monde crie contre vous, même des gens d'esprit. On vous reproche d'imprimer des masses de bêtises, et de n'avoir pas su profiter de la faveur universelle. — Je veux un joli volume.

Je tiens décidément pour *LES PARADIS ARTIFICIELS.* Bon titre pour la vente.

Prenez bien garde (c'est toujours le danger pour vous) de me faire une plaquette. Vous avez un peu plus de six feuilles; il y a donc une ample matière.

...Nous commençons par *Le Haschisch,* dont nous changeons le titre, et à chaque chapitre, je mettrai un sous-titre, ce qui nous donne à chaque fois une certaine quantité de blancs.

Rappelez-vous que le plaisir de composer quelque chose n'est rien pour moi, s'il ne se mêle pas au plaisir d'être gentiment imprimé. (*Lettre inédite,* environ 10 février 1860.)

...Je vous dirai qu'il m'eût été agréable que vous me disiez votre sentiment de la physionomie générale du livre, et en particulier sur *L'Opium.* De Quincey est un auteur affreusement conversationniste et digressionniste, et ce n'était pas une petite affaire que de donner à ce résumé une forme dramatique, et d'y introduire l'ordre. De plus, il s'agissait de fondre mes observations personnelles avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. Ai-je réussi?... J'avoue que je suis toujours inquiet de savoir si ces travaux, qui marchent si lentement, tantôt par ma faute, tantôt par les circonstances, sont d'une nature assez solide pour être offerts au public. (16 février 1860.)

Enfin, dans la dernière semaine de mars, l'impression commençait (lettres à sa mère, fin février et 26 mars 1860). Elle allait durer un mois environ, compliquée de plusieurs incidents, dont un assez falot.

On avait renoncé au frontispice, sans doute en raison de l'opposition de De Broise, prompt à craindre la dépense. Par contre,

on tenait encore pour l'insertion *in fine* d'une note pharmaceutique dont l'effet pourrait aider à la vente (voir p. 330-332). Baudelaire transmué en agent de publicité, et de publicité spéciale, cela n'a-t-il pas aujourd'hui une saveur de suprême cocasserie? Mais il faut dire à sa décharge qu'il répugnait affreusement à l'emploi de ce procédé par trop commercial, tremblait de peur à l'idée des dangers qu'il pouvait lui faire courir auprès du Parquet, et respira plus librement quand cet étrange projet, qui pourtant avait reçu dans la *Revue Contemporaine* un commencement d'exécution, fut définitivement abandonné.

Les termes de la dédicace à la mystérieuse J.G.F. (voir p. 325-328) furent aussi copieusement discutés. Également ceux de la note nécrologique sur Quincey, que Baudelaire tint à compléter, d'une part pour rendre plus ample hommage à la mémoire de son auteur, d'autre part pour ne point perdre l'occasion de dire leur fait une fois de plus aux Pontmartin de France et d'outre-Manche (voir p. 349-351).

Baudelaire s'était « engagé solennellement à la plus stricte exactitude pour les épreuves ». Il tint parole, malgré qu'il apportât à leur revision le soin le plus minutieux. Quelques extraits de ses lettres d'alors témoigneront tant de son appétit de perfection typographique que de son application à purger son texte des quelques fautes qui s'étaient glissées dans la *Revue Contemporaine* :

22 avril 1860.

Un mot de mes épreuves. J'en reçois encore souvent qui n'ont pas été corrigées en première. Quand mon esprit n'est pas fatigué, il n'y a pas grand mal. Je crois qu'alors les choses importantes ne m'échappent pas. Mais hier, par exemple... j'ai relu mon épreuve deux fois, et, avant de la mettre à la poste, j'ai trouvé des énormités que je n'avais pas vues le matin. A Alençon, que se passe-t-il au reçu de mon épreuve? Votre ouvrier exécute-t-il d'abord mes corrections, et votre travail a-t-il lieu sur une épreuve tout à fait nettoyée, avec l'épreuve corrigée par moi, à côté de vous? Ou bien mêlez-vous vos corrections définitives avec les miennes sur cette épreuve déjà noircie par moi et finalement donnez-vous le tout à l'ouvrier sans plus vous en occuper avant le tirage? Vous me trouvez bien fatigant, n'est-ce

pas? Et cependant ce n'est que grâce à cet esprit minutieusement méthodique qu'on peut arriver à des résultats qui ne soient pas trop dégoûtants.

Vous avez raison. Strictement la volonté n'est pas un *organe*[1]. Et cependant j'aurais voulu, par cette violation du langage, faire comprendre quelque chose. Si je disais que c'est un *fluide*, vous le supporteriez. Pourtant je me range à votre avis : il ne faut pas taquiner les habitudes de l'esprit public. De même et pour la même raison, je me range à votre avis, relativement à : *ce sont*... au lieu de : *c'est des*...[2] qui, quoi que vous en disiez, est d'une langue plus pure (Pascal, Bossuet, La Bruyère, Balzac, Honoré de Balzac, etc.). Nous avons ainsi des habitudes *idiosin-chrâsiques,* comme dit Champfleury, qui nous poussent à parler autrement que ceux de notre siècle. (*Billet sans date.*)

23 avril 1860.

Voilà une lettre navrante... je reprends... article par article. I. Du *monde* féminin, *mundi muliebri*[3]. Comment osez-vous m'attribuer ce bizarre génitif... Comment n'avez-vous pas deviné que Calonne, *qui est un pédant,* a dû se dire (après le bon à tirer) : Faut-il que ce Baudelaire soit ignorant! Il prend la terminaison de l'ablatif pluriel (*bonis*) pour celle du génitif singulier, qui est toujours un *i.* — Quant au reste de votre critique, je réponds par le travail d'imagination que j'ai fait, et que le lecteur *intelligent* doit faire : qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée, est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice, pour le chatouillement agréable du satin et de la fourrure, pour le parfum de la gorge et des cheveux, pour le cliquetis des bijoux, pour le jeu des rubans, etc., pour tout ce *mundus muliebris* commençant à la chemise, et s'exprimant même par le mobilier où la femme met l'empreinte de son sexe. *Donc* j'ai raison. Donc, je n'ai pas fait une faute de latin. Mais, dites-vous, vous faites une faute de français avec votre *monde* féminin. C'est vrai, et pour montrer que je le fais consciencieusement

[1] Voir nos notes sur la page 63.
[2] Voir nos notes sur la page 89.
[3] Voir nos notes sur la page 166.

et sciemment, je souligne le mot *monde.* Comme, en réalité, il y a quelque chose de juste dans votre critique, j'essaie de vous contenter par un remaniement, et je vous prie de me dire si vous en êtes content.

...Pour en revenir à cette prétendue faute, elle ne porte pas sur *monde,* très bien traduit dans les lignes précédentes par *atmosphère, odeur, sein, genou, chevelure, vêtements, balneum unguentatum;* elle porte, dis-je, non pas sur *mundus* traduisant *monde,* mais sur *monde* interprétant *mundus.*

2° Quant au reste, c'est vraiment grave. Il m'est bien dur d'avoir dit qu'une *pâture* pouvait éteindre une *soif*[1], et que *je suis un Dieu qui a*[2]. Il me semble que tout le monde verra ça... M'aimez-vous assez pour faire deux cartons?

Donc : *Dieu qui ai* et *implacable appétit,* si cela s'adapte au reste de la phrase.

Il faut croire que Poulet-Malassis «aima assez» Baudelaire pour faire les deux cartons réclamés, car les fautes qui en motivaient la demande, ne figurent pas dans le volume. Constatation précieuse, car elle permet de négliger la seconde partie d'une certaine assertion qu'on trouve dans une lettre à sa mère (sans date, mais évidemment contemporaine à un ou deux jours près du billet à Malassis) et qui, autrement, ne laisserait pas d'être assez inquiétante tout au moins pour un nouvel éditeur des *PARADIS,* — c'est la suivante :

Les *PARADIS* vont paraître, corrigés et augmentés; *il est arrivé des malheurs dans les dernières feuilles.*

Oui, il est vrai que les *PARADIS* allaient paraître, et il est vrai qu'ils avaient été corrigés, on a vu avec quel soin, et il est encore vrai qu'en cours de route ils s'étaient augmentés (de la *Dédicace* et de quelques passages écartés par Calonne, lors de la publica-

[1] Voir nos notes sur la page 61. La lettre donne à croire que par étourderie, sur l'épreuve, Baudelaire avait corrigé comme suit : pour servir de pâture à mon inextinguible *soif* d'émotion.

[2] Voir nos notes sur la page 62.

tion dans la *Revue Contemporaine*[1]. Mais les malheurs arrivés dans les dernières feuilles devaient être réparés. Seulement, cela, Baudelaire ne le savait pas quand il les déplorait auprès de sa mère. Nous avons cru devoir insister sur ce point, parce que le texte des *PARADIS ARTIFICIELS* de 1860, le plus pur à coup sûr de tous les textes de Baudelaire publiés en librairie de son vivant, ne mérite pas la suspicion dont ce fragment de billet pourrait le rendre l'objet.

L'ouvrage fut annoncé dans la *Bibliographie de la France* le 2 juin 1860, sous le n° 4783.

En voici la description :

LES || *PARADIS* || *ARTIFICIELS* || OPIUM ET HASCHISCH || PAR || CHARLES BAUDELAIRE || Paris || Poulet-Malassis et de Broise || libraires-éditeurs || 9, rue des Beaux-Arts || 1860 || Traduction et reproduction réservées.

1 vol. in-12, couverture jaune clair imprimée en noir, qui porte en son centre la marque de l'éditeur : un caducée dans un médaillon, avec la devise : *Concordiæ fructus.* — Faux titre, au verso : Alençon. – Typ. de Poulet-Malassis et de Broise. — Titre identique à la couverture, mais les mots : *Opium et Haschisch, Poulet-Malassis et de Broise* en rouge, comme la marque. Verso blanc. — Dédicace (IV pages). — *Le Poëme du Haschisch.* Titre et verso blancs (pages 1 et 2 non chiffrées). Texte : p. 3-108 (la dernière blanche). — *Un Mangeur d'Opium.* Titre, p. 109. Verso blanc. Texte : p. 111-304. — Table (non chiffrée). — Page de garde.

Bandeaux et initiales ornées, p. 3 et 111 ; culs-de-lampe, p. 107 et 304 ; le tout dans un style rocaille second empire fort médiocre.

Sur le second plat, ouvrages du même auteur annoncés chez Poulet-Malassis : *Théophile Gautier,* et, sous presse : *LES FLEURS*

[1] « J'ai gardé trois passages de mon texte primitif pour notre réimpression », écrivait Baudelaire à Poulet-Malassis le 16 février 1860. — Pour ces passages-là, qui effectivement retrouvèrent leur place dans le volume, voir nos notes sous les pages 55, 136-137 et 139-141.

du Mal, 2ᵉ édition considérablement augmentée; *Curiosités Esthétiques*, 1 vol.; *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*, 1 vol., et, chez Michel Lévy : *Traduction des Œuvres d'Edgar Poe*, *Histoires Extraordinaires*, 1 vol.; *Nouvelles Histoires Extraordinaires*, 1 vol.; *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, 1 vol. Sous presse : *Eureka*, *Poëme en prose ou Essai sur l'univers matériel et spirituel*, 1 vol.

Il faut ajouter que des exemplaires du premier tirage [1] parurent accompagnés d'un catalogue des livres publiés par la librairie Poulet-Malassis et de Broise à la date du 1er mai 1860.

L'ouvrage, comme il résulte d'une note autographe, tout entière de la main de Poulet-Malassis, qu'a bien voulu nous communiquer M. Ronald Davis, avait été tiré «à douze exemplaires sur grand papier de Hollande, plus quatre sur papier de Chine et 1,200 sur papier d'Angoulême collé», — et non à 1,500 comme le spécifiait le traité du 1er janvier 1860, et comme semble l'avoir cru Baudelaire aux termes de son billet du 18 mai auquel nous nous référerons tout à l'heure. De ce fait, l'éditeur ne pouvait se montrer très généreux envers son auteur. Baudelaire reçut pour sa part quelque 60 exemplaires, dont 5 ou 6 de luxe, et beaucoup de gens auxquels son amitié ou son intérêt lui commandaient d'être agréables ne purent être servis. Il en fut fort contrarié. Il eût voulu une très large publicité; que, pour y aider, Pincebourde (le commis de Malassis) allât, les feuilles en mains, quelques jours avant la mise en vente, offrir aux quotidiens importants un fragment à insérer; — qu'on ne négligeât pas la presse anglaise, puisqu'il s'agissait d'un auteur anglais; — qu'on eût recours même aux réclames et affiches (lettre du 22 avril 1860). Lui-même avait établi une liste, avec un libraire anglais (lettre du 27 avril) et Constantin Guys, et se targuait quelques jours plus tard (billet non daté) d'avoir fait partir une annonce pour

[1] Il y en eut deux pour le titre tout au moins; la plupart des exemplaires qu'on rencontre portent la date de 1861.

près de trois cents journaux. Son mécontentement est manifeste dans cette lettre du 18 mai 1860 dont nous parlions tout à l'heure :

... Il faudra désormais, mon cher ami, que vous fassiez comme tous les éditeurs : 1,000 veut dire 1,100. — 1,500 veut dire 1,650... En faisant comme tout le monde, vous m'auriez évité de m'imposer une économie embarrassante.

Je vous remercie de tout mon cœur pour le *Chine,* mais cela implique-t-il que je n'aurai pas de *Hollande?* Je tâcherai de le garder.

Je me résigne au malheur de Saint-Victor, de Gaiffe et de Du Camp mais Janin et surtout Grandguillot[1]!

L'ennui qu'il éprouve à devoir se montrer parcimonieux dans son service d'auteur est si vif qu'il en vient à imaginer, vis-à-vis de son éditeur qui, comme on sait, se doublait d'un collectionneur passionné, des combinaisons et des ruses fort comiques :

J'ai un petit trafic à vous proposer, qui vous ira peut-être. En échange de l'exemplaire de Feydeau[2], chargé de notes, et que je viens de lui chiper, en lui en promettant un exemplaire neuf, pouvez-vous m'offrir des exemplaires vulgaires? vous fixerez vous-même le chiffre, vous voyez que je bats monnaie par tous les moyens.

Et pour mieux persuader Poulet-Malassis qui d'ailleurs se montrera récalcitrant, il entreprend des notes de Feydeau un éloge que leur publication prouvera singulièrement exagéré :

Les corrections et réflexions de Feydeau sont horriblement nombreuses et très amusantes. Je dois avouer qu'il y en a quelques-unes utiles, et je vais les transcrire sur mon exemplaire. (Billet sans date.)

[1] Baudelaire était alors en pourparlers avec le *Constitutionnel* pour y entrer comme collaborateur régulier (voir sa lettre du 12 août 1860).

[2] Voir Georges-E. Lang, *Charles Baudelaire jugé par Ernest Feydeau* avec un portrait-charge de Charles Baudelaire par Ch. Giraud et deux fac-similés. Paris, Ronald Davis, 1921, in-8°.

Ses lettres de cette période sont aussi pleines de reproches au sujet de la négligence apportée dans la préparation de la vente, tant par l'éditeur que par son commis :

20 mai 1860.

...Il faut que je vous dise que M. Pincebourde manque totalement d'intelligence pour la distribution et le lançage d'un livre. Croyez que je suis tout à fait sans mauvaise humeur, mais j'ai une idée fixe : c'est que tout libraire qui ne peut pas vendre plusieurs milliers d'un *mauvais* livre est coupable.

12 juillet 1860.

Je suis parvenu à acheter quelques exemplaires de mon bouquin à la Librairie Nouvelle, mais figurez-vous, mon cher, qu'il n'y en avait pas. Il y a quelques jours, un journal, ayant besoin d'un exemplaire, l'envoya chercher à la Librairie Nouvelle, il n'y en avait pas. En réalité, ce livre n'a été exposé nulle part et déposé que dans trois ou quatre endroits peut-être. Je vous demande bien pardon de vous répéter toujours la même chose. Mais si vous saviez la peine que vous me faites! Je pense non seulement à mes intérêts, mais aussi à votre fortune.

18 août 1860.

L'Intérieur a refusé l'estampille à cause de la *grande folie de la morale,* terme appliqué au sieur Pontmartin [1].

... Je vais essayer, par mes relations, de faire revenir les gens sur cette mesure. Si Pincebourde m'avait expliqué ces choses à temps, il n'y aurait peut-être pas eu d'échec [2].

[1] Dans la note nécrologique sur Quincey, voir p. 157.

[2] Dans les notes intimes qui terminent ses *Souvenirs et Portraits de jeunesse* (1872), Champfleury, lui aussi, mentionne ce refus de l'estampille dans le récit qu'il fait d'une visite à la Commission d'examen des livres pour le colportage :

«Dans ce bureau, j'ai appris que le livre des PARADIS ARTIFICIELS, de Baudelaire, offrait les plus grands dangers pour la santé des citoyens. Il y est fortement question d'Opium et de Haschisch. Est-il nécessaire, me dit-on, de vulgariser ces substances opiacées? Le même administrateur m'a montré une édition à bas prix de Montaigne, que la Commission a dû refuser, «la préface

Malgré tous ces contre-temps, la publication des *PARADIS ARTIFICIELS* ne fut pas sans faire beaucoup de bruit. Quelques années plus tard, l'auteur, longtemps inquiet sur leur destinée, car à la veille de leur mise en vente il confessait encore à sa mère «une horrible peur de faire un *fiasco*» (18 mai 1860), pourra écrire sans violer la vérité qu'ils ont eu «un très grand succès littéraire» et que «peu de livres ont obtenu autant de comptes rendus» (18 février 1866).

Mais, avant que de passer en revue la presse de l'époque, il faut citer quelques suffrages qui leur vinrent tout de suite et, en première ligne, celui de Gustave Flaubert.

Chose curieuse! cette lettre que nous croyons devoir donner *in extenso*, car elle ne figure dans aucune édition de la Correspondance, était restée jusqu'à ces derniers temps rigoureusement inédite. Elle n'a vu le jour qu'en mai dernier, dans le numéro spécial que le *Manuscrit Autographe* a consacré à Baudelaire (A. Blaizot, éd.). La voici :

Croisset, lundi.

Vous êtes bien aimable, mon cher Baudelaire, de m'avoir envoyé un tel livre! Tout m'en plaît, l'intention, le style et jusqu'au papier. Je l'ai lu très attentivement. Mais il faut d'abord que je vous remercie pour m'avoir fait connaître un aussi charmant homme que le sieur de Quincey! Comme on l'aime celui-là!

Voici (pour en finir tout de suite avec le *mais*) ma seule objection. Il me semble que dans un sujet traité d'aussi haut, dans un travail qui est le commencement d'une science naturelle, dans une œuvre d'observation et d'induction, vous avez (et à plusieurs reprises) insisté trop (?) sur l'*Esprit du Mal.* On sent comme un levain de catholicisme çà et là. J'aurais mieux aimé que vous ne blâmiez pas le haschisch, l'opium, l'excès. Savez-vous ce qui en sortira plus tard?

«n'étant pas à la hauteur du génie de Montaigne». J'écoutais tranquillement, sans dire un mot, quoique toutes ces raisons me parussent singulières.»

Malheureusement Champfleury ne nous dit pas si Baudelaire réussit à faire revenir la Commission sur son refus, ce qui nous permettrait de suppléer le silence que Baudelaire a lui-même gardé dans ses lettres sur le résultat de ses démarches.

Mais notez que c'est là une opinion *personnelle*, et dont je ne fais aucun cas. Je ne reconnais point à la critique le droit de substituer sa pensée à celle d'un autre. — Et ce que je blâme dans votre livre est, peut-être, ce qui en constitue l'originalité, et la marque même de votre talent? Ne pas ressembler au voisin tout est là.

Maintenant que je vous ai avoué toute ma rancune je ne saurais trop vous dire combien j'ai trouvé votre œuvre excellente d'un bout à l'autre. C'est d'un style très haut, très ferme et très fouillé. J'admire profondément dans le poëme du Haschisch les p. 27-33, 51-55, 76[1] et tout ce qui suit. Vous avez trouvé le moyen d'être *classique* tout en restant le romantique transcendant que nous aimons.

Quant à la partie intitulée Un Mangeur d'Opium, je ne sais ce que vous devez à Quincey. — Mais en tout cas c'est une *merveille*. Je ne sais pas de figure plus sympathique, pour moi du moins.

Ces drogues-là m'ont toujours causé une grande envie. Je possède même d'excellent haschisch composé par le pharmacien Gastinel. Mais *ça me fait peur*. — Ce dont je me blâme.

Connaissez-vous dans le *Soudan* de d'Estayrac de Lauture toute une théogonie et cosmogonie particulière inventée par un fumeur d'opium. Il m'en reste un souvenir «assez farce» mais j'aime mieux M. de Quincey. Pauvre homme! Qu'est devenue miss Ann!

On vous doit aussi de la reconnaissance pour la petite note relative aux critiques moraux. Là, j'ai été gratté ou plutôt flatté à mon endroit sensible.

J'attends avec impatience les nouvelles fleurs du *mal**. — Comme vous travaillez! — et bien!

Adieu, je vous serre la main à vous décrocher l'épaule.

G^{ve} FLAUBERT.

* Mon *observation* ne peut ici avoir lieu. Car le poëte a parfaitement le [droit de] croire à tout ce qu'il voudra. Mais le *savant?*

Je vous dis peut-être des stupidités? Il me semble néanmoins que je me comprends. Nous en recauserons.

La réponse de Baudelaire est connue. Elle figure dans ses *LETTRES*, et a été bien souvent invoquée comme une véritable

[1] Les passages indiqués correspondent dans notre texte aux pages 18-22, 33-35, 49-50.

profession de foi. Cependant, et en dépit de la boutade qu'on y trouve, elle est tellement importante pour la philosophie de son œuvre que nous croyons devoir en reproduire ici le passage essentiel; d'autant que, rapprochée pour la première fois du texte qui l'avait occasionnée, elle emprunte à ce rapprochement une clarté nouvelle :

26 juin 1860.

Mon cher Flaubert,

Je vous remercie bien vivement de votre excellente lettre. J'ai été frappé de votre observation, et étant descendu très sévèrement dans le souvenir de mes rêveries, je me suis aperçu que, de tout temps, j'ai été obsédé par l'impossibilité de me rendre compte de certaines actions ou pensées soudaines de l'homme, sans l'hypothèse de l'intervention d'une force méchante, extérieure à lui. Voilà un gros aveu dont tout le XIXe siècle conjuré ne me fera pas rougir. Remarquez bien que je ne renonce pas au plaisir de changer d'idée ou de me contredire...

Joséphin Soulary qui, par une curieuse coïncidence, était précisément en train d'achever le *Rêve du Chanvre*, adressa aussi à l'auteur des *Paradis Artificiels* une fort belle lettre. La place nous manque pour la donner *in extenso*[1]. Quelques lignes du moins en traduiront la chaude sympathie :

...En lisant vos malheurs d'un mangeur d'opium, vos tableaux me prenaient à la gorge, comme des retours de sensations déjà éprouvées. Cette faculté, que je possède à haut degré, de m'assimiler des impressions particulières à certaines natures nerveuses, maladives ou même folles, me fait parfois penser que j'éprouve des réminiscences d'existences antérieures vécues dans des sociétés bizarres, sur des globes étranges, et dans des milieux extravagants.

Vous êtes, mon cher ami, un terrible pionnier de ces domaines imaginaires, où je me réfugie aussi de temps à autre, dans les heures

[1] On la trouvera tout entière dans le *Charles Baudelaire*, étude biographique, suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau, par E.-J. Crepet (A. Messein, éd.).

ennuyées du terre-à-terre. Avouez qu'au retour de ces excursions dans le fantastique, il reste en vous une assez piètre estime de la vie réelle et de l'animal positif, qui en pratique les voies bêtes. J'aimerais à vous voir dans l'intimité; je crois que nous nous comprendrions à demi mot...

Enfin il faut encore citer, parmi les quelques témoignages épistolaires restants de la curiosité qu'éveilla la publication de ce livre, une lettre du critique lyonnais Armand Fraisse, qui venait d'ailleurs de la saluer d'un article dans le *Salut Public*. Cette lettre en elle-même, bien qu'élégamment écrite, ne mériterait sans doute pas de trouver mention ici. Mais elle allait provoquer une réponse qui, elle, nous est particulièrement précieuse, nous livrant la pensée intime de Baudelaire quant à l'emploi des excitants.

Entre autres choses[1], Fraisse avait écrit :

J'ai essayé un jour de fumer du haschisch; j'ai éprouvé un assez violent mal de tête et rien autre. Où trouve-t-on cet *extrait gras* dont vous parlez? Je ne serais pas fâché d'en faire l'expérience une fois et de devenir Dieu à mon tour.

Baudelaire lui répondit :

Défiez-vous de tout excitant. Je connais une anecdote terrible, quoique n'ayant pas trait à l'opium. Il s'agit d'une femme du monde qui était arrivée à une atonie et une mélancolie inexplicables, simplement pour avoir, pendant plusieurs années, fait usage avec son mari du vin de Champagne. Or, le Champagne est un corrupteur bien innocent, comparativement au chanvre indien, au laudanum et à la morphine.

J'ai pris tout excitant en horreur, à cause de l'amplification du temps et du caractère d'énormité que cet excitant quelconque donne

[1] Pour le texte entier de cette lettre, voir E.-J. Crepet, *op. cit.*, p. 365-367. Fraisse y mentionne notamment la publication d'un article «pas très méchant mais très vertueux» dans la *France Littéraire* de Lyon.

à toute chose. Il est impossible d'être non plus seulement homme d'affaires, mais même homme de lettres avec une orgie spirituelle continuée.

On voit que Baudelaire, en ce qui le concerne personnellement, s'il ne sut pas toujours, comme il n'est que trop prouvé, se défendre contre l'attirance des excitants, du moins ne partageait point l'aveuglement de leurs habituelles victimes, dont c'est le tort le plus fréquent comme le plus coupable d'aider à la propagation de leur vice. Et ceci méritait sans doute d'être souligné.

Mais venons à la presse contemporaine. Il y eut quelques articles importants.

Celui de Barbey d'Aurevilly d'abord (*Le Pays*, 28 août 1860), qui, grâce au dévouement admirable de Mlle Louise Read, a revu le jour dans une 2e édition de *Poésies et Poëtes* (Lemerre, éd.), ce qui nous dispense de tenter un résumé qui, vu la longueur du morceau, risquerait de tourner à une trahison. Disons seulement que bien que plein de réserves, — celles que son orthodoxie intransigeante et particulière lui commandait (ainsi donc celui-là ne trouvait *pas assez* catholique le livre que Flaubert, lui, trouvait *trop* catholique!) — bien que dénonçant en Baudelaire un «poëte de l'ironie retorse qui se moque de nous en voulant d'abord nous faire envie, pour, après, nous faire peur; qui se plaît à nous suspendre entre la convoitise et le remords... *Satan pour rire,... Satan tout en velours!*» — Barbey d'Aurevilly, au total, rendit justice sinon aux intentions morales, du moins à la maîtrise de l'essayiste :

Toute cette observation minutieuse d'états pathologiques misérables, dans lesquels l'homme a perdu l'équilibre et la possession de soi-même et n'a trouvé jamais que le bonheur sot de la sensation, est revêtu de l'expression qui ferait tout lire et presque tout pardonner.

Il concluait que Baudelaire pouvait devenir «le Hogarth de l'ivresse» et souhaitait seulement qu'à l'avenir il ne se mît plus derrière Quincey ni derrière Poe, ce «puffiste sublime», mais fût lui-même.

On se rappelle qu'il avait été question que les *PARADIS* parussent d'abord au *Moniteur Universel*, mais que l'audace du livre finalement avait effrayé. Les sentiments du journal trouvèrent un fidèle miroir dans l'article de son collaborateur, Gustave Claudin (1er août 1860). Article long, très élogieux, où «la magnifique introduction» de l'ouvrage et «l'allocution d'une sévérité tout à fait majestueuse» qui le termine sont particulièrement vantées, mais composé surtout de citations — ce qui ne compromet personne.

Dans le *Journal des Débats*, Émile Deschanel consacra trois feuilletons aux *Excitans* (14 et 28 juin, 12 juillet 1860). Morceau fort plat, faut-il le dire? Article de compilateur plutôt que de critique, mais aussi chaud que le souffraient les préventions de M. de Sacy qui n'avait pas permis que les *FLEURS DU MAL* y fussent seulement citées[1]. Venant à Baudelaire après un historique de l'opium et du haschisch à travers les âges et les civilisations, où les séances chez Boissard n'étaient pas oubliées, l'auteur laissait percer son regret de voir l'essayiste parler des «substances redoutables comme un ami plutôt que comme un ennemi», mais couvrait de fleurs le poète : «Personne ne raconte et ne peint mieux que lui... C'est un habile artiste de style... Son expression a des pinces qui saisissent l'insaisissable...»

M. de Lescure, dans la *Gazette de France* (17 juillet), se distingua entre tous ses confrères par l'amplitude de ses louanges qu'aucune réserve ne venait tempérer, et son article mérite d'autant plus d'être représenté ici par un large extrait, qu'on y trouve un portrait de Baudelaire :

L'homme bienveillant qui veut bien me servir de guide [dans l'exploration des *PARADIS ARTIFICIELS*] a, qu'il me permette d'entrer dans ce détail, toute la physionomie de l'emploi : c'est une tête énergique, aux lignes droites, aux méplats prononcés, quelque chose d'un puritain militant, du prédicant et du soldat. Il traverse les quais et les boulevards de Paris avec ces joues contractées, ce large front plissé, ce sourire sardonique, ces yeux retournés en dedans (*radius*

[1] Voir la lettre à Poulet-Malassis du 18 août 1860.

inflexus) qui annoncent l'habitude et le goût des orages intérieurs. Il y a dans l'homme qui s'appelle Charles Baudelaire quelque chose, à certains moments, de ce Dante Alighieri qui sortait, vert et fumant des ténèbres de son enfer, et qui faisait fuir devant lui les petits enfants de Ravenne. Au demeurant, esprit d'élite, remarquable dans toutes ses conceptions par l'alliance de l'imagination et de la volonté, cœur bienveillant sous les amertumes de l'expérience, et main loyale pure de toute profanation littéraire. Tel est le poëte humoristique des *FLEURS DU MAL,* le traducteur original d'Edgar Poe, l'Hoffmann américain, le seul digne vulgarisateur qui ait pu se trouver des secrets de l'opium en raison de ces privilèges de sa nature et de ces hasards heureux de sa vie, de ses aventures et de ses études.

...Nous engageons vivement nos lecteurs à lire ce livre curieux, excellent, bien imprimé dans ce caractère net qui est indispensable aux lectures philosophiques. Le livre de M. Baudelaire est d'un penseur et d'un poëte. Il est habile et il est loyal. L'auteur y a développé triomphalement toutes ses facultés, sa puissance d'observation psychologique, sa clarté supérieure dans les choses abstraites, son habileté à se jouer des difficultés de l'expression, son éloquence naturelle et unique dans l'exposition des maladies de l'âme, enfin je le reconnais volontiers, une franchise toute philosophique et une honnêteté toute chrétienne.

L'excellent Glatigny, porté particulièrement par l'amertume de sa destinée comme par son goût poétique à sympathiser avec Baudelaire, consacra aux *PARADIS,* lui aussi, dans l'humble journal où il avait accès (*L'Orphéon,* 1er juin), une page très chaude :

Livre rempli d'un irrésistible attrait, singulier et provoquant à l'égal du mystère, écrit avec une passion rare et toujours domptée par la science et la volonté... Il pourrait être placé sous l'invocation de Notre-Dame-des-Tristesses, Notre-Dame-des-Larmes, Notre-Dame-des-Soupirs, Notre-Dame-des-Ténèbres... Réussira-t-il? Hélas! il est bien beau et fait avec un bien grand amour. Ce n'est pas là de la littérature courante, comme il s'en débite en tant de lieux. C'est plus qu'il en faut pour ne pas avoir de succès...

Il faut enfin citer encore quelques lignes de Jules Janin, dans l'*Almanach de la Littérature* (1861), qui, le recueil ne mentionnant

que les publications marquantes de l'année, prouve que celle qui nous occupe avait fait sensation[1] :

Les Paradis Artificiels... sont écrits en belle prose, et cependant nous n'hésitons pas à les placer parmi les poésies. C'est en effet de la poésie à son extrême puissance, — à l'heure où l'âme est dégagée du corps, et se perd dans les espaces de là-haut.

Mais la flétrissure dont les *Fleurs du Mal* avaient été l'objet trois ans auparavant continuait de peser sur la réputation de Baudelaire. C'est en vain que Poulet-Malassis, dans un organe aux

[1] Cette sensation se manifestera encore de-ci de-là, pendant plusieurs années. Exemples :

Ce n'est plus l'absinthe de Murger maintenant : c'est l'opium de Baudelaire. — Je croyais d'abord qu'ils se calomniaient, ces jeunes gens; que de gaîté de cœur on ne se détruisait pas l'estomac, on ne se cassait pas le cerveau; mais non; on en avale bel et bien dans les cafés de Montmartre et du quartier latin! Ils en mâchent pour dix sous, et ils en rendent pour cinq francs.

Louis Veuillot, *Le Figaro*, «Les Victimes du Livre», 9 octobre 1862.

Nous retrouvons le poëte des *Fleurs du Mal* dans les *Paradis Artificiels* : œuvre intéressante, du reste, abondante en observations physiologiques, — et d'un style poli, clair, transparent, un vrai style de cristal à travers lequel les idées les plus subtiles se montrent avec une singulière netteté... [œuvre dont la philosophie rejoint celle des *Fleurs*]. Pour M. Baudelaire, en effet, l'opium et le haschisch sont avant tout, choses diaboliques, *philtres* d'invention moderne, — et, partant, l'Église doit sévèrement en proscrire l'usage... Nul doute : avaler une boulette de haschisch, c'est avaler Satan; boire une cuillerée d'opium, c'est boire Satan; — voilà le pain, voilà le vin; voilà l'hostie et voilà le ciboire; — la table diabolique fait pendant à la table sainte... Quand je vous parlais de la Messe-Noire!

Alcide Dusolier, *Nos gens de lettres* (1864).

J'ai vu, ce soir, le premier acte de *Marion Delorme*, dans l'alcôve d'un quatrième des Batignolles, dont on avait retiré le lit et les rideaux. C'est un ménage de bourgeois éperdu de littérature, et où s'abat, presque tous les soirs, la petite bande d'art poussée à la suite de Baudelaire, cultivant Poe et haschisch, tous d'un aspect pas mal blafard.

Journal des Goncourt, 19 janvier 1866.

destinées duquel il présidait, avait pris soin, dès la mise en vente, de préciser les intentions de son auteur comme de montrer leur devoir aux critiques amis :

M. Baudelaire, dans son livre, a voulu analyser les effets mystérieux et les jouissances morbides que peuvent engendrer le haschisch et l'opium, et constater les châtiments inévitables qui résultent de leur emploi prolongé. Le poëme du *Haschisch* et le *Mangeur d'Opium* n'ont pas d'autre but. On y trouvera au milieu de théories ayant toutes une tendance idéaliste, une foule d'anecdotes merveilleuses. Les pages relatives aux effets du haschisch sont fort belles; le style de l'auteur y est d'une netteté singulière, tout en étant vivement coloré. (*Revue Anecdotique*, juillet 1860.)

On a vu par l'exemple de Barbey d'Aurevilly que d'aucuns, voire ceux dont les sentiments de sympathie pour l'auteur étaient le moins douteux, n'avaient pas résisté au désir de se montrer plus moraux encore que lui — désir qui les avait conduits, en fin de compte, à le condamner une fois de plus. Cette condamnation avait même pris parfois un ton fort dur. C'est ainsi que la *Revue Européenne*, dans un article bibliographique non signé, avait dénoncé Baudelaire comme atteint de la «manie de l'étrange», préoccupé d'étonner le public et de scandaliser le bourgeois, et tout en enregistrant «une certaine amélioration de son état moral», avait mis en doute que son retour à la raison prît un caractère durable (juillet 1860[1]). Pour contrebalancer l'effet de semblables diatribes, ce n'était pas assez de la voix d'un Lescure, il y eût fallu celle d'un critique jouissant d'une éclatante autorité, — celle de Sainte-Beuve. Mais Sainte-Beuve se déroba à son devoir, malgré une lettre pressante (voir p. 351).

D'autre part les affaires de Poulet-Malassis, auxquelles celles de Baudelaire étaient inextricablement mêlées, prenaient sur ces

[1] Plusieurs des articles ici mentionnés ont été l'objet dans les *Lettres* d'appréciations de l'auteur. Pour ceux de la *Revue Européenne* et de Deschanel, voir aux dates des 12 juillet et 18 août 1860; pour Fraisse, 16 août; pour Gustave Claudin, 12 août.

entrefaites un tour désespéré. Le moyen dès lors de songer à la publicité et à la vente?

Vers la mi-août 1860, Baudelaire avait pu mander à son éditeur : «Pincebourde prétend que le livre va très bien», ajoutant, il est vrai, non sans inquiétude peut-être : «Qu'est-ce que le très bien de Pincebourde?» Deux ans et demi plus tard le livre n'était pas épuisé, mais figurait au catalogue de Pincebourde, devenu le successeur de Malassis, comme soldé à 1 franc, prix auquel il eut «beaucoup de peine à s'écouler». (*Lettre inédite de Poulet-Malassis à Asselineau.*)

On peut croire que cette déconvenue ne laissa pas d'affecter Baudelaire très cruellement. D'autant qu'il avait une foi profonde et qui ne se démentit jamais, dans la valeur de son livre, — dans sa valeur commerciale comme dans sa valeur littéraire. «Dans le cas de désastre, écrivait-il à Poulet-Malassis acculé à la faillite, pensez aux *Fleurs* et aux *Paradis*, auxquels j'attache de l'importance» (16 janvier 1861). — La même expression s'était déjà trouvée dans un billet à Vigny : «Voici les *Paradis*, auxquels j'ai la faiblesse d'attribuer quelque importance» (mi-décembre 1861). — «Vous n'avez aucune certitude que la propriété des *Fleurs* et des *Paradis* vaille 5,000 francs, mandait-il encore à son éditeur qui, dans sa détresse et pour se couvrir des avances faites à son auteur, envisageait de vendre ces deux livres à un confrère. Elle ne vaut pas CELA, *actuellement*; et elle peut valoir, plus tard, *beaucoup plus.*» Quatre ans après, quand il sollicitera d'éventuels acquéreurs et dressera pour eux des sommaires de ses divers ouvrages, nous le voyons affirmer la même inébranlable confiance dans la destinée de celui-là :

LES PARADIS ARTIFICIELS, si mal édités il y a quelques années qu'on peut les considérer comme un livre inédit. Je trouve le livre bon comme il est, je n'y ajouterai rien, je n'en retrancherai rien. (*Lettre à Julien Lemer*, 3 février 1865.)

LES PARADIS ARTIFICIELS..., volume amusant..., livre à succès, peu connu. (Note pour M. Hippolyte Garnier, 6 février 1866.)

Cependant et si justifiées que fussent les espérances qu'il avait placées en eux, le *guignon* dont il était poursuivi ne devait pas permettre qu'il en vît la réalisation. Jusqu'à son dernier jour les *Paradis* ne lui vaudront plus que d'affligeants déboires.

En 1864, ils forment l'objet de sa troisième lecture au Cercle littéraire et artistique de Bruxelles (23 mai). Lecture très préparée, comme en témoigne l'exemplaire annoté pour la circonstance, qu'a récemment retrouvé M. Émile Henriot. Baudelaire avait choisi dans son livre les pages les plus directement émouvantes, les visions les plus splendides. Il avait même, pour cette occasion, et en vue de prévenir, avec son public, un malentendu de l'ordre de celui qui lui avait valu naguère les sarcasmes d'un Barbey d'Aurevilly, composé une façon d'exorde, ne laissant aucun doute sur l'esprit et la morale de ses *Paradis*[1]. Peine perdue! Ce fut

[1] Voir l'article paru au *Temps*, le 27 février 1923, sous le titre : *Une page inédite de Baudelaire.* M. Henriot a bien voulu non seulement nous autoriser à reproduire cette page inédite, très précieuse pour notre *Histoire,* mais aussi nous fournir copie intégrale des annotations dont il n'avait utilisé qu'une partie dans son article.

Voici d'abord l'exorde :

La première partie de ce livre est entièrement de moi : c'est le Poème du Haschisch. *Elle est divisée en plusieurs chapitres dont je vous annoncerai successivement les titres. La deuxième et la troisième partie sont l'analyse d'un livre anglais excessivement curieux* (Le Mangeur d'Opium, *de Quincey*), *mais j'y ai joint, par-ci par-là, mes réflexions personnelles; mais jusqu'à quelle dose ai-je introduit ma personnalite dans l'auteur original, c'est ce que je serais actuellement bien empêché de dire. J'ai fait un tel amalgame que je ne saurais y reconnaître la part qui vient de moi, laquelle, d'ailleurs, ne peut être que fort petite. Messieurs, il me paraissait oiseux de faire un traité complet des excitants, dont la caractéristique générale est d'engendrer un affaiblissement proportionné à l'excitation et un châtiment aussi cruel que la jouissance a été vive. Il serait oiseux de parler des excitants vulgaires tels que l'absinthe, le thé, le café, le vin de quinquina ou même de la coca, ou erythroxylon, cette singulière plante dont les feuilles mâchées augmentent l'énergie en diminuant le sommeil et en supprimant l'appétit, ou bien de la ciguë islandaise, dont l'absorption fait voir, dit-on, aux yeux du cerveau empoisonné, les monstruosités du monde antédiluvien.*

Dans tout cela il y a beaucoup de choses qui regardent les médecins. Or je veux faire un livre non pas de pure physiologie, mais surtout de morale. Je veux prouver que les chercheurs de paradis font leur enfer, le préparent, le creusent avec un succès dont la prévision les épouvanterait peut-être.

un *fiasco* lamentable, un authentique «désastre», a pu écrire un témoin oculaire[1].

Voici maintenant les notes autographes que montre l'exemplaire. Les baudelairiens et bibliophiles qui n'ont pas eu, comme M. Émile Henriot, l'heureuse fortune de le tenir entre leurs mains — il a été vendu à l'hôtel Drouot en mars 1923 par les soins de M. Meynial, libraire, — nous sauront gré sans doute de les reproduire ici. Nous les donnons telles quelles, en faisant suivre seulement, pour la commodité de nos lecteurs, les références paginales de 1860 de leurs correspondances dans notre édition (entre crochets).

Indication des passages lus dans *Un Mangeur d'Opium* :

Pages 111-119 [73-78]; 131-166 [85-107]; 167-185 [109-120].

Page 232 [148] : «Messieurs, nous en sommes restés à la fin des visions torturantes involontaires de l'Opium. La séance était déjà si longue que j'ai dû renvoyer à ce soir l'histoire de la guérison, fausse guérison du mangeur d'opium...»

Page 246 [157] : *la malice,* une parole que devraient méditer les fanatiques de tous les partis (qui généralement sont des imbéciles, mais des imbéciles dangereux).

Page 251 [161] : *vérifier* { commenter. contrôler. }

Page 252 [162] : *chagrin d'enfant principe d'œuvre d'art.* — [En note] : Le logis de l'enfant, un arbre, des fleurs, une chambre sombre. L'enfant de génie né dans un tel logis ne ressemblera pas à l'homme de génie né dans un milieu différent.

Page 257 [166] : «Le goût du monde féminin fait les génies supérieurs. Je suis convaincu que les dames intelligentes qui m'écoutent absolvent la forme presque sensuelle de mes expressions comme elles approuvent...»

Fin : «Il me reste, Messieurs, à vous remercier cordialement de votre gracieuse hospitalité et de la merveilleuse attention que vous avez prêtée à ces lectures quelquefois un peu longues...»

Quelques notes traduisent le mot *lecteur,* imprimé dans le livre, en *auditeur.*

[1] Il faut dire que d'après ce témoin, M. Charles Tardieu, cité par M. Maurice Kunel dans son *Baudelaire en Belgique* (Paris-Mons, 1912), l'insuffisance de l'auditoire n'aurait pas été la seule cause de l'échec :

«On essayerait vainement... de dissimuler que cette conférence, cette lecture plutôt, n'obtint aucun succès; mais cet insuccès donna naissance à une légende absurde dont l'incurable stupidité du Cercle fit tous les frais. Faut-il que ces Cercleux soient idiots. Ils n'ont pas applaudi Baudelaire; ils l'ont méconnu, ils n'ont rien compris à ses *Paradis Artificiels.* Quel tas de crétins! Hélas! comment s'y seraient-ils pris pour comprendre? Il eût fallu d'abord

Et de cette même année 1864 jusqu'au jour où leur malheureux auteur sera définitivement terrassé par son mal, c'est-à-dire pendant trois ans! — c'est en vain que, partageant le sort des autres ouvrages de Baudelaire, ils seront soit directement, soit par l'entremise de Lemer ou d'Ancelle, offerts aux libraires de Bruxelles ou de Paris. Personne n'en voudra alors! Mais nous n'allons pas recommencer ici à raconter ces lamentables négociations auxquelles nous avons déjà fait une large place dans l'histoire qui accompagne chacun des volumes antérieurs de cette collection et que le lecteur retrouvera encore tout au long de la *Correspondance.* Qu'il suffise de rappeler que les *PARADIS ARTIFICIELS* ne devaient revoir le jour qu'en 1869, dans le tome IV de l'édition posthume où Asselineau, pour des convenances de librairie, les logea de compagnie avec les *PETITS POËMES EN PROSE* (voir cet ouvrage dans notre édition, p. 247) et des nouvelles de jeunesse.

Terminons en disant quelques mots d'une pièce de vers publiée par feu M. René Emery dans le *Mercure de France* du 1-VIII-1917, d'après un feuillet autographe non signé en sa possession, et dont voici le texte :

Les Paradis artificiels! Blondes fumées,
Acres saveurs, rêves divins, vivante mort,
Délicieux oubli des femmes trop aimées
Et des chagrins passés, qui nous minent encor.

Maîtresses de jadis que je croyais parfaites,
Monstres câlins, amour, caprice, cruauté,
Les drogues sont pour nous tout ce que vous nous êtes,
Moins les noirs lendemains de l'Infidélité.

Elles versent la vie enivrante et factice,
Le sommeil excité, le mensonge troublant;
L'âme ivre, anéantie, obéit au caprice
Du rêve qui l'emporte, et lorsque s'éveillant,

entendre, et le malheur voulut que Baudelaire, pris d'un horrible trac, lisait et bafouillait, frissonnant et claquant des dents, le nez sur son manuscrit. Ce fut un désastre.»

Impuissante, elle assiste à la mort d'un beau Songe,
Lorsqu'elle nous revoit[1]*, notre âme croit rêver :*
C'est la réalité qui lui[2] *semble mensonge.*
Vous êtes les débris d'un rêve inachevé.

«Ces vers, expliquait M. Emery, proviennent d'un prote de l'imprimerie Poulet-Malassis qui les avait conservés, ainsi que quelques lettres relatives à la composition et à la correction de la seconde édition des *FLEURS* et des *ÉPAVES*.» Et il demandait : «Étaient-ils destinés à paraître comme épilogue — ainsi que celui qui termine les *PETITS POËMES EN PROSE*, — dans la première édition des *PARADIS ARTIFICIELS*, et, pour une raison que l'on découvrira peut-être dans quelqu'une des lettres de Baudelaire restées inédites, furent-ils laissés de côté? Ont-ils été écrits, plus tard, pour figurer dans la nouvelle édition de ce livre, qui fut préparée en 1866, mais que l'éditeur Poulet-Malassis, dont les affaires étaient alors fort embarrassées, ne fit pas imprimer?»

M. Pierre Dufay, dans le *Mercure de France* du 1-IX-1917, a contesté l'attribution de ces vers à Baudelaire, tirant argument surtout des erreurs que présentaient manifestement les commentaires de M. Emery. Un prote de Malassis, observait-il en substance, n'a jamais eu à s'occuper ni de la seconde édition des *FLEURS* ni des *ÉPAVES*, pour la raison que Malassis n'a point imprimé, mais simplement édité ces volumes-là. Nous ne nierons pas que l'objection ne soit très forte en ce qui concerne le crédit que méritent les commentaires de M. René Emery. Elle nous semble par contre peu valable quant à l'authenticité de la pièce. Cette pièce, nous l'avons eue sous les yeux et, quelle qu'en soit la provenance, elle nous a paru être bien de l'écriture de Baudelaire. Que Baudelaire ait songé à orner ses *PARADIS* d'un épilogue, l'hypothèse au reste ne présente rien d'invraisemblable, bien au contraire, puisque les *PETITS POËMES EN PROSE*, comme l'a rappelé M. Emery, en contiennent un et les *FLEURS DU MAL*, dans l'intention de l'auteur, en 1855 du moins, en devaient comporter un autre.

[1] Le *Mercure de France* avait imprimé, fautivement, *revient*.
[2] *Lui* remplace *me*, raturé.

Nous concluons que les vers en cause sont bien de Baudelaire, mais contemporains de sa dernière période, ce qui explique leur médiocrité, et qu'en raison du peu de succès que rencontraient les tentatives de réédition des *PARADIS*, leur publication à la suite de cet ouvrage n'eut jamais à être sérieusement envisagée, ce qui peut expliquer aussi, tout au moins dans une certaine mesure, qu'il n'en soit question nulle part dans la correspondance de l'auteur.

ÉCLAIRCISSEMENTS
ET VARIANTES.

LE POËME DU HASCHISCH.

Cette étude parut d'abord dans la *Revue Contemporaine*, numéro du 30 septembre 1858.

DÉDICACE.

Un canevas de cette dédicace, où tous les scoliastes baudelairiens jusqu'à ce jour avaient cru devoir trouver un des projets de la préface préparée pour la seconde édition des *FLEURS DU MAL*, — erreur qui s'explique du fait que Poulet-Malassis en avait réuni le texte autographe à ceux desdits projets de préface dans un cartonnage[1], — a été publié par Eugène Crepet dans son *CHARLES BAUDELAIRE*, *Œuvres posthumes et Correspondances inédites*, précédées d'une *Étude biographique* (Paris, Quantin, 1887). Le voici :

DÉDICACE.

Pour connaître le bonheur, il faut avoir le courage de l'avaler. Le bonheur vomitif.

Oreste et Électre. Angoisses.

De l'utilité de la douleur.

[1] L'erreur de Poulet-Malassis s'explique aussi — bien qu'elle soit moins excusable — du fait que la préparation de la deuxième édition des *Fleurs* et celle des *Paradis Artificiels* sont rigoureusement contemporaines. Il faut quelquefois lire de très près les billets que Baudelaire, à cette époque-là, adressa à son éditeur, pour y faire le départ de ce qui doit être rapporté respectivement à ces deux ouvrages.

La femme naturelle.
La volupté artificielle.
Je désire que cette dédicace soit inintelligible.

Le texte définitif, établi vers la fin de décembre 1859, fut l'objet d'un examen très attentif. Baudelaire se montrait fort inquiet de son effet sur le lecteur. Il écrivait à Poulet-Malassis le 1er janvier 1860 :

Que pensez-vous de la Dédicace? *J'ai mes raisons pour vouloir le savoir* (raisons de dignité).

et à sa mère, à la même date :

La dédicace... me fait un peu peur. Il y a tant de hauteur, d'insolence et de mépris, que je sens vaguement que je frise le ridicule. Je laisserai mon imprimeur juge de la question de goût.

L'énigme que constituent les trois initiales placées en tête de ce morceau n'a pas été sans tourmenter très fort nombre d'exégètes baudelairiens, nous compris. D'autant que, quoique l'auteur, dans le canevas qu'on vient de lire, ait manifesté la volonté que sa dédicace restât «inintelligible», le soupçon que ces initiales pourraient bien n être là que pour dérouter le lecteur ne supporte pas l'examen. Le fait que trois ans auparavant elles figuraient déjà au-dessus de l'*Héautontimoroumenos* dans la première édition des *FLEURS DU MAL;* le fait encore que, lors de l'établissement du texte des *PARADIS*, le typographe ayant par erreur imprimé J. G. T. au lieu de J. G. F., Baudelaire fit rectifier, insistant particulièrement pour qu'il fût tenu compte de sa correction (voir ses lettres de la première quinzaine de mai 1860), — prouvent qu'il ne s'agissait là nullement d'une Électre imaginaire.

Evidemment, pour quiconque a étudié l'œuvre de Baudelaire et sa vie dans leurs rapports, seule Jeanne Duval, *alias* Jeanne Lemer, *alias* Jeanne Prosper, — elle changea souvent de nom comme de quartier pour fuir ses créanciers — peut venir ici en cause. Le second paragraphe de la dédicace aussi bien ne fait guère que paraphraser, en termes voilés, la célèbre pièce XXV des *FLEURS DU MAL* :

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle...

derrière laquelle on devine l'image de Jeanne, et qui célèbre la fécondation du génie par la

Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde!

Le quatrième paragraphe correspond exactement dans sa teneur à l'état où nous savons Jeanne à l'époque. Elle vient d'être très malade. Six mois auparavant elle a dû faire un séjour à la maison Dubois. Tourne-t-elle alors «tous ses regards vers le Ciel», comme le dit l'auteur? De cela nous pouvons douter, et sur la foi même de ce que nous apprendront les lettres de Baudelaire, au cours des années suivantes. Mais les événements qui nous y seront contés, ne se sont pas encore déroulés. Son amant, qui croit en l'effet salutaire de la douleur; qui a eu sans doute bien des faiblesses, mais a toujours su les regarder en face et s'y condamner; qui, sans pouvoir atteindre à la foi, y aspire et prie; qui se reproche avec remords d'avoir trop souvent donné à sa compagne «l'exemple de la débauche et de la vie errante», imagine sans doute dans la conscience de Jeanne un travail parallèle. Est-il bien sûr d'ailleurs, qu'il se soit trompé? Pouvons-nous assurer, sur le témoignage d'événements postérieurs, qu'un tel travail ne se soit pas réellement effectué? Sous la menace de la mort et dans les affres de la souffrance, n'arrive-t-il pas que la plus matérielle des créatures s'amende et se spiritualise? Ainsi donc nous ne saurions, comme d'autres l'ont fait, trouver dans le quatrième paragraphe des raisons suffisantes pour écarter l'identification de J. G. F. avec Jeanne Duval.

Et nous dirons de même du cinquième. Sans doute, nous sommes, nous aussi, parmi les «stupides mortels» qui jugent sans indulgence «le grand ange au front d'airain». Mais si abondants qu'aient été les vices et défauts de Jeanne, si grandes sa sottise, sa méchanceté, sa cupidité, si constante son inconduite, n'y a-t-il pas apparence, pour que Baudelaire l'ait gardée plus de vingt ans auprès de lui, qu'elle dut bien aussi parfois lui montrer au moins un peu de cette charité qui survit à tout au cœur des femmes, — «ce qui ne meurt pas», disait Barbey d'Aurevilly[1]! Rien n'empêche donc, là encore, de voir en Jeanne l'Électre à laquelle allait «la gratitude d'un autre Oreste».

Il existe d'ailleurs, dans le sens de l'identification qui nous occupe, un témoignage tout à fait précis, c'est celui que Léon Cladel a apporté dans ses *Images versicolores* (*La Plume*, 15 décembre 1890). Ce témoignage est malheureusement trop dilué pour pouvoir trouver place ici *in extenso*. Nous ferons de notre mieux pour le résumer fidèlement[2] :

[1] Cf. les *Lettres inédites à sa mère*, p. 40.

[2] La mémoire de Cladel n'aura qu'à se louer du procédé. Non certes que

Donc Cladel commence par conter qu'une fois qu'il accompagnait Baudelaire, ils aperçurent une négresse que des ivrognes poursuivaient. Lui, Cladel, rossa les ivrognes; quant à Baudelaire, il offrit son bras à la jeune femme et la reconduisit à la maison hospitalière où elle habitait.

Quelques semaines après, il recevait de son protecteur un billet qui le priait à déjeûner pour fêter l'anniversaire de sa première rencontre en ce monde avec une très bonne âme qui lui était chère.

Pour cette occasion, la porte habituellement close d'un cabinet attenant à la grande chambre carrée qui composait tout l'appartement du poëte, avait été ouverte, et la surprise de Cladel fut grande quand, en pénétrant dans le réduit, il aperçut, présidant une table oblongue, chargée de porcelaine de Saxe et de couverts d'argent mat, — une magnifique négresse. «Oh! ses yeux à la fois obscurs et clairs, si douloureux! Elle me salua, muette aussitôt que je lui fus présenté. Les convives, dont plusieurs ne m'étaient pas inconnus, entre autres Asselineau, Guys... Poulet-Malassis... m'accueillirent avec quelque solennité. Tout le temps que dura le repas, aucun dialogue n'eut lieu que par signes, et je me rappelle encore le regard anxieux que me décocha notre amphitryon..., quand, en dépit de moi, quelques paroles s'échappèrent de ma bouche... »

Au sortir du déjeûner, Poulet-Malassis lui donna le mot de l'énigme : cette négresse sans voix? la J. G. F. des *Paradis Artificiels,* la maîtresse chérie du poëte, en présence de laquelle celui-ci, par un soin touchant, ne voulait pas qu un seul mot fût proféré, espérant que par là elle souffrirait moins de sa cruelle infirmité[1]. — Et la solution de cette énigme, en même temps, révélait encore à Cladel la raison secrète de l'intervention de Baudelaire quelques semaines auparavant en faveur de l'autre créature, — elle aussi une noire, elle aussi une maudite...

Il faut ajouter que, selon M. Ernest Reynaud (*CHARLES BAUDELAIRE*), Félicien Rops aurait également reconnu Jeanne en la mystérieuse J. G. F.

Ainsi donc on peut croire le mystère éclairci en ce qui concerne tant la personne visée que la première des trois initiales qui la désignent. Mais comment expliquer les deux autres?

nous prétendions rivaliser avec lui pour le style. Mais parce que, en résumant son récit, nous le purgerons aussi de toutes les inventions évidentes dont il foisonne.

[1] Nous ne connaissons, dans toute la correspondance de Baudelaire, qu'un passage qui puisse être interprété comme une confirmation de cette prétendue infirmité de Jeanne. C'est le suivant où Baudelaire, après avoir confessé des torts qu'il a eus envers sa maîtresse, conclut : « Elle souffre et *elle est muette* » (26 mars 1853). — Mais n'y a-t-il pas toute apparence que ces trois mots signifiaient bien plutôt : et elle ne se plaint pas?

Après examen de bien des hypothèses qu'il serait sans doute fastidieux d'exposer, nous hésitons, pour notre part, entre les deux suivantes, sans d'ailleurs prétendre avoir rencontré la vraie : on a remarqué que les trois noms qu'avait notoirement portés Jeanne : Duval, Lemer, Prosper, sont parmi les plus répandus qui soient. D'ailleurs Jeanne avait figuré dans les petits théâtres aux environs de sa vingtième année. On peut donc supposer qu'elle ne porta jamais que des «noms de guerre», et que c'est à son véritable nom patronymique que correspondraient les deux initiales G. et F.

Ou bien nous serions disposés à prêter à ces deux initiales un caractère laudatif, ce qui conduirait à lire : A Jeanne, *généreuse, grande* ou *glorieuse femme.*

Mais encore une fois, sur ce point-là non plus que sur beaucoup d'autres, nous ne prétendons conclure.

Page VI. «... à une Électre lointaine...». — Voir p. 106. — Cf. dans *Le Voyage,* composé à la même époque environ :

> « Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Électre! »
> Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

Page 1. Dans le texte de 1858, le titre était : DE L'IDÉAL ARTIFICIEL, – LE HASCHISCH. De plus ce texte ne comportait pas de sous-titres pour les chapitres, indiqués seulement par des chiffres romains. Enfin la division sous des chiffres ne commençait qu'après l'exorde (*Le Goût de l'Infini*), de sorte que le chapitre qui figure ici sous le n° II correspond au chapitre Ier de la première version, le III au II, etc.

Page 3. «Il est des jours où l'homme, etc.» — Cf. certaines pièces de *Spleen et Idéal* dans les *FLEURS DU MAL,* notamment *Élévation* et *Correspondances.*

Page 4. «...que je *puis* sans exagération appeler paradisiaque,...» — 1858 : que je *pourrais.*

—— «Est-il le résultat d'une bonne hygiène?...la récompense de la prière assidue et des ardeurs spirituelles? etc.» — Les questions que pose Baudelaire dans toute cette page correspondent à des pensées si fréquentes chez lui, qu'il n'est guère une ligne de ce texte qui n'évoque dans l'esprit de ses fidèles le souvenir de quel-

qu'une de ses pièces fameuses ou des passages de ses journaux intimes. Mais c'est là une réflexion que le lecteur aura déjà faite de lui-même.

—— «Il est certain qu'une élévation constante du désir, une tension des forces spirituelles vers le ciel, serait le régime...» — 1858 : serai*ent*.

—— «...comme une véritable *grâce*,...» — 1858-1860 : le mot n'est pas en italique.

Page 6. «...comme dit l'auteur de *Lazare*...» : Auguste Barbier. — L'expression est empruntée à la pièce ayant pour titre : *Le Gin* :

Du gin, du gin! — à plein verre, garçon!
Dans ses flots d'or, cette rude boisson
Roule le ciel et l'oubli de soi-même;
C'est le soleil, la volupté suprême,
Le paradis emporté d'un seul coup;...

—— «... l'ivresse... du littérateur,... obligé de chercher dans l'opium un soulagement à une douleur physique,...» — Allusion à de Quincey, voir p. 79, 110, 122.

Page 7. «...l'ivrognerie la plus répugnante des faubourgs, qui, le cerveau plein de flamme et de gloire, se roule ridiculement dans les ordures de la route.» — Voir notre note sous la page 206.

—— «... et les parfums dont l'usage excessif,... épuise...» — 1858 : épuis*ent*.

—— «Le travail sur l'opium, etc.» — Faut-il dire qu'il s'agit des *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Thomas de Quincey, dont l'analyse forme la seconde partie des *Paradis artificiels*?

—— «...qui n'a jamais été traduit en France dans sa totalité.» — Voir notre historique, p. 290-295.

Ajoutons qu'il en existe aujourd'hui une traduction intégrale, due à M. V. Descreux (Stock, 1909).

Page 9. «II. QU'EST-CE QUE LE HASCHISCH?» — 1858 : I (sans titre de chapitre).

—— «Les récits de Marco-Polo...» — Ils avaient paru dans le *Recueil de Mémoires et Voyages* donné par la Société de Géographie en 1824.

Page 10. «...le livre de M. de Hammer...» — *Geschichte der Assassinen*, Tubinge, 1818. Une traduction française en avait paru en 1833.

—— Titre exact du travail de Sylvestre de Sacy : *Mémoires sur la dynastie des Assassins et sur l'origine de leur nom, lu à la séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 7 juillet 1809.*

On a vu Baudelaire, dans un billet du 3 juillet 1858 donné p. 289, s'employer à se procurer cet ouvrage.

—— «Hérodote raconte...» — *Voyages*, liv. VI (éd. de Scheighæuser, Strasbourg, 1816).

—— «Sans parler des enfants...» — Cf. p. 217.

—— «...les membres s'affai*bl*issent...» — C'est bien aussi le texte de 1858 et de 1860, celui de 1851 (p. 216) avait donné : s'affaissent.

Page 11. Cf. p. 217.

Page 12. «...en petites bouteilles de 2 à 4 grammes,...» — Le texte de l'édition définitive donne ces chiffres en lettres, correction qui nous semble injustifiée. (Même observation pour la page suivante.)

— «...un peu de cantharide.» — 1869 : cantharide*s*.

Page 13. «...qui dissout les matières gommeuses étrangères,...» — 1858 : les matières gommeuses *et* étrangères.

— «...suivant le tempérament *des* individu*s* et *leur* susceptibilité nerveuse...» — 1858 : *de l'*individu et *sa* susceptibilité nerveuse.

Page 14. Dans le texte de 1858, les derniers mots : *ivresse mystérieuse*, renvoyaient par un astérisque à la note suivante :

J'ai, pour plus de sûreté, fait vérifier ces documents par le directeur actuel de la pharmacie Dorvault, qui, depuis plusieurs années, possède les différentes préparations du haschisch tirées du chanvre de Bengale.

Le Catalogue général de la Librairie française mentionne un François-Marie-Laurent Dorvault, né en 1815 et auteur d'une étude sur *La Cannabine, son mode d'administration*, qui avait paru au *Bulletin de Thérapeutique* en 1849. Il semble bien qu'il doive s'agir ici de ce Dorvault-là ou de son successeur.

Le remaniement de cette note et son insertion dans les *PARADIS ARTIFICIELS* furent envisagés par l'auteur et l'éditeur et devinrent l'objet, entre eux, d'une discussion assez particulière. On en trouve la trace dans les lettres de Baudelaire au cours des mois d'avril et de mai 1860. L'éditeur ou du moins son beau-frère et associé, de Broise, voulait qu'en retour de cette réclame habilement déguisée, le pharmacien s'engageât à prendre ferme deux cents exemplaires. Baudelaire n'admettait pas qu'on imposât au pharmacien, avec lequel il avait «de vieux et longs rapports», une obligation aussi commercialement déterminée. «Je vous engage (écrivait-il à Poulet-Malassis le 22 avril 1860) pour votre honneur et pour le salut des belles manières, à lui permettre de s'approvisionner d'exemplaires, au fur et à mesure.»

Le libellé de la réclame fut aussi discuté minutieusement avec le pharmacien :

Mon pharmacien ne m'a pas envoyé sa note, je lui ai envoyé des notes, le priant de fondre ses idées avec les miennes. S'il ne me répond pas demain, je me passe de lui, ou je ne mets rien. (27 avril.)

Le pharmacien désire relire la note finale avec moi, dans la crainte de quelque étourderie de ma part. (1er mai.)

Ainsi donc le texte de la note, qui devait avoir «un caractère sérieux, où la réclame sera dissimulée» (lettre du 22 avril) avait été définitivement arrêté. Mais sur ces entrefaites Baudelaire s'effrayait des conséquences possibles de son insertion :

Maintenant je ne blague pas. Une terreur me prend, relativement à la note pharmaceutique de la fin. Réfléchissez-y bien. Il suffit de la malveillance d'un méchant bougre, dans quelque sale journal, pour nous créer un embarras. (3 mai.)

Ne vous moquez pas de moi, à cause de mes histoires de tireuse de cartes. Qu'y aurait-il d'étonnant dans ce fait qu'un agent trop zélé trouvât immoral qu'à la suite d'un livre sur l'opium et le haschisch on indiquât les différentes préparations des substances, et les différents avantages ou incommodités attachés à chacune d'elles? (*S. d.*

Finalement la note *technique*, qui déjà avait pris place dans la dernière feuille des épreuves, fut supprimée au tirage, au grand soulagement de l'auteur.

Page 15. «III. LE THÉÂTRE DE SÉRAPHIN.» – 1858 : II (sans titre de chapitre).

Le *Théâtre Séraphin*, 12, boulevard Montmartre (ombres chinoises, marionnettes, voltigeurs et points de vue mécaniques), directeur : Roger Séraphin. (Bottin.) Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler dans nos notes sur les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 469.

Page 16. «Les uns, pleins de sa vie ordinaire, de ses préoccupations, de ses désirs, de ses vices, se combin*ent*, etc.» — 1858 : Les uns *sont* pleins de sa vie ordinaire, de ses préoccupations, de ses désirs, de ses vices combin*és*, etc.

Page 17. «Il a voulu faire l'ange, il est devenu une bête.» — Est-il utile de remarquer qu'ici Baudelaire se souvient de Pascal (*Pensées*, art. VII, 13).

Page 18. «...un miroir grossissant, mais un *pur* miroir.» — 1858 : un miroir grossissant, mais *rien qu'*un miroir.

—— «Voici la drogue sous vos yeux.» — Cf. p. 217.

—— «...un peu de confiture verte, gros comme une noix,...» — 1869 : gros*se* comme une noix.

—— «...peut-être serez-vous moins homme que vous *ne l'*êtes aujourd'hui;...» — 1858 : que vous *n'*êtes aujourd'hui.

Page 19. «...et vous avez sur les voyageurs ordinaires ce curieux *avantage* d'ignorer où vous allez.» — 1858 et 1860 : ce curieux *privilége*, etc.

—— «Il *faut y* prendre garde.» — 1858 : Il *y faut* prendre garde.

—— «...comme *un* glas...» — Coquille de 1869 : comme *nu* glas.

Page 20. «...et ce n'est pas une chose peu curieuse à ob*server*, chez les novices,...» — 1869 : à ob*tenir*, etc.

Page 21. «Le démon vous a envahi.» — On sait qu'aux yeux de Baudelaire, le comique est satanique. Voir dans les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, De l'Essence du Rire.*

—— «...le fil *conducteur* qui relie vos conceptions si ténu,...» — 1858 : les fils *de la chaîne* qui relie vos conceptions si ténus, etc. — Cf. p. 220.

Page 22. «Bientôt elle grandira, grossira et *éclatera* comme un météore.» — 1858 : grandira, grossira et *brillera* comme un météore.

—— «J'ai été témoin...» — Cf. p. 220.

—— «Ces éclats de joie, ces jeux de mots, ces physionomies altérées, toute cette atmosphère malsaine l'irrite et le pousse à déclarer,...» — 1858-1860 : l'irrit*ent* et le pouss*ent* à déclarer.

Page 24. «...sans l'aide d'aucune cause apparente...» — 1858-1860 : sans l'aide d'aucune *autre* cause apparente.

—— «...un *su*jet de terreur.» — 1858-1860 : un *ob*jet de terreur.

—— «...un tour purement et absolument *rapsodique.*» — 1858 : absolument *fortuit.*

Page 25. «...je les répétais sans cesse *dans* mon esprit.» — 1858 : *en* mon esprit.

—— L'incident du pharmacien aurait été tiré par l'auteur de ses souvenirs personnels, au dire de Rioux de Maillou, qui le tenait de Ménard (voir p. 286).

Page 26. «...et ressemblant *beaucoup* à celle des vieux mangeurs d'opium.» — 1858 : et ressemblant *quelquefois*, etc.

—— «...avec une curiosité fortement mêlée de *d*éfiance.» — 1858 : *m*éfiance.

—— «...toutes ces idées absurdes traversèrent *mon* cerveau.» — 1858 : *me* traversèrent *le* cerveau.

—— «...il me pria simplement *de me retirer.*» — 1858 : tout ce membre de phrase est en italique.

Page 27. «... vous avez alors des mains de beurre, et,dans votre tête, dans tout votre être, vous sentez une stupeur et une stupéfaction embarrassantes.» — 1858 : vous avez alors, *comme on dit*, des mains de beurre, et vous sentez *une lourdeur de* tête et dans tout votre être une stupéfaction embarrassante. — Cf. p. 222.

Page 30. «...je me considérais comme une statue taillée dans un bloc de glace;» — 1858-1860 : dans un *seul* bloc de glace.

—— «...les avalanches de rose dans les couchers de soleil.» — 1858-1860 : de soleil*s*.

Page 31. «Si tous les drames étaient entendus selon cette méthode, ils *y gagneraient de grandes beautés, même* ceux de Racine.» — 1858 : Si tous les drames (*je n'en excepte pas* ceux de Racine) étaient entendus selon cette méthode, ils *seraient tous toujours beaux*. .

—— «...petits et cernés...comme les figures de Meissonier.» — Voir les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, dans notre édition, p. 182.

Page 32. «...au milieu *du plus vaste tumulte*.» — 1858 : au milieu *des bruits les plus aigus*. — Cf. p. 223.

—— «...conçoit facilement *c*es analogies.» — 1858 : *l*es analogies. — Baudelaire revient ici sur l'une de ses idées préférées. Voir les mots *Analogie* et *Correspondance* dans les index de notre édition.

—— «Les notes musicales deviennent des nombres...» — On lit dans *Fusées* : *Tout* est nombre. Le nombre est dans *tout*. Le nombre est dans l'individu. L'ivresse est un nombre.

Page 33. «...une agilité égale à celle de l'*exécutant*.» — 1858 : de l'*instrument*.

—— «Il arrive quelquefois...» — Cf. p. 224.

—— «...l'objectivité, *qui est le propre des* poëtes panthéistes,...» — 1858 : l'objectivité *particulière aux* poëtes panthéistes.

—— «...et que vous vous confondez *bientôt* avec *eux*. Votre œil *se* fixe *sur* un arbre...» — 1858 : et que vous vous confondez avec les *objets extérieurs*. Votre œil fixe un arbre.

Gautier dans le *Club des Hachichins* témoigne dans le même sens :

Par un prodige bizarre, au bout de quelques minutes de contemplation, je me fondais dans l'objet fixé, et je devenais moi-même cet objet.

—— «Votre attention se *reposera*...» — 1858 : Votre attention se *fixera*.

Page 34. «...vous a permis *d'examiner* à la pendule.» — 1858 : *de regarder* à la pendule. — Cf. p. 223.

—— «On dirait qu'on vit plusieurs vies d'homme en l'espace d'une heure.» — Peut-être est-ce en relisant ceci que Baudelaire notait pour ses *Fusées* :

On dit que j'ai trente ans; mais si j'ai vécu trois minutes en une... n'ai-je pas quatre-vingt-dix ans?

Cf. encore dans les *FLEURS DU MAL*, *Spleen* (LXXV).

—— «Quand je parle d'hallucinations,...» — C'est là une matière que Baudelaire avait étudiée d'assez près, sinon directement, du moins à travers Brierre de Boismont (voir p. 291 et, dans notre édition des *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 348, la note sur la page 170), et dont il a tiré plusieurs fois de grands effets poétiques. Qu'est-ce en effet, par exemple, que *Les Sept vieillards*, sinon une hallucination? S'il eût vécu davantage, on peut tenir pour certain d'ailleurs que le poète aurait puisé abondamment au domaine des sciences occultes. Une série de poèmes en prose, restés à l'état de projet, devait notamment, on l'a vu, porter le titre général d'*Oneirocritée*.

Il convient d'ailleurs de remarquer que Baudelaire fait ici la même distinction que Brierre de Boismont faisait dans la classification des hallucinations (2e éd., 1852, p. 12).

Page 35. «...avant d'être étranges *et* monstrueuses,...» — 1858-1860 : avant d'être étranges *ou* monstrueuses.

Page 36. «...qui m'avait causé tant de jouissances, etc.» — 1858 : tant de jouissance, etc.

Page 37. «...s'élève un treillage peint en trompe-l'œil, et suivant naturellement la courbe du plafond.» — 1858 : un treill*issage* peint en trompe-l'œil, et *qui suit*, etc. — Théophile Gautier a mentionné

dans sa célèbre étude biographique, qu'il s'agit ici d'un boudoir de l'hôtel Pimodan.

—— «...non illuminée par l'œil de mon esprit,...» — 1858 : non *pas* illuminée par l'œil de mon esprit. — Voici une preuve nouvelle, à ajouter à toutes celles données p. 291, que Baudelaire avait lu de très près Brierre de Boismont. On trouve en effet, chez celui-ci, p. 493 : «La pensée... se présentait *à l'œil de son esprit,* suivant la belle expression de Shakespeare...» — Voir la note sous la p. 114.

Page 38. «Dès lors l'idée de *claustration* domina mon esprit,...» — 1858 : Dès lors l'idée de *cage et de prison* domina *dans* mon esprit.

—— «...dans cette cage *somptueuse,*» — 1858 : dans cette *belle* cage.

Page 39. «...et *malgré tous les* efforts de mémoire que j'ai pu faire,...» — 1858 : et *quelques* efforts de mémoire que j'ai*e* pu faire.

—— «*Si* longue qu'elle dût me paraître à ce point de vue, il me semblait *toutefois*...» — 1858 : *Quelque* longue qu'elle dût me paraître à ce point de vue, il me semblait *alors.*

Page 40. «...lui permettait de rentrer dans la vie réelle. En effet, etc.» — 1858 : lui permettait de rentrer dans la vie réelle. *Elle croyait la tempête dissipée.* En effet, etc.

Page 41. «Car l'homme se sent tellement...» — Cf. p. 225.

—— «...se reflète...» — Faute de 1860 : se réflète.

Page 43. «...et, maintenant, quelle peine...» — Cf. p. 227.

Page 45. «IV. L'Homme-Dieu.» — 1858 : III (sans sous-titre). — Il semble probable que l'idée du titre de ce chapitre fut inspirée à Baudelaire par un passage des *Confessions d'un mangeur d'opium* qu'il adaptait alors, — passage où il n'est question d'ailleurs nullement des effets de l'opium, mais simplement où Quincey conte avec humour l'impression produite sur son jeune âge par le cérémonial pompeux avec lequel il avait été reçu dans un hôtel de Shrewsbury : «Je pouvais dire comme un des douze Césars, à l'heure de la mort : «Ut puto, deus fio» (mon opinion personnelle est que je suis en train de passer Dieu). — *Traduction V. Descreux,* Stock, 1909, p. 181.

Page 46. «...l'époux de Ligeia;...» — Voir *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, *Ligeia.*

—— «*Bérénice.*» — Voir *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.*

Page 47. «Auguste Bedloe.» — Voir *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, *Les Souvenirs de M. Auguste Bedloe.*

—— «...qui, chaque matin, avant sa promenade, *avale sa* dose d'opium, nous avoue que le principal bénéfice qu'il tire de *cet* empoisonnement quotidien,...» — 1858 : qui, chaque matin, avant sa promenade, *prend une bonne* dose d'opium, nous avoue que le principal bénéfice qu'il tire de *son* empoisonnement quotidien.

—— «Cependant l'opium avait produit son effet accoutumé, qui est de revêtir tout le monde extérieur d'une intensité d'intérêt, etc...» — Cf. *LES FLEURS DU MAL*, *Le Poison* (XLIX) :

L'Opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Approfondit le temps, creuse la volupté,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

On trouve aussi, dans *Fusées,* quelques lignes qui semblent en rapport avec ce texte :

Les milieux, les atmosphères, dont tout un récit doit être trempé. (Voir *Usher,* et en référer aux sensations profondes du haschisch et de l'opium.)

—— «— dans les vagues odeurs *échappées* de la forêt, —» — 1858 : dans les vagues odeurs *qui venaient* de la forêt.

Page 48. «...mais *le* mot *rapsodique*...» — 1858 : mais *ce* mot *rapsodique.*

Page 49. «De Quincey affirme avec raison...» — Cf. p. 228-229.

—— «Un tempérament moitié nerveux, moitié bilieux... un esprit cultivé, exercé aux études de la forme et de la couleur; un cœur tendre, fatigué par le malheur, mais encore prêt au rajeunissement... des fautes anciennes... des remords... le goût de la métaphysique... cet amour de la vertu... une grande finesse de sens.» — Il est bien évident que l'auteur s'est pris ici pour modèle.

Page 51. «...les murs *des* auberges...» — 1858 : les murs *d'*auberge.

—— «La sinuosité des lignes est un langage définitivement clair...» — Cf. *Fusées :*

Le dessin arabesque est le plus spiritualiste des dessins.

—— «Fourier...Swedenborg...» — Voir *L'ART ROMANTIQUE*, dans notre édition, p. 304-305.

—— «...l'allégorie, ce genre si *spirituel*..., etc.» — Dès son *Salon de 1845*, Baudelaire déjà voyait en elle «un des plus beaux genres de l'art».

—— «...mais *qui est vraiment* l'une des formes...» — 1858 : mais *en somme* l'une des formes, etc.

Page 52. «— profondeurs de l'espace,...» — 1858-1860 : profondeur de l'espace.

—— «— la danse, *le geste* ou la déclamation des comédiens,...» — 1858 : la danse, *la marche* ou la déclamation des comédiens.

—— «La grammaire, l'aride grammaire...» — Léon Cladel, dans *BONSHOMMES* (Charpentier, 1879), a conté avec une enthousiaste admiration une séance de «sorcellerie évocatoire» à laquelle l'avait convié Baudelaire, et d'où le haschisch était d'ailleurs exclu.

—— «La musique, autre langue *chère aux* paresseux ou *aux* esprits profonds qui cherchent le délassement *dans la variété du travail,* vous parle de vous-même...» — 1858 : La musique, *cette* autre langue, *la langue des* paresseux ou *des* esprits qui cherchent le délassement, vous parle de vous-même.

Page 53. «...dans l'ivresse *cérébrale* de quelques artistes.» — 1858 : dans l'ivresse de quelques *cerveaux d'*artistes.

Baudelaire a, lui aussi, chanté l'eau plusieurs fois. Voir notamment *Le Jet d'eau* et l'étonnant *Rêve parisien.*

—— «...les *jeux* d'eau,...» — 1858 : pas d'italique.

—— «...ne pût devenir pour *l'enthousiaste* une tragique réalité.» — 1858 : ne pût devenir pour *le contemplateur* une tragique réalité.

Page 54. «*On a bien deviné,* je présume,...» — 1858 : *Il est bien compris,* je présume.

—— «...cet accroissement anormal et tyrannique s'applique également à tous les sentiments et à toutes les idées : ainsi à la bienveillance; j'en ai donné, je crois, un assez bel échantillon; *ainsi à l'idée de beauté;* ainsi à l'amour. L'idée de beauté... Quant à l'amour,...» (p. 55). — Les mots en italique, dont le contexte prouve la nécessité, sont omis dans les textes de 1860 et 1869.

—— «...ne croyez pas qu'il souffre longtemps de l'aveu auquel il est contraint, *ni* qu'il se regarde comme une note discordante.. » — 1858 : *et* qu'il se regarde.

Page 55. «Pour répondre à un sous-entendu déshonnête,...» — Dans *Le Club des Hachichins,* Gautier, lui, se prononce formellement : «Je dois convenir, écrit-il, que la plus belle fille de Vérone, pour un hachichin, ne vaut pas la peine de se déranger.» Quant à Pline, voici ce qu'il écrit à ce sujet : «Semen cujus extinguere genituram virorum dicitur.» (Tome XX, ch. XCVII, édition Ajasson de Grandsaigne, *De Cannabi.*) Cet Ajasson de Grandsaigne, signalons-le en passant, fut d'ailleurs, lui aussi, avec Alphonse Karr et Firmin Boissard, un des premiers en France à expérimenter le haschisch. (Voir Brierre de Boismont, *op. cit.,* 2ᵉ éd., p. 433.)

—— «...et les conduire peut-être, et très-rapidement, jusqu'à cette syncope qui est considérée par les vulgaires mortels comme le *summum* du bonheur.» — Cette phrase ne figurait pas dans le texte de 1858. Peut-être avait-elle paru trop osée à Alphonse de Calonne?

Page 56. «...égarait ses adorations *bien au delà* de l'*impartial* Lingam, *c'est-à-dire jusqu'au culte absolu et exclusif de la moitié féminine du symbole.*» — 1858 : *s'égarait dans* ses adorations *au point de dépasser les Hindous adorateurs* de l'*antique* Lingam.

Page 57. «Le goût de la protection, un sentiment de paternité ardente et dévouée peuvent se mêler à une sensualité coupable, etc.» — Ne semble-t-il pas que ce soit sa propre intimité avec Jeanne Duval que l'auteur définit ici?

Page 58. «...*contraint* de s'admirer lui-même.» — Pas d'italique dans le texte de 1858.

—— Ne possèdes-tu pas ce mépris souverain qui rend l'âme si bonne?» — Cf. *L'ART ROMANTIQUE*, notre note sur la page 180.

—— «Cependant nous pouvons supposer que de temps à autre un souvenir mordant traverse et corromp*t* ce bonheur,» — 1858-1860 : et corromp*e* ce bonheur.

Page 59. «...ou, pi*s* encore,...» — 1858 : ou, pi*re* encore.

Page 60. «...après s'être confessé *à l'univers*,...» — 1858 : après s'être confessé *au monde*. — Cf. *Mon cœur mis à nu* :

Parce que je comprends une existence glorieuse, je me crois capable de la réaliser. O Jean-Jacques!

Page 61. «— ces beaux navires balancés par les eaux de la rade dans un désœuvrement nostalgique, et qui ont l'air de traduire notre pensée : Quand partons-nous pour le bonheur?»

On trouve cette même idée dans *Fusées* :

Ces beaux et grands navires, imperceptiblement balancés (dandinés) sur les eaux tranquilles, ces robustes navires, à l'air désœuvré et nostalgique, ne nous disent-ils pas dans une langue muette : quand partons-nous pour le bonheur?

On la trouve encore, mais moins fidèlement reflétée, dans *LES FLEURS DU MAL*, *Moesta et errabunda* (LXI) :

Emporte-moi, wagon! enlève-moi, frégate!
Loin! Loin! ici la boue est faite de nos pleurs!
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,
Emporte-moi, wagon! enlève-moi, frégate?

—— «...à mon *implacable* appétit d'émotion,...» — 1858 : à mon *inextinguible* appétit d'émotion. — Voir la lettre à Poulet-Malassis en date du 23 avril 1860, que nous avons donnée p. 303.

—— «...dans l'âme de ce *déplorable* bienheureux :» — 1858 : de ce*t* *infortuné* bienheureux.

Page 62. «...croyez qu'il se redressera devant *celui-là*,...» — Ce mot n'est pas en italique dans le texte de 1858.

—— «Quel est le philosophe français...» — Ne serait-ce pas Victor Cousin? Mais nous n'avons pas retrouvé le passage.

—— «Je suis un dieu qui *ai* mal dîné?» — 1858 : Je suis un dieu qui *a* mal dîné? — On a vu Baudelaire se lamenter au sujet de cette faute grossière du premier texte (p. 304), dans sa lettre du 23 avril 1860.

Page 63. «V. MORALE.» — 1858 : IV (sans sous-titre).

—— «...les *titillantes* envies de pleurer,...» — 1858 : les *insupportables* envies de pleurer.

—— «La volonté surtout est attaquée, de tou*tes les facultés* la plus précieu*se.*» — 1858 : La volonté surtout est attaquée, de tou*s* les *organes* le plus précieu*x*.

Voir au sujet de cette correction la lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis, sans date, donnée p. 303.

—— «Mais peut-on affirmer qu'un homme incapable d'action, et *propre seulement aux rêves,* se porterait...» — 1858 : Mais peut-on affirmer qu'un homme *qui ne ferait que rêver et serait* incapable d'action, se porterait, etc.

Page 64. «Or, nous connaissons assez la nature humaine pour...» — 1858 : Or, nous connaissons assez *bien* la nature humaine pour.

—— «Même en Orient, etc.» — Cf. p. 230.

—— «Souvenons-nous de Melmoth, cet admirable emblème.» — Cf. *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, De l'Essence du Rire,* p. 378-379 de notre édition. Une pièce que nous a communiquée récemment M. Lévy-Danon, nous permet de compléter aujourd'hui la note dont nous accompagnions naguère ces pages. Il s'agit d'une lettre de Baudelaire (inédite) et qui montre que celui-ci, dans son admiration pour Maturin, ne se contenta pas de déplorer que la traduction de *Melmoth* eût été confiée par Lacroix-Verboeckhoven à M[lle] Judith mais envisagea sérieusement de l'entreprendre lui-même, malgré ce contretemps. Voici le passage le plus important de cette lettre qui est adressée à Michel Lévy et porte la date du 9 mars 1865 :

Je suis convaincu qu'une simple annonce : *Melmoth de Maturin, traduit par Ch. Baudelaire, avec une notice de M. Flaubert ou de M. d'Aurevilly,* (qui sont comme moi deux vieux romantiques), suffirait pour couler la spéculation Lacroix. J'ai calculé qu'il suffirait de deux mois d'un travail régulier,

pour traduire l'ouvrage entier. On pourrait faire hardiment un premier tirage de 10,000 exemplaires. Je sais ce que j'affirme. Je viens de relire la détestable traduction faite en 1820, et sous le texte français, je devinais partout la phrase anglaise.

Page 65. «Balzac...» — On sait que Balzac est l'auteur d'un *Traité des excitants modernes.* Il faut noter qu'il ne s'y est pas montré, dans sa conclusion, moins sévère que Baudelaire. Encore ne s'y occupait-il ni du haschisch ni de l'opium.

Gautier, dans son *Étude biographique* qui a pris place en tête de l'édition dite définitive des Œuvres complètes de Baudelaire, a confirmé le récit que fait ici notre auteur :

Nous étions ce soir-là à l'hôtel Pimodan, et nous pouvons constater la parfaite exactitude de cette petite anecdote. Seulement, nous y ajouterons ce détail caractéristique : en rendant la cuillerée de dawamesk qu'on lui offrait, Balzac dit que l'essai était inutile et que le haschisch, il en était sûr, n'aurait aucune action sur son cerveau.

—— «...il n'est pas pour l'homme de plus grande honte *ni* de plus vive souffrance...» — 1858 : il n'est pas pour l'homme de plus grande honte *et* de plus vive souffrance.

—— «...que j'entendis une fois le paradoxe d'un officier...» — Il doit s'agir de Paul de Molènes, pour lequel Baudelaire professait une vive sympathie et qui, dans ses *Histoires sentimentales et militaires* (1855), a consacré des pages émues à la mort du général Bouscaren, blessé à El-Aghouat et mort des suites de l'opération chirurgicale nécessitée par sa blessure.

Page 66. «Le chirurgien n'était pas de l'avis de cet officier; mais l'aumônier *aurait sans doute admiré ces sentiments.*» — 1858 : Le chirurgien n'était pas de l'avis de cet officier; mais l'aumônier *pouvait en être.*

Page 67. «Mais je *les prierai d'observer*...» — 1858 : Mais je *leur ferai remarquer.*

Page 68. «Celui qui aura recours à un poison *pour* penser ne pourra bientôt plus penser *sans* poison.» — 1858 : pas d'italique.

Page 69. «...(celui de Francavilla, d'Albert Dürer, *de Goltzius* ou de tout autre, qu'importe?» — 1858 : (celui de Francavilla *ou* d'Albert Dürer, ou de tout autre, qu'importe?

—— «...le poëte attristé se dit, etc.» — Cf. pour le mouvement et l'idée, dans les *FLEURS DU MAL,* les admirables strophes qui terminent *Bénédiction :*

Vers le Ciel où son œil voit un trône splendide...

UN MANGEUR D'OPIUM.

Comme nous l'avons dit dans notre historique, cet essai parut à la *Revue Contemporaine* les 15 et 31 janvier 1860. Dans ce périodique, les citations avaient été imprimées en caractères d'un œil plus petit.

Page 76. «...il compare...sa pensée à un thyrse,...» — Un peu plus loin Baudelaire reviendra sur cette image (p. 194) qui lui a aussi inspiré son poème en prose : *Le Thyrse,* dédié à Franz Liszt.

Page 79. «Non, ce ne fut pas, etc.» — L'auteur renverra plus loin à ce passage (p. 109).

Page 81. «...une amie de *sa* famille...» — *R. C.*-1860 : de famille.

—— Dans la *Revue Contemporaine* le passage commençant par les mots : «Le docteur Johnson...» et finissant par les mots : «neuf pièces d'Euripide.» (p. 87) figurait en petits caractères.

Page 84. A propos de la note. — Faut-il y voir une étourderie ou un enjolivement romanesque du traducteur? On est d'autant plus surpris de la suggestion qu'elle apporte, que Quincey, dans son texte, a pris soin de nous faire connaître qu'il s'agissait du portrait, par Van Dyck probablement, d'une bienfaitrice de l'école.

Page 87. «...rejeté par un *in*cident...» — 1869 : *ac*cident. Coquille?

Page 89. «Plus souvent *ce sont* des lettres d'amour...» — Il semble qu'avant de revenir à ce texte, Baudelaire, sur la première épreuve, avait corrigé par : *c'est* des lettres d'amour. (Voir la lettre, sans date, à Poulet-Malassis donnée p. 303.)

Page 94. «L'homme ne voit jamais l'homme sans plaisir!» — Nous n'avons pas retrouvé ce passage, cité déjà dans les *CURIOSITÉS*

ESTHÉTIQUES (p. 342). Robespierre avec ses dons éclatants, son dandysme, sa destinée tragique, exerçait sur Baudelaire une véritable fascination. Dans l'inventaire des gravures que le poète laissera à sa mort sont mentionnés des portraits du tribun révolutionnaire.

Pages 104-105. Le passage entre guillemets figure dans la *Revue Contemporaine* en petits caractères.

Page 106. «L'Oreste de l'opium a trouvé son Électre,...» — Voir la *Dédicace*, p. VI et la note sur la page 132.

Page 109. «Ainsi que je l'ai dit au commencement...» — Voir p. 79.

Page 114. «...devant *l'œil de son esprit.*» — Voir nos notes sur la page 37.

Page 115. «...un *bain de multitude.*» — Voir nos notes dans les *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 241 et 283. Elles établissent que Sainte-Beuve devait condamner cette violence faite à la syntaxe et Baudelaire s'incliner devant son arrêt, — mais refaire la faute l'année suivante dans son poème en prose : *Les Foules.*

Pages 115-118, 119-120. Les passages entre guillemets figurent dans la *Revue Contemporaine* en petits caractères.

Pages 121-122. «...deux cent cinquante milles, enfermé dans...» — «...chaque samedi soir.» — «hélas! oui!» — *Revue Contemporaine : et* enfermé. — *tous les* samedis soirs. — *Mon Dieu!* oui.

Page 122. «Peut-être cette prudence et cette modération avaient-elles retardé...» — *R. C. :* Peut-être *étaient-ce* cette prudence et cette modération *qui* avaient.

Page 125. «...qui ne savait pas plus *la langue* malais*e* que l'anglais*e*,...« — *R. C. :* le malais que l'anglais.

Page 128. Les vers cités de Shelley : *Laon et Cythna,* chant V, strophe XXIII.

Page 129. «...avant de parvenir à un certain *degré,* on peut toujours réduire la dose...» — *R. C. :* à un*e* certain*e* *dose,* on peut toujours *la* réduire.

—— «...toute *r*éduction...» — 1869 : toute *d*éduction, coquille évidente.

Page 130. «La philosophie *et* les mathématiques...» — *R. C.* : La philosophie, les mathématiques.

Page 131. «Voilà l'homme!» — Cf. le *Thou art the man!* à la fin de l'article sur *La Double Vie,* d'ailleurs contemporain de ces pages (*L'ART ROMANTIQUE,* p. 416).

—— «Mais sa plus grande, sa plus délicieuse *surprise*...» — *R. C.* : Mais *son* plus grand, *son* plus délicieux *étonnement.*

Page 132. «...à *sa compagne.*» — *R. C.* : à *son Électre.*

—— «O humiliation, etc.» — Dans le texte de la *Revue Contemporaine,* cette apostrophe est placée entre parenthèses, un peu plus haut, après les mots : On avait même.

—— A propos de la note de Baudelaire. — La bibliographie des œuvres de Thomas de Quincey mentionne en effet plusieurs ouvrages relatifs au grand économiste : *On the services of Ricardo to political economy. Ricardo made Easy* et *Dialogue of three Templars on Political Economy, chiefly in relation to the principles of Mr. Ricardo.*

Page 133. «Horrible situation, etc.» — Quand on songe à la fin qui attendait Baudelaire, — cette fin où il se survécut deux ans, — ce morceau ne prend-il pas une horreur prophétique?

—— «...dans mon étude sur le haschisch...» — Le texte de la *Revue Contemporaine* renvoyait à la note suivante :

Voir la *Revue,* 2e série, t. V, p. 274 (livr. du 31 octobre 1858).

Voir p. 63 de notre texte.

Page 134. «...se produisit dans son sommeil...» — *R. C.*-1860 : se *re*produisit dans son sommeil.

—— «...et se *sentait* martyrisé...» — *R. C.* : et se *trouvait* martyrisé.

Page 135. «Il lui semblait...qu'il descendait indéfiniment...» — Peut-être est-ce là que Baudelaire prit l'idée de ses *Symptômes de ruine* (voir *PETITS POËMES EN PROSE,* p. 260).

Pages 136-137. Le texte de la *R. C.* est sensiblement différent pour le passage qui va depuis : *L'auteur...* jusqu'à : *Il m'est arrivé...* — Le voici :

L'auteur nous donne quelques échantillons de ces rêves, d'une nature étrange et redoutable. Dès sa jeunesse, il avait aimé Tite-Live; il en avait fait plus tard, au milieu d'études arides, un délassement de ses heures plus sérieuses. Son esprit, bien que peu porté vers les matières historiques, s'était également familiarisé avec une certaine période de l'histoire d'Angleterre, la guerre du Parlement, attiré par la grandeur morale de ceux qui y ont figuré, et par les intéressants mémoires qui ont survécu à cette époque troublée. Or, maintenant, par la *logique* particulière qui gouverne les événements du sommeil, ces divers éléments historiques se mêlaient dans son cerveau et se succédaient de la manière la plus bizarre. De même, pour les esprits naïfs des campagnards, une tragédie devient le dénouement de la comédie qui a ouvert le spectacle. Pour bien comprendre le drame fantastique qui suit, il faut noter que les mots : *Consul Romanus*, qui reviennent si souvent dans Tite-Live, comportaient pour lui la plus grande somme d'autorité dont un homme puisse être revêtu, toute l'emphase possible de l'autorité pour ainsi dire, surtout quand le consul s'offre au lecteur avec son caractère militaire. Roi, sultan, régent, dictateur, président, etc., aucun de ces titres n'avait, dans son imagination, la même valeur ni la même expressive sonorité.

Page 137. Dans la *R. C.*, le texte, à partir de : *Il m'est arrivé...* jusqu'à : *D'étonnantes et monstrueuses architectures* est en petits caractères.

—— «...se peignant *plus tard...*» — *R. C.* : se peignant *ensuite.*

—— «...ils ne se sont plus jamais souri et ne se sont désormais rencontrés que sur le*s* champ*s* de bataille;» — *R. C.* : souri et *ils* ne...que sur le champ de bataille.

Page 138. «...semblables à ces constructions mouvantes que l'œil du poëte aperçoit dans les nuages colorés par le soleil couchant.» La traduction Descreux (p. 290) donne pour ce passage : «je contemplais des cités, des palais d'une telle magnificence, qu'on ne peut en voir [de tels] que dans les nuages quand on est réveillé» — et il semble bien que Baudelaire se soit souvenu du texte original dans *Le Voyage* :

Les plus riches cités, les plus grands paysages
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.

—— «...dans notre *travail* sur le haschisch...» — *R. C.* : dans notre *étude* (voir p. 53).

—— «...plongé dans les mers de la multitude,...» — Voir notre note sous la page 115.

—— «... *la tyrannie de la face humaine.*» — Nous avons rencontré dans les *PETITS POËMES EN PROSE* (p. 25) cette expression empruntée à Thomas de Quincey.

Page 139. «...c'était un visiteur insupportable.» — *R. C.* : c'était un visiteur insupportable, *qui chaque nuit le transportait dans les milieux asiatiques.*

—— «...l'Asie antique, solennelle, monstrueuse et compliquée comme ses temples et ses religions; où tout...» — *R. C.* : l'Asie antique, solennelle; *plus solennelle et plus antique qu'aucune contrée, monumentale,* monstrueuse et compliquée comme ses temples et ses religions, *grande officina gentium,* où tout.

—— «...pour un esprit *de l'*Occident;» — *R. C.*-1860 : pour un esprit *d'*Occident.

Pages 139-141. Le passage compris entre les mots : *Les pages suivantes sont trop belles pour que je les abrège :* et *Sous les deux conditions,* ne figure pas dans le texte de la *R. C.* Il semble probable que ce soit là un de ceux qui avaient motivé la querelle survenue entre Baudelaire et Calonne, dont nous avons parlé p. 297 et que l'éloge particulier que Baudelaire fait ici de ces pages n'était pas uniquement destiné dans ses intentions à rendre justice à de Quincey. On y retrouve d'ailleurs l'expression : *officina gentium* qui, dans le premier texte, avait été reportée plus haut (voir les variantes de la page 139).

—— «Sous l*es deux* conditions connexe*s*...» — *R. C.* : Sous l*a double* condition connexe.

Ce passage, jusqu'à : *Le lecteur attend...* p. 144), figure en petits caractères dans le texte de la *Revue Contemporaine.*

Page 142. «J'étais l'idole; j'étais le prêtre; j'étais adoré; j'étais sacrifié.» — Cf. *LES FLEURS DU MAL, L'Héautontimoroumenos,* pièce

qui, comme LES PARADIS ARTIFICIELS, — n'est-ce qu'une simple rencontre encore? — est dédiée à J. G. F. :

Je suis la plaie et le couteau!
Je suis le soufflet et la joue!
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau!

Page 144. «L'auteur a remarqué...» — Ce renvoi à la ligne a été apporté par le texte de 1869.

Pages 145-148. Les citations, dans le texte de la *R. C.*, sont en petits caractères.

Page 146. «...dans le décor mouvant, élastique, de l'in*dé*fini.» — 1869 : de l'infini. Coquille, semble-t-il.

Page 147. «Quelque part, je ne *sais* pas où,...» — *R. C. :* je ne *savais* pas où.

—— «— par n'importe quels êtres, je ne les connais*sais* pas, —» — 1869 : je ne les connais pas. — Omission du typographe, qui avait aussi oublié un tiret avant : par n'importe..., pensons-nous.

Page 148. «...quand la mère incestueuse proféra le nom abhorré de la Mort,...» — L'allusion semble avoir trait à une des répliques de Jocaste dans les *Phéniciennes :*

— Ami, est-ce quelque catastrophe, est-ce la mort d'Etéocle que tu viens m'apprendre?... Mon fils est-il mort ou vivant? Parle enfin. (*Scène avec le Messager.*)

— Hâte-toi, hâte-toi, ma fille. Si je peux prévenir le combat de mes fils, je vis encore; mais s'ils sont morts, je tomberai morte à leurs côtés. (*Scène avec Antigone.*)

Page 149. «V. UN FAUX DÉNOUEMENT.» — *R. C. :* VI. CONCLUSION ET APPENDICE.

Cette division différenté s'explique du fait que dans la *Revue Contemporaine,* pour quelque convenance de publication, le chapitre IV avait été coupé en deux, les pages qui ouvrent l'étude dans la livraison du 31 janvier prenant le titre de : *Suite des Tortures de l'Opium*

Page 150. «Cependant je me *souvenais*...» — *R. C.* : Cependant je me *rappelais.*

Page 152. «Jérémie Taylor conjecture...». — Dans la dernière édition de son livre, Quincey a rectifié : la citation est tirée de l'*Essai sur la Mort* de lord Bacon. (Note tirée de la traduction V. Descreux, Stock, 1909.)

Page 153. «...le vers effrayant de Milton :» — *LE PARADIS PERDU*, chant XII.

Page 155. «...même *vers* la Noël;...» — *R. C.* : même *à* la Noël.

Page 156. La note placée au bas de cette page, et qui fut très travaillée (voir lettre à Poulet-Malassis du 27 avril 1860), était, dans le texte de la *Revue Contemporaine,* beaucoup plus courte. La voici :

Pendant que nous écrivions ces lignes, la nouvelle de la mort de Thomas de Quincey est arrivée à Paris. Nous formions ainsi des vœux pour la continuation de cette destinée glorieuse, qui se trouvait coupée brusquement. Le digne émule et ami de Wordsworth, de Coleridge, de Wilson, laisse des ouvrages nombreux, dont les principaux sont : *Confessions of an English opium Eater, Suspiria de profundis, the Cæsars, Literary Reminiscences, Essays on the Poets, Autobiographic Sketches, Memorials, the Note Book, Theological Essays*, etc... Il laisse non-seulement la réputation d'un des esprits les plus originaux, les plus vraiment humoristiques de la vieille Angleterre, mais aussi celle d'un des caractères les plus affables, les plus charitables qui aient honoré l'histoire des lettres, tel enfin qu'il l'a dépeint naïvement dans les *Suspiria de profundis,* dont nous allons entreprendre l'analyse, et dont le titre emprunte à cette circonstance douloureuse un accent doublement mélancolique. — M. de Quincey est mort à Edinburgh, âgé de soixante-quinze ans.

Cette note fut complétée pour la publication en volume. Il en est abondamment question dans les lettres de Baudelaire qui se rapportent à la première quinzaine de mai 1860. Dans l'une d'elles, l'auteur prévoyait la prochaine vengeance de Pontmartin qui semble en effet s'être employé à gêner la vente du livre (voir p. 351) :

Vous avez vu que cette note vous amènera quelques désagréments de Pontmartin et des journaux anglais.

Page 157. «J'ai sous les yeux un article nécrologique, daté du 17 décembre 1859,...» — Nous ne l'avons pas retrouvé.

—— «Déjà...j'ai eu occasion d'observer...» — Dans les notes sur Poe placées en tête des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* Baudelaire avait écrit, à propos des diffamations de Rufus Griswold : «Il n'existe donc pas en Amérique d'ordonnance qui interdise aux chiens l'entrée des cimetières?».

—— «Les Pontmartin et autres sermonnaires de salons...» — Pontmartin, quatre ans auparavant, avait, dans un article publié à *L'Assemblée nationale* (12 avril 1856), à l'occasion des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, protesté que la société ne saurait être tenue pour responsable de la cruelle existence d'un Poe ou d'un Nerval, et fait l'apologie de la morale bourgeoise, ce qui n'avait pas été sans irriter Baudelaire. En envoyant cet article à sa mère, le poète l'avait déclaré tout net «digne d'une bête vertueuse et polie», ajoutant qu'il y répondrait peut-être dans sa prochaine notice sur Poe (lettre du 12 avril 1856). On peut donc admettre qu'il ne faisait ici que reprendre un projet de vengeance longtemps différé. Mais on peut croire aussi que son attaque contre Pontmartin avait encore une autre fin — celle-là moins directe et plus intéressée.

En effet depuis quelques mois «l'oncle Beuve» était en état d'hostilités déclarées avec le «noble vicomte». C'est ainsi que le 20 février 1860, les lecteurs du *Moniteur* avaient trouvé sous sa signature les lignes suivantes :

> La morale, qu'on met sans cesse aux prises avec l'Art, ne me paraît pas devoir y être si constamment confrontée et opposée... Depuis... que j'ai parlé de deux romans qui, dans les dernières années, ont le plus piqué l'attention du public... je n'ai cessé, en toute occasion, d'être dénoncé par des confrères vigilants comme un critique peu moral, presque un patron d'immoralité. C'est à peu près en ces termes qu'un homme d'esprit et de plume (M. de Pontmartin) aime depuis lors à me recommander à ses lecteurs. J'ai connu autrefois M. de Pontmartin, je l'ai même assez connu dans un temps pour qu'il m'ait écrit, le flatteur! qu'il ne se croyait un peu moins béotien que depuis ce temps-là; j'apprécie moi-même assez sa fluidité et son *agréabilité* de causeur littéraire, bien moins, il est vrai, ses romans moraux; mais je n'aurais pas attendu un tel procédé de ce galant homme.

Bien que Sainte-Beuve — et il y paraît dans ces dernières lignes — n'eût à coup sûr besoin de personne pour châtier ses adversaires, Baudelaire pouvait donc espérer, en venant à la rescousse, acquérir un titre à sa reconnaissance, et que cette reconnaissance aurait la gracieuseté de se traduire par un *Lundi* consacré aux *Paradis*. Il est

d'autant plus difficile d'en écarter le soupçon que, quelques semaines après la publication de son livre, les *Lettres* nous le montrent sollicitant de manière pressante la faveur de ce *Lundi* :

Cher ami, j'écrivais récemment à M. Dalloz... à peu près :

Rendez donc compte des *Paradis Artificiels!* Je connais, au *Moniteur*, MM. un tel, un tel, etc.

Réponse de Dalloz :

Le livre est digne de Sainte-Beuve (ce n'est pas moi qui parle).

Faites une visite à M. Sainte-Beuve à ce sujet.

Je n'aurais pas osé y penser... Cependant j'ai plus que jamais besoin d'être soutenu... Tout à vous, aimez-moi bien... Je suis dans une grande crise.

Nous avons dit ailleurs que Sainte-Beuve était resté sourd à l'appel de son ami (voir p. 317).

Pour en revenir à Pontmartin, il semble qu'il ressentit vivement l'attaque de Baudelaire, car l'année suivante, dans une étude intitulée : *La Poésie française en 1861* (*Revue des Deux Mondes*, 1er août), il répliquait à son tour et de verte façon.

Déjà, dans notre édition des *FLEURS DU MAL* (p. 384), nous avons donné une analyse de cet article-là; mais il n'est pas inutile, pour que le lecteur s'en fasse une juste idée, d'en reproduire au moins quelques phrases :

Voilà une nature fine, nerveuse, prédestinée à la poésie; viennent des souffles vivifiants, une lumière bienfaisante, une forte culture, la moisson pourra germer et mûrir. Par malheur, ce cerveau souffre d'une disposition particulière qui altère et envenime, à mesure qu'ils s'y réfléchissent, les sentiments et les images; cette coupe artistement ciselée a cela de bizarre, que la liqueur fermente et s'aigrit en touchant au fond... Comme ces malades qui trouvent un arrière-goût de fièvre à tout ce qu'ils touchent... M. Baudelaire ne peut plus aspirer une gorgée de poésie sans que cette gorgée ne s'imprègne de venin ou d'amertume... Que serait une société, que serait une littérature qui accepteraient M. Charles Baudelaire pour leur poëte, etc.

Voir également dans notre susdite édition, p. 384, la réponse de Leconte de Lisle, attaqué en même temps que son ami.

— «Buffon... ne pensait-il pas...» — Allusion à un passage du *Discours sur le style* :

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des

découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Les choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même.

Page 159. «VI. LE GÉNIE ENFANT.» — *R. C. :* VII.

—— «... les *Suspiria*, qui *font leur* suite...» — *R. C. :* qui *leur font* suite.

—— «...les *Suspiria*...ont été écrits en 1845.» — En 1845 parurent en effet, dans le *Blackwoods Magazine :*

1° *SUSPIRIA DE PROFUNDIS, being a sequel* to the *CONFESSIONS OF AN OPIUM-EATER* (mars);

2° *The palimpsest, Levana and our Lady of Sorrow, Apparition of the Brocken, Savannah-la-Mar* (juin), qui constituent les *VISIONS D'OXFORD.*

Page 161. «Rêver magnifiquement, etc.» — Ici Baudelaire une fois de plus écrit en disciple de Swedenborg.

—— «...le monde ténébreux dont il est en*vironné*.» — *R. C. :* dont il est en*veloppé*.

—— «Mais cette faculté a besoin...» — Ce passage serait de nature à faire admettre que si Baudelaire usa de l'opium, ce fut peut-être bien par méthode de travail. On lit en effet dans *Fusées :*

> Le goût de la concentration productive doit remplacer, chez un homme mûr, le goût de la déperdition.

Page 162. «...le génie n'est que l'enfance nettement formulée...» — Cf. *L'ART ROMANTIQUE*, p. 60.

Page 165. «VII. CHAGRINS D'ENFANCE.» — Ce chapitre porte le n° VIII dans le texte de la *R. C.*, en raison du décalage signalé dans la note sur la page 149.

Page 166. «...et non par d'horribles frères...» — 1869 : et non pas. Coquille évidente.

—— *Dulce balneum suavibus*
Unguentatum odoribus,

Ces deux vers sont tirés de *Franciscæ meæ laudes* (LES ÉPAVES, XIII).

—— «Enfin, je veux dire que le goût précoce du *monde* féminin, «mundi muliebris», *de tout cet appareil* ondoyant, *scintillant* et parfumé,...» — *R. C. :* Enfin je veux dire que le goût précoce du *monde* féminin, «mundi muliebri», ondoyant et parfumé.

Au sujet de la faute de latin qui se trouve dans le premier texte, voir la lettre à Poulet Malassis, dans nos éclaircissements, p. 303. — Nous avions déjà rencontré cette expression de *mundus muliebris* dans *L'ART ROMANTIQUE,* p. 94.

Page 168. «La mort, nous l'avons déjà remarqué, je crois, dans l'analyse des *Confessions*...» — Voir p. 144.

Page 169. «C'était *sous* un climat oriental,...» — *R. C. :* C'était *dans* un climat oriental.

—— «*Sunday, ce* jour du *repos,* image d'un repos plus profond, inaccessible au cœur de l'homme;...» — *R. C. : Sunday,* jour du Soleil.

—— «...les pompes de la vie et *celles* de la nature estivale!» — *R. C. :* les pompes de la vie et *les pompes* de la nature estivale.

—— «...et le lieu de l'action, *que cette fête rappelle,*...» — *R. C. :* et le lieu de l'action, *dont le dimanche est commémoratif.*

—— «...son plus *sinistre* cratère.» — *R. C. :* son plus *noir et plus épouvantable* cratère.

Page 170. «...qu'il soit donné à l'oreille *humaine* de percevoir.» — *R. C. :* qu'il soit donné à l'oreille de percevoir.

Pages 171-172. «...et, dans les jours qui suivirent, quand on le menait aux offices, *ses yeux fixés sur* la partie non coloriée des vitraux, *voyaient sans cesse* les nuages floconneux du ciel se transformer en rideaux et en oreillers blancs, sur lesquels reposaient des têtes d'enfants, souffrants, *pleurants, mourants.* Ces lits peu à peu s'élevaient

au ciel, etc.» — *R. C.* : et, dans les jours qui suivirent, quand on le menait aux offices, *il lui semblait toujours, dans* la partie non coloriée des vitraux, *que* les nuages floconneux du ciel se transform*aient* en rideaux et en oreillers blancs sur lesquels reposaient des têtes d'enfants, souffrants, *mourants, pleurants.* Ces lits peu à peu s'élevaient *vers le* ciel.

Page 173. «...se transforment *souvent* en concetti.» — *R. C.* : se transforment *parfois* en concetti.

—— «Enfin une époque *arriva*,...» — *R. C.* : Enfin une époque *vint.*

Page 175. «...plus enclin que jamais à la *songerie*,...» — *R. C.* : plus enclin que jamais à la *rêverie.*

—— «...et tirant de la substance dont il avait fait, comme nous l'avons dit, connaissance à Londres à propos de douleurs névralgiques, un adjuvant...» — *R. C.* : et tirant de la substance dont il avait fait, comme nous l'avons dit à propos de douleurs névralgiques, connaissance à Londres, un adjuvant.

—— «...de la solitude et du souvenir.» — *R. C.* : du souvenir et de la solitude.

Page 177. «VIII. Visions d'Oxford. — I. *Le Palimpseste.* — *R. C.* : IX. Visions d'Oxford.

Dans le texte de la *R. C.*, les visions sont placées à la suite, sans titre ni numéro.

Dans le texte de l'édition de 1860, elles portent le titre qu'on leur voit ici, sans numéro.

Les numéros ont été apportés par l'édition de 1869.

—— «Des couches *innombrables* d'idées...» — *R. C.* : Des couches *incessantes* d'idées.

Page 178. «...mais qu'il est cependant *forcé* de...» — *R. C.* : mais qu'il est cependant *obligé* de.

—— «...et dans telles circonstances solennelles, *dans* la mort peut-être,...» — *R. C.* : et dans telles circonstances solennelles, *comme* la mort peut-être.

Page 179. «Un homme de génie, etc.» — On lit dans *Mon Cœur mis à nu :*

Toute idée est, par elle-même, douée d'une vie immortelle, comme une personne.

Toute forme créée, même par l'homme, est immortelle. Car la forme est indépendante de la matière, et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme.

Anecdotes relatives à Émile Douay et à Constantin Guys détruisant ou plutôt croyant détruire leurs œuvres.

Cf. Edgar Poe, *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, *Puissance de la parole,* dialogue poético-philosophique construit sur une idée très voisine de celle-là.

—— «Dans le spirituel *non plus que* dans le matériel,...» — *R. C. :* Dans le spirituel *comme* dans le matériel.

—— Dans le texte de la *R. C.*, le paragraphe : «*Oui, lecteur,...*» figure en petits caractères.

Page 181. «...quand l'enfant goûtait...l'atmosphère troublée de notre planète,...» — *R. C. :* goûtait *de* l'atmosphère, etc.

—— «...il présentait le front de l'enfant aux étoiles, disant peut-être *à celles-ci*...» — *R. C. : leur* disant peut-être.

Pages 182-187. Toute la citation est en petits caractères dans le premier texte.

Page 182. «Je les ai vues souvent conversant...» — *R. C. :* Je les ai vues conversant souvent.

—— «C'*est* elle qui était dans Rama...» — *R. C. : C'était* elle.

Page 183. «Ses yeux sont tour à tour doux et perçants, effarés et endormis, *se levant* souvent vers les nuages, souvent accus*ant* les cieux.» — *R. C. :* Ses yeux sont tour à tour doux et perçants, effarés et endormis; *elle s'élève* souvent vers les nuages, souvent *elle* accuse les cieux.

Page 184. «Elle n'escalade jamais les nuages et *elle* ne se promène pas sur les vents. *Sur son front,* pas de diadème.» — *R. C. :* Elle

n'escalade jamais les nuages et ne se promène pas sur les vents. *Elle ne porte* pas de diadème.

—— «...et toujours regarde la terre.» — *R. C. :* et regarde toujours la terre.

Page 186. «Telles étaient les Euménides ou *Gracieuses* Déesses...» — *R. C. :* l'avant-dernier mot n'est pas en italique.

Page 190. «...et en une nuit l'a...» — *R. C. :* et en une nuit *il* l'a.

—— «J'ai enseveli Pompéi, et je l'ai cachée aux hommes...» — Textes antérieurs à 1869 : caché.

Page 191. Dans le texte de la *R. C.* le paragraphe qui commence avec les mots : *Ils attendent*... était en petits caractères.

—— «Pour Dieu, le *présent, c'est le futur,* et c'est pour le futur qu'il sacrifie le présent de l'homme.» — *R. C. :* Pour Dieu, le *futur est présent,* et c'est pour le futur de l'homme qu'il sacrifie le présent.

Page 193. Cette CONCLUSION forme le chapitre X du premier texte.

—— «...il fait encore comme avec plaisir un retour vers les années *déjà si lointaines,* et *ce qui est* vraiment précieux, là comme ailleurs, *ce* n'est pas le fait,...» — *R. C. :* il fait encore comme avec plaisir un retour vers les années *antécédentes,* et *la partie* vraiment précieuse, là comme ailleurs, n'est pas le fait.

Page 194. «...cette pensée est le *thyrse* dont il a si *plaisamment parlé,* avec la candeur d'un *vagabond* qui se connaît bien.» — *R. C. :* cette pensée est le *thyrse* dont il a *déjà parlé plaisamment et* avec la candeur d'un *digressionniste* qui se connaît bien. — Voir page 76.

—— «L'horreur de la vie se mêlait déjà, dans ma première jeunesse, avec la douceur céleste de la vie.» — Cf. *Mon cœur mis à nu :*

> Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie. C'est bien le fait d'un paresseux nerveux.

—— «Il y a dans ces dernières pages...quelque chose de funèbre, *de corrodé* et d'aspirant ailleurs qu'...» — *R. C. :* Il y a dans ces

dernières pages..., *je crois l'avoir déjà dit,* quelque chose de funèbre et d'aspirant ailleurs qu'...

—— «...se faufilent *quelquefois encore;...»* — *R. C. : encore quelquefois.*

Page 195. «...un charme *presque fraternel.»* — *R. C. :* un charme *tout à fait intime.*

Cf. *FUSÉES,* où une paraphrase de cette pensée se trouve par deux fois notée :

Beaucoup d'amis, beaucoup de gants. Ceux qui m'ont aimé étaient des gens méprisés, je dirais même méprisables, si je tenais à flatter les honnêtes gens.

Page 196. «...balaye d'un coup d'aile nos plans, nos rêves et les architectures idéales où nous abritions en pensée...» — *R. C. :* balaye d'un coup d'aile nos plans, nos rêves et les architectures idéales, *opera interrupta,* où nous abritions en pensée.

DU VIN ET DU HASCHISCH.

Cette étude parut en feuilleton dans le *Messager de l'Assemblée,* n^os des 7, 8, 11 et 12 mars 1851, et fut réimprimée pour la première fois dans l'édition définitive.

Voir nos *Éclaircissements,* p. 283, et la note de la page 216.

En raison de l'abondance des doubles emplois que mentionne cette note, nous ne les avons signalés qu'à l'occasion d'autres remarques.

Dans le texte de 1851, le mot *haschisch* est constamment orthographié *hachich.*

Page 200. «...un petit livre de Lavater.» — Nous ne l'avons pas retrouvé. — Pour l'admiration que Baudelaire portait à Lavater, voir à ce nom dans les index des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* et de *L'ART ROMANTIQUE.* Il est très certain — nous y reviendrons quelque jour, — que Baudelaire l'avait étudié non seulement dans ses traités physiognomoniques, mais aussi dans ses ouvrages moraux.

Page 204. «Il me semble parfois que j'entends dire au vin...» — Cf. la pièce CXIV des *FLEURS DU MAL* dont chaque strophe

comme l'a montré M. Henry Dérieux, dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1917, correspond à un des alinéas de cette prose :

L'ÂME DU VIN.

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité.

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme;
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches
Tu me glorifieras et tu seras content;

J'allumerai les yeux de ta femme ravie;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermit les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur! »

Il faut noter encore que l'auteur reviendra bientôt sur l'idée développée dans la 3e strophe. Voir p. 214.

Page 206. « Voici un homme chargé de ramasser... » — Cf. *FLEURS DU MAL*, CXV.

Dans la note qui accompagne cette pièce dans notre édition, nous en avons donné toutes les variantes alors connues. Mais depuis un nouveau texte a vu le jour, grâce au zèle baudelairien de M. Armand Godoy (*Revue de l'Amérique latine*, vol. VIII, no 31, juillet 1924), texte dont nous avons été amené nous-même (*ibid.*) à si-

gnaler l'importance pour l'étude des procédés qui, chez Baudelaire, présidaient à la transmutation de la prose en vers.

Voici ce texte, le plus proche du passage qui nous occupe ici :

LE VIN DES CHIFFONNIERS.

Au fond de ces quartiers sombres et tortueux,
Où vivent par milliers des ménages frileux,
Parfois, à la clarté sombre des réverbères,
Que le vent de la nuit tourmente dans leurs verres,
On voit un chiffonnier qui revient de travers,
Se cognant, se heurtant comme un faiseur de vers,
Et libre, sans souci des patrouilles funèbres,
Seul épanche son âme au milieu des ténèbres.

Un régiment se meut à ses regards trompés,
Et lui, jette aux échos des mots entrecoupés,
Tels que ceux que vaincu par la mort triomphante
L'Empereur exhalait de sa gorge expirante.

Oui, ces gens tout voûtés sous le poids des débris
Et des fumiers infects que rejette Paris,
Harassés et chargés de chagrins de ménage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
Ont une heure nocturne où, pleins d'illusions,
Et l'esprit éclairé d'étranges visions,
Ils s'en vont, parfumés d'une odeur de futailles,
Commandant une armée et gagnant des batailles,
Et jurant qu'ils rendront toujours leur peuple heureux.
Mais nul n'a jamais vu les hauts faits glorieux,
Les triomphes bruyants, les fêtes solemnelles,
Qui s'allument alors au fond de leurs cervelles,
Plus belles que les Rois n'en rêveront jamais.

C'est ainsi que le Vin règne par ses bienfaits,
Et chante ses exploits par le gosier de l'homme.
Grandeur de la bonté de Celui que tout nomme,
Qui nous avait déjà donné le doux sommeil,
Et voulut ajouter le Vin, fils du Soleil,
Pour réchauffer le cœur et calmer la souffrance
De tous les malheureux qui meurent en silence.

— « Il est revêtu de *son châle d'osier avec son numéro sept.* » — On devine qu'il s'agit ici de la hotte et du crochet.

Page 207. «...avec délice...» — 1851 : avec délice*s*.

Page 208. «Il y a quelques années...Dans cette peinture microscopique on voyait voler des mouches...» — Peut-être s'agit-il de l'*Etude de Saint-Cloud* que Baudelaire avait eu l'occasion de critiquer dans son *Salon de 1846* (voir notre édition des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 182). — Cf. p. 31.

—— «...on voyait voler *d*es mouches...» — 1851 : *l*es mouches.

Pages 209-210. «Un jour, sur un trottoir... — Il y avait un homme...» — Il semble que Baudelaire s'était proposé de tirer une seconde mouture de ces deux récits. — Voir notre édition des *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 255-256.

Page 211. «...car Paganini était comme les vieill*ards*...» — 1851 : comme les vieill*es gens*.

—— «Ce qu'il y a eu de jouissance...» — 1851 : de jouissance*s*.

Page 213. «Où sont les couleurs féeriques des anciens soleils couchants?» — On peut trouver quelque parenté entre cette idée si poétique et la dernière strophe du *Balcon* (*FLEURS DU MAL*, XXXVI) :

> Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
> Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
> Comme montent au ciel les soleils rajeunis
> Après s'être lavés au fond des mers profondes?
> — O serments! ô parfums! ô baisers infinis!

Pages 214-215. Pour l'illustration poétique de ces pages où sont chantés les bienfaits et les maléfices du vin, voir dans les *FLEURS DU MAL*, outre les pièces que nous venons de citer, *Le Vin de l'Assassin*, *Le Vin du Solitaire*, *Le Vin des Amants*.

—— «Quand il y aura un vrai médecin philosophe...» — Voir la note de la page 232.

Page 216. «Les membres s'affaissent...» — 1851 : s'affai*bl*issent. Coquille? — Cf. p. 10.

—— «...jouant et me roulant *sur* des amas de luzerne,...» — 1851 : jouant et me roulant *dans* des amas de luzerne.

—— La note, comme l'indique la date dont nous l'avons fait suivre, a été apportée par les éditeurs posthumes.

Page 217. «...un petit morceau de confiture;...» — 1869 : de confiture*s*.

Page 221. «Un autre se met à genou*x* devant lui...» — 1869 : à genou. — Cf. p. 22.

Page 223. «Puis ils se déforment, *se transforment,* et enfin...» — 1869 : les mots en italique sont omis. — Cf. p. 32.

—— «...vous croyez être assis dans votre pi*pe*.» — 1851, coquille : dans votre pi*que*. — Cf. p. 33.

Page 230. «En Égypte, le gouvernement défend la vente et le commerce du haschisch,...» — Voir Gastinel, *Mémoires de l'Institut égyptien* (1846).

Page 231. «...c'est la volonté qui est attaquée, et c'est l'organe le plus précieux.» — Voir notre note sur la page 63.

—— «L'idée m'est venue, etc.» — On peut supposer que l'exemple de Quincey, dont l'ouvrage renferme un parallèle du vin et de l'opium, y avait été pour quelque chose.

—— «Le vin *rend* bon et sociable,...» — 1851 : le vin *est* bon et sociable.

—— «...emporter le paradis d'un seul coup.» — Voir notre note sous la page 6.

—— «...pour le peuple qui travaille, etc.» — On remarquera la date de cet essai : 1851. Baudelaire n'était pas encore revenu de son engouement pour les idées démocratiques.

Page 232. Le livre auquel la note fait allusion est évidemment celui de Moreau de Tours : *Du haschisch et de l'aliénation mentale,* dont il est question dans celle de La Fizelière et Decaux, que nous avons reproduite p. 284.

Page 233. «Barbereau.» — Les dictionnaires de musicographie donnent sur lui, en substance, les renseignements suivants : Mathurin-Auguste-Balthazar —, né en 1799, élève de Reicha pour le contrepoint, successivement chef d'orchestre au théâtre des Nouveautés et au Théâtre-Français, auteur d'un *Traité théorique et pratique de composition musicale* (1845) et d'une *Étude sur l'origine du système musical* (1852), ouvrages restés tous deux inachevés.

LA FANFARLO.

Cette nouvelle parut d'abord en tête du *Bulletin de la Société des gens de lettres,* n° 1, janvier 1847, 3e année, où elle était suivie de cette annonce :

MM. les Membres de la Société des gens de lettres et Directeurs de journaux ayant traité avec la Société, sont avertis que M. Charles Defayis, dont la signature précède, est le même que celui qui a fait jusqu'ici partie de cette Société, sous le nom de Charles Baudelair (*sic*) Du Fays, et qu'il signera désormais Charles Defayis par abréviation.

Un billet non daté de l'auteur témoigne que *La Fanfarlo* était restée longtemps «sur le marbre». Baudelaire y parle de «lenteurs qui ont contrarié la publication de sa nouvelle».

Celle-ci reparut ensuite dans les *Veillées littéraires illustrées,* de J. Bry, 15e livraison, 1849, illustrée de deux gravures sur bois d'Ed. Frère; la première de ces gravures représentait Samuel debout dans la loge de la Fanfarlo et la main appuyée sur le fauteuil où l'actrice est assise, chaussant ses mules; la seconde, Mme de Cosmilly suivie de sa soubrette.

Dans ce texte, elle était signée *Charles Baudelaire,* et annoncée au titre de la livraison : par Ch. Beaudelaire.

On admet généralement que l'auteur a posé lui-même pour le personnage de Samuel Cramer; voir dans ce sens : Asselineau, Gonzague de Reynold, Féli Gautier, etc.

Dans l'ouvrage de ce dernier, on trouve aussi la reproduction d'un dessin de Baudelaire sous le titre : *La Fanfarlo,* donnant l'héroïne dans deux attitudes, dont l'une permet d'admirer son «cou de proconsul, large et fort» ainsi que «l'ornière» de ses omoplates, — et, en marge, un profil de l'auteur.

Dans le texte de 1869, le titre renvoyait à la note suivante :

Cette nouvelle est le premier écrit de Charles Baudelaire. Présentée et reçue originairement à la *Revue de Paris,* elle fut rendue à l'auteur. *La Fanfarlo* a paru pour la première fois en janvier 1847, dans le *Bulletin de la Société des gens de lettres.*

A propos de la seconde publication, Jules Levallois, dans ses *Mémoires d'un Critique,* a écrit :

Baudelaire ne commença de l'être un peu [connu] que par le hasard d'une combinaison de librairie, qui fit qu'on eut besoin, dans une livraison de romans illustrés à 20 centimes, d'une feuille complémentaire à *Mademoiselle de Kérouare,* de Jules Sandeau. C'est ainsi que *La Fanfarlo* fit son apparition dans le monde.

Récit peut-être exact en ce qui concerne l'accession de Baudelaire à la notoriété, mais, sûrement erroné, du moins, on l'a vu, quant à la venue au monde typographique de ces pages.

Ajoutons qu'il ne semble pas que l'auteur ait jamais eu l'intention de faire entrer cette œuvre de jeunesse dans son édition définitive. Poulet-Malassis, dans une lettre inédite à Charles Asselineau, s'est étonné de l'y voir comprise.

Le texte reproduit en 1869 et conservé ici est, à de rares corrections près, celui de 1847.

La Fanfarlo a été généralement négligée de la critique, et nous n'avons retrouvé dans les journaux contemporains aucun écho de sa parution. Mais quelque vingt ans plus tard Henry de la Madelène (*Le Nain Jaune,* avril 1866) lui a consacré quelques lignes dans une étude d'ensemble sur l'œuvre de son ami, dont les journaux avaient annoncé la mort prématurément. Les voici :

Vers le même temps [1846], il écrivait pour la *Revue de Paris* des frères Bonnaire, *La Fanfarlo,* petit roman psychologique où l'influence de Balzac se reconnaît à chaque page, j'entends le Balzac de *La Fille aux yeux d'or,* plutôt que le Balzac des *Parents pauvres.* La *Revue de Paris,* achetée par M. Buloz, mourut avant de publier *La Fanfarlo* qui trouva un refuge obscur dans le *Bulletin de la Société des Gens de Lettres.* J'en parle de souvenir. C'est un morceau brillant, plus raffiné que puissant, écrit dans une langue déjà très savante et très ciselée, et qui ne trahit en rien la main hésitante du débutant. On croirait à la lire que, dès sa maturité précoce, Baudelaire ne connut jamais les naïvetés ni les tâtonnements de la jeunesse.

Page 237. «...dans le bon temps du *R*omantisme,...» — 1847 : romantisme.

Page 238. «...il n'a *guère* eu dans sa vie...» — 1849 : il n'a *jamais* eu dans sa vie.

—— «...le *d*ieu de l'impuissance...» — 1869 : le *D*ieu.

—— «... voilà qui est assez beau pour être de moi!» — Ce passage évoque le souvenir d'un mot de Baudelaire à Banville qu'a rapporté Villemessant (*Figaro*, 20 novembre 1862) :

— Mon ami, il faut absolument que je vous lise de Louis Ulbach une phrase... mais une phrase!... qui serait très bien si elle était de vous ou de moi.

Page 239. «Les voilà aujourd'hui déchiffrant péniblement les pages...» — Les biographes de Baudelaire rapportent que, tout comme son héros, il montrait dans ses lectures l'éclectisme le plus étendu, et comme lui encore s'enthousiasmait tour à tour pour chacun des auteurs qu'il abordait.

—— «Si quelque fille...lui faisait une égratignure avec une aiguille ou un canif, Samuel se glorifiait en lui-même d'un coup de couteau,...» — Cf. le suicide de l'auteur rapporté par M. Philippe Berthelot d'après Louis Ménard (E.-J. Crépet, *op. cit.*, p. 61).

Page 240. «Il eût vendu ses chemises, etc.» — Banville nous dit dans *Mes Souvenirs* que Baudelaire, lecteur fidèle de Lavater, comme on sait, avait adopté Deroy pour «commensal».

Ces quelques exemples prouvent que de toute évidence l'auteur s'était pris ici pour modèle, et cette certitude est précieuse en raison des présomptions qu'elle autorise : «Comme il avait été dévot avec fureur, il était athée avec passion.» Cette ligne-là, si l'on admet qu'il faille l'appliquer à Baudelaire, ne serait-elle pas susceptible d'éclairer tout particulièrement certaines contradictions que présentent son œuvre et sa vie ?

—— «...et cependant...restait profondément original.» — 1869 : et cependant...*il* restait profondément original.

—— «...et néanmoins il n'a...» — 1847 : et néanmoins n'a.

Page 241. Swedenborg, on le sait, était un des auteurs favoris de Baudelaire.

—— «— à l'âge où l'on aime *d*'amour.» — 1847 : à l'âge où l'on aime *l*'amour.

Page 242. «Samuel l'avait connue aux environs de Lyon,...» — On sait que Baudelaire avait été en pension au collège de cette ville.

—— Dans le texte de 1849, la ligne de points ne figure pas.

Page 244. Textes antérieurs : sanglot*te*.

—— «Samuel, comme on le voit...» — Encore un trait qui prouve l'identité du héros et de l'auteur.

Page 246. «...recueil de sonnets, comme nous en avons tous fait et tous lu,...» — 1847-1849 : comme nous en avons tous fait*s* et tous lu*s*.

—— «... dans le temps où nous avions le jugement si court et les cheveux si longs.» — Transposition évidente de la fameuse définition de la femme par Rivarol.

Page 250. «Envolons-nous ensemble et cherchons le fond du ciel!» — Cf. *LES FLEURS DU MAL, Le Vin des Amants.*

—— «Elle était *évidemment* émue;...» — 1869 : elle était *en même temps* émue.

Page 251. «...qu'elles ont beau monter vers *un* ciel vide;» — 1847-1869 : vers *le* ciel vide.

Page 252. «Plus un esprit...» — La phrase qui commence avec ces mots ne forme pas un paragraphe nouveau dans les textes antérieurs à 1869.

Page 253. «...de besoins bizarres toujours insatisfaits et presque impossibles à satisfaire.» — 1849 : et presque *toujours* impossibles à satisfaire.

Page 255. «...pût entendre dans un lieu secret...deux hommes causer...» — Cf. *PETITS POÈMES EN PROSE*, XLIII, *Portraits de Maîtresses.*

Page 259. «...si la perte d'une âme jeune et vierge intéresse le Dieu qui la créa pour le bonheur d'un*e* autre.» — 1847 : pour le bonheur d'un autre.

Page 260. «L'incrédulité est quelquefois le vice d'un sot,...» — Édition Assézat, *Pensées philosophiques*, I, XXXII.

Page 261. «...et entrait *par* toutes les fenêtres.» — 1869 : et entrait *dans* toutes les fenêtres.

—— «...de nouvelles plaies saignant largement et sans douleur.» — 1847-1849 : saignant*es* largement et sans douleur.

Page 262. «...pour son bonheur et *pour* l'honneur de son mari.» — 1849 : pour son bonheur et l'honneur de son mari.

—— «...le quiproquo des sonnets de Samuel;» — Il est difficile de ne pas songer, en lisant ce passage, aux deux amours qui se partageront, quelques années après sa rédaction, le cœur de l'auteur, — de ne pas évoquer tout ensemble Jeanne et Apollonie, célébrées parallèlement pendant des années, encore qu'il ne soit point venu à notre connaissance qu'un tel «quiproquo» se soit produit à leur sujet.

Page 265. «...elle osait marcher en dansant... les jupes... craquantes, pailletées...» — Cf. LES FLEURS DU MAL, XXVII :

> Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
> Même quand elle marche on croirait qu'elle danse.

—— «...d'un genou vigoureux, *l*es corsages de saltimbanque;...» — 1847-1849 : *d*es corsages de saltimbanque.

Page 267. «... car, avec ce diable d'homme, le grand problème est toujours de savoir où le *comédien* commence.» — Il est assez piquant de voir ici Baudelaire se qualifier lui-même d'un terme que lui appliqueront à l'envi ses détracteurs, incapables de comprendre que l'on place la vérité ailleurs — je veux dire plus haut — que dans son propre personnage.

Page 270. «Le temps était noir, etc.» — L'idée de la mortalité s'abat-

tant sur les hôpitaux revient souvent chez Baudelaire. Cf. *Spleen* (LXXIV) et les deux *Crépuscules*.

Page 271. «Piments, poudres anglaises, safraniques, *substances coloniales*, *poussières exotiques*, tout leur eût semblé bon,...» — 1849 : les mots en italique ne figurent pas.

—— La note du bas de la page ne figurait pas dans le texte de 1849.

Page 272. «Cramer haïssait profondément, etc.» — Baudelaire se rencontre ici avec Poe. Voir la *Philosophie de l'Ameublement*.

Page 273. «...quelques peintures *pleines* d'une volupté espagnole.» 1849 : quelques peintures d'une volupté espagnole.

On sait que Baudelaire raffolait de la galerie espagnole du Louvre.

Page 274. «— Eh! n'oubliez pas le rouge?» — Cf. l'*Éloge du maquillage* dans *Le Peintre de la vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*) et nos éclaircissements à la suite de cet ouvrage, p. 463.

—— «...il considérait la reproduction, etc.» — Cf. cette strophe d'une page retrouvée (*Œuvres posthumes*) :

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir,
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stigmate alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
Au flanc des matrones enceintes.

Page 275. «A défaut *du* cœur, Samuel avait l'intelligence noble,...» — 1869 : à défaut *de* cœur.

—— La note du bas de la page ne se trouve pas dans le texte de 1849. — L'allusion a trait aux sentiments que montre Henri de Marsay quand il sort des bras de Paquita (édition Conard, p. 387).

Page 277. «Samuel, vautré sur *de* la dentelle...» — 1849 : sur la dentelle.

Page 278. «Une lettre d'*une* honnête femme à qui j'avais promis d'être aimé de toi.» — 1847 : *d'*honnête femme, etc.

—— «...une beauté grasse, propre, lustrée et r*o*sée, une espèce de lorette ministérielle.» — Faute des textes de 1847 et 1869 : r*u*sée.

Page 279. «Samuel a eu le front d'y *établir* pour épigraphe :» — 1847 : d'y *mettre* pour épigraphe.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

B

24

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Z

TABLE.

LES PARADIS ARTIFICIELS.